This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKE
Voltaire.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1902

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME VINGT-SEPTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTERAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
247217
ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1902

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

SOUS

PIERRE LE GRAND;

DIVISÉE EN DEUX PARTIES.

PREFACE

HISTORIQUE ET CRITIQUE.

§. I.

LORSQUE, vers le commencement du ſiècle où nous ſommes, le czar *Pierre* jetait les fondemens de Pétersbourg ou plutôt de ſon empire, perſonne ne prévoyait le ſuccès. Quiconque aurait imaginé alors qu'un ſouverain de Ruſſie pourrait envoyer des flottes victorieuſes aux Dardanelles, ſubjuguer la Crimée, chaſſer les Turcs de quatre grandes provinces, dominer ſur la mer Noire, établir la plus brillante cour de l'Europe, et faire fleurir tous les arts au milieu de la guerre, quiconque l'eût dit n'eût paſſé que pour un viſionnaire.

Mais un viſionnaire plus avéré eſt l'écrivain qui prédit, en 1762, dans je ne ſais quel contrat ſocial ou inſocial, que l'empire de Ruſſie allait tomber. Il dit en propres mots : *Les Tartares, ſes ſujets ou ſes voiſins, deviendront ſes maîtres et les nôtres : cela me paraît infaillible.*

C'eſt une étrange manie que celle d'un poliſſon qui parle en maître aux ſouverains,

et qui prédit infailliblement la chute prochaine des empires, du fond du tonneau où il prêche, et qu'il croit avoir appartenu autrefois à *Diogène*. (1) Les étonnans progrès de l'impératrice *Catherine II*, et de la nation ruſſe, ſont une preuve aſſez forte que *Pierre le grand* a bâti ſur un fondement ferme et durable.

Il eſt même de tous les légiſlateurs, après *Mahomet*, celui dont le peuple s'eſt le plus ſignalé après lui. Les *Romulus* et les *Théſée* n'en approchent pas. (2)

(1) Nous ne croyons pas que jamais les Tartares ſe rendent les maîtres de l'Europe. Les lumières, dont il ne faut pas confondre les progrès avec la perfection des arts, de la poëſie, de l'éloquence, ne peuvent manquer de s'accroître et de ſe répandre; et elles oppoſent aux Tartares une barrière que la férocité ne peut vaincre.

Mais le célèbre *J. J.* avait pris le parti de ſoutenir que plus on était ignorant, plus on avait de raiſon et de vertu. Nous ſommes fâchés que, dans ce paſſage et dans quelques autres, M. de *Voltaire* ait paru refuſer à un homme libre le droit de parler avec liberté des ſouverains, et de juger leurs actions; mais ſi l'on examine ces paſſages, on verra que dans tous il défend un prince, qu'il regarde comme un homme ſupérieur, contre un écrivain qu'il n'eſtime point. Ce n'eſt donc pas à un citoyen qu'il refuſe le droit de juger les rois, c'eſt à un déclamateur qu'il refuſe celui de juger un grand homme. On peut croire qu'il s'eſt trompé dans ſon jugement ſur le mérite d'un philoſophe ou d'un hiſtorien, mais on ne doit pas l'accuſer d'avoir commis envers le genre humain le crime de s'être élevé contre un de ſes droits.

(2) Le czar *Pierre* avait des Etats immenſes, beaucoup d'hommes et de productions; il forma une armée et une flotte, et dès-lors il eut formé un puiſſant empire. Rome n'était

Une preuve assez belle qu'on doit tout en Russie à *Pierre le grand*, est ce qui arriva dans la cérémonie de l'action de grâces rendues à DIEU, selon l'usage, dans la cathédrale de Pétersbourg, pour la victoire du comte d'*Orlof* qui brûla la flotte ottomane toute entière, en 1770.

Le prédicateur, nommé *Platon*, et digne de ce nom, passa, au milieu de son discours, de la chaire où il parlait, au tombeau de *Pierre le grand*, et embrassant la statue de ce fondateur: C'est toi, dit-il, qui as remporté cette victoire, c'est toi qui as construit parmi nous le premier vaisseau, &c. &c. Ce trait que nous avons rapporté ailleurs, et qui charmera la postérité la plus reculée, est, comme la conduite de plusieurs officiers russes, un exemple du sublime.

Un comte de *Shouvalof*, chambellan de l'impératrice *Elisabeth*, l'homme de l'empire peut-être le plus instruit, voulut, en 1759, communiquer à l'historien de *Pierre* les documens authentiques nécessaires, et on n'a écrit que d'après eux.

qu'un village, et en quatre siècles de victoires continuelles elle forma un empire six fois plus peuplé que celui de Russie, et six fois plus grand, si on ne compte pas les déserts pour des provinces.

§. II.

Le public a quelques prétendues hiſtoires de *Pierre le grand;* la plupart ont été compoſées ſur des gazettes. Celle qu'on a donnée à Amſterdam, en quatre volumes, ſous le nom du boyard *Neſteſuranoy*, eſt une de ces fraudes typographiques trop communes. Tels ſont les mémoires d'Eſpagne ſous le nom de dom *Juan de Colmenar*, l'hiſtoire de *Louis XIV* compoſée par le jéſuite *la Motte* ſur de prétendus mémoires d'un miniſtre d'Etat, et attribuée à *la Martinière;* telles ſont l'hiſtoire de l'empereur *Charles VI*, et celle du prince *Eugène*, et tant d'autres.

C'eſt ainſi qu'on a fait ſervir le bel art de l'imprimerie au plus mépriſable des commerces. Un libraire de Hollande commande un livre comme un manufacturier fait fabriquer des étoffes; et il ſe trouve malheureuſement des écrivains que la néceſſité force de vendre leur peine à ces marchands, comme des ouvriers à leurs gages; de-là tous ces inſipides panégyriques et ces libelles diffamatoires dont le public eſt ſurchargé: c'eſt un des vices les plus honteux de notre ſiècle.

Jamais l'hiſtoire n'eut plus beſoin de preuves authentiques que dans nos jours,

où l'on trafique ſi inſolemment du menſonge. L'auteur qui donne au public l'hiſtoire de l'empire de Ruſſie ſous *Pierre le grand*, eſt le même qui écrivit, il y a trente ans, l'hiſtoire de *Charles XII*, ſur les mémoires de pluſieurs perſonnes publiques qui avaient long-temps vécu auprès de ce monarque. La préſente hiſtoire eſt une confirmation et un ſupplément de la première.

On ſe croit obligé ici, par reſpect pour le public et pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécuſable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'hiſtoire de *Charles XII*.

Il n'y a pas long-temps que le roi de Pologne, duc de Lorraine, ſe feſait relire cet ouvrage, à Commerci; il fut ſi frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, et ſi indigné de la hardieſſe avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles et dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier, par le ſceau de ſon témoignage, la croyance que mérite l'hiſtorien; et que, ne pouvant écrire lui-même, il ordonna à un de ſes grands officiers d'en dreſſer un acte authentique. (*)

(*) Il eſt imprimé au devant de l'hiſtoire de *Charles XII*.

Cet acte envoyé à l'auteur lui causa une surprise d'autant plus agréable qu'il venait d'un roi aussi instruit de tous ces événemens que *Charles XII* lui-même, et qui d'ailleurs est connu dans l'Europe par son amour pour le vrai, autant que par sa bienfesance.

On a une foule de témoignages aussi inconteſtables sur l'histoire du *Siècle de Louis XIV*, ouvrage non moins vrai et non moins important, qui respire l'amour de la patrie, mais dans lequel cet esprit de patriotisme n'a rien dérobé à la vérité, et n'a jamais ni outré le bien, ni déguisé le mal ; ouvrage composé sans intérêt, sans crainte et sans espérance, par un homme que sa situation met en état de ne flatter personne.

Il y a peu de citations dans le *Siècle de Louis XIV*, parce que les événemens des premières années, connus de tout le monde, n'avaient besoin que d'être mis dans leur jour, et que l'auteur a été témoin des derniers. Au contraire, on cite toujours ses garans dans l'histoire de l'empire de Russie, et le premier de ces témoins c'est *Pierre le grand* lui-même.

§. III.

On ne s'eſt point fatigué dans cette hiſtoire de *Pierre le grand*, à rechercher vainement l'origine de la plupart des peuples qui compoſent l'empire immenſe de Ruſſie, depuis le Kamskatka juſqu'à la mer Baltique. C'eſt une étrange entrepriſe de vouloir prouver, par des pièces authentiques, que les Huns vinrent autrefois du nord de la Chine en Sibérie, et que les Chinois eux-mêmes ſont une colonie d'Egyptiens. Je ſais que des philoſophes d'un grand mérite ont cru voir quelque conformité entre ces peuples; mais on a trop abuſé de leurs doutes; on a voulu convertir en certitude leurs conjectures.

Voici, par exemple, comme on s'y prend aujourd'hui pour prouver que les Egyptiens ſont les pères des Chinois. Un ancien a conté que l'égyptien *Séſoſtris* alla juſqu'au Gange; or, s'il alla vers le Gange, il put aller à la Chine, qui eſt très-loin du Gange; donc il y alla; donc alors la Chine n'était point peuplée; il eſt donc clair que *Séſoſtris* la peupla. Les Egyptiens, dans leurs fêtes, allumaient des chandelles; les Chinois ont des lanternes; donc on ne peut douter que les Chinois ne ſoient une

colonie d'Egypte. De plus, les Egyptiens ont un grand fleuve : les Chinois en ont un. Enfin il eſt évident que les premiers rois de la Chine ont porté les noms des anciens rois d'Egypte : car dans le nom de la famille *Yu*, on peut trouver les caractères qui, arrangés d'une autre façon, forment le mot *Menès*. Il eſt donc inconteſtable que l'empereur *Yu* prit ſon nom de *Menès*, roi d'Egypte, et l'empereur *Ki* eſt évidemment le roi *Atoës*, en changeant *k* en *a* et *i* en *toës*.

Mais ſi un ſavant de Tobol ou de Pékin avait lu quelqu'un de nos livres, il pourrait prouver bien plus démonſtrativement que nous venons des Troyens. Voici comme il pourrait s'y prendre, et comme il étonnerait ſon pays par ſes profondes recherches. Les livres les plus anciens, dirait-il, et les plus reſpectés dans le petit pays d'Occident, nommé France, ſont les romans : ils étaient écrits dans une langue pure, dérivée des anciens Romains qui n'ont jamais menti. Or, plus de vingt de ces livres authentiques dépoſent que *Francus*, fondateur de la monarchie des Francs, était fils d'*Hector ;* le nom d'*Hector* s'eſt toujours conſervé depuis dans la nation ; et même, dans ce ſiècle, un de ſes plus grands généraux s'appelait *Hector de Villars*.

Les nations voiſines ont reconnu ſi unanimement cette vérité, que l'*Arioſte*, un des plus ſavans italiens, avoue, dans ſon *Roland*, que les chevaliers de *Charlemagne* combattaient pour avoir le caſque d'*Hector*. Enfin, une preuve ſans réplique, c'eſt que les anciens Francs, pour perpétuer la mémoire des Troyens, leurs pères, bâtirent une nouvelle ville de Troye en Champagne; et ces nouveaux Troyens ont toujours conſervé une ſi grande averſion pour les Grecs, leurs ennemis, qu'il n'y a pas aujourd'hui quatre de ces Champenois qui veuillent apprendre le grec. Ils n'ont même jamais voulu recevoir des jéſuites chez eux; et c'eſt probablement parce qu'ils avaient entendu dire que quelques jéſuites expliquaient autrefois *Homère* aux jeunes lettrés.

Il eſt certain que de tels raiſonnemens feraient un grand effet à Pékin et à Tobol: mais auſſi un autre ſavant renverſerait cet édifice, en prouvant que les Pariſiens deſcendent des Grecs. Car, dirait-il, le premier préſident d'un tribunal de Paris s'appelait *Achille de Harlay*. *Achille* vient certainement de l'*Achille* grec, et *Harlay* vient d'*Ariſtos*, en changeant *iſtos* en *lay*. Les champs élyſées qui ſont encore à la porte de la ville, et le mont Olympe qu'on

voit encore près de Mezière, ſont des monumens contre leſquels l'incrédulité la plus déterminée ne peut tenir. D'ailleurs toutes les coutumes d'Athènes ſont conſervées dans Paris; on y juge les tragédies et les comédies avec autant de légèreté qu'elles l'étaient par les Athéniens; on y couronne les généraux des armées ſur les théâtres comme dans Athènes; et en dernier lieu le maréchal de *Saxe* reçut publiquement, des mains d'une actrice, une couronne qu'on ne lui aurait pas donnée dans la cathédrale. Les Pariſiens ont des académies qui viennent de celles d'Athènes, une égliſe, une liturgie, des paroiſſes, des diocèſes, toutes inventions grecques, tous mots tirés du grec; les maladies des Pariſiens ſont grecques, *apoplexie*, *phthiſie*, *péripneumonie*, *cachexie*, *dyſſenterie*, *jalouſie*, *&c.*

Il faut avouer que ce ſentiment balancerait beaucoup l'autorité du ſavant perſonnage qui a démontré tout à l'heure que nous ſommes une colonie troyenne. Ces deux opinions ſeraient encore combattues par d'autres profonds antiquaires; les uns feraient voir que nous ſommes Egyptiens, attendu que le culte d'*Iſis*, fut établi au village d'Iſſy, ſur le chemin de Paris à Verſailles. D'autres prouveraient que nous

ſommes des arabes, comme le témoigne le mot d'*almanach*, d'*alembic*, d'*algèbre*, d'*amiral*. Les ſavans chinois et ſibériens ſeraient très-embarraſſés à décider, et nous laiſſeraient enfin pour ce que nous ſommes.

Il paraît qu'il faut s'en tenir à cette incertitude ſur l'origine de toutes les nations. Il en eſt des peuples comme des familles ; *pluſieurs* barons allemands ſe font deſcendre en droite ligne d'*Arminius* : on compoſa pour *Mahomet* une généalogie par laquelle il venait d'*Abraham* et d'*Agar*.

Ainſi la maiſon des anciens czars de Ruſſie venait du roi de Hongrie, *Bela*, ce *Bela* d'*Attila* ; *Attila* de *Turck*, père des Huns, et *Turck* était fils de *Japhet*. Son frère *Ruſs* avait fondé le trône de Ruſſie ; un autre frère, nommé *Camari*, établit ſa puiſſance vers le Volga.

Tous ces fils de *Japhet* étaient, comme chacun ſait, les petits-fils de *Noé*, inconnus à toute la terre, excepté à un petit peuple très-long-temps inconnu lui-même. Les trois enfans de ce *Noé* allèrent vîte s'établir à mille lieues les uns des autres, de peur de ſe donner des ſecours, et firent probablement avec leurs ſœurs des millions d'habitans en très-peu d'années.

Plusieurs graves personnages ont suivi exactement ces filiations, avec la même sagacité qu'ils ont découvert comment les Japonais avaient peuplé le Pérou. L'histoire a été long-temps écrite dans ce goût, qui n'est pas celui du président de *Thou* et de *Rapin de Thoyras*.

§. IV.

S'il faut être un peu en garde contre les historiens qui remontent à la tour de Babel et au déluge, il ne faut pas moins se défier de ceux qui particularisent toute l'histoire moderne, qui entrent dans tous les secrets des ministres, et qui vous donnent audacieusement la relation exacte de toutes les batailles dont les généraux auraient eu bien de la peine à rendre compte.

Il s'est donné, depuis le commencement du dernier siècle, près de deux cents grands combats en Europe, la plupart plus meurtriers que les batailles d'Arbelle et de Pharsale : mais très-peu de ces actions ayant eu de grandes suites, elles sont perdues pour la postérité. S'il n'y avait qu'un livre dans le monde, les enfans en sauraient par cœur toutes les lignes, on

en compterait toutes les ſyllabes ; s'il n'y avait eu qu'une bataille, le nom de chaque ſoldat ſerait connu, et ſa généalogie paſſerait à la dernière poſtérité : mais, dans cette longue ſuite à peine interrompue de guerres ſanglantes que ſe font les princes chrétiens, les anciens intérêts, qui tous ont changé, ſont effacés par les nouveaux ; les batailles données, il y a vingt ans, ſont oubliées pour celles qu'on donne de nos jours ; comme dans Paris les nouvelles d'hier ſont étouffées par celles d'aujourd'hui qui vont l'être à leur tour par celles de demain ; et preſque tous les événemens ſont précipités les uns par les autres dans un éternel oubli. C'eſt une réflexion qu'on ne ſaurait trop faire ; elle ſert à conſoler des malheurs qu'on eſſuie ; elle montre le néant des choſes humaines. Il ne reſte, pour fixer l'attention des hommes, que les révolutions frappantes qui ont changé les mœurs et les lois des grands Etats ; et c'eſt à ce titre que l'hiſtoire de *Pierre le grand* mérite d'être connue.

Si on s'eſt trop appeſanti ſur quelques détails de combats et de priſes de villes qui reſſemblent à d'autres combats et à d'autres ſiéges, on en demande pardon au lecteur philoſophe ; et on n'a d'autre excuſe, ſinon

que ces petits faits, étant liés aux grands, marchent néceſſairement à leur ſuite.

On a réfuté *Norberg* dans les endroits qui ont paru les plus importans, et on l'a laiſſé ſe tromper impunément ſur les petites choſes.

§. V.

On a fait l'hiſtoire de *Pierre le grand* la plus courte et la plus pleine qu'on a pu. Il y a des hiſtoires de petites provinces, de petites villes, d'abbayes même de moines en pluſieurs volumes in-folio; les mémoires d'un abbé (*) retiré quelques années en Eſpagne, où il n'a preſque rien fait, contiennent huit tomes : un ſeul a ſuffi pour la vie d'*Alexandre*.

Il ſe peut qu'il y ait encore des hommes enfans qui aiment mieux les fables des *Oſiris*, des *Bacchus*, des *Hercule*, des *Théſée*, conſacrées par l'antiquité, que l'hiſtoire véritable d'un prince moderne, ſoit parce que ces noms antiques d'*Oſiris* et d'*Hercule* flattent plus l'oreille que celui de *Pierre*, ſoit parce que des géans et des lions terraſſés plaiſent plus à une imagination faible que des lois et des entrepriſes utiles.

(*) L'abbé de *Montgon*.

Cependant

Cependant il faut avouer que la défaite du géant d'Epidaure et du voleur *Sinnis*, et le combat contre la truie de *Crommion*, ne valent pas les exploits du vainqueur de *Charles XII*, du fondateur de Pétersbourg, et du légiſlateur d'un empire redoutable.

Les anciens nous ont appris à penſer, il eſt vrai : mais il ſerait bien étrange de préférer le ſcythe *Anacharſis*, parce qu'il était ancien, au ſcythe moderne qui a policé tant de peuples.

Cette hiſtoire contient la vie publique du czar, laquelle a été utile, non ſa vie privée, ſur laquelle on n'a que quelques anecdotes, d'ailleurs aſſez connues. Les ſecrets de ſon cabinet, de ſon lit et de ſa table, ne peuvent être bien dévoilés par un étranger, et ne doivent point l'être. Si quelqu'un eût pu donner de tels mémoires, c'eût été un prince *Menzikoff*, un général *Sheremetof*, qui l'ont vu ſi long-temps dans ſon intérieur ; ils ne l'ont pas fait ; et tout ce qui aujourd'hui ne ſerait appuyé que ſur des bruits publics ne mériterait point de croyance. Les eſprits ſages aiment mieux voir un grand homme travailler vingt-cinq ans au bonheur d'un vaſte empire, que d'apprendre d'une manière très-incertaine ce que ce grand homme pouvait avoir de

commun avec le vulgaire de ſon pays. *Suétone* rapporte ce que les premiers empereurs de Rome avaient fait de plus ſecret ; mais avait-il vécu familièrement avec douze *Céſars* ?

§. VI.

Quand il ne s'agit que de ſtyle, que de critique, que de petits intérêts d'auteur, il faut laiſſer aboyer les petits feſeurs de brochures, on ſe rendrait preſqu'auſſi ridicule qu'eux, ſi on perdait ſon temps à leur répondre, ou même à les lire : mais quand il s'agit de faits importans, il faut quelquefois que la vérité s'abaiſſe à confondre même les menſonges des hommes mépriſables : leur opprobre ne doit pas plus empêcher la vérité de s'expliquer, que la baſſeſſe d'un criminel de la lie du peuple n'empêche la juſtice d'agir contre lui : c'eſt par cette double raiſon qu'on a été obligé d'impoſer ſilence au coupable ignorant qui avait corrompu l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV* par des notes auſſi abſurdes que calomnieuſes, dans leſquelles il outrageait brutalement une branche de la maiſon de France et toute la maiſon d'Autriche, et cent familles illuſtres de l'Europe dont les antichambres lui étaient auſſi inconnues que les faits qu'il oſait falſifier.

C'eſt un grand inconvénient attaché au bel art de l'imprimerie, que cette facilité malheureuſe de publier les impoſtures et les calomnies.

Le prêtre de l'oratoire *le Vaſſor* et le jéſuite *la Motte*, l'un mendiant en Angleterre, l'autre mendiant en Hollande, écrivirent tous deux l'hiſtoire pour gagner du pain : l'un choiſit le roi de France, *Louis XIII*, pour l'objet de ſa ſatire; l'autre prit pour but *Louis XIV*. (*) Leur qualité de moine apoſtat ne devait pas leur concilier la créance publique ; cependant c'eſt un plaiſir de voir avec quelle confiance ils annoncent tous deux qu'ils ſont chargés du dépôt de la vérité ; ils rebattent ſans ceſſe cette maxime, qu'il faut oſer dire tout ce qui eſt vrai : ils devaient ajouter qu'il faut commencer par en être inſtruit.

Leur maxime dans leur bouche eſt leur propre condamnation : mais cette maxime en elle-même mérite bien d'être examinée, puiſqu'elle eſt devenue l'excuſe de toutes les ſatires.

Toute vérité publique, importante, utile, doit être dite, ſans doute ; mais s'il y a quelque anecdote odieuſe ſur un

(*) Voyez les notes ſur l'hiſtoire de *Louis XIII* et celle de *Louis XIV*.

prince, ſi dans l'intérieur de ſon domeſtique il s'eſt livré, comme tant de particuliers, à des faibleſſes de l'humanité, connues peut-être d'un ou deux confidens, qui vous a chargé de révéler au public ce que ces deux confidens ne devaient révéler à perſonne? Je veux que vous ayez pénétré dans ce myſtère, pourquoi déchirez-vous le voile dont tout homme a droit de ſe couvrir dans le ſecret de ſa maiſon? et par quelle raiſon publiez-vous ce ſcandale? Pour flatter la curioſité des hommes, répondez-vous, pour plaire à leur malignité, pour débiter mon livre, qui ſans cela ne ſerait pas lu. Vous n'êtes donc qu'un ſatirique, qu'un feſeur de libelles, qui vendez des médiſances; et non pas un hiſtorien.

Si cette faibleſſe d'un homme public, ſi ce vice ſecret que vous cherchez à faire connaître, a influé ſur les affaires publiques, s'il a fait perdre une bataille, dérangé les finances de l'Etat, rendu les citoyens malheureux, vous devez en parler: votre devoir eſt de démêler ce petit reſſort caché qui a produit de grands événemens; hors de là vous devez vous taire.

Que nulle vérité ne ſoit cachée: c'eſt une maxime qui peut ſouffrir quelques exceptions. Mais en voici une qui n'en admet

point : *Ne dites à la poſtérité que ce qui eſt digne de la poſtérité.*

§. VII.

Outre le menſonge dans les faits, il y a encore le menſonge dans les portraits. Cette fureur de charger une hiſtoire de portraits a commencé en France par les romans. C'eſt *Clélie* qui mit cette manie à la mode. *Saraſin*, dans l'aurore du bon goût, fit l'hiſtoire de la conſpiration de *Valſtein* qui n'avait jamais conſpiré ; il ne manque pas, en feſant le portrait de *Valſtein* qu'il n'avait jamais vu, de traduire preſque tout ce que *Salluſte* dit de *Catilina* que *Salluſte* avait beaucoup vu. C'eſt écrire l'hiſtoire en bel-eſprit ; et qui veut trop faire parade de ſon eſprit ne réuſſit qu'à le montrer, ce qui eſt bien peu de choſe.

Il convenait au cardinal de *Retz* de peindre les principaux perſonnages de ſon temps qu'il avait tous pratiqués, et qui avaient été ou ſes amis ou ſes ennemis ; il ne les a pas peints, ſans doute, de ces couleurs fades dont *Maimbourg* enlumine dans ſes hiſtoires romaneſques les princes des temps paſſés. Mais était-il un peintre fidèle ? la paſſion, le goût de la ſingularité n'égaraient-ils pas ſon pinceau ? Devait-il, par exemple,

s'exprimer ainſi ſur la reine, mère de *Louis XIV : Elle avait de cette ſorte d'eſprit qui lui était néceſſaire pour ne pas paraître ſotte aux yeux de ceux qui ne la connaiſſaient pas; plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fonds, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de déſintéreſſement, plus d'attachement que de paſſion, plus de dureté que de fierté, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté, et plus d'incapacité que tout ce que deſſus.*

Il faut avouer que les obſcurités de ces expreſſions, cette foule d'antithèſes et de comparatifs, et le burleſque de cette peinture ſi indigne de l'hiſtoire ne doivent pas plaire aux eſprits bien faits. Ceux qui aiment la vérité doutent de celle du portrait, en lui comparant la conduite de la reine; et les cœurs vertueux ſont auſſi révoltés de l'aigreur et du mépris que l'hiſtorien déploie en parlant d'une princeſſe qui le combla de bienfaits, qu'ils ſont indignés de voir un archevêque faire la guerre civile, comme il l'avoue, uniquement pour le plaiſir de la faire.

S'il faut ſe défier de ces portraits tracés par ceux qui étaient ſi à portée de bien

peindre, comment pourrait-on croire ſur ſa parole un hiſtorien, s'il affectait de vouloir pénétrer un prince qui aurait vécu à ſix cents lieues de lui? Il faut en ce cas le peindre par ſes actions, et laiſſer à ceux qui ont approché long-temps de ſa perſonne le ſoin de dire le reſte.

Les harangues ſont une autre eſpèce de menſonge oratoire que les hiſtoriens ſe ſont permis autrefois. On feſait dire à ſes héros ce qu'ils auraient pu dire. Cette liberté, ſur-tout, pouvait ſe prendre avec un perſonnage d'un temps éloigné : mais aujourd'hui ces fictions ne ſont plus tolérées : on exige bien plus; car ſi on mettait dans la bouche d'un prince une harangue qu'il n'eût pas prononcée, on ne regarderait l'hiſtorien que comme un rhéteur.

Une troiſième eſpèce de menſonge, et la plus groſſière de toutes, mais qui fut long-temps la plus ſéduiſante, c'eſt le merveilleux : il domine dans toutes les hiſtoires anciennes, ſans en excepter une ſeule.

On trouve même encore quelques prédictions dans l'hiſtoire de *Charles XII* par *Norberg* : mais on n'en voit dans aucun de nos hiſtoriens ſenſés qui ont écrit dans ce ſiècle; les ſignes, les prodiges, les

apparitions ſont renvoyés à la fable. L'hiſtoire avait beſoin d'être éclairée par la philoſophie.

§. VIII.

Il y a un article important qui peut intéreſſer la dignité des couronnes. *Oléarius*, qui accompagnait, en 1634, des envoyés de Holſtein en Ruſſie et en Perſe, rapporte, au livre troiſième de ſon hiſtoire, que le czar *Ivan Baſilovitz* avait relégué en Sibérie un ambaſſadeur de l'empereur : c'eſt un fait dont aucun autre hiſtorien, que je ſache, n'a jamais parlé : il n'eſt pas vraiſemblable que l'empereur eût ſouffert une violation du droit des gens ſi extraordinaire et ſi outrageante.

Le même *Oléarius* dit dans un autre endroit : » Nous partîmes, le 13 février » 1734, de compagnie avec un certain » ambaſſadeur de France, qui s'appe» lait *Charles de Tallerand*, prince de » Chalais, &c. *Louis* l'avait envoyé avec » *Jacques Rouſſel* en ambaſſade en Turquie » et en Moſcovie; mais ſon collégue lui » rendit de ſi mauvais offices auprès du » patriarche que le grand duc le relégua » en Sibérie. »

Au

Au livre troisième, il dit que cet ambassadeur, prince de Chalais, et le nommé *Rousſel*, son collégue, qui était marchand, étaient envoyés de *Henri IV*. Il est assez probable que *Henri IV*, mort en 1610, n'envoya point d'ambassade en Moscovie, en 1634. Si *Louis XIII* avait fait partir pour ambassadeur un homme d'une maison aussi illustre que celle de *Tallerand*, il ne lui eût point donné un marchand pour collégue; l'Europe aurait été informée de cette ambassade; et l'outrage singulier fait au roi de France eût fait encore plus de bruit.

Ayant contesté ce fait incroyable, et voyant que la fable d'*Oléarius* avait pris quelque crédit, je me suis cru obligé de demander des éclaircissemens au dépôt des affaires étrangères en France. Voici ce qui a donné lieu à la mépriſe d'*Oléarius*.

Il y eut en effet un homme de la maison de *Tallerand* qui, ayant la passion des voyages, alla jusqu'en Turquie, sans en parler à sa famille, et sans demander de lettres de recommandation. Il rencontra un marchand hollandais, nommé *Rousſel*, député d'une compagnie de négoce, et qui n'était pas sans liaison avec le ministère de France. Le marquis de *Tallerand* se joignit

avec lui pour aller voir la Perſe ; et s'étant brouillé en chemin avec ſon compagnon de voyage, *Rouſſel* le calomnia auprès du patriarche de Moſcou ; on l'envoya en effet en Sibérie ; il trouva le moyen d'avertir ſa famille ; et au bout de trois ans, le ſecrétaire d'Etat, M. des *Noyers*, obtint ſa liberté de la cour de Moſcou.

Voilà le fait mis au jour : il n'eſt digne d'entrer dans l'hiſtoire qu'autant qu'il met en garde contre la prodigieuſe quantité d'anecdotes de cette eſpèce rapportées par les voyageurs.

Il y a des erreurs hiſtoriques ; il y a des menſonges hiſtoriques. Ce que rapporte *Oléarius* n'eſt qu'une erreur ; mais quand on dit qu'un czar fit clouer le chapeau d'un ambaſſadeur ſur ſa tête, c'eſt un menſonge. Qu'on ſe trompe ſur le nombre et la force des vaiſſeaux d'une armée navale, qu'on donne à une contrée plus ou moins d'étendue, ce n'eſt qu'une erreur, et une erreur très-pardonnable. Ceux qui répètent les anciennes fables dans leſquelles l'origine de toutes les nations eſt enveloppée, peuvent être accuſés d'une faibleſſe commune à tous les auteurs de l'antiquité ; ce n'eſt pas-là mentir, ce n'eſt proprement que tranſcrire des contes.

L'inadvertance nous rend encore ſujets à bien des fautes, qu'on ne peut appeler menſonges. Si dans la nouvelle géographie d'*Hubner* on trouve que les bornes de l'Europe ſont à l'endroit où le fleuve Oby ſe jette dans la mer Noire, et que l'Europe a trente millions d'habitans, voilà des inattentions que tout lecteur inſtruit rectifie. Cette géographie vous préſente ſouvent des villes grandes, fortifiées, peuplées; qui ne ſont plus que des bourgs preſque déſerts; il eſt aiſé alors de s'apercevoir que le temps a tout changé; l'auteur a conſulté des anciens; et ce qui était vrai de leur temps ne l'eſt plus aujourd'hui.

On ſe trompe encore en tirant des inductions. *Pierre le grand* abolit le patriarchat. *Hubner* ajoute qu'il ſe déclara patriarche lui-même. Des anecdotes prétendues de Ruſſie vont plus loin, et diſent qu'il officia pontificalement; ainſi d'un fait avéré on tire des concluſions erronées, ce qui n'eſt que trop commun.

Ce que j'ai appelé menſonge hiſtorique eſt plus commun encore; c'eſt ce que la flatterie, la ſatire ou l'amour inſenſé du merveilleux font inventer. L'hiſtorien qui, pour plaire à une famille puiſſante, loue un tyran eſt un lâche; celui qui veut flétrir

la mémoire d'un bon prince eſt un monſtre ; et le romancier qui donne ſes imaginations pour la vérité eſt mépriſé. Tel qui autrefois feſait reſpecter des fables par des nations entières ne ſerait pas lu aujourd'hui des derniers des hommes.

Il y a des critiques plus menteurs encore, qui altèrent des paſſages, ou qui ne les entendent pas, qui, inſpirés par l'envie, écrivent avec ignorance contre des ouvrages utiles : ce ſont les ſerpens qui rongent la lime, il faut les laiſſer faire.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

SOUS

PIERRE LE GRAND.

PREMIERE PARTIE.

AVANT-PROPOS.

DANS les premières années du siècle où nous sommes, le vulgaire ne connaissait dans le Nord de héros que *Charles XII.* Sa valeur personnelle, qui tenait beaucoup plus d'un soldat que d'un roi, l'éclat de ses victoires et même de ses malheurs, frappaient tous les yeux qui voient aisément ces grands événemens, et qui ne voient pas les travaux longs et utiles. Les étrangers doutaient même alors que les entreprises du czar *Pierre I* pussent se soutenir; elles ont subsisté, et se sont perfectionnées sous les impératrices *Anne* et *Elisabeth*,

mais ſur-tout ſous *Catherine II* qui a porté ſi loin la gloire de la Ruſſie. Cet empire eſt aujourd'hui compté parmi les plus floriſſans Etats, et *Pierre* eſt dans le rang des plus grands légiſlateurs. Quoique ſes entrepriſes n'euſſent pas beſoin de ſuccès aux yeux des ſages, ſes ſuccès ont affermi pour jamais ſa gloire. On juge aujourd'hui que *Charles XII* méritait d'être le premier ſoldat de *Pierre le grand*. L'un n'a laiſſé que des ruines, l'autre eſt un fondateur en tout genre. J'oſai porter à peu-près ce jugement, il y a trente années, lorſque j'écrivis l'hiſtoire de *Charles*. Les mémoires qu'on me fournit aujourd'hui ſur la Ruſſie me mettent en état de faire connaître cet empire, dont les peuples ſont ſi anciens, et chez qui les lois, les mœurs et les arts ſont d'une création nouvelle. L'hiſtoire de *Charles XII* était amuſante, celle de *Pierre I* eſt inſtructive.

CHAPITRE PREMIER.

Deſcription de la Ruſſie.

L'EMPIRE de Ruſſie eſt le plus vaſte de notre hémiſphère; il s'étend d'Occident en Orient l'eſpace de plus de deux mille lieues communes de France, et il a plus de huit cents lieues du Sud au Nord dans ſa plus

grande largeur. Il confine à la Pologne et à la mer Glaciale ; il touche à la Suède et à la Chine. Sa longueur de l'île de Dago à l'occident de la Livonie, jusqu'à ses bornes les plus orientales, comprend près de cent soixante et dix degrés ; de sorte que, quand on a midi à l'Occident, on a près de minuit à l'Orient de l'empire. Sa largeur est de trois mille six cents verstes du Sud au Nord, ce qui fait huit cents cinquante de nos lieues communes.

Nous connaissions si peu les limites de ce pays dans le siècle passé, que, lorsqu'en 1689 nous apprîmes que les Chinois et les Russes étaient en guerre, et que l'empereur *Cam-hi* d'un côté, et de l'autre les czars *Ivan* et *Pierre* envoyaient, pour terminer leurs différens, une ambassade à trois cents lieues de Pékin, sur les limites des deux empires, nous traitâmes d'abord cet événement de fable.

Ce qui est compris aujourd'hui sous le nom de Russie ou des Russies est plus vaste que tout le reste de l'Europe et que ne le fut jamais l'empire romain, ni celui de *Darius* conquis par *Alexandre*, car il contient plus de onze cents mille de nos lieues quarrées. L'empire romain et celui d'*Alexandre* n'en contenaient chacun qu'environ cinq cents cinquante mille, et il n'y a pas un royaume en Europe qui soit la douzième partie de l'empire romain. Pour rendre la Russie aussi peuplée, aussi abondante,

auſſi couverte de villes que nos pays méridionaux, il faudra encore des ſiècles et des czars tels que *Pierre le grand.*

Un ambaſſadeur anglais, qui réſidait, en 1733, à Pétersbourg, et qui avait été à Madrid, dit, dans ſa relation manuſcrite, que dans l'Eſpagne qui eſt le royaume de l'Europe le moins peuplé, on peut compter quarante perſonnes par chaque mille quarré, et que dans la Ruſſie on n'en peut compter que cinq: nous verrons au chapitre ſecond ſi ce miniſtre ne s'eſt pas abuſé. Il eſt dit dans la *Dixme*, fauſſement attribuée au maréchal de *Vauban*, qu'en France chaque mille quarré contient à peu-près deux cents habitans, l'un portant l'autre. Ces évaluations ne ſont jamais exactes, mais elles ſervent à montrer l'énorme différence de la population d'un pays à celle d'un autre.

Je remarquerai ici que de Pétersbourg à Pékin on trouverait à peine une grande montagne dans la route; que les caravanes pourraient prendre par la Tartarie indépendante, par les plaines des Calmouks et par le grand déſert de Kobi; et il eſt à remarquer que d'Archangel à Pétersbourg, et de Pétersbourg aux extrémités de la France ſeptentrionale, en paſſant par Dantzick, Hambourg, Amſterdam, on ne voit pas ſeulement une colline un peu haute. Cette obſervation peut faire

douter de la vérité du ſyſtême dans lequel on veut que les montagnes n'aient été formées que par le roulement des flots de la mer, en ſuppoſant que tout ce qui eſt terre aujourd'hui a été mer très-long-temps. Mais comment les flots, qui, dans cette ſuppoſition, ont formé les Alpes, les Pyrénées et le Taurus, n'auraient-ils pas formé auſſi quelque côteau élevé de la Normandie à la Chine, dans un eſpace tortueux de trois *mille lieues ? La géographie* ainſi conſidérée pourrait prêter des lumières à la phyſique, ou du moins donner des doutes.

Nous appelions autrefois la Ruſſie du nom de Moſcovie, parce que la ville de Moſcou, capitale de cet empire, était la réſidence des grands ducs de Ruſſie : aujourd'hui l'ancien nom de Ruſſie a prévalu.

Je ne dois point rechercher ici pourquoi on a nommé les contrées depuis Smolensko juſqu'au-delà de Moſcou la Ruſſie blanche, et pourquoi *Hubner* la nomme noire, ni pour quelle raiſon la Kiovie doit être la Ruſſie rouge.

Il ſe peut encore que *Madiès* le ſcythe, qui fit une irruption en Aſie, près de ſept ſiècles avant notre ère, ait porté ſes armes dans ces régions, comme ont fait depuis *Gengis* et *Tamerlan*, et comme probablement on avait fait long-temps avant *Madiès*. Toute antiquité ne mérite pas nos recherches ; celles des

Chinois, des Indiens, des Perſes, des Egyptiens, ſont conſtatées par des monumens illuſtres et intéreſſans. Ces monumens en ſuppoſent encore d'autres très-antérieurs, puiſqu'il faut un grand nombre de ſiècles avant qu'on puiſſe ſeulement établir l'art de tranſmettre ſes penſées par des ſignes durables, et qu'il faut encore une multitude de ſiècles précédens pour former un langage régulier. Mais nous n'avons point de tels monumens dans notre Europe aujourd'hui ſi policée; l'art de l'écriture fut long-temps inconnu dans tout le Nord: le patriarche *Conſtantin*, qui a écrit en ruſſe l'hiſtoire de Kiovie, avoue que dans ces pays on n'avait point l'uſage de l'écriture au cinquième ſiècle.

Que d'autres examinent ſi des Huns, des Slaves et des Tatars ont conduit autrefois des familles errantes et affamées vers la ſource du Boryſthène. Mon deſſein eſt de faire voir ce que le czar *Pierre* a créé, plutôt que de débrouiller inutilement l'ancien chaos. Il faut toujours ſe ſouvenir qu'aucune famille ſur la terre ne connaît ſon premier auteur, et que par conſéquent aucun peuple ne peut ſavoir ſa première origine.

Je me ſers du nom de *Ruſſes* pour déſigner les habitans de ce grand empire. Celui de *Roxelans*, qu'on leur donnait autrefois, ſerait plus ſonore, mais il faut ſe conformer à l'uſage

de la langue dans laquelle on écrit. Les gazettes et d'autres mémoires depuis quelque temps emploient le mot de *Ruſſiens;* mais comme ce mot approche trop de *Pruſſiens*, je m'en tiens à celui de *Ruſſes* que preſque tous nos auteurs leur ont donné ; et il m'a paru que le peuple le plus étendu de la terre doit être connu par un terme qui le diſtingue abſolument des autres nations.

Il faut d'abord que le lecteur ſe faſſe, la carte à la main, une idée nette de cet empire, partagé aujourd'hui en ſeize grands gouvernemens, qui ſeront un jour ſubdiviſés, quand les contrées du Septentrion et de l'Orient auront plus d'habitans.

Voici quels ſont ces ſeize gouvernemens, dont pluſieurs renferment des provinces immenſes.

De la Livonie.

La province la plus voiſine de nos climats eſt celle de la Livonie. C'eſt une des plus fertiles du Nord. Elle était païenne au douzième ſiècle. Des négocians de Brême et de Lubec y commercèrent, et des religieux croiſés, nommés *porte-glaives*, unis enſuite à l'ordre teutonique, s'en emparèrent au treizième ſiècle, dans le temps que la fureur des croiſades armait les chrétiens contre tout ce qui n'était pas de leur religion. *Albert*, margrave de Brandebourg, grand-maître de ces religieux conquérans, ſe fit ſouverain de la Livonie et

de la Pruſſe brandebourgeoiſe, vers l'an 1514. Les Ruſſes et les Polonais ſe diſputèrent dès-lors cette province. Bientôt les Suédois y entrèrent : elle fut long-temps ravagée par toutes ces puiſſances. Le roi de Suède *Guſtave-Adolphe* la conquit. Elle fut cédée à la Suède, en 1660, par la célèbre paix d'Oliva; et enfin le czar *Pierre* l'a conquiſe ſur les Suédois, comme on le verra dans le cours de cette hiſtoire.

La Courlande, qui tient à la Livonie, eſt toujours vaſſale de la Pologne, mais dépend beaucoup de la Ruſſie. Ce ſont-là les limites occidentales de cet empire dans l'Europe chrétienne.

Gouvernement de Révelde Péterſbourg et de Vibourg.

Plus au Nord, ſe trouve le gouvernement de Rével et de l'Eſtonie. Rével fut bâtie par les Danois, au treizième ſiècle. Les Suédois ont poſſédé l'Eſtonie depuis que le pays ſe fut mis ſous la protection de la Suède, en 1561; et c'eſt encore une des conquêtes de *Pierre*.

Au bord de l'Eſtonie eſt le golfe de Finlande. C'eſt à l'orient de cette mer, et à la jonction de la Neva, et du lac de Ladoga, qu'eſt la ville de Pétersbourg, la plus nouvelle et la plus belle ville de l'empire, bâtie par le czar *Pierre*, malgré tous les obſtacles réunis qui s'oppoſaient à ſa fondation.

Elle s'élève ſur le golfe de Cronſtadt, au

milieu de neuf bras de rivières qui diviſent ſes quartiers ; un château occupe le centre de la ville, dans une île formé par le grand cours de la Neva : ſept canaux tirés des rivières baignent les murs d'un palais, ceux de l'amirauté, du chantier des galères, et pluſieurs manufactures. Trente-cinq grandes égliſes ſont autant d'ornemens à la ville ; et parmi ces égliſes il y en a cinq pour les étrangers, ſoit catholiques-romains, ſoit réformés, ſoit luthériens : ce ſont cinq temples élevés à la tolérance, et autant d'exemples donnés aux autres nations. Il y a cinq palais ; l'ancien que l'on nomme celui d'été, ſitué ſur la rivière de Neva, eſt bordé d'une baluſtrade immenſe de belles pierres, tout le long du rivage. Le nouveau palais d'été, près de la porte triomphale, eſt un des plus beaux morceaux d'architecture qui ſoient en Europe ; les bâtimens élevés pour l'amirauté, pour le corps des cadets, pour les colléges impériaux, pour l'académie des ſciences, la bourſe, le magaſin des marchandiſes, celui des galères, ſont autant de monumens magnifiques. La maiſon de la police, celle de la pharmacie publique, où tous les vaſes ſont de porcelaine ; le magaſin pour la cour, la fonderie, l'arſenal, les ponts, les marchés, les places, les caſernes pour la garde à cheval et pour les gardes à pied, contribuent à l'embelliſſement de la ville,

très-grand pays qui occupe environ huit degrés de longitude, et qui s'étend en latitude du cercle polaire au cap nord. Les peuples qui l'habitent étaient confusément connus de l'antiquité, sous le nom de Troglodytes et de Pygmées septentrionaux; ces noms convenaient en effet à des hommes hauts pour la plupart de trois coudées, et qui habitent des cavernes : ils sont tels qu'ils étaient alors, d'une couleur tannée, quoique les autres peuples septentrionaux soient blancs; presque tous petits, tandis que leurs voisins et les peuples d'Islande, sous le cercle polaire, sont d'une haute stature; ils semblent faits pour leur pays montueux, agiles, ramassés, robustes; la peau dure, pour mieux résister au froid; les cuisses, les jambes déliées, les pieds menus, pour courir plus légèrement au milieu des rochers dont leur terre est toute couverte; aimant passionnément leur patrie qu'eux seuls peuvent aimer, et ne pouvant même vivre ailleurs. On a prétendu, sur la foi d'*Olaüs* que ces peuples étaient originaires de Finlande, et qu'ils se sont retirés dans la Laponie, où leur taille a dégénéré. Mais pourquoi n'auraient-ils pas choisi des terres moins au nord, où la vie eût été plus commode? pourquoi leur visage, leur figure, leur couleur, tout diffère-t-il entièrement de leurs prétendus ancêtres? Il serait peut-être aussi convenable de dire que l'herbe qui croît en Laponie vient

de

de l'herbe du Danemarck, et que les poiſſons particuliers à leurs lacs viennent des poiſſons de Suède. Il y a grande apparence que les Lapons ſont indigènes, comme leurs animaux ſont une production de leur pays, que la nature les a faits les uns pour les autres.

Ceux qui habitent vers la Finlande ont adopté quelques expreſſions de leurs voiſins, ce qui arrive à tous les peuples : mais quand deux nations donnent aux choſes d'uſage, aux objets qu'elles voient ſans ceſſe, des noms abſolument différens, c'eſt une grande préſomption qu'un de ces peuples n'eſt pas une colonie de l'autre. Les Finlandais appellent un ours *karu*, et les Lapons *muriet :* le ſoleil en finlandais ſe nomme *auringa*, en langue laponne *beve*. Il n'y a là aucune analogie. Les habitans de Finlande et de la Laponie ſuédoiſe ont adoré autrefois une idole qu'ils nommaient *Iumalac ;* et depuis le tems de *Guſtave-Adolphe*, auquel ils doivent le nom de luthériens, ils appellent JESUS-CHRIST le fils d'*Iumalac*. Les Lapons moſcovites ſont aujourd'hui cenſés de l'Egliſe grecque ; mais ceux qui errent vers les montagnes ſeptentrionales du cap nord, ſe contentent d'adorer un Dieu ſous quelques formes groſſières, ancien uſage de tous les peuples nomades.

Cette eſpèce d'hommes peu nombreuſe a très-peu d'idées, et ils ſont heureux de n'en

avoir pas davantage ; car alors ils auraient de nouveaux beſoins qu'ils ne pourraient ſatisfaire ; ils vivent contens et ſans maladies, en ne buvant guère que de l'eau dans le climat le plus froid, et arrivent à une longue vieilleſſe. La coutume qu'on leur imputait de prier les étrangers de faire à leurs femmes et à leurs filles l'honneur de s'approcher d'elles, vient probablement du ſentiment de la ſupériorité qu'ils reconnaiſſaient dans ces étrangers, en voulant qu'ils puſſent ſervir à corriger les défauts de leur race. C'était un uſage établi chez les peuples vertueux de Lacédémone. Un époux priait un jeune homme bien fait de lui donner de beaux enfans qu'il pût adopter. La jalouſie et les lois empêchent les autres hommes de donner leurs femmes : mais les Lapons étaient preſque ſans lois, et probablement n'étaient point jaloux.

Moſcou. Quand on a remonté la Duina du nord au ſud, on arrive au milieu des terres à Moſcou, la capitale de l'empire. Cette ville fut longtemps le centre des Etats ruſſes, avant qu'on ſe fût étendu du côté de la Chine et de la Perſe.

Moſcou, ſitué par le 55e degré et demi de latitude, dans un terrain moins froid et plus fertile que Pétersbourg, eſt au milieu d'une vaſte et belle plaine, ſur la rivière de Moska. (a)

(a) En ruſſe *Moskwa*.

et de deux autres petites qui se perdent avec elle dans l'Occa, et vont ensuite grossir le fleuve du Volga. Cette ville n'était, au treizième siècle qu'un assemblage de cabanes peuplées de malheureux opprimés par la race de *Gengis-kan.*

Le Kremelin, (*b*) qui fut le séjour des grands ducs, n'a été bâti qu'au quatorzième siècle, tant les villes ont peu d'antiquité dans cette partie du monde. Ce Kremelin fut construit par des architectes italiens, ainsi que plusieurs églises dans ce goût gothique, qui était alors celui de toute l'Europe ; il y en a deux du célèbre *Aristote* de Bologne, qui fleurissait au quinzième siècle ; mais les maisons des particuliers n'étaient que des huttes de bois.

Le premier écrivain qui nous fit connaître Moscou est *Oléarius* qui, en 1633, accompagna une ambassade d'un duc de Holstein, ambassade aussi vaine dans sa pompe qu'inutile dans son objet. Un Holstenois devait être frappé de l'immensité de Moscou, de ses cinq enceintes, du vaste quartier des czars, et d'une splendeur asiatique qui régnait alors à cette cour. Il n'y avait rien de pareil en Allemagne ; nulle ville à beaucoup près aussi vaste, aussi peuplée.

Le comte de *Carliste*, au contraire, ambassadeur de *Charles II*, en 1663, auprès du czar *Alexis*,

(*b*) En russe *Kremln*.

ſe plaint dans ſa relation de n'avoir trouvé ni aucune commodité de la vie dans Moſcou, ni hôtellerie dans la route, ni ſecours d'aucune eſpèce. L'un jugeait comme un allemand du Nord, l'autre comme un anglais; et tous deux par comparaiſon. L'anglais fut révolté de voir que la plupart des boyards avaient pour lit des planches ou des bancs, ſur leſquels on étendait une peau ou une couverture; c'eſt l'uſage antique de tous les peuples: les maiſons preſque toutes de bois étaient ſans meubles, preſque toutes les tables à manger ſans linge; point de pavé dans les rues, rien d'agréable et de commode, très-peu d'artiſans, encore étaient-ils groſſiers, et ne travaillaient-ils qu'aux ouvrages indiſpenſables. Ces peuples auraient paru des Spartiates, s'ils avaient été ſobres.

Mais la cour dans les jours de cérémonie paraiſſait celle d'un roi de Perſe. Le comte de *Carliſle* dit qu'il ne vit qu'or et pierreries ſur les robes du czar et de ſes courtiſans: ces habits n'étaient pas fabriqués dans le pays; cependant il était évident qu'on pouvait rendre les peuples induſtrieux, puiſqu'on avait fondu à Moſcou, long-temps auparavant, ſous le règne du czar *Boris Godono*, la plus groſſe cloche qui ſoit en Europe, et qu'on voyait dans l'égliſe patriarchale des ornemens d'argent qui avaient exigé beaucoup de ſoins. Ces ouvrages dirigés par des allemands et des italiens étaient des efforts

paſſagers ; c'eſt l'induſtrie de tous les jours, et la multitude des arts continuellement exercés, qui fait une nation floriſſante. La Pologne alors, et tous les pays voiſins des Ruſſes, ne leur étaient pas ſupérieurs. Les arts de la main n'étaient pas plus perfectionnés dans le nord de l'Allemagne ; les beaux arts n'y étaient guère plus connus au milieu du dix-ſeptième ſiècle.

Quoique Moſcou n'eût rien alors de la magnificence et des arts de nos grandes villes d'Europe, cependant ſon circuit de vingt mille pas, la partie appelée la ville chinoiſe, où les raretés de la Chine s'étalaient ; le vaſte quartier du Kremelin, où eſt le palais des czars, quelques dômes dorés, des tours élevées et ſingulières, et enfin le nombre de ſes habitans qui monte à près de cinq cents mille ; tout cela feſait de Moſcou une de plus conſidérables villes de l'univers.

Théodore, ou *Fœdor*, frère aîné de *Pierre le grand*, commença à policer Moſcou. Il fit conſtruire pluſieurs grandes maiſons de pierre, quoique ſans aucune architecture régulière. Il encourageait les principaux de ſa cour à bâtir, leur avançant de l'argent, et leur fourniſſant des matériaux. C'eſt à lui qu'on doit les premiers haras de beaux chevaux, et quelques embelliſſemens utiles. *Pierre*, qui a tout fait, a eu ſoin de Moſcou, en conſtruiſant Péterſbourg ; il l'a fait paver, il l'a orné et enrichi

par des édifices, par des manufactures : enfin un chambellan (*c*) de l'impératrice *Elisabeth*, fille de *Pierre* y a été l'instituteur d'une université depuis quelques années. C'est le même qui m'a fourni tous les mémoires sur lesquels j'écris. Il était bien plus capable que moi de composer cette histoire, même dans ma langue ; tout ce qu'il m'a écrit fait foi que ce n'est que par modestie qu'il m'a laissé le soin de cet ouvrage.

Smolensko. A l'occident du duché de Moscou, est celui de Smolensko, partie de l'ancienne Sarmatie européane. Les duchés de Moscovie et de Smolensko composaient la Russie blanche proprement dite. Smolensko, qui appartenait d'abord aux grands ducs de Russie, fut conquise par le grand duc de Lithuanie au commencement du quinzième siècle, reprise cent ans après par ses anciens maîtres. Le roi de Pologne *Sigismond III* s'en empara, en 1611. Le czar *Alexis*, père de *Pierre* la recouvra, en 1654 ; et depuis ce temps elle a fait toujours partie de l'empire de Russie. Il est dit dans l'éloge du czar *Pierre* prononcé à Paris dans l'académie des sciences, que les Russes avant lui n'avaient rien conquis à l'Occident et au Midi : il est évident qu'on s'est trompé.

Gouvernemens de Novogorod, et de Kiovie ou Ukraine. Entre Pétersbourg et Smolensko est la province de Novogorod. On dit que c'est dans ce

(*c*) M. de *Shouvalof*.

pays que les anciens Slaves ou Slavons, firent leur premier établiſſement. Mais d'où venaient ces Slaves, dont la langue s'eſt étendue dans le nord-eſt de l'Europe? *Sla* ſignifie un chef, et *Eſclave* appartenant au chef. Tout ce qu'on ſait de ces anciens Slaves, c'eſt qu'ils étaient des conquérans. Ils bâtirent la ville de Novogorod la grande, ſituée ſur une rivière navigable dès ſa ſource, laquelle jouit long-temps d'un floriſſant commerce, et fut une puiſſante alliée des villes aſiatiques. Le czar *Ivan Baſilovitz* (*d*) la conquit, en 1467, et en emporta toutes les richeſſes qui contribuèrent à la magnificence de la cour de Moſcou, preſqu'inconnue juſqu'alors.

Au midi de la province de Smolensko, vous trouvez la province de Kiovie, qui eſt la petite Ruſſie, la Ruſſie rouge ou l'Ukraine, traverſée par le Dnieper, que les Grecs ont appelé Boryſthène. La différence de ces deux noms, l'un dur à prononcer, l'autre mélodieux ſert à faire voir, avec cent autres preuves, la rudeſſe de tous les anciens peuples du Nord et les grâces de la langue grecque. La capitale Kiou, autrefois Kiſovie, fut bâtie par les empereurs de Conſtantinople, qui en firent une colonie: on y voit encore des inſcriptions grecques de douze cents années: c'eſt la ſeule

(*d*) En ruſſe *Iwan Waſſiliewitſch*.

ville qui ait quelque antiquité dans ces pays, où les hommes ont vécu tant des siècles sans bâtir des murailles. Ce fut là que les grands ducs de Russie firent leur résidence dans l'onzième siècle, avant que les Tartares asservissent la Russie.

Les Ukraniens qu'on nomme Cosaques sont un ramas d'anciens Roxelans, de Sarmates, de Tartares réunis. Cette contrée fesait partie de l'ancienne Scythie. Il s'en faut beaucoup que Rome et Constantinople, qui ont dominé sur tant de nations, soient des pays comparables pour la fertilité à celui de l'Ukraine. La nature s'y efforce de faire du bien aux hommes; mais les hommes n'y ont pas secondé la nature, vivant des fruits que produit une terre aussi inculte que féconde, et vivant encore plus de rapine; amoureux à l'excès d'un bien préférable à tout, la liberté; et cependant ayant servi tour à tour la Pologne et la Turquie. Enfin ils se donnèrent à la Russie, en 1654, sans trop se soumettre, et *Pierre* les a soumis.

Les autres nations sont distinguées par leurs villes et leurs bourgades. Celle-ci est partagée en dix régimens. A la tête de ces dix régimens était un chef élu à la pluralité des voix, nommé *hetman* ou *itman*. Ce capitaine de la nation n'avait pas le pouvoir suprême. C'est aujourd'hui un seigneur de la cour que les souverains de Russie leur donnent pour *hetman*; c'est

c'eſt un véritable gouverneur de province, ſemblable à nos gouverneurs de ces pays d'états qui ont encore quelques priviléges.

Il n'y avait d'abord dans ce pays que des païens et des mahométans; ils ont été baptiſés chrétiens de la communion romaine, quand ils ont ſervi la Pologne; et ils ſont aujourd'hui baptiſés chrétiens de l'Égliſe grecque depuis qu'ils ſont à la Ruſſie.

Parmi eux ſont compris ces Coſaques Zaporaviens qui ſont à peu-près ce qu'étaient nos flibuſtiers, des brigands courageux. Ce qui les diſtinguait de tous les autres peuples, c'eſt qu'ils ne ſouffraient jamais de femmes dans leurs peuplades, comme on prétend que les Amazones ne ſouffraient point d'hommes chez elles. Les femmes qui leur ſervaient à peupler demeuraient dans d'autres îles du fleuve: point de mariage, point de famille: ils enrôlaient les enfans mâles dans leur milice, et laiſſaient les filles à leurs mères. Souvent le frère eut des enfans de ſa ſœur, et le père de ſa fille. Point d'autres lois chez eux que les uſages établis par les beſoins: cependant ils eurent quelques prêtres du rite grec. On a conſtruit depuis quelque temps le fort Sainte-Eliſabeth ſur le Boryſthène pour les contenir. Ils ſervent dans les armées comme troupes irrégulières, et malheur à qui tombe dans leurs mains.

Gouvernemens de Belgorod, de Véroniſe et de Niſchgorod.

Si vous remontez au nord-eſt de la province de Kiovie entre le Boryſthène et le Tanaïs, c'eſt le gouvernement de Belgorod qui ſe préſente : il eſt auſſi grand que celui de Kiovie. C'eſt une de plus fertiles provinces de la Ruſſie ; c'eſt elle qui fournit à la Pologne une quantité prodigieuſe de ce gros bétail qu'on connaît ſous le nom de bœufs de l'Ukraine. Ces deux provinces ſont à l'abri des incurſions des petits Tartares, par des lignes qui s'étendent du Boryſthène au Tanaïs, garnies de forts et de redoutes.

Remontez encore au nord, paſſez le Tanaïs, vous entrez dans le gouvernement de Véroniſe qui s'étend juſqu'aux bords des Palus-Méotides. Auprès de la capitale que nous nommons Véroniſe,(*c*) à l'embouchure de la rivière de ce nom qui ſe jette dans le Tanaïs, *Pierre le grand* a fait conſtruire ſa première flotte ; entrepriſe dont on n'avait point encore d'idée dans tous ces vaſtes Etats. Vous trouverez enſuite le gouvernement de Niſchgorod fertile en grains, traverſé par le Volga.

Aſtracan.

De cette province vous entrez au midi dans le royaume d'Aſtracan. Ce pays commence au quarante-troiſième degré et demi de latitude, ſous le plus beau des climats, et finit vers le cinquantième, comprenant environ autant de

(*c*) En Ruſſie on écrit et on prononce *Voronefzh*.

degrés de longitude que de latitude ; bordé d'un côté par la mer Caſpienne, de l'autre par les montagnes de la Circaſſie, et s'avançant encore au-delà de la mer Caſpienne, le long du mont Caucaſe ; arroſé du grand fleuve Volga, du Jaïk et de pluſieurs autres rivières entre leſquelles on peut, à ce que prétend l'ingénieur anglais *Perri*, tirer des canaux qui, en ſervant de lit aux inondations, feraient le même effet que les canaux du Nil, et augmenteraient la fertilité de la terre. Mais à la droite et à la gauche du Volga et du Jaïk, ce beau pays était infeſté plutôt qu'habité par des Tartares qui n'ont jamais rien cultivé, et qui ont toujours vécu comme étrangers ſur la terre.

L'ingénieur *Perri*, employé par *Pierre le grand* dans ces quartiers, y trouva de vaſtes déſerts couverts de pâturages, de légumes, de cerifiers, d'amandiers. Des moutons ſauvages d'une nourriture excellente paiſſaient dans ces ſolitudes. Il fallait commencer par dompter et par civiliſer les hommes de ces climats, pour y ſeconder la nature qui a été forcée dans le climat de Pétersbourg.

Ce royaume d'Aſtracan eſt une partie de l'ancien Capshak conquis par *Gengis-kan*, et enſuite par *Tamerlan* ; ces tartares dominèrent juſqu'à Moſcou. Le czar *Jean Baſilidès*, petit-fils d'*Ivan Baſilovitz*, et le plus grand conquérant d'entre les Ruſſes, délivra ſon pays du

joug tartare au seizième siècle, et ajouta le royaume d'Astracan à ses autres conquêtes, en 1554.

Astracan est la borne de l'Asie et de l'Europe, et peut faire le commerce de l'une et de l'autre, en transportant par le Volga les marchandises apportées par la mer Caspienne. C'était encore un des grands projets de *Pierre le grand* : il a été exécuté en partie. Tout un faubourg d'Astracan est habité par des indiens.

Orembourg. Au sud-est du royaume d'Astracan est un petit pays nouvellement formé qu'on appelle Orembourg; la ville de ce nom a été bâtie, en 1734, sur le bord du fleuve Jaïk. Ce pays est hérissé des branches du mont Caucase. Des fortereſſes élevées de distance en distance défendent les passages des montagnes et des rivières qui en descendent. C'est dans cette région auparavant inhabitée qu'aujourd'hui les Persans viennent déposer et cacher à la rapacité des brigands leurs effets échappés aux guerres civiles. La ville d'Orembourg est devenue le refuge des Persans et de leurs fortunes, et s'est accrue de leurs calamités ; les Indiens, les peuples de la grande Bukarie y viennent trafiquer ; elle devient l'entrepôt de l'Asie.

Gouvernemens de Casan et de la grande Permie. Au-delà du Volga et du Jaïk, vers le septentrion, est le royaume de Casan qui, comme Astracan, tomba dans le partage d'un fils de *Gengis-kan* et ensuite d'un fils de *Tamerlan*,

conquis de même par *Jean Baſilidès*. Il eſt encore peuplé de beaucoup de tartares mahométans. Cette grande contrée s'étend juſqu'à la Sibérie : il eſt conſtant qu'elle a été floriſſante et riche autrefois ; elle a conſervé encore quelque opulence. Une province de ce royaume appelée la grande Permie, et enſuite le Solikam, était l'entrepôt des marchandiſes de la Perſe et des fourrures de Tartarie. On a trouvé dans cette Permie une grande quantité de monnaie au coin des premiers califes, et quelques idoles des Tartares ; (*f*) mais ces monumens d'anciennes richeſſes ont été trouvés au milieu de la pauvreté et dans les déſerts : il n'y avait plus aucune trace de commerce ; ces révolutions n'arrivent que trop vîte et trop aiſément dans un pays ingrat, puiſqu'elles ſont arrivées dans les plus fertiles.

Ce célèbre priſonnier ſuédois, *Stralemberg*, qui mit ſi bien à profit ſon malheur, et qui examina tous ces vaſtes pays avec tant d'attention, eſt le premier qui a rendu vraiſemblable un fait qu'on n'avait jamais pu croire, concernant l'ancien commerce de ces régions. *Pline* et *Pamponius-Mela* rapportent que du temps d'*Auguſte* un roi des Suèves fit préſent à *Metellus Celer* de quelques indiens jetés par la

(*f*) Mémoires de *Stralemberg* confirmés par mes mémoires ruſſes.

tempête sur les côtes voisines de l'Elbe. Comment des habitans de l'Inde auraient-ils navigé sur les mers germaniques ? Cette aventure a paru fabuleuse à tous nos modernes, sur-tout depuis que le commerce de notre hémisphère a changé par la découverte du Cap de Bonne-espérance : mais autrefois il n'était pas plus étrange de voir un indien trafiquer dans les pays septentrionaux de l'Occident, que de voir un romain passer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens allaient en Perse, s'embarquaient sur la mer d'Hyrcanie, remontaient le Rha qui est le Volga, allaient jusqu'à la grande Permie par la Kama, et de là pouvaient aller s'embarquer sur la mer du Nord ou sur la Baltique. Il y a eu de tout temps des hommes entreprenans. Les Tyriens firent de plus surprenans voyages.

Si, après avoir parcouru de l'œil toutes ces vastes provinces, vous jetez la vue sur l'Orient, c'est là que les limites de l'Europe et de l'Asie se confondent encore. Il aurait fallu un nouveau nom pour cette grande partie du monde. Les anciens divisèrent en Europe, Asie et Afrique leur univers connu ; ils n'en avaient pas vu la dixième partie ; c'est ce qui fait que quand on a passé les Palus-Méotides, on ne sait plus où l'Europe finit, et où l'Asie commence ; tout ce qui est au-delà du mont Taurus était désigné par le mot vague de Scythie, et le fut ensuite par celui de Tartarie ou Tatarie.

Il ſerait convenable peut-être d'appeler Terres arctiques ou terres du Nord tout le pays qui s'étend depuis la mer Baltique juſqu'aux confins de la Chine, comme on donne le nom de Terres auſtrales à la partie du monde non moins vaſte, ſituée ſous le pôle antarctique, et qui fait le contre-poids du globe.

Gouvernemens de la Sibérie, des Samoïèdes, des Oſtiaks.

Des frontières des provinces d'Archangel, de Réſan, d'Aſtracan, s'étend à l'Orient la Sibérie avec les terres ultérieures juſqu'à la mer du Japon; elle touche au midi de la Ruſſie par le mont Caucaſe; de là au pays de Kamshatka on compte environ douze cents lieues de France; et de la Tartarie méridionale, qui lui ſert de limite, juſqu'à la mer Glaciale, on en compte environ quatre cents; ce qui eſt la moindre largeur de l'empire. Cette contrée produit les plus riches fourrures, et c'eſt ce qui ſervit à en faire la découverte en 1563. Ce ne fut pas ſous le czar *Fœdor Ivanovitz*, mais ſous *Ivan Baſilidès*, au ſeizième ſiècle, qu'un particulier des environs d'Archangel, nommé *Anika*, homme riche pour ſon état et pour ſon pays, s'aperçut que des hommes d'une figure extraordinaire, vêtus d'une manière juſqu'alors inconnue dans ce canton, et parlant une langue que perſonne n'entendait, deſcendaient tous les ans une rivière qui tombe dans la Duina, (g) et

(g) Mémoires envoyés de Pétersbourg.

venaient apporter au marché des martres et des renards noirs qu'ils troquaient pour des clous et des morceaux de verre, comme les premiers ſauvages de l'Amérique donnaient leur or aux Eſpagnols ; il les fit ſuivre par ſes enfans et par ſes valets juſque dans leur pays. C'étaient des Samoïèdes, peuples qui paraiſſent ſemblables aux Lapons, mais qui ne ſont pas de la même race. Ils ignorent comme eux l'uſage du pain ; ils ont comme eux le ſecours des rangifères ou rennes qu'ils attèlent à leurs traînaux. Ils vivent dans des cavernes, dans des huttes au milieu des neiges : (*h*) mais d'ailleurs la nature à mis entre cette eſpèce d'hommes et celle des Lapons des différences très-marquées. On m'aſſure leur mâchoire ſupérieure plus avancée au niveau de leur nez ; leurs oreilles ſont plus rehauſſées. Les hommes et les femmes n'ont de poil que ſur la tête ; le mamelon eſt d'un noir d'ébène. Les Lapons et les Laponnes ne ſont marqués à aucun de ces ſignes. On m'a averti, par des mémoires envoyés de ces contrées ſi peu connues, qu'on s'eſt trompé dans la belle hiſtoire naturelle du jardin du roi, lorſqu'en parlant de tant de choſes curieuſes concernant la nature humaine, on a confondu l'eſpèce des Lapons avec l'eſpèce des Samoïèdes. Il y a beaucoup plus de races d'hommes

(*h*) Mémoires envoyés de Pétersbourg.

qu'on ne penſe. Celle des Samoïèdes et des Hottentots paraiſſent les deux extrêmes de notre continent : et ſi l'on fait attention aux mamelles noires des femmes Samoïèdes, et au tablier que la nature a donné aux Hottentotes, qui deſcend, dit-on, à la moitié de leurs cuiſſes, on aura quelque idée des variétés de notre eſpèce animale, variétés ignorées dans nos villes, où preſque tout eſt inconnu, hors ce qui nous environne.

Les Samoïèdes ont dans leur morale des ſingularités auſſi grandes qu'en phyſique : ils ne rendent aucun culte à l'être ſuprême ; ils approchent du manichéiſme, ou plutôt de l'ancienne religion des mages, en ce ſeul point qu'ils reconnaiſſent un bon et un mauvais principe. Le climat horrible qu'ils habitent ſemble, en quelque manière excuſer cette croyance ſi ancienne chez tant de peuples et ſi naturelle aux ignorans et aux infortunés.

On n'entend parler chez eux ni de larcins ni de meurtres : étant preſque ſans paſſion, ils ſont ſans injuſtice. Il n'y a aucun terme dans leur langue pour exprimer le vice et la vertu. Leur extrême ſimplicité ne leur a pas encore permis de former des notions abſtraites ; le ſentiment ſeul les dirige ; et c'eſt peut-être une preuve inconteſtable que les hommes aiment la juſtice par inſtinct, quand leurs paſſions funeſtes ne les aveuglent pas.

On perſuada quelques-uns de ces ſauvages de ſe laiſſer conduire à Moſcou. Tout les y frappa d'admiration. Ils regardèrent l'empereur comme leur Dieu, et ſe ſoumirent à lui donner tous les ans une offrande de deux martres zibelines par habitant. On établit bientôt quelques colonies au-delà de l'Oby et de l'Irtis; (*i*) on y bâtit même des forteresſes. Un coſaque fut envoyé dans le pays, en 1595, et le conquit pour les czars avec quelques ſoldats et quelque artillerie, comme *Cortez* ſubjugua le Mexique; mais il ne conquit guère que des déſerts.

En remontant l'Oby à la jonction de la rivière d'Irtis avec celle du Tobol, on trouva une petite habitation dont on a fait la ville de Tobol, (*k*) capitale de la Sibérie, aujourd'hui conſidérable. Qui croirait que cette contrée a été long-temps le ſéjour de ces mêmes Huns qui ont tout ravagé juſqu'à Rome ſous *Attila*, et que ces Huns venaient du nord de la Chine? Les Tartares usbecks ont ſuccédé aux Huns, et les Ruſſes aux Usbecks. On s'eſt diſputé ces contrées ſauvages, ainſi qu'on s'eſt exterminé pour les plus fertiles. La Sibérie fut autrefois plus peuplée qu'elle ne l'eſt, ſurtout vers le midi: on en juge par des tombeaux et par des ruines.

(*i*) En ruſſe *Irtiſch*.

(*k*) En ruſſe *Tobolskoy*.

Toute cette partie du monde, depuis le ſoixantième degré ou environ juſqu'aux montagnes éternellement glacées qui bornent les mers du Nord, ne reſſemble en rien aux régions de la zone tempérée; ce ne ſont ni les mêmes plantes, ni les mêmes animaux ſur la terre, ni les mêmes poiſſons dans les lacs et dans les rivières.

Au-deſſous de la contrée des Samoïèdes eſt celle des Oſtiaks, le long du fleuve Oby. Ils ne tiennent en rien des Samoïèdes, ſinon qu'ils ſont, comme eux et comme tous les premiers hommes, chaſſeurs, paſteurs et pêcheurs; les uns ſans religion, parce qu'ils ne ſont pas raſſemblés; les autres qui compoſent des hordes, ayant une eſpèce de culte, feſant des vœux au principal objet de leurs beſoins; ils adorent, dit-on, une peau de mouton, parce que rien ne leur eſt plus néceſſaire que ce bétail; de même que les anciens Egyptiens agriculteurs choiſiſſaient un bœuf, pour adorer dans l'emblême de cet animal la divinité qui l'a fait naître pour l'homme. Quelques auteurs prétendent que ces Oſtiaks adorent une peau d'ours, attendu qu'elle eſt plus chaude que celle de mouton; il ſe peut qu'ils n'adorent ni l'une ni l'autre.

Les Oſtiaks ont auſſi d'autres idoles dont ni l'origine ni le culte ne méritait pas plus notre attention que leurs adorateurs. On a

fait chez eux quelques chrétiens vers l'an 1712 ; ceux-là ſont chrétiens comme nos payſans les plus groſſiers, ſans ſavoir ce qu'ils ſont. Pluſieurs auteurs prétendent que ce peuple eſt originaire de la grande Permie : mais cette grande Permie eſt preſque déſerte, pourquoi ſes habitans ſe feraient-ils établis ſi loin et ſi mal? Ces obſcurités ne valent pas nos recherches. Tout peuple qui n'a point cultivé les arts doit être condamné à être inconnu.

C'eſt ſur-tout chez ces Oſtiaks, chez les Burates et les Jakutes, leurs voiſins, qu'on trouve ſouvent dans la terre de cet ivoire dont on n'a jamais pu ſavoir l'origine : les uns le croient un ivoire foſſile ; les autres, les dents d'une eſpèce d'éléphant dont la race eſt détruite. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des productions de la nature qui étonnent et qui confondent la philoſophie?

Pluſieurs montagnes de ces contrées ſont remplies de cet amiante, de ce lin incombuſtible dont on fait tantôt de la toile, tantôt une eſpèce de papier.

Au midi des Oſtiaks ſont les Burates, autre peuple qu'on n'a pas encore rendu chrétien. A l'Eſt il y a pluſieurs hordes qu'on n'a pu entièrement ſoumettre. Aucun de ces peuples n'a la moindre connaiſſance du calendrier. Ils comptent par neiges et non par la marche apparente du ſoleil : comme il neige réguliè-

rement et long-temps chaque hiver, ils disent : Je suis âgé de tant de neiges, comme nous disons : J'ai tant d'années.

Je dois rapporter ici ce que raconte l'officier suédois *Stralemberg* qui, ayant été pris à Pultava, passa quinze ans en Sibérie, et la parcourut toute entière ; il dit qu'il y a encore des restes d'un ancien peuple dont la peau est bigarrée et tachetée, qu'il a vu des hommes de cette race ; et ce fait m'a été confirmé par des russes nés à Tobol. Il semble que la variété des espèces humaines ait beaucoup diminué ; on trouve peu de ces races singulières que probablement les autres ont exterminées : par exemple, il y a très-peu de ces maures blancs ou de ces albinos dont un a été présenté à l'académie des sciences de Paris, et que j'ai vu. Il en est ainsi de plusieurs animaux dont l'espèce est très-rare.

Quant aux Borandiens dont il est parlé souvent dans la savante histoire du jardin du roi de France, mes mémoires disent que ce peuple est absolument inconnu.

Tout le midi de ces contrées est peuplé de nombreuses hordes de Tartares. Les anciens Turcs sont sortis de cette Tartarie pour aller subjuguer tous les pays dont ils sont aujourd'hui en possession. Les Calmouks, les Monguls sont ces mêmes Scythes qui, conduits par *Madiès*, s'emparèrent de la haute Asie,

et vainquirent le roi des Mèdes *Cyaxarès*. Ce ſont eux que *Gengis-kan* et ſes enfans menèrent depuis juſqu'en Allemagne, et qui formèrent l'empire du Mogol ſous *Tamerlan*. Ces peuples ſont un grand exemple des changemens arrivés chez toutes les nations. Quelques-unes de leurs hordes, loin d'être redoutables, ſont devenues vaſſales de la Ruſſie.

Telle eſt une nation de Calmouks qui habite entre la Sibérie et la mer Caſpienne. C'eſt là qu'on a trouvé, en 1720, une maiſon ſouterraine de pierres, des urnes, des lampes, des pendans d'oreilles, une ſtatue équeſtre d'un prince oriental portant un diadême ſur ſa tête, deux femmes aſſiſes ſur des trônes, un rouleau de manuſcrits envoyés par *Pierre le grand* à l'académie des inſcriptions de Paris, et reconnu pour être en langue du Thibet: tous témoignages ſinguliers que les arts ont habité ce pays aujourd'hui barbare, et preuves ſubſiſtantes de ce qu'a dit *Pierre le grand* plus d'une fois que les arts avaient fait le tour du monde.

Du Kamshatka. La dernière province eſt le Kamshatka, le pays le plus oriental du continent. Le nord de cette contrée fournit auſſi de belles fourrures; les habitans s'en revêtaient l'hiver, et marchaient nus l'été. On fut ſurpris de trouver dans les parties méridionales des hommes avec de longues barbes, tandis que dans les parties

ſeptentrionales, depuis le pays des Samoïèdes juſqu'à l'embouchure du fleuve Amour ou Amur, les hommes n'ont pas plus de barbe que les Américains. C'eſt ainſi que dans l'empire de Ruſſie il y a plus de différentes eſpèces, plus de ſingularités, plus de mœurs différentes que dans aucun pays de l'univers.

Des mémoires récens m'apprennent que ce peuple ſauvage a auſſi ſes théologiens qui font deſcendre les habitans de cette preſqu'île d'une eſpèce d'être ſupérieur qu'ils appellent *Kouthou*. Ces mémoires diſent qu'ils ne lui rendent aucun culte, qu'ils ne l'aiment ni ne le craignent.

Ainſi ils auraient une mythologie, et ils n'ont point de religion ; cela pourrait être vrai, et n'eſt guère vraiſemblable : la crainte eſt l'attribut naturel des hommes. On prétend que dans leurs abſurdités, ils diſtinguent des choſes permiſes et des choſes défendues : ce qui eſt permis, c'eſt de ſatisfaire toutes ſes paſſions ; ce qui eſt défendu, c'eſt d'aiguiſer un couteau ou une hache quand on eſt en voyage, et de ſauver un homme qui ſe noie. Si en effet c'eſt un péché parmi eux de ſauver la vie à ſon prochain, ils ſont en cela différens de tous les hommes qui courent par inſtinct au ſecours de leurs ſemblables, quand l'intérêt ou la paſſion ne corrompt pas en eux ce penchant naturel. Il ſemble qu'on ne pourrait

parvenir à faire un crime d'une action ſi commune et ſi néceſſaire qu'elle n'eſt pas même une vertu, que par une philoſophie également fauſſe et ſuperſtitieuſe, qui perſuaderait qu'il ne faut pas s'oppoſer à la providence, et qu'un homme deſtiné par le ciel à être noyé, ne doit pas être ſecouru par un homme : mais les barbares ſont bien loin d'avoir même une fauſſe philoſophie.

Cependant ils célèbrent, dit-on, une grande fête, qu'ils appellent dans leur langage d'un mot qui ſignifie *purification*; mais de quoi ſe purifient-ils, ſi tout leur eſt permis ? et pourquoi ſe purifient-ils, s'ils ne craignent ni n'aiment leur dieu *Kouthou* ?

Il y a, ſans doute, des contradictions dans leurs idées, comme dans celles de preſque tous les peuples ; les leurs ſont un défaut d'eſprit, et les nôtres en ſont un abus ; nous avons beaucoup plus de contradictions qu'eux, parce que nous avons plus raiſonné.

Comme ils ont une eſpèce de dieu, ils ont auſſi des démons ; enfin, il y a parmi eux des ſorciers, ainſi qu'il y en a toujours eu chez toutes les nations les plus policées. Ce ſont les vieilles qui ſont ſorcières dans le Kamshatka, comme elles l'étaient parmi nous, avant que la ſaine phyſique nous éclairât. C'eſt donc par-tout l'apanage de l'eſprit humain, d'avoir des idées abſurdes, fondées ſur notre

curioſité.

curiosité et sur notre faiblesse. Les Kamshatkales ont aussi des prophètes qui expliquent les songes ; et il n'y a pas long-temps que nous n'en avons plus.

Depuis que la cour de Russie a assujetti ces peuples en bâtissant cinq fortereſſes dans leur pays, on leur a annoncé la religion grecque. Un gentilhomme russe très-instruit m'a dit qu'une de leurs grandes objections était, que ce culte ne pouvait être fait pour eux, puisque le pain et le vin sont nécessaires à nos mystères, et qu'ils ne peuvent avoir ni pain ni vin dans leur pays.

Ce peuple d'ailleurs mérite peu d'observations ; je n'en ferai qu'une : c'est que si on jette les yeux sur les trois quarts de l'Amérique, sur toute la partie méridionale de l'Afrique, sur le Nord, depuis la Laponie jusqu'aux mers du Japon, on trouve que la moitié du genre humain n'est pas au-dessus des peuples du Kamshatka.

D'abord un officier cosaque alla par terre, de la Sibérie au Kamshatka, en 1701, par ordre de *Pierre* qui, après la malheureuse journée de Nerva, étendait encore ses soins d'un bord du continent à l'autre. Ensuite en 1725, quelque temps avant que la mort le surprît au milieu de ses grands projets, il envoya le capitaine *Béring*, danois, avec ordre exprès d'aller par la mer du Kamshatka sur les terres

de l'Amérique, ſi cette entrepriſe était praticable. *Béring* ne put réuſſir dans ſa première navigation. L'impératrice *Anne*, l'y envoya encore, en 1733. *Spengenberg*, capitaine de vaiſſeau, aſſocié à ce voyage, partit le premier du Kamshatka ; mais il ne put ſe mettre en mer qu'en 1739, tant il avait fallu de temps pour arriver au port où l'on s'embarqua, pour y conſtruire des vaiſſeaux, pour les agréer et les fournir des choſes néceſſaires. *Spengenberg* pénétra juſqu'au nord du Japon, par un détroit que forme une longue ſuite d'îles, et revint ſans avoir découvert que ce paſſage.

En 1741, *Béring* courut cette mer, accompagné de l'aſtronome de *Liſle de la Croyère*, de cette famille de *Liſle* qui a produit de ſi ſavans géographes ; un autre capitaine allait de ſon côté à la découverte. *Béring* et lui atteignirent les côtes de l'Amérique au nord de la Californie. Ce paſſage, ſi long-temps cherché par les mers du Nord, fut donc enfin découvert ; mais on ne trouva nul ſecours ſur ces côtes déſertes. L'eau douce manqua ; le ſcorbut fit périr une partie de l'équipage : on vit l'eſpace de cent milles les rivages ſeptentrionaux de la Californie ; on aperçut des canots de cuir qui portaient des hommes ſemblables aux Canadiens. Tout fut infructueux. *Béring* mourut dans une île à laquelle il donna ſon nom. L'autre capitaine, ſe

trouvant plus près de la Californie, fit descendre à terre dix hommes de son équipage ; ils ne reparurent plus. Le capitaine fut forcé de regagner le Kamshatka, après les avoir attendu inutilement, et de *Liste* expira en descendant à terre. Ces désastres sont la destinée de presque toutes les premières tentatives sur les mers septentrionales. On ne sait pas encore quel fruit on tirera de ces découvertes si pénibles et si dangereuses.

Nous avons marqué tout ce qui compose en général la domination de la Russie, depuis la Finlande à la mer du Japon. Toutes les grandes parties de cet empire ont été unies en divers temps, comme dans tous les autres royaumes du monde. Des Scythes, des Huns, des Massagètes, des Slavons, des Cimbres, des Gètes, des Sarmates, sont aujourd'hui les sujets des czars : les Russes proprement dits sont les anciens Roxelans ou Slavons.

Si l'on y fait réflexion, la plupart des autres Etats sont ainsi composés. La France est un assemblage de goths, de danois appelés normands, de germains septentrionaux appelés bourguignons, de francs, d'allemands, de quelques romains mêlés aux anciens Celtes. Il y a dans Rome et dans l'Italie beaucoup de familles descendues des peuples du Nord, et l'on n'en connaît aucune

des anciens Romains. Le ſouverain pontife eſt ſouvent le rejeton d'un lombard, d'un goth, d'un teuton ou d'un cimbre. Les Eſpagnols ſont une race d'arabes, de carthaginois, de juifs, de tyriens, de viſigoths, de vandales, incorporés avec les habitans du pays. Quand les nations ſe ſont ainſi mêlées, elles ſont long-temps à ſe civiliſer, et même à former leur langage : les unes ſe policent plus tôt, les autres plus tard. La police et les arts s'établiſſent ſi difficilement, les révolutions ruinent ſi ſouvent l'édifice commencé, que ſi l'on doit s'étonner, c'eſt que la plupart des nations ne vivent pas en tartares.

CHAPITRE II.

SUITE DE LA DESCRIPTION DE LA RUSSIE.

Population, finances, armées, uſages, religion, Etat de la Ruſſie, avant Pierre le grand.

Plus un pays eſt civiliſé, plus il eſt peuplé. Ainſi la Chine et l'Inde ſont les plus peuplés de tous les empires, parce qu'après la multitude des révolutions qui ont changé la face de la terre, les Chinois et les Indiens ont formé le corps de peuple le plus anciennement policé que nous connaiſſions. Leur gouvernement

a plus de quatre mille ans d'antiquité : ce qui suppose, comme on l'a dit, des essais et des efforts tentés dans des siècles précédens. Les Russes sont venus tard, et ayant introduit chez eux les arts tout perfectionnés, il est arrivé qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans qu'aucune nation n'en avait fait par elle-même en cinq cents années. Le pays n'est pas peuplé à proportion de son étendue, il s'en faut de beaucoup ; mais, tel qu'il est, il possède autant de sujets qu'aucun Etat chrétien.

Je puis, d'après les rôles de la capitation, et du dénombrement des marchands, des artisans, des paysans mâles, assurer qu'aujourd'hui la Russie contient au moins vingt-quatre millions d'habitans. De ces vingt-quatre millions d'hommes la plupart sont des serfs, comme dans la Pologne, dans plusieurs provinces de l'Allemagne, et autrefois dans presque toute l'Europe. On compte en Russie et en Pologne les richesses d'un gentilhomme et d'un ecclésiastique, non par leur revenu en argent, mais par le nombre de leurs esclaves.

Voici ce qui résulte d'un dénombrement fait en 1747, des mâles qui payaient la capitation.

Marchands.	198000.
Ouvriers.	16500.
	214500.

De l'autre part.	214500.
Payſans incorporés avec les marchands et les ouvriers. . . .	1950.
Payſans appelés *odonoskis*, qui contribuent à l'entretien de la milice.	430220.
Autres qui n'y contribuent pas. .	26080.
Ouvriers de différens métiers, dont les parens ſont inconnus. . .	1000.
Autres qui ne ſont point incorporés dans les claſſes des métiers.	4700.
Payſans dépendans immédiatement de la couronne, environ. . .	555000.
Employés aux mines de la couronne, tant chrétiens que mahométans et païens.	64000.
Autres payſans de la couronne, travaillant aux mines et aux fabriques des particuliers. . .	24200.
Nouveaux convertis à l'Egliſe grecque.	57000.
Tartares et Oſtiaks païens. . .	241000.
Mourſes, Tartares, Morduates et autres, ſoit païens, ſoit grecs, employés aux travaux de l'amirauté.	7800.
	1627450.

Ci-contre.	1617450.
Tartares contribuables, appelés, *tepteris* et *bobilitz*, &c. . . .	28900.
Serfs de pluſieurs marchands et autres privilégiés, leſquels, ſans poſſéder de terres, peuvent avoir des eſclaves.	9100.
Payſans des terres deſtinées à l'entretien de la cour. . . .	418000.
Payſans des terres appartenantes en propre à ſa majeſté, indépendamment du droit de la couronne.	60500.
Payſans des terres confiſquées à la couronne.	13600.
Serfs des gentilshommes. . . .	3550000.
Serfs appartenans à l'aſſemblée du clergé, et qui défrayent ſes dépenſes.	37500.
Serfs des évêques.	116400.
Serfs des couvens que *Pierre* avait beaucoup diminué.	721500.
Serfs des égliſes cathédrales et paroiſſiales.	23700.
Payſans travaillans aux ouvrages de l'amirauté ou aux autres ouvrages publics, environ. .	4000.
	6610650.

De l'autre part.	661065o.
Travailleurs aux mines et fabriques des particuliers.	16000.
Payſans des terres données aux principaux manufacturiers. . . .	14500.
Travailleurs aux mines de la couronne.	3000.
Bâtards élevés par des prêtres. .	40.
Sectaires appelés *raskolniky*. . .	2200.
	6646390.

Voilà en nombre rond ſix millions ſix cents quarante mille mâles payant la capitation. Dans ce dénombrement, les enfans et les vieillards ſont comptés ; mais les filles et les femmes ne le ſont point, non plus que les garçons qui naiſſent depuis l'établiſſement d'un cadaſtre, jusqu'à la confection d'un autre cadaſtre. Triplez ſeulement le nombre des têtes taillables, en y comptant les femmes et les filles, vous trouverez près de vingt millions d'ames.

Il faut ajouter à ce nombre l'état militaire, qui monte à trois cents cinquante mille hommes. Ni la nobleſſe de tout l'empire, ni les eccléſiaſtiques, qui ſont au nombre de deux cents mille, ne ſont ſoumis à cette capitation. Les étrangers dans l'empire ſont tous exempts, de

de quelque profeſſion et de quelque pays qu'ils ſoient. Les habitans des provinces conquiſes, ſavoir la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingrie, la Carélie et une partie de la Finlande, l'Ukraine et les Coſaques du Tanaïs, les Calmouks et d'autres tartares, les Samoïèdes, les Lapons, les Oſtiaks et tous les peuples idolâtres de la Sibérie, pays plus grand que la Chine, ne ſont pas compris dans le dénombrement.

Par ce calcul, *il eſt impoſſible* que le total des habitans de la Ruſſie ne montât au moins à vingt-quatre millions d'habitans, en 1759, lorſqu'on m'envoya de Pétersbourg ces mémoires tirés des archives de l'empire. A ce compte, il y a huit perſonnes par mille quarré. L'ambaſſadeur anglais, dont j'ai parlé, n'en donne que cinq; mais il n'avait pas, ſans doute, des mémoires auſſi fidèles que ceux dont on a bien voulu me faire part.

Le terrain de la Ruſſie eſt donc, proportion gardée, préciſément cinq fois moins peuplé que l'Eſpagne; mais il a près de quatre fois plus d'habitans: il eſt à peu-près auſſi peuplé que la France et que l'Allemagne; mais, en conſidérant ſa vaſte étendue, le nombre des peuples y eſt trente-trois fois plus petit.

Il y a une remarque importante à faire ſur ce dénombrement; c'eſt que, de ſix millions ſix cents quarante mille contribuables, on en trouve environ neuf cents mille appartenans

au clergé de la Ruſſie, en n'y comprenant ni le clergé des pays conquis ni celui de l'Ukraine et de la Sibérie.

Ainſi, ſur ſept perſonnes contribuables, le clergé en avait une; mais il s'en faut bien qu'en poſſédant ce ſeptième, ils jouiſſent de la ſeptième partie des revenus de l'Etat, comme en tant d'autres royaumes, où ils ont au moins la ſeptième partie de toutes les richeſſes; car leurs payſans payaient une capitation au ſouverain; et il faut compter pour beaucoup les autres revenus de la couronne de Ruſſie dont le clergé ne touche rien.

Cette évaluation eſt très-différente de celle de tous les écrivains qui ont fait mention de la Ruſſie; les miniſtres étrangers, qui ont envoyé des mémoires à leurs ſouverains, s'y ſont tous trompés. Il faut fouiller dans les archives de l'empire.

Il eſt très-vraiſemblable que la Ruſſie a été beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui, dans les temps où la petite vérole, venue du fond de l'Arabie, et l'autre, venue d'Amérique, n'avaient point encore fait de ravages dans ces climats, où elles ſe ſont enracinées. Ces deux fléaux, par qui le monde eſt plus dépeuplé que par la guerre, ſont dus, l'un à *Mahomet*, l'autre à *Chriſtophe Colomb*. La peſte, originaire d'Afrique, approchait rarement des contrées du Septentrion. Enfin les peuples du Nord,

depuis les Sarmates jusqu'aux Tartares qui sont au-delà de la grande muraille, ayant inondé le monde de leurs irruptions, cette ancienne pépinière d'hommes doit avoir étrangement diminué.

Dans cette vaste étendue de pays on compte environ sept mille quatre cents moines et cinq mille six cents religieuses, malgré le soin que prit *Pierre le grand* de les réduire à un plus petit nombre; soin digne d'un législateur dans un empire où ce qui manque principalement est l'espèce humaine. Ces treize mille personnes cloîtrées, et perdues pour l'Etat, avaient, comme le lecteur a pu le remarquer, sept cents vingt mille serfs pour cultiver leurs terres, et c'est évidemment beaucoup trop. Cet abus, si commun et si funeste à tant d'Etats, n'a été corrigé que par l'impératrice *Catherine II.* Elle a osé venger la nature et la religion, en ôtant au clergé et aux moines des richesses odieuses; elle les a payés du trésor public, et a voulu les forcer d'être utiles en les empêchant d'être dangereux.

Je trouve, par un état des finances de l'empire, en 1725, en comptant le tribut des Tartares, tous les impôts et tous les droits en argent, que le total allait à treize millions de roubles, ce qui fait soixante-cinq millions de nos livres de France, indépendamment des tributs en nature. Cette somme modique suffisait alors

pour entretenir trois cents trente-neuf mille cinq cents hommes, tant ſur terre que ſur mer. Les revenus et les troupes ont augmenté depuis.

Les uſages, les vêtemens, les mœurs en Ruſſie avaient toujours plus tenu de l'Aſie que de l'Europe chrétienne : telle était l'ancienne coutume de recevoir les tributs des peuples en denrées, de défrayer les ambaſſadeurs dans leurs routes et dans leur ſéjour, et celle de ne ſe préſenter ni dans l'égliſe ni devant le trône avec une épée, coutume orientale oppoſée à notre uſage ridicule et barbare d'aller parler à DIEU, aux rois, à ſes amis et aux femmes avec une longue arme offenſive qui deſcend au bas des jambes. L'habit long dans les jours de cérémonie ſemblait plus noble que le vêtement court des nations occidentales de l'Europe. Une tunique doublée de peliſſe avec une longue ſimarre enrichie de pierreries dans les jours ſolennels, et ces eſpèces de hauts turbans qui élevaient la taille, étaient plus impoſans aux yeux que les perruques et les juſtaucorps, et plus convenables aux climats froids : mais cet ancien vêtement de tous les peuples paraît moins fait pour la guerre et moins commode pour les travaux. Preſque tous les autres uſages étaient groſſiers ; mais il ne faut pas ſe figurer que les mœurs fuſſent auſſi barbares que le diſent tant d'écrivains.

Albert Krantz parle d'un ambaſſadeur italien à qui un czar fit clouer ſon chapeau ſur la tête, parce qu'il ne ſe découvrait pas en le haranguant. D'autres attribuent cette aventure à un tartare; enfin on a fait ce conte d'un ambaſſadeur français.

Oléarius prétend que le czar *Michel Fœdérovitz* relégua en Sibérie un marquis d'*Exideuil*, ambaſſadeur du roi de France *Henri IV*; mais jamais aſſurément ce monarque n'envoya d'ambaſſadeur à Moſcou. (*l*) C'eſt ainſi que les voyageurs parlent du pays de Borandie qui n'exiſte pas; ils ont trafiqué avec les peuples de la nouvelle Zemble qui à peine eſt habitée; ils ont eu de longues converſations avec des ſamoïèdes, comme s'ils avaient pu les entendre. Si on retranchait des énormes compilations de voyages ce qui n'eſt ni vrai ni utile, ces ouvrages et le public y gagneraient.

Le gouvernement reſſemblait à celui des Turcs par la milice des ſtrélitz qui, comme celle des janiſſaires, diſpoſa quelquefois du trône, et troubla l'Etat preſque toujours autant qu'elle le ſoutint. Ces ſtrélitz étaient au nombre de quarante mille hommes. Ceux qui étaient diſperſés dans les provinces ſubſiſtaient de brigandages; ceux de Moſcou vivaient en bourgeois, trafiquaient, ne ſervaient point, et

(*l*) Voyez la préface.

pouſſaient à l'excès l'inſolence. Pour établir l'ordre en Ruſſie, il fallait les caſſer; rien n'était ni plus néceſſaire ni plus dangereux.

L'Etat ne poſſédait pas au dix-ſeptième ſiècle cinq millions de roubles (environ vingt-cinq millions de France) de revenu. C'était aſſez quand *Pierre* parvint à la couronne, pour demeurer dans l'ancienne médiocrité; ce n'était pas le tiers de ce qu'il fallait pour en ſortir et pour ſe rendre conſidérable en Europe : mais auſſi beaucoup d'impôts étaient payés en denrées ſelon l'uſage des Turcs; uſage qui foule bien moins les peuples que celui de payer leurs tributs en argent.

Titre de czar.

Quant au titre de czar, il ſe peut qu'il vienne des tzars ou tchars du royaume de Caſan. Quand le ſouverain de Ruſſie *Jean* ou *Ivan Baſilidès* eut, au ſeizième ſiècle, conquis ce royaume ſubjugué par ſon aïeul, mais perdu enſuite, il en prit le titre qui eſt demeuré à ſes ſucceſſeurs. Avant *Ivan Baſilidès*, les maîtres de la Ruſſie portaient le nom de *veliki knès*, *grand prince*, *grand ſeigneur*, *grand chef*, que les nations chrétiennes traduiſent par celui de grand duc. Le czar *Michel Fédérovitz* prit avec l'ambaſſade holſtenoiſe les titres de *grand ſeigneur et grand knès*, *conſervateur de tous les Ruſſes*, *prince de Volodimer*, *Moſcou*, *Novogorod*, *&c. tzar de Caſan*, *tzar d'Aſtracan*, *tzar de Sibérie*. Ce nom de *tzar* était donc le titre de ces princes

orientaux ; il était donc vraisemblable qu'il dérivait plutôt des *tshas* de Perse que des *césars* de Rome, dont probablement les tzars sibériens n'avaient jamais entendu parler sur les bords du fleuve Oby.

Un titre quel qu'il soit n'est rien, si ceux qui le portent ne sont grands par eux-mêmes. Le nom d'*empereur*, qui ne signifiait que *général d'armée*, devint le nom des maîtres de la république romaine : on le donne aujourd'hui aux souverains des Russes, à plus juste titre qu'à aucun autre potentat, si l'on considère l'étendue et la puissance de leur domination.

La religion de l'Etat fut toujours depuis le onzième siècle celle qu'on nomme grecque par opposition à la latine : mais il y avait plus de pays mahométans et de païens que de chrétiens. La Sibérie jusqu'à la Chine était idolâtre ; et dans plus d'une province toute espèce de religion était inconnue. Religion.

L'ingénieur *Perri* et le baron de *Stralemberg*, qui ont été si long-temps en Russie, disent qu'ils ont trouvé plus de bonne foi et de probité dans les païens que dans les autres ; ce n'est pas le paganisme qui les rendait plus vertueux ; mais menant une vie pastorale, éloignés du commerce des hommes, et vivant comme dans ces temps qu'on appelle le premier âge du monde, exempts de grandes

paſſions, ils étaient néceſſairement plus gens de bien.

Le chriſtianiſme ne fut reçu que très-tard dans la Ruſſie, ainſi que dans tous les autres pays du Nord. On prétend qu'une princeſſe nommé *Olha* l'y introduiſit, à la fin du dixième ſiècle, comme *Clotilde*, nièce d'un prince arien, le fit recevoir chez les Francs; la femme d'un *Miciſlas*, duc de Pologne, chez les Polonais; et la ſœur de l'empereur *Henri II*, chez les Hongrois. C'eſt le ſort des femmes d'être ſenſibles aux perſuaſions des miniſtres de la religion, et de perſuader les autres hommes.

Cette princeſſe *Olha*, ajoute-t-on, ſe fit baptiſer à Conſtantinople: on l'appela *Hélène*; et dès qu'elle fut chrétienne, l'empereur *Jean Zimiſcès* ne manqua pas d'en être amoureux. Apparemment qu'elle était veuve. Elle ne voulut point de l'empereur. L'exemple de la princeſſe *Olha* ou *Olga* ne fit pas d'abord un grand nombre de proſélytes; ſon fils qui régna long-temps (*m*) ne penſa point du tout comme ſa mère; mais ſon petit-fils *Volodimer*, né d'une concubine, ayant aſſaſſiné ſon frère pour régner, et ayant recherché l'alliance de l'empereur de Conſtantinople, *Baſile*, ne l'obtint qu'à condition qu'il ſe ferait baptiſer. C'eſt à cette époque de l'année 987, que la religion grecque

(*m*) On l'appelait *Sowaſtoſtawi*.

commença en effet à s'établir en Ruſſie. Un patriarche de Conſtantinople, nommé *Chryſoberge*, envoya un évêque baptiſer *Volodimer* pour ajouter à ſon patriarchat cette partie du monde. (*n*)

Volodimer acheva donc l'ouvrage commencé par ſon aïeul. Un grec fut premier métropolitain de Ruſſie ou patriarche. C'eſt de là que les Ruſſes ont adopté dans leur langue un alphabet tiré en partie du grec ; ils y auraient gagné ſi le fond de leur langue, qui eſt la ſlavone, n'était toujours demeuré le même, à quelques mots près qui concernent leur liturgie et leur hiérarchie. Un des patriarches grecs, nommé *Jérémie*, ayant un procès au divan, et étant venu à Moſcou demander des ſecours, renonça enfin à ſa prétention ſur les égliſes ruſſes, et ſacra patriarche l'archevêque de Novogorod, nommé *Job*, en 1588.

Depuis ce temps l'Egliſe ruſſe fut auſſi indépendante que ſon empire. Il était en effet dangereux, honteux et ridicule que l'Egliſe ruſſe dépendît d'une Egliſe grecque eſclave des Turcs. Le patriarche de Ruſſie fut dès-lors ſacré par les évêques ruſſes, non par le patriarche de Conſtantinople. Il eut rang dans l'Egliſe grecque après celui de Jéruſalem ; mais il fut en effet le ſeul patriarche libre et puiſſant, et

(*n*) Tiré d'un manuſcrit particulier intitulé : *Du gouvernement eccléſiaſtique de Ruſſie.*

par conſéquent le ſeul réel. Ceux de Jéruſalem, de Conſtantinople, d'Antioche, d'Alexandrie, ne ſont que les chefs mercenaires et avilis d'une Egliſe eſclave des Turcs. Ceux même d'Antioche et de Jéruſalem ne ſont plus regardés comme patriarches, et n'ont pas plus de crédit que les rabbins des ſynagogues établies en Turquie.

C'eſt d'un homme devenu patriarche de toutes les Ruſſies que deſcendait *Pierre le grand* en droite ligne. Bientôt ces premiers prélats voulurent partager l'autorité des czars. C'était peu que le ſouverain marchât nue tête une fois l'an devant le patriarche, en conduiſant ſon cheval par la bride. Ces reſpects extérieurs ne ſervent qu'à irriter la ſoif de la domination. Cette fureur de dominer cauſa de grands troubles, comme ailleurs.

Le patriarche *Nicon*, que les moines regardent comme un ſaint, et qui ſiégeait du temps d'*Alexis*, père de *Pierre le grand*, voulut élever ſa chaire au-deſſus du trône; non-ſeulement il uſurpait le droit de s'aſſeoir dans le ſénat à côté du czar, mais il prétendait qu'on ne pouvait faire ni la guerre ni la paix ſans ſon conſentement. Son autorité, ſoutenue par ſes richeſſes et par ſes intrigues, par le clergé et par le peuple, tenait ſon maître dans une eſpèce de ſujétion. Il oſa excommunier quelques ſénateurs qui s'oppoſèrent à ſes excès; et enfin

Alexis, qui ne se sentait pas assez puissant pour le déposer par sa seule autorité, fut obligé de convoquer un synode de tous les évêques. On l'accusa d'avoir reçu de l'argent des Polonais; on le déposa; on le confina pour le reste de ses jours dans un cloître, et les prélats élurent un autre patriarche.

Il y eut toujours, depuis la naissance du christianisme en Russie, quelques sectes, ainsi que dans les autres Etats; car les sectes sont souvent le fruit de l'ignorance, aussi-bien que de la science prétendue. Mais la Russie est le seul grand Etat chrétien où la religion n'ait pas excité des guerres civiles, quoiqu'elle ait produit quelques tumultes.

La secte de ces *raskolniky*, composée aujourd'hui d'environ deux mille mâles, et de laquelle il est fait mention dans le dénombrement, (*o*) est la plus ancienne; elle s'établit dès le douzième siècle par des zélés qui avaient quelque connaissance du nouveau testament; ils eurent et ont encore la prétention de tous les sectaires, celle de le suivre à la lettre, accusant tous les autres chrétiens de relâchement, ne voulant point souffrir qu'un prêtre qui a bu de l'eau-de-vie confère le baptême, assurant avec JESUS-CHRIST qu'il n'y a ni premier ni dernier parmi les fidèles, et sur-tout qu'un fidèle peut se

(*o*) Pag. 62.

tuer pour l'amour de ſon ſauveur. C'eſt, ſelon eux, un très-grand péché de dire *alleluia* trois fois, il ne faut le dire que deux, et ne donner jamais la bénédiction qu'avec trois doigts. Nulle ſociété, d'ailleurs, n'eſt ni plus réglée ni plus ſévère dans ſes mœurs : ils vivent comme les quakers, mais ils n'admettent point comme eux les autres chrétiens dans leurs aſſemblées; c'eſt ce qui fait que les autres leur ont imputé toutes les abominations dont les païens accusèrent les premiers galiléens, dont ceux-ci chargèrent les gnoſtiques, dont les catholiques ont chargé les proteſtans. On leur a ſouvent imputé d'égorger un enfant, de boire ſon ſang, et de ſe mêler enſemble dans leurs cérémonies ſecrètes ſans diſtinction de parenté, d'âge, ni même de ſexe. Quelquefois on les a perſécutés : ils ſe ſont alors enfermés dans leur bourgades, ont mis le feu à leurs maiſons, et ſe ſont jetés dans les flammes. *Pierre* a pris avec eux le ſeul parti qui puiſſe les ramener, celui de les laiſſer vivre en paix.

Au reſte, il n'y a dans un ſi vaſte empire que vingt-huit ſiéges épiſcopaux, et du temps de *Pierre* on n'en comptait que vingt-deux : ce petit nombre était peut-être une des raiſons qui avaient tenu l'Egliſe ruſſe en paix. Cette Egliſe d'ailleurs était ſi peu inſtruite, que le czar *Fœdor*, frère de *Pierre le grand*, fut le premier qui introduiſit le plain-chant chez elle.

Fador et ſur-tout *Pierre* admirent indifféremment dans leurs armées et dans leurs conſeils ceux du rite grec, latin, luthérien, calviniſte: ils laiſsèrent à chacun la liberté de ſervir DIEU ſuivant ſa conſcience, pourvu que l'Etat fût bien ſervi. Il n'y avait dans cet empire de deux mille lieues de longueur aucune égliſe latine. Seulement lorſque *Pierre* eut établi de nouvelles manufactures dans Aſtracan, il y eut environ ſoixante familles catholiques dirigées par des capucins; mais quand les jéſuites voulurent s'introduire dans ſes Etats, il les en chaſſa par un édit au mois d'avril 1718. Il ſouffrait les capucins comme des moines ſans conſéquence, et regardait les jéſuites comme des politiques dangereux. Ces jéſuites s'étaient établis en Ruſſie, en 1685; ils furent expulſés quatre ans après: ils revinrent encore, et furent encore chaſſés.

L'Egliſe grecque eſt flattée de ſe voir étendue dans un empire de deux mille lieues, tandis que la romaine n'a pas la moitié de ce terrain en Europe. Ceux du rite grec ont voulu ſur-tout conſerver dans tous les temps leur égalité avec ceux du rite latin, et ont toujours craint le zèle de l'Egliſe de Rome, qu'ils ont pris pour de l'ambition, parce qu'en effet l'Egliſe romaine très-reſſerrée dans notre hémiſphère, et ſe diſant univerſelle, a voulu remplir ce grand titre.

Il n'y a jamais eu en Ruſſie d'établiſſement

pour les juifs, comme ils en ont dans tant d'Etats de l'Europe depuis Conſtantinople juſqu'à Rome. Les Ruſſes ont toujours fait leur commerce par eux-mêmes et par les nations établies chez eux. De toutes les Egliſes grecques la leur eſt la ſeule qui ne voie pas des ſynagogues à côté de ſes temples.

Suite de l'état où était la Ruſſie avant *Pierre le grand.*

La Ruſſie, qui doit uniquement à *Pierre le grand* ſa grande influence dans les affaires de l'Europe, n'en avait aucune depuis qu'elle était chrétienne. On la voit auparavant faire ſur la mer Noire ce que les Normands feſaient ſur nos côtes maritimes de l'Océan, armer du temps d'*Héraclius* quarante mille petites barques, ſe préſenter pour aſſiéger Conſtantinople, impoſer un tribut aux céſars grecs. Mais le grand knès *Volodimer*, occupé du ſoin d'introduire chez lui le chriſtianiſme, et fatigué des troubles inteſtins de ſa maiſon, affaiblit encore ſes Etats en les partageant entre ſes enfans. Ils furent preſque tous la proie des Tartares, qui aſſervirent la Ruſſie pendant deux cents années. *Ivan Baſilidès* la délivra et l'agrandit: mais après lui les guerres civiles la ruinèrent.

Il s'en fallait beaucoup avant *Pierre le grand* que la Ruſſie fût auſſi puiſſante, qu'elle eût autant de terres cultivées, autant de ſujets, autant de revenus que de nos jours. Elle ne poſſédait rien dans la Finlande, rien dans la Livonie: et la Livonie ſeule vaut mieux que n'a

valu long-temps toute la Sibérie. Les Coſaques n'étaient point ſoumis ; les peuples d'Aſtracan obéiſſaient mal ; le peu de commerce que l'on feſait était déſavantageux. La mer Blanche, la Baltique, celle du Pont-Euxin, d'Azof, et la mer Caſpienne étaient entièrement inutiles à une nation qui n'avait pas un vaiſſeau, et qui même dans ſa langue manquait de terme pour exprimer une flotte. S'il n'eût fallu qu'être au-deſſus des Tartares et des peuples du Nord juſqu'à la Chine, la Ruſſie jouiſſait de cet avantage ; mais il fallait s'égaler aux nations policées, et ſe mettre en état d'en ſurpaſſer un jour pluſieurs. Une telle entrepriſe paraiſſait impraticable, puiſqu'on n'avait pas un ſeul vaiſſeau ſur les mers, qu'on ignorait abſolument ſur terre la diſcipline militaire, que les manufactures les plus ſimples étaient à peine encouragées, et que l'agriculture même, qui eſt le premier mobile de tout, était négligée. Elle exige du gouvernement de l'attention et des encouragemens, et c'eſt ce qui a fait trouver aux Anglais dans leurs blés un tréſor ſupérieur à celui de leurs laines.

Ce peu de culture des arts néceſſaires montre aſſez qu'on n'avait pas d'idée des beaux arts, qui deviennent néceſſaires à leur tour quand on a tout le reſte. On aurait pu envoyer quelques naturels du pays s'inſtruire chez les étrangers ; mais la différence des langues, des

mœurs et de la religion s'y oppoſait; une loi même d'Etat et de religion, également ſacrée et pernicieuſe, défendait aux Ruſſes de ſortir de leur patrie, et ſemblait les condamner à une éternelle ignorance. Ils poſſédaient les plus vaſtes Etats de l'univers, et tout y était à faire. Enfin *Pierre* naquit, et la Ruſſie fut formée.

Heureuſement, de tous les grands légiſlateurs du monde, *Pierre* eſt le ſeul dont l'hiſtoire ſoit bien connue. Celles des *Théſée*, des *Romulus*, qui firent beaucoup moins que lui, celles des fondateurs de tous les autres Etats policés ſont mêlées de fables abſurdes, et nous avons ici l'avantage d'écrire des vérités qui paſſeraient pour des fables ſi elles n'étaient atteſtées.

CHAPITRE III.

Des ancêtres de Pierre le grand.

La famille de *Pierre* était ſur le trône depuis l'an 1613. La Ruſſie avant ce temps avait eſſuyé des révolutions qui éloignaient encore la réforme et les arts. C'eſt le ſort de toutes les ſociétés d'hommes. Jamais il n'y eut de troubles plus cruels dans aucun royaume. Le tyran *Boris Godonou* fit aſſaſſiner, en 1597, l'héritier légitime *Démétri*, que nous nommons *Démétrius*, et

et usurpa l'empire. Un jeune moine prit le nom de *Démétrius*, prétendit être le prince échappé aux assassins; et secouru des Polonais et d'un grand parti que les tyrans ont toujours contre eux, il chassa l'usurpateur et usurpa lui-même la couronne. On reconnut son imposture dès qu'il fut maître, parce qu'on fut mécontent de lui : il fut assassiné. Trois autres faux *Démétrius* s'élevèrent l'un après l'autre. Cette suite d'impostures supposait un pays tout en désordre. Moins les hommes sont civilisés, plus il est aisé de leur en imposer. On peut juger à quel point ces fraudes augmentaient la confusion et le malheur public. Les Polonais, qui avaient commencé les révolutions en établissant le premier faux *Démétri*, furent sur le point de régner en Russie. Les Suédois partagèrent les dépouilles du côté de la Finlande, et prétendirent aussi au trône; l'Etat était menacé d'une ruine entière.

Au milieu de ces malheurs, une assemblée composée des principaux boyards élut pour souverain, en 1613, un jeune homme de quinze ans; ce qui ne paraissait pas un moyen sûr de finir les troubles. Ce jeune homme était *Michel Romano*, (*p*) grand-père du czar *Pierre*, fils de l'archevêque de Rostou, surnommé *Philarète*, et d'une religieuse; allié par les femmes aux anciens czars.

(*p*) Les Russes écrivent *Romanow*: les Français ne se servent point du w. On prononce aussi *Romanof*.

Il faut ſavoir que cet archevêque était un ſeigneur puiſſant que le tyran *Boris* avait forcé de ſe faire prêtre. Sa femme *Sheremeto* fut auſſi contrainte de prendre le voile : c'était un ancien uſage des tyrans occidentaux chrétiens latins ; celui des chrétiens grecs était de crever les yeux. Le tyran *Démétri* donna à *Philarète* l'archevêché de Roſtou, et l'envoya ambaſſadeur en Pologne. Cet ambaſſadeur était priſonnier chez les Polonais alors en guerre avec les Ruſſes, tant le droit des gens était ignoré chez tous ces peuples. Ce fut pendant ſa détention que le jeune *Romano*, fils de cet archevêque, fut élu czar. On échangea ſon père contre des priſonniers polonais, et le jeune czar créa ſon père patriarche : ce vieillard fut ſouverain en effet ſous le nom de ſon fils.

Si un tel gouvernement paraît ſingulier aux étrangers, le mariage du czar *Michel Romano* le ſemble davantage. Les monarques des Ruſſies ne prenaient plus des épouſes dans les autres Etats depuis l'an 1490. Il paraît que depuis qu'ils eurent Caſan et Aſtracan, ils ſuivirent preſqu'en tout les coutumes aſiatiques, et principalement celle de ne ſe marier qu'à leurs ſujettes.

Ce qui reſſemble encore plus aux uſages de l'ancienne Aſie, c'eſt que pour marier un czar on feſait venir à la cour les plus belles filles des provinces ; la grande maîtreſſe de la cour les

recevait chez elle, les logeait séparément et les fesait manger toutes ensemble. Le czar les voyait ou sous un nom emprunté, ou sans déguisement. Le jour du mariage était fixé, sans que le choix fût encore connu; et le jour marqué on présentait un habit de noce à celle sur qui le choix secret était tombé : on distribuait d'autres habits aux prétendantes qui s'en retournaient chez elles. Il y eut quatre exemples de pareils mariages.

C'est de cette manière que *Michel Romano* épousa *Eudoxe*, fille d'un pauvre gentilhomme nommé *Streshneu*. Il cultivait ses champs lui-même avec ses domestiques, lorsque des chambellans, envoyés par le czar avec des présens, lui apprirent que sa fille était sur le trône. Le nom de cette princesse est encore cher à la Russie. Tout cela est éloigné de nos mœurs, et n'en est pas moins respectable.

Il est nécessaire de dire qu'avant l'élection de *Romano* un grand parti avait élu le prince *Ladislas*, fils du roi de Pologne *Sigismond III*. Les provinces voisines de la Suède avaient offert la couronne à un frère de *Gustave-Adolphe :* ainsi la Russie était dans la même situation où l'on a vu si souvent la Pologne, chez qui le droit d'élire un monarque a été une source de guerres civiles. Mais les Russes n'imitèrent point les Polonais qui font un contrat avec le roi qu'ils élisent. Quoiqu'ils eussent éprouvé

la tyrannie, ils ſe ſoumirent à un jeune homme ſans rien exiger de lui.

La Ruſſie n'avait jamais été un royaume électif: mais la race maſculine des anciens ſouverains ayant manqué, ſix czars ou prétendans ayant péri malheureuſement dans les derniers troubles, il fallut, comme on l'a vu, élire un monarque; et cette élection cauſa de nouvelles guerres avec la Pologne et la Suède, qui combattirent pour leurs prétendus droits au trône de Ruſſie. Ces droits de gouverner une nation malgré elle ne ſe ſoutiennent jamais long-temps. Les Polonais d'un côté, après s'être avancés juſqu'à Moſcou, et après des pillages qui étaient les expéditions militaires de ces temps-là, conclurent une trève de quatorze ans. la Pologne par cette trève demeura en poſſeſſion du duché de Smolensko, dans lequel le Boryſthène prend ſa ſource. Les Suédois firent auſſi la paix; ils reſtèrent en poſſeſſion de l'Ingrie, et privèrent les Ruſſes de toute communication avec la mer Baltique, de ſorte que cet empire reſta plus que jamais ſéparé du reſte de l'Europe.

Michel Romano depuis cette paix régna tranquille, et il ne ſe fit dans ſes Etats aucun changement qui corrompît ni qui perfectionnât l'adminiſtration. Après ſa mort arrivée en 1645, ſon fils *Alexis Michaelovitz*, ou fils de *Michel*, âgé de ſeize ans, régna par le droit héréditaire. On peut remarquer que les czars étaient ſacrés par

le patriarche ſuivant quelques rites de Conſtantinople, à cela près que le patriarche de Ruſſie était aſſis ſur la même eſtrade avec le ſouverain, et affectait toujours une égalité qui choquait le pouvoir ſuprême.

Alexis ſe maria comme ſon père, et choiſit parmi les filles qu'on lui amena celle qui lui parut la plus aimable. Il épouſa une des deux filles du boyard *Miloſlauski*, en 1647, et enſuite une *Narishin*, en 1671. Son favori *Moroſou* épouſa l'autre. On ne peut donner à ce *Moroſou* un titre plus convenable que celui de viſir, puiſqu'il était deſpotique dans l'empire, et que ſa puiſſance excita des révoltes parmi les ſtrélitz et le peuple, comme il eſt arrivé ſouvent à Conſtantinople. *Alexis Michaelovitz*, fils de *Michel*.

Le régne d'*Alexis* fut troublé par des ſéditions ſanglantes, par des guerres inteſtines et étrangères. Un chef des coſaques du Tanaïs, nommé *Stenko-Raſin*, voulut ſe faire roi d'Aſtracan; il inſpira long-temps la terreur; mais enfin vaincu et pris, il finit par le dernier ſupplice, comme tous ſes ſemblables pour leſquels il n'y a jamais que le trône ou l'échafaud. Environ douze mille de ſes partiſans furent pendus, dit-on, ſur le grand chemin d'Aſtracan. Cette partie du monde était celle où les hommes étant le moins gouvernés par les mœurs, ne l'étaient que par les ſupplices; et de ces ſupplices affreux naiſſaient la ſervitude et la fureur ſecrète de la vengeance.

Alexis eut une guerre contre la Pologne; elle fut heureuſe, et terminée par une paix qui lui aſſura la poſſeſſion de Smolensko, de Kiovie et de l'Ukraine: mais il fut malheureux avec les Suédois, et les bornes de l'empire étaient toujours très-reſſerrées du côté de la Suède.

Les Turcs étaient alors plus à craindre; ils tombaient ſur la Pologne et menaçaient les pays du czar voiſins de la Tartarie crimée, l'ancienne Cherſonèſe taurique. Ils prirent, en 1671, la ville importante de Kaminieck, et tout ce qui dépendait de la Pologne en Ukraine. Les coſaques de l'Ukraine, qui n'avaient jamais voulu de maîtres, ne ſavaient alors s'ils appartenaient à la Turquie, à la Pologne ou à la Ruſſie. Le ſultan *Mahomet IV*, vainqueur des Polonais, et qui venait de leur impoſer un tribut, demanda avec tout l'orgueil d'un ottoman et d'un vainqueur, que le czar évacuât tout ce qu'il poſſédait en Ukraine, et fut refuſé avec la même fierté. On ne ſavait point alors déguiſer l'orgueil par les dehors de la bienſéance. Le ſultan dans ſa lettre ne traitait le ſouverain des Ruſſies que de *hoſpodar chrétien*, et s'intitulait *très-glorieuſe majeſté, roi de tout l'univers*. Le czar répondit *qu'il n'était pas fait pour ſe ſoumettre à un chien de mahométan, et que ſon cimeterre valait bien le ſabre du grand ſeigneur.*

Alexis alors forma un deſſein qui ſemblait annoncer l'influence que la Ruſſie devait avoir

un jour dans l'Europe chrétienne. Il envoya des ambaſſadeurs au pape et à preſque tous les grands ſouverains de l'Europe, excepté à la France, alliée des Turcs, pour tâcher de former une ligue contre la Porte ottomane. Ses ambaſſadeurs ne réuſſirent dans Rome qu'à ne point baiſer les pieds du pape, et n'obtinrent ailleurs que des vœux impuiſſans; les querelles des princes chrétiens, et les intérêts qui naiſſent de ces querelles mêmes, les mettant toujours hors d'état de ſe réunir contre l'ennemie de la chrétienté.

Les Ottomans cependant menaçaient de 1674.
ſubjuguer la Pologne qui refuſait de payer le tribut. Le czar *Alexis* la ſecourut du côté de la Crimée, et le général de la couronne, *Jean Sobieski* lava la honte de ſon pays dans le ſang des Turcs, à la célèbre bataille de Choczim qui lui fraya le chemin au trône. *Alexis* diſputa ce trône, et propoſa d'unir ſes vaſtes Etats à la Pologne, comme les Jagellons y avaient joint la Lithuanie; mais plus ſon offre était grande, moins elle fut acceptée. Il était très-digne, dit-on, de ce nouveau royaume, par la manière dont il gouvernait les ſiens: c'eſt lui qui le premier fit rédiger un code de lois, quoiqu'imparfait; il introduiſit des manufactures de toile et de ſoie, qui, à la vérité, ne ſe ſoutinrent pas, mais qu'il eut le mérite d'établir. Il peupla des déſerts vers

le Volga et la Kama de familles lithuaniennes, polonaises et tartares, prises dans ses guerres. Tous les prisonniers auparavant étaient esclaves de ceux auxquels ils tombaient en partage ; *Alexis* en fit des cultivateurs: il mit, autant qu'il put, la discipline dans ses armées ; enfin il était digne d'être le père de *Pierre le grand* ; mais il n'eut le tems de perfectionner rien de ce qu'il entreprit ; une mort prématurée l'enleva à l'âge de quarante-six ans, au commencement de 1677, selon notre calendrier qui avance toujours de onze jours sur celui des Russes.

Fedor Alexiewitz. Après *Alexis*, fils de *Michel*, tout retomba dans la confusion. Il laissait de son premier mariage deux princes et six princesses. L'aîné, *Fœdor*, monta sur le trône, âgé de quinze ans, prince d'un tempérament faible et valétudinaire, mais d'un mérite qui ne tenait pas de la faiblesse de son corps. *Alexis* son père l'avait fait reconnaître pour son successeur un an auparavant. C'est ainsi qu'en usèrent les rois de France depuis *Hugues-Capet* jusqu'à *Louis le jeune*, et tant d'autres souverains.

Le second des fils d'*Alexis* était *Ivan*, ou *Jean*, encore plus maltraité par la nature que son frère *Fœdor*, presque privé de la vue et de la parole, ainsi que de santé, et attaqué souvent de convulsions. Des six filles nées de ce

premier mariage, la ſeule célèbre en Europe fut la princeſſe *Sophie*, diſtinguée par les talens de ſon eſprit, mais malheureuſement plus connue encore par le mal qu'elle voulut faire à *Pierre le grand.*

Alexis, de ſon ſecond mariage avec une autre de ſes ſujettes, fille du boyard *Nariskin*, laiſſa *Pierre* et la princeſſe *Nathalie.* Pierre, né le 30 mai 1672, et ſuivant le nouveau ſtyle, 10 juin, avait à peine quatre ans et demi quand il perdit ſon père. On n'aimait point les enfans d'un ſecond lit, et on ne s'attendait pas qu'il dût un jour régner.

L'eſprit de la famille de *Romano* fut toujours de policer l'Etat; tel fut encore le caractère de *Fœdor.* Nous avons déjà remarqué, en parlant de Moſcou, qu'il encouragea les citoyens à bâtir pluſieurs maiſons de pierre. Il agrandit cette capitale; on lui doit quelques règlemens de police générale: mais en voulant réformer les boyards, il les indiſpoſa tous. D'ailleurs, il n'était ni aſſez inſtruit, ni aſſez actif, ni aſſez déterminé pour oſer concevoir un changement général. La guerre avec les Turcs, ou plutôt avec les Tartares de la Crimée, qui continuait toujours avec des ſuccès balancés, ne permettait pas à un prince d'une ſanté faible de tenter ce grand ouvrage. *Fœdor* épouſa, comme ſes autres prédéceſſeurs, une de ſes ſujettes, originaire des frontières de Pologne; et l'ayant

perdue au bout d'une année, il prit pour ſeconde femme, en 1682, *Marthe Mateona*, fille du ſecrétaire *Apraxin*. Il tomba malade quelques mois après de la maladie dont il mourut, et ne laiſſa point d'enfans. Comme les czars ſe mariaient ſans avoir égard à la naiſſance, ils pouvaient auſſi choiſir (du moins alors) un ſucceſſeur ſans égard à la primogéniture. Il ſemblait que le rang de femme et d'héritier du ſouverain dût être uniquement le prix du mérite; et en cela l'uſage de cet empire était bien ſupérieur aux coutumes des Etats les plus civiliſés.

Avril 1682. *Fædor*, avant d'expirer, voyant que ſon frère *Ivan*, trop diſgracié de la nature, était incapable de régner, nomma pour héritier des Ruſſies ſon ſecond frère *Pierre*, qui n'était âgé que de dix ans, et qui feſait déjà concevoir de grandes eſpérances.

Si la coutume d'élever les ſujettes au rang de czarine était favorable aux femmes, il y en avait une autre bien dure : les filles des czars ſe mariaient alors rarement; la plupart paſſaient leur vie dans un monaſtère.

La princeſſe *Sophie*, la troiſième des filles du premier lit du czar *Alexis*, princeſſe d'un eſprit auſſi ſupérieur que dangereux, ayant vu qu'il reſtait à ſon frère *Fædor* peu de temps à vivre, ne prit point le parti du couvent; et ſe trouvant entre ſes deux autres frères qui ne pouvaient

gouverner, l'un par ſon incapacité, l'autre par ſon enfance, elle conçut le deſſein de ſe mettre à la tête de l'empire; elle voulut, dans les derniers temps de la vie du czar *Fœdor*, renouveler le rôle que joua autrefois *Pulcherie* avec l'empereur *Théodoſe*, ſon frère.

CHAPITRE IV.

IVAN ET PIERRE.

Horrible ſédition de la milice des ſtrélitz.

A peine *Fœdor* fut-il expiré, (*q*) que la nomination d'un prince de dix ans au trône, l'excluſion de l'aîné et les intrigues de la princeſſe *Sophie*, leur ſœur, excitèrent dans le corps des ſtrélitz une des plus ſanglantes révoltes. Les janiſſaires ni les gardes prétoriennes ne furent jamais ſi barbares. D'abord, deux jours après les obsèques du czar *Fœdor*, ils courent en armes au krémelin; c'eſt, comme on ſait, le palais des czars à Moſcou: ils commencent par ſe plaindre de neuf de leurs colonels, qui ne les avaient pas aſſez exactement payés. Le miniſtère eſt obligé de caſſer les colonels et de

(*q*) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Moſcou et de Pétersbourg.

247217

donner aux ſtrélitz l'argent qu'ils demandent. Ces ſoldats ne ſont pas contens; ils veulent qu'on leur remette les neuf officiers, et les condamnent, à la pluralité des voix, au ſupplice qu'on appelle des *batogues* : voici comme on inflige ce ſupplice.

On dépouille nu le patient; on le couche ſur le ventre, et deux bourreaux le frappent ſur le dos avec des baguettes juſqu'à ce que le juge diſe : *C'eſt aſſez.* Les colonels, ainſi traités par leurs ſoldats, furent encore obligés de les remercier, ſelon l'uſage oriental des criminels, qui, après avoir été punis, baiſent la main de leurs juges; ils ajoutèrent à leurs remercîmens une ſomme d'argent; ce qui n'était pas d'uſage.

Tandis que les ſtrélitz commençaient ainſi à ſe faire craindre, la princeſſe *Sophie*, qui les animait ſous main pour les conduire de crime en crime, convoquait chez elle une aſſemblée des princeſſes du ſang, des généraux d'armée, des boyards, du patriarche, des évêques, et même des principaux marchands : elle leur repréſentait que le prince *Ivan*, par ſon droit d'aîneſſe et par ſon mérite, devait avoir l'empire, dont elle eſpérait en ſecret tenir les rênes. Au ſortir de l'aſſemblée, elle fait promettre aux ſtrélitz une augmentation de paye et des préſens : ſes émiſſaires excitent ſur-tout la ſoldateſque contre la famille des *Nariskin*, et principalement contre les deux

Nariskin, frères de la jeune czarine douairière, mère de *Pierre I.* On persuade aux strélitz qu'un de ces frères, nommé *Jean*, a pris la robe du czar, qu'il s'est mis sur le trône, et qu'il a voulu étouffer le prince *Ivan*; on ajoute qu'un malheureux médecin hollandais, nommé *Daniel Vangad*, a empoisonné le czar *Fœdor*. Enfin, *Sophie* fait remettre entre leurs mains une liste de quarante seigneurs, qu'elle appelle leurs ennemis et ceux de l'Etat, et qu'ils doivent massacrer. Rien ne ressemble plus aux proscriptions de *Sylla* et des triumvirs de Rome. *Christiern II* les avait renouvelées en Danemarck et en Suède. On voit par-là que ces horreurs sont de tout pays dans les temps de trouble et d'anarchie.

On jette d'abord par les fenêtres les knès *Dolgorouki* et *Maffeu*: (r) les strélitz les reçoivent sur la pointe de leurs piques, les dépouillent et les traînent sur la grande place; aussitôt ils entrent dans le palais, ils y trouvent un des oncles du czar *Pierre*, *Athanase Nariskin*, frère de la jeune czarine; ils le massacrent de la même manière; ils forcent les portes d'une église voisine, où trois proscrits s'étaient réfugiés; ils les arrachent de l'autel, les dépouillent et les assassinent à coups de couteau.

Leur fureur était si aveugle que, voyant

(r) Ou *Matheoff*, c'est *Mathieu* dans notre langue.

paſſer un jeune ſeigneur de la maiſon de *Soltikof* qu'ils aimaient, et qui n'était point ſur la liſte des proſcrits, quelques-uns d'eux ayant pris ce jeune homme pour *Jean Nariskin* qu'ils cherchaient, ils le tuèrent ſur le champ. Ce qui découvre bien les mœurs de ce temps-là, c'eſt qu'ayant reconnu leur erreur, ils portèrent le corps du jeune *Soltikof* à ſon père pour l'enterrer, et le père malheureux, loin d'oſer ſe plaindre, leur donna des récompenſes pour lui avoir rapporté le corps ſanglant de ſon fils. Sa femme, ſes filles et l'épouſe du mort lui reprochèrent ſa faibleſſe. *Attendons le temps de la vengeance*, leur dit le vieillard. Quelques ſtrélitz entendirent ces paroles; ils rentrent furieux dans la chambre, traînent le père par les cheveux, et l'égorgent à la porte de ſa maiſon.

D'autres ſtrélitz vont chercher par-tout le médecin hollandais, *Vangad;* ils rencontrent ſon fils; ils lui demandent où eſt ſon père; le jeune homme, en tremblant, répond qu'il l'ignore, et ſur cette réponſe il eſt égorgé. Ils trouvent un autre médecin allemand : » Tu » es médecin, lui diſent-ils; ſi tu n'as pas » empoiſonné notre maître *Fœdor*, tu en as » empoiſonné d'autres; tu mérites bien la » mort : » et ils le tuent.

Enfin ils trouvent le hollandais qu'ils cherchaient; il s'était déguiſé en mendiant; ils le

traînent devant le palais : les princeſſes, qui aimaient ce bon homme, et qui avaient confiance en lui, demandent ſa grâce aux ſtrélitz, en les aſſurant qu'il eſt un fort bon médecin, et qu'il a très-bien traité leur frère *Fædor*. Les ſtrélitz répondent que non-ſeulement il mérite la mort comme médecin, mais auſſi comme ſorcier, et qu'ils ont trouvé chez lui un grand crapaud ſéché et une peau de ſerpent. Ils ajoutent qu'il leur faut abſolument livrer le jeune *Ivan Nariskin*, qu'ils cherchent en vain depuis deux jours; qu'il eſt ſurement caché dans le palais; qu'ils y mettront le feu ſi on ne leur donne leur victime. La ſœur d'*Ivan Nariskin*, les autres princeſſes, épouvantées, vont dans la retraite où *Jean Nariskin* eſt caché; le patriarche le confeſſe, lui donne le viatique et l'extrême-onction, après quoi il prend une image de la Vierge, qui paſſait pour miraculeuſe; il mène par la main le jeune homme, et s'avance aux ſtrélitz, en leur montrant l'image de la Vierge. Les princeſſes en larmes entourent *Nariskin*, ſe mettent à genoux devant les ſoldats, les conjurent, au nom de la Vierge, d'accorder la vie à leur parent; mais les ſoldats l'arrachent des mains des princeſſes; ils le traînent au bas des eſcaliers avec *Vangad :* alors ils forment entre eux une eſpèce de tribunal; ils appliquent à la queſtion *Nariskin* et le médecin. Un d'entre eux, qui

ſavait écrire, dreſſe un procès-verbal ; ils condamnent les deux infortunés à être hachés en pièces : c'eſt un ſupplice uſité à la Chine et en Tartarie pour les parricides : on l'appelle le ſupplice des dix mille morceaux. Après avoir ainſi traité *Nariskin* et *Vangad*, ils expoſent leurs têtes, leurs pieds et leurs mains ſur les pointes de fer d'une baluſtrade.

Pendant qu'ils aſſouviſſaient leur fureur aux yeux des princeſſes, d'autres maſſacraient tous ceux qui leur étaient odieux, ou ſuſpects à *Sophie*.

Juin 1682. Cette exécution horrible finit par proclamer ſouverains les deux princes *Ivan* et *Pierre*, en leur aſſociant leur ſœur *Sophie* en qualité de co-régente. Alors elle approuva tous leurs crimes et les récompenſa, confiſqua les biens des proſcrits et les donna aux aſſaſſins ; elle leur permit même d'élever un monument, ſur lequel ils firent graver les noms de ceux qu'ils avaient maſſacrés comme traîtres à la patrie ; elle leur donna enfin des lettres patentes par leſquelles elle les remerciait de leur zèle et de leur fidélité.

CHAPITRE V.

GOUVERNEMENT DE LA PRINCESSE SOPHIE.

Querelle ſingulière de religion. Conſpiration.

VOILA par quels degrés la princeſſe *Sophie* (*s*) monta en effet ſur le trône de Ruſſie ſans être déclarée czarine, et voilà les premiers exemples qu'eut *Pierre I* devant les yeux. *Sophie* eut tous les honneurs d'une ſouveraine; ſon buſte ſur les monnaies, la ſignature pour toutes les expéditions, la première place au conſeil, et ſur-tout la puiſſance ſuprême. Elle avait beaucoup d'eſprit, feſait même des vers dans ſa langue, écrivait et parlait bien : une figure agréable relevait encore tant de talens; ſon ambition ſeule les ternit.

Elle maria ſon frère *Ivan* ſuivant la coutume dont nous avons vu tant d'exemples. Une jeune *Soltikof*, de la maiſon de ce même *Soltikof* que les ſtrélitz avaient aſſaſſiné, fut choiſie au milieu de la Sibérie, où ſon père commandait dans une fortereſſe, pour être préſentée au czar *Ivan* à Moſcou. Sa beauté l'emporta ſur

(*s*) Tiré tout entier des mémoires envoyés de Pétersbourg.

les brigues de toutes ſes rivales : *Ivan* l'épouſa en 1684. Il ſemble, à chaque mariage d'un czar, qu'on liſe l'hiſtoire d'*Aſſuérus*, ou celle du ſecond *Théodoſe*.

Au milieu des fêtes de ce mariage les ſtrélitz excitèrent un nouveau ſoulèvement ; et qui le croirait ? c'était pour la religion, c'était pour le dogme. S'ils n'avaient été que ſoldats, ils ne ſeraient pas devenus controverſiſtes ; mais ils étaient bourgeois de Moſcou. Du fond des Indes juſqu'aux extrémités de l'Europe, quiconque ſe trouve ou ſe met en droit de parler avec autorité à la populace, peut fonder une ſecte ; et c'eſt ce qu'on a vu dans tous les temps, ſur-tout depuis que la fureur du dogme eſt devenue l'ame des audacieux et le joug des imbécilles.

On avait déjà eſſuyé quelques ſéditions en Ruſſie, dans les temps où l'on diſputait ſi la bénédiction devait ſe donner avec trois doigts ou avec deux. Un certain *Abakum*, archiprêtre, avait dogmatiſé ſur le SAINT-ESPRIT, qui, ſelon l'évangile, doit illuminer tout fidèle, ſur l'égalité des premiers chrétiens, ſur ces paroles de JESUS : *Il n'y aura ni premier ni dernier*. Pluſieurs citoyens, pluſieurs ſtrélitz embraſsèrent les opinions d'*Abakum* : le parti ſe fortifia ; un certain *Raſpop* en fut le chef. Les ſectaires enfin entrèrent dans la cathédrale, où le patriarche et ſon clergé officiaient ; ils

16 juillet 1682, n. ſ.

le chaſsèrent lui et les ſiens à coups de pierres, et ſe mirent dévotement à leur place pour recevoir le SAINT-ESPRIT. Ils appelaient le patriarche *loup raviſſeur dans le bercail;* titre que toutes les communions ſe ſont libéralement donné les unes aux autres. On courut avertir la princeſſe *Sophie* et les deux czars de ces déſordres; on fit dire aux autres ſtrélitz, qui ſoutenaient la bonne cauſe, que les czars et l'Egliſe étaient en danger. Le parti des ſtrélitz et bourgeois patriarchaux en vinrent aux mains contre la faction des *Abakumiſtes*; mais le carnage fut ſuſpendu dès qu'on parla de convoquer un concile. Auſſitôt un concile s'aſſemble dans une ſalle du palais : cette convocation n'était pas difficile; on fit venir tous les prêtres qu'on trouva. Le patriarche et un évêque diſputèrent contre *Raſpop*, et au ſecond ſyllogiſme on ſe jeta des pierres au viſage. Le concile finit par couper le cou à *Raſpop* et à quelques-uns de ſes fidèles diſciples, qui furent exécutés ſur les ſeuls ordres des trois ſouverains, *Sophie*, *Ivan* et *Pierre*.

Dans ce temps de trouble, il y avait un knès *Chovanſkoi*, qui, ayant contribué à l'élévation de la princeſſe *Sophie*, voulait pour prix de ſes ſervices partager le gouvernement. On croit bien qu'il trouva *Sophie* ingrate. Alors il prit le parti de la dévotion et des *raſpopites* perſécutés; il ſouleva encore une partie des

ſtrélitz et du peuple au nom de DIEU : la conſpiration fut plus ſérieuſe que l'enthouſiaſme de *Raſpop*. Un ambitieux hypocrite va toujours plus loin qu'un ſimple fanatique. *Chovanskoi* ne prétendait pas moins que l'empire ; et pour n'avoir jamais rien à craindre, il réſolut de maſſacrer les deux czars et *Sophie*, et les autres princeſſes, et tout ce qui était attaché à la famille czarienne. Les czars et les princeſſes furent obligés de ſe retirer au monaſtère de la Trinité, à douze lieues de Moſcou. C'était à la fois un couvent, un palais et une forteresſe, comme Mont-Caſſin, Corbie, Fulde, Kempten, et tant d'autres chez les chrétiens du rite latin. Ce monaſtère de la Trinité appartient aux moines baſiliens ; il eſt entouré de larges foſſés et de remparts de brique garnis d'une artillerie nombreuſe. Les moines poſſédaient quatre lieues de pays à la ronde. La famille czarienne y était en ſureté, plus encore par la force que par la ſainteté du lieu. De là *Sophie* négocia avec le rebelle, le trompa, l'attira à moitié chemin, et lui fit
1682. trancher la tête, ainſi qu'à un de ſes fils et à trente-ſept ſtrélitz qui l'accompagnaient.

Le corps des ſtrélitz, à cette nouvelle, s'apprête à marcher en armes au couvent de la Trinité ; il menace de tout exterminer : la famille czarienne ſe fortifie ; les boyards arment leurs vaſſaux ; tous les gentilshommes accourent ;

une guerre civile ſanglante commençait. Le patriarche apaiſa un peu les ſtrélitz : les troupes qui venaient contre eux de tous côtés les intimidèrent : ils paſsèrent enfin de la fureur à la crainte, et de la crainte à la plus aveugle ſoumiſſion; changement ordinaire à la multitude. Trois mille ſept cents des leurs, ſuivis de leurs femmes et de leurs enfans, ſe mirent une corde au cou, et marchèrent en cet état au couvent de la Trinité, que trois jours auparavant ils voulaient réduire en cendres. Ces malheureux ſe rendirent devant le monaſtère, portant deux à deux un billot et une hache; ils ſe proſternèrent à terre et attendirent leur ſupplice : on leur pardonna. Ils s'en retournèrent à Moſcou en béniſſant leurs maîtres, et prêts, ſans le ſavoir, à renouveler tous leurs attentats à la première occaſion.

Après ces convulſions, l'Etat reprit un extérieur tranquille : *Sophie* eut toujours la principale autorité, abandonnant *Ivan* à ſon incapacité et tenant *Pierre* en tutelle. Pour augmenter ſa puiſſance, elle la partagea avec le prince *Baſile Gallitzin*, qu'elle fit généraliſſime adminiſtrateur de l'Etat et garde des ſceaux, homme ſupérieur en tout genre à tout ce qui était alors dans cette cour orageuſe, poli, magnifique, n'ayant que de grands deſſeins, plus inſtruit qu'aucun ruſſe, parce qu'il avait reçu une éducation meilleure,

poſſédant même la langue latine, preſque totalement ignorée en Ruſſie; homme d'un eſprit actif, laborieux, d'un génie au-deſſus de ſon ſiècle, et capable de changer la Ruſſie, s'il en avait eu le temps et le pouvoir, comme il en avait la volonté. C'eſt l'éloge que fait de lui *la Neuville*, envoyé pour lors de la Pologne en Ruſſie; et les éloges des étrangers ſont moins ſuſpects.

Ce miniſtre contint la milice des ſtrélitz, en diſtribuant les plus mutins dans des régimens en Ukraine, à Caſan, en Sibérie. C'eſt ſous ſon adminiſtration que la Pologne, long-temps rivale de la Ruſſie, céda, en 1686, toutes ſes prétentions ſur les grandes provinces de Smolensko et de l'Ukraine. C'eſt lui qui le premier fit envoyer, en 1687, une ambaſſade en France; pays qui était, depuis vingt ans, dans toute ſa gloire par les conquêtes et les nouveaux établiſſemens de *Louis XIV*, par ſa magnificence, et ſur-tout par la perfection des arts, ſans leſquels on n'a que de la grandeur et point de gloire véritable. La France n'avait eu encore aucune correſpondance avec la Ruſſie, ou ne la connaiſſait pas; et l'académie des inſcriptions célébra par une médaille cette ambaſſade, comme ſi elle fût venue des Indes; mais, malgré la médaille, l'ambaſſadeur *Dolgorouki* échoua; il eſſuya même de violens dégoûts par la conduite de ſes domeſtiques;

on eût mieux fait de tolérer leurs fautes ; mais la cour de *Louis XIV* ne pouvait prévoir alors que la Ruſſie et la France compteraient un jour parmi leurs avantages celui d'être étroitement alliées.

L'Etat était alors tranquille au dedans, toujours reſſerré du côté de la Suède, mais étendu du côté de la Pologne, ſa nouvelle alliée ; continuellement en alarmes vers la Tartarie Crimée, et en méſintelligence avec la Chine pour les frontières.

Ce qui était le plus intolérable pour cet empire, et ce qui marquait bien qu'il n'était point parvenu encore à une adminiſtration vigoureuſe et régulière, c'eſt que le kan des Tartares de Crimée exigeait un tribut annuel de ſoixante mille roubles, comme la Turquie en avait impoſé un à la Pologne.

La Tartarie Crimée eſt cette même Cherſonèſe taurique, célèbre autrefois par le commerce des Grecs, et plus encore par leurs fables ; contrée fertile et toujours barbare, nommée *Crimée*, du titre des premiers kans, qui s'appelaient *crim* avant les conquêtes des enfans de *Gengis*. C'eſt pour s'affranchir et ſe venger de la honte d'un tel tribut, que le premier miniſtre, *Gallitzin*, alla lui-même en Crimée à la tête d'une armée nombreuſe. Ces armées ne reſſemblaient en rien à celles que le gouvernement entretient aujourd'hui ; point

1687. 1688.

de diſcipline, pas même de régiment bien armé ; point d'habits uniformes, rien de régulier ; une milice, à la vérité, endurcie au travail et à la diſette, mais une profuſion de bagages, qu'on ne voit pas même dans nos camps, où règne le luxe. Ce nombre prodigieux de chars qui portaient des munitions et des vivres dans des pays dévaſtés et dans des déſerts, nuiſit aux entrepriſes ſur la Crimée. On ſe trouva dans de vaſtes ſolitudes, ſur la rivière de Samare, ſans magaſins. *Gallitzin* fit dans ces déſerts ce qu'on n'a point, je penſe, fait ailleurs : il employa trente mille hommes à bâtir ſur la Samare une ville qui pût ſervir d'entrepôt pour la campagne prochaine ; elle fut commencée dès cette année, et achevée en trois mois l'année ſuivante, toute de bois, à la vérité, avec deux maiſons de briques et des remparts de gazon, mais munie d'artillerie et en état de défenſe.

C'eſt tout ce qui ſe fit de ſingulier dans cette expédition ruineuſe. Cependant *Sophie* régnait ; *Ivan* n'avait que le nom de czar ; et *Pierre*, âgé de dix-ſept ans, avait déjà le courage de l'être. L'envoyé de Pologne, *la Neuville*, réſident alors à Moſcou, et témoin oculaire de ce qui ſe paſſa, prétend que *Sophie* et *Gallitzin* engagèrent le nouveau chef des ſtrélitz à leur ſacrifier le jeune czar : il paraît au moins que ſix cents de ces ſtrélitz devaient s'emparer de

ſa

ſa perſonne. Les mémoires ſecrets que la cour de Ruſſie m'a confiés aſſurent que le parti était près de tuer *Pierre I* : le coup allait être porté, et la Ruſſie était privée à jamais de la nouvelle exiſtence qu'elle a reçue depuis. Le czar fut encore obligé de ſe ſauver au couvent de la Trinité ; refuge ordinaire de la cour menacée de la ſoldateſque. Là il convoque les boyards de ſon parti, aſſemble une milice, fait parler aux capitaines des ſtrélitz, appelle à lui quelques allemands établis dans Moſcou depuis long-temps, tous attachés à ſa perſonne, parce qu'il favoriſait déjà les étrangers. *Sophie* et *Ivan*, reſtés dans Moſcou, conjurent le corps des ſtrelitz de leur demeurer fidèles ; mais la cauſe de *Pierre*, qui ſe plaint d'un attentat médité contre ſa perſonne et contre ſa mère, l'emporte ſur celle d'une princeſſe et d'un czar dont le ſeul aſpect éloignait les cœurs. Tous les complices furent punis avec une ſévérité à laquelle le pays était alors auſſi accoutumé qu'aux attentats : quelques-uns furent décapités, après avoir éprouvé le ſupplice du knout ou des batoques. Le chef des ſtrélitz périt de cette manière : on coupa la langue à d'autres qu'on ſoupçonnait. Le prince *Gallitzin*, qui avait un de ſes parens auprès du czar *Pierre*, obtint la vie ; mais, dépouillé de tous ſes biens, qui étaient immenſes, il fut relégué ſur le chemin d'Archangel. *La Neuville*, préſent

à toute cette cataſtrophe, dit qu'on prononça la ſentence à *Gallitzin* en ces termes : *Il t'eſt ordonné par le très-clément czar de te rendre à Karga, ville ſous le pôle, et d'y reſter le reſte de tes jours. La bonté extrême de ſa majeſté t'accorde trois ſous par jour.*

Il n'y a point de ville ſous le pôle. Karga eſt au ſoixante et deuxième degré de latitude, ſix degrés et demi ſeulement plus au nord que Moſcou. Celui qui aurait prononcé cette ſentence eût été mauvais géographe : on prétend que *la Neuville* a été trompé par un rapport infidèle.

1689. Enfin, la princeſſe *Sophie* fut reconduite dans ſon monaſtère de Moſcou, après avoir régné long-temps : ce changement était un aſſez grand ſupplice.

De ce moment, *Pierre* régna. Son frère *Ivan* n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir ſon nom dans les actes publics; il mena une vie privée, et mourut en 1696.

CHAPITRE VI.

REGNE DE PIERRE PREMIER.

Commencement de la grande réforme.

PIERRE LE GRAND avait une taille haute, dégagée, bien formée, le visage noble, des yeux animés, un tempérament robuste, propre à tous les exercices et à tous les travaux; son esprit était juste, ce qui est le fond de tous les vrais talens; et cette justesse était mêlée d'une inquiétude qui le portait à tout entreprendre et à tout faire. Il s'en fallait beaucoup que son éducation eût été digne de son génie: l'intérêt de la princesse *Sophie* avait été sur-tout de le laisser dans l'ignorance, et de l'abandonner aux excès que la jeunesse, l'oisiveté, la coutume et son rang ne rendaient que trop permis. Cependant il était récemment marié, et il avait épousé, comme tous les autres czars, une de ses sujettes, fille du colonel *Lapuchin*; mais étant jeune, et n'ayant eu pendant quelque temps d'autre prérogative du trône que celle de se livrer à ses plaisirs, les liens sérieux du mariage ne le retinrent pas assez. Les plaisirs de la table avec quelques étrangers, attirés à Moscou par le ministre *Gallitzin*, ne firent pas

En juin 1689.

augurer qu'il ſerait un réformateur : cependant, malgré les mauvais exemples, et même malgré les plaiſirs, il s'appliquait à l'art militaire et au gouvernement : on devait déjà reconnaître en lui le germe d'un grand homme.

On s'attendait encore moins qu'un prince qui était ſaiſi d'un effroi machinal qui allait juſqu'à la ſueur froide et à des convulſions, quand il fallait paſſer un ruiſſeau, deviendrait un jour le meilleur homme de mer dans le Septentrion. Il commença par dompter la nature en ſe jetant dans l'eau malgré ſon horreur pour cet élément ; l'averſion ſe changea même en un goût dominant.

L'ignorance dans laquelle on l'éleva le feſait rougir. Il apprit de lui-même, et preſque ſans maître, aſſez d'allemand et de hollandais pour s'expliquer et pour écrire intelligiblement dans ces deux langues. Les Allemands et les Hollandais étaient pour lui les peuples les plus polis ; puiſque les uns exerçaient déjà dans Moſcou une partie des arts qu'il voulait faire naître dans ſon empire, et les autres excellaient dans la marine qu'il regardait comme l'art le néceſſaire.

Telles étaient ſes diſpo
chans de ſa jeuneſſe. C
des factions à c
des ſtrélitz à
continuell

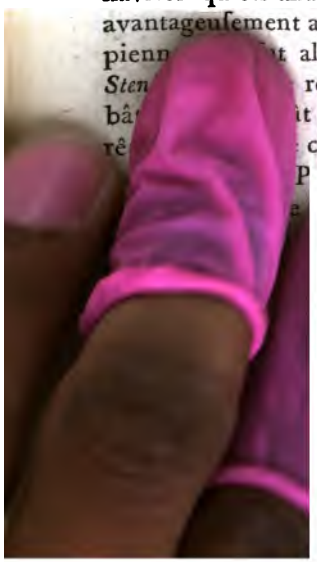
ſoutenir. Cette guerre avait fini en 1689 par une trêve qui ne dura que peu de temps.

Dans cet intervalle *Pierre* ſe fortifia dans le deſſein d'appeler les arts dans ſa patrie.

Son père *Alexis* avait eu déjà les mêmes vues ; mais ni la fortune ni le temps ne le ſecondèrent : il tranſmit ſon génie à ſon fils, mais plus développé, plus vigoureux, plus opiniâtre dans les difficultés.

Alexis avait fait venir de Hollande à grands frais le (*t*) conſtructeur *Bothler*, patron de vaiſſeau, avec des charpentiers et des matelots, qui bâtirent ſur le Volga une grande frégate et un yacht : ils deſcendirent le fleuve juſqu'à Aſtracan : on devait les employer avec des navires qu'on allait conſtruire pour trafiquer avantageuſement avec la Perſe par la mer Caſpienn[illegible] alors qu'éclata la révolte de *Sten*[illegible] rebelle fit détruire les deux bâ[illegible] dû conſerver pour ſon intérê[illegible] capitaine ; le reſte de l'équi-P[illegible] de là gagna les terres [illegible]ſe des Indes. Un [illegible]ructeur reſta dans [illegible] ignoré.

[illegible] à Iſmaël-of, une [illegible] ſon aïeul, aperçut [illegible] petite chaloupe



de Moſcou.

anglaiſe qu'on avait abſolument abandonnée : il demanda à l'allemand *Timmerman*, ſon maître de mathématique, pourquoi ce petit bateau était autrement conſtruit que ceux qu'il avait vus ſur la Moska ? *Timmerman* lui répondit qu'il était fait pour aller à voiles et à rames. Le jeune prince voulut incontinent en faire l'épreuve ; mais il fallait le radouber, le ragréer : on retrouva ce même conſtructeur *Brant* ; il était retiré à Moſcou : il mit en état la chaloupe et la fit voguer ſur la rivière d'Yauza qui baigne les faubourgs de la ville.

Pierre fit tranſporter ſa chaloupe ſur un grand lac dans le voiſinage du monaſtère de la Trinité ; il fit bâtir par *Brant* deux frégates et trois yachts, et en fut lui-même le pilote. Enfin long-temps après, en 1694, il alla à Archangel, et ayant fait conſtruire un petit vaiſſeau dans ce port par ce même *Brant*, il s'embarqua ſur la mer Glaciale qu'aucun ſouverain ne vit jamais avant lui : il était eſcorté d'un vaiſſeau de guerre hollandais commandé par le capitaine *Joſſon* ; et ſuivi de tous les navires marchands abordés à Archangel. Déjà il apprenait la manœuvre, et malgré l'empreſſement des courtiſans à imiter leur maître, il était le ſeul qui l'apprît.

Il n'était pas moins difficile de former des troupes de terre affectionnées et diſciplinées que d'avoir une flotte. Ses premiers eſſais de

marine sur un lac avant son voyage d'Archangel semblèrent seulement des amusemens de l'enfance de l'homme de génie; et ses premières tentatives pour former des troupes ne parurent aussi qu'un jeu. C'était pendant la régence de *Sophie;* et si l'on eût soupçonné ce jeu d'être sérieux, il eût pu lui être funeste.

Il donna sa confiance à un étranger; c'est ce célèbre *le Fort*, d'une noble et ancienne famille de Piémont transplantée depuis près de deux siècles à Genève, où elle a occupé les premiers emplois. On voulut l'élever dans le négoce, qui seul a rendu considérable cette ville autrefois connue uniquement par la controverse.

Son génie, qui le portait à de plus grandes choses, le fit quitter la maison paternelle dès l'âge de quatorze ans; il servit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marseille; de là il passa en Hollande, servit quelque temps volontaire, et fut blessé au siége de Grave sur la Meuse, ville assez forte que le prince d'Orange depuis roi d'Angleterre reprit sur *Louis XIV*, en 1674. Cherchant ensuite son avancement par-tout où l'espérance le guidait, il s'embarqua en 1675 avec un colonel allemand nommé *Verslin*, qui s'était fait donner par le czar *Alexis*, père de *Pierre*, une commission de lever quelques soldats dans les Pays-Bas, et de les amener au port d'Archangel. Mais quand on y arriva, après avoir essuyé tous les périls de la mer, le

czar *Alexis* n'était plus ; le gouvernement avait changé ; la Ruſſie était troublée : le gouverneur d'Archangel laiſſa long-temps *Verſtin*, *le Fort* et toute ſa troupe dans la plus grande misère, et les menaça de les envoyer au fond de la Sibérie: chacun ſe ſauva comme il put. *Le Fort* manquant de tout alla à Moſcou, et ſe préſenta au réſident de Danemarck, nommé de *Horn*, qui le fit ſon ſecrétaire ; il y apprit la langue ruſſe ; quelque temps après il trouva le moyen d'être préſenté au czar *Pierre*. L'aîné *Ivan* n'était pas ce qu'il lui fallait ; *Pierre* le goûta, et lui donna d'abord une compagnie d'infanterie. A peine *le Fort* avait-il ſervi ; il n'était point ſavant ; il n'avait étudié à fond aucun art, mais il avait beaucoup vu avec le talent de bien voir ; ſa conformité avec le czar était de devoir tout à ſon génie : il ſavait d'ailleurs le hollandais et l'allemand que *Pierre* apprenait, comme les langues de deux nations qui pouvaient être utiles à ſes deſſeins. Tout le rendit agréable à *Pierre ;* il s'attacha à lui ; les plaiſirs commencèrent ſa faveur, et les talens la confirmèrent : il fut confident du plus dangereux deſſein que pût former un czar, celui de ſe mettre en état de caſſer un jour ſans péril la milice ſéditieuſe et barbare des ſtrélitz. Il en avait coûté la vie au grand ſultan ou padiſha *Oſman*, pour avoir voulu réformer les janiſſaires. *Pierre*, tout jeune qu'il était, s'y prit avec plus d'adreſſe qu'*Oſman*. Il forma d'abord dans ſa

maiſon

maiſon de campagne Préobazinsky une compagnie de cinquante de ſes plus jeunes domeſtiques ; quelques enfans de boyards furent choiſis pour en être officiers : mais pour apprendre à ces boyards une ſubordination qu'ils ne connaiſſaient pas, il les fit paſſer par tous les grades, et lui-même en donna l'exemple, ſervant d'abord comme tambour, enſuite ſoldat, ſergent et lieutenant dans la compagnie. Rien n'était plus extraordinaire ni plus utile : les Ruſſes avaient toujours fait la guerre comme nous la feſions du temps du gouvernement féodal, lorſque des ſeigneurs ſans expérience menaient au combat des vaſſaux ſans diſcipline et mal armés ; méthode barbare, ſuffiſante contre des armées pareilles, impuiſſante contre des troupes régulières.

Cette compagnie, formée par le ſeul *Pierre*, fut bientôt nombreuſe, et devint depuis le régiment des gardes préobazinsky. Une autre compagnie formée ſur ce modèle devint l'autre régiment des gardes ſemenousky.

Il y avait déjà un régiment de cinq mille hommes ſur lequel on pouvait compter, formé par le général *Gordon* écoſſais, et compoſé preſque tout entier d'étrangers. *Le Fort*, qui avait porté les armes peu de temps, mais qui était capable de tout, ſe chargea de lever un régiment de douze mille hommes, et il en vint à bout ; cinq colonels furent établis ſous lui ; il

ſe vit tout d'un coup général de cette petite armée, levée en effet contre les ſtrélitz, autant que contre les ennemis de l'Etat.

Ce qu'on doit remarquer, (*u*) et ce qui confond bien l'erreur téméraire de ceux qui prétendent que la révocation de l'édit de Nantes et ſes ſuites avaient coûté peu d'hommes à la France, c'eſt que le tiers de cette armée, appelée régiment, fut compoſé de français réfugiés. *Le Fort* exerça ſa nouvelle troupe, comme s'il n'eût jamais eu d'autre profeſſion.

Pierre voulut voir une des ces images de la guerre, un de ces camps dont l'uſage commençait à s'introduire en temps de paix. On conſtruiſit un fort qu'une partie de ſes nouvelles troupes devait défendre, et que l'autre devait attaquer. La différence entre ce camp et les autres fut qu'au lieu de l'image d'un combat, (*x*) on donna un combat réel, dans lequel il y eut des ſoldats de tués et beaucoup de bleſſés. *Le Fort*, qui commandait l'attaque, reçut une bleſſure conſidérable. Ces jeux ſanglans devaient aguerrir les troupes ; cependant il fallut de longs travaux, et même de longs malheurs pour en venir à bout. Le czar mêla ces fêtes guerrières aux ſoins qu'il ſe donnait pour la marine ; et comme il avait fait *le Fort*

(*u*) Manuſcrits du général *le Fort*.

(*x*) *Ibidem*.

général de terre sans qu'il eût encore commandé, il le fit amiral sans qu'il eût jamais conduit un vaisseau : mais il le voyait digne de l'un et de l'autre. Il est vrai que cet amiral était sans flotte, et que ce général n'avait d'armée que son régiment.

On réformait peu à peu le grand abus du militaire, cette indépendance des boyards, qui amenaient à l'armée les milices de leurs paysans : c'était le véritable gouvernement des Francs, des Huns, des Goths et des Vandales, peuples vainqueurs de l'empire romain dans sa décadence, et qui eussent été exterminés, s'ils avaient eu à combattre les anciennes légions romaines disciplinées, ou des armées telles que celles de nos jours.

Bientôt l'amiral *le Fort* n'eut pas tout-à-fait un vain titre ; il fit construire par des hollandais et des vénitiens des barques longues, et même deux vaisseaux d'environ trente pièces de canon à l'embouchure de la Véronise qui se jette dans le Tanaïs ; ces vaisseaux pouvaient descendre le fleuve, et tenir en respect les Tartares de la Crimée. Les hostilités avec ces peuples se renouvelaient tous les jours. Le czar avait à choisir en 1689 entre la Turquie, la Suède et la Chine, à qui il ferait la guerre. Il faut commencer par faire voir en quels termes il était avec la Chine, et quel fut le premier traité de paix que firent les Chinois.

CHAPITRE VII.

Congrès et traité avec les Chinois. (*y*)

ON doit d'abord ſe repréſenter quelles étaient les limites de l'empire chinois et de l'empire ruſſe. Quand on eſt ſorti de la Sibérie proprement dite, et qu'on a laiſſé loin au midi cent hordes de tartares, calmouks blancs, calmouks noirs, monguls mahométans, monguls nommés idolâtres, on avance vers le cent trentième degré de longitude, et au cinquante-deuxième de latitude ſur le fleuve d'Amur ou d'Amour. Au nord de ce fleuve eſt une grande chaîne de montagnes qui s'étend juſqu'à la mer Glaciale par-delà le cercle polaire. Ce fleuve qui coule, l'eſpace de cinq cents lieues, dans la Sibérie et dans la Tartarie chinoiſe, va ſe perdre après tant de détours dans la mer de Kamshatka. On aſſure qu'à ſon embouchure dans cette mer on pêche quelquefois un poiſſon monſtrueux, beaucoup plus gros que l'hippopotame du Nil, et dont la mâchoire eſt d'un ivoire plus dur et plus parfait. On prétend que cet ivoire feſait

(*y*) Tiré des mémoires envoyés de la Chine, de ceux de Pétersbourg, et des lettres rapportées dans l'hiſtoire de la Chine compilée par du *Halde*.

autrefois un objet de commerce, qu'on le transportait par la Sibérie, et que c'eſt la raiſon pour laquelle on en trouve encore pluſieurs morceaux enfouis dans les campagnes. C'eſt cet ivoire foſſile dont nous avons déjà parlé ; mais on prétend qu'autrefois il y eut des éléphans en Sibérie, et que des tartares vainqueurs des Indes amenèrent dans la Sibérie pluſieurs de ces animaux dont les os ſe ſont conſervés dans la terre.

Ce fleuve d'Amour eſt nommé le fleuve Noir par les Tartares mantchoux, et le fleuve du Dragon par les Chinois.

C'était (z) dans ces pays ſi long-temps inconnus que la Chine et la Ruſſie ſe diſputaient les limites de leurs empires. La Ruſſie poſſédait quelques forts vers le fleuve d'Amour, à trois cents lieues de la grande muraille. Il y eut beaucoup d'hoſtilités entre les Chinois et les Ruſſes au ſujet de ces forts : enfin les deux Etats entendirent mieux leurs intérêts ; l'empereur *Cam-hi* préféra la paix et le commerce à une guerre inutile. Il envoya ſept ambaſſadeurs à Nipchou, l'un de ces établiſſemens. Ces ambaſſadeurs menaient environ dix mille hommes avec eux, en comptant leur eſcorte. C'était-là le faſte aſiatique ; mais ce qui eſt très-remarquable, c'eſt qu'il n'y avait point d'exemple

(z) Mémoires des jéſuites *Pereira* et *Gerbillon*.

dans les annales de l'empire d'une ambaſſade vers une autre puiſſance : ce qui eſt encore unique, c'eſt que les Chinois n'avaient jamais fait de traité de paix depuis la fondation de l'empire. Deux fois ſubjugués par les Tartares, qui les attaquèrent et qui les domptèrent, ils ne firent jamais la guerre à aucun peuple, excepté à quelques hordes, ou bientôt ſubjuguées, ou bientôt abandonnées à elles-mêmes ſans aucun traité. Ainſi cette nation ſi renommée pour la morale ne connaiſſait point ce que nous appelons *droit des gens*, c'eſt-à-dire ces règles incertaines de la guerre et de la paix, ces droits des miniſtres publics, ces formules de traités, les obligations qui en réſultent, les diſputes ſur la préſéance et le point d'honneur.

En quelle langue d'ailleurs les Chinois pouvaient-ils traiter avec les Ruſſes au milieu des déſerts? Deux jéſuites, l'un portugais nommé *Pereira*, l'autre français nommé *Gerbillon*, partis de Pékin avec les ambaſſadeurs chinois, leur applanirent toutes ces difficultés nouvelles, et furent les véritables médiateurs. Ils traitèrent en latin avec un allemand de l'ambaſſade ruſſe, qui ſavait cette langue. Le chef de l'ambaſſade ruſſe était *Gollovin* gouverneur de Sibérie ; il étala une plus grande magnificence que les Chinois, et par-là donna une noble idée de ſon empire à ceux qui s'étaient crus les ſeuls puiſſans ſur la terre. Les deux jéſuites réglèrent

les limites de deux dominations ; elles furent posées à la rivière de Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négociait. Le midi resta aux Chinois, le nord aux Russes. Il n'en coûta à ceux-ci qu'une petite forteresse qui se trouva bâtie au-delà des limites ; on jura une paix éternelle ; et après quelques contestations les Russes et les Chinois la jurèrent (*aa*) au nom du même Dieu en ces termes : *Si quelqu'un a jamais la pensée secrète de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur souverain de toutes choses ; qui connait les cœurs, de punir ces traîtres par une mort précipitée.*

Cette formule, commune à des chinois et à des chrétiens, peut faire connaître deux choses importantes ; la première que le gouvernement chinois n'est ni athée ni idolâtre, comme on l'en a si souvent accusé par des imputations contradictoires ; la seconde que tous les peuples qui cultivent leur raison reconnaissent en effet le même Dieu, malgré tous les égaremens de cette raison mal instruite. Le traité fut rédigé en latin dans deux exemplaires. Les ambassadeurs russes signèrent les premiers la copie qui leur demeura ; et les Chinois signèrent aussi la leur les premiers, selon l'usage des nations de l'Europe qui traitent de couronne à couronne.

(*aa*) 1689, 8 septembre n. st. Mémoires de la Chine ; les colonnes ne furent point élevées, si l'on en croit l'auteur de la nouvelle histoire de Russie.

On obſerva un autre uſage des nations aſiatiques et des premiers âges du monde connu ; le traité fut gravé ſur deux gros marbres qui furent poſés pour ſervir de bornes aux deux empires. Trois ans après, le czar envoya le danois *Ilbrand Ide* en ambaſſade à la Chine, et le commerce établi a ſubſiſté depuis avec avantage juſqu'à une rupture entre la Ruſſie et la Chine, en 1722; mais après cette interruption il a repris une nouvelle vigueur.

CHAPITRE VIII.

EXPEDITION VERS LES PALUS-MEOTIDES. CONQUETE D'AZOPH.

Le czar envoie des jeunes gens s'inſtruire dans les pays étrangers.

Il ne fut pas ſi aiſé d'avoir la paix avec les Turcs : le temps même paraiſſait venu de s'élever ſur leurs ruines. Veniſe, accablée par eux, commençait à ſe relever. Le même *Moroſini*, qui avait rendu Candie aux Turcs, leur prenait le Péloponèſe; et cette conquête lui mérita le ſurnom de *péloponéſiaque*, honneur qui rappelait le temps de la république romaine. L'empereur d'Allemagne *Léopold* avait quelques ſuccès

contre l'empire turc en Hongrie ; et les Polonais repouſſaient au moins les courſes des Tartares de Crimée.

Pierre profita de ces circonſtances pour aguerrir ſes troupes, et pour ſe donner, s'il pouvait, l'empire de la mer Noire. Le général *Gordon* marcha le long du Tanaïs vers Azoph avec ſon grand régiment de cinq mille hommes ; le général *le Fort* avec le ſien de douze mille, un corps de ſtrélitz commandé par *Sheremeto* (*bb*) et 1694.
Shein, originaires de Pruſſe, un corps de coſaques, un grand train d'artillerie : tout fut prêt pour cette expédition.

Cette grande armée s'avance ſous les ordres du maréchal *Sheremeto*, au commencement de l'été 1695, vers Azoph, à l'embouchure du Tanaïs, et à l'extrémité des Palus-Méotides, qu'on nomme aujourd'hui la mer de Zabache. Le czar était à l'armée, mais en qualité de volontaire, voulant long-temps apprendre avant de commander. Pendant la marche on prit d'aſſaut deux tours que les Turcs avaient bâties ſur les deux bords du fleuve.

L'entrepriſe était difficile ; la place aſſez bien fortifiée était défendue par une garniſon nombreuſe. Des barques longues, ſemblables aux ſaïques turques, conſtruites par des vénitiens, et deux petits vaiſſeaux de guerre hollandais,

(*bb*) *Sheremetow* ou *Sheremetof*, ou ſuivant une autre orthographe *Czeremetoff*.

ſortis de la Véroniſe, ne furent pas aſſez tôt prêts, et ne purent entrer dans la mer d'Azoph. Tout commencement éprouve toujours des obſtacles. Les Ruſſes n'avaient point encore fait de ſiége régulier. Cet eſſai ne fut pas d'abord heureux.

Un nommé *Jacob*, natif de Dantzick, dirigeait l'artillerie ſous le commandement du général *Shein*; car on n'avait guère que des étrangers pour principaux artilleurs, pour ingénieurs comme pour pilotes. Ce *Jacob* fut condamné au châtiment des batoques par ſon général *Shein* pruſſien. Le commandement alors ſemblait affermi par ces rigueurs. Les Ruſſes s'y ſoumettaient, malgré leur penchant pour les ſéditions, et après ces châtimens ils ſervaient comme à l'ordinaire. Le dantzickois penſait autrement; il voulut ſe venger; il encloua le canon, ſe jeta dans Azoph, embraſſa la religion muſulmane, et défendit la place avec ſuccès. Cet exemple fait voir que l'humanité qu'on exerce aujourd'hui en Ruſſie eſt préférable aux anciennes cruautés, et retient mieux dans le devoir les hommes qui, avec une éducation heureuſe, ont pris des ſentimens d'honneur. L'extrême rigueur était alors néceſſaire envers le bas peuple : mais quand les mœurs ont changé, l'impératrice *Eliſabeth* a achevé par la clémence l'ouvrage que ſon père commença par les lois. Cette indulgence a été même pouſſée à un

point dont il n'y a point d'exemple dans l'hiſtoire d'aucun peuple. Elle a promis que pendant ſon règne perſonne ne ſerait puni de mort, et a tenu ſa promeſſe. Elle eſt la première ſouveraine qui ait ainſi reſpecté la vie des hommes. Les malfaiteurs ont été condamnés aux mines, aux travaux publics ; leurs châtimens ſont devenus utiles à l'Etat : inſtitution non moins ſage qu'humaine. Par-tout ailleurs on ne ſait que tuer un criminel avec appareil, ſans avoir jamais empêché les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impreſſion peut-être ſur des méchans, pour la plupart fainéans, que la crainte d'un châtiment et d'un travail pénible qui renaiſſent tous les jours.

Pour revenir au ſiége d'Azoph, ſoutenu déſormais par le même homme qui avait dirigé les attaques, on tenta vainement un aſſaut, et après avoir perdu beaucoup de monde, on fut obligé de lever le ſiége.

La conſtance dans toute entrepriſe formait le caractère de *Pierre*. Il conduiſit une armée plus conſidérable encore devant Azoph au printemps de 1696. Le czar *Ivan* ſon frère venait de mourir. Quoique ſon autorité n'eût pas été gênée par *Ivan*, qui n'avait que le nom de czar, elle l'avait toujours été un peu par les bienſéances. Les dépenſes de la maiſon d'*Ivan* retournaient par ſa mort à l'entretien de l'armée ; c'était un ſecours pour un Etat qui n'avait

pas alors d'auſſi grands revenus qu'aujourd'hui. *Pierre* écrivit à l'empereur *Léopold*, aux Etats Généraux, à l'électeur de Brandebourg, pour en obtenir des ingénieurs, des artilleurs, des gens de mer. Il engagea à ſa ſolde des calmouks dont la cavalerie eſt très-utile contre celle des Tartares de Crimée.

Le ſuccès le plus flateur pour le czar fut celui de ſa petite flotte, qui fut enfin complète et bien gouvernée. Elle battit les ſaïques turques envoyées de Conſtantinople, et en prit quelques-unes. Le ſiége fut pouſſé régulièrement par tranchées, non pas tout à fait ſelon notre méthode; les tranchées étaient trois fois plus profondes, et les parapets étaient de hauts remparts. Enfin les aſſiégés rendirent la place,
1696. le 28 juillet, n. ſt. ſans aucun honneur de la guerre, ſans emporter ni armes ni munitions, et ils furent obligés de livrer le transfuge *Jacob* aux aſſiégeans.

Le czar voulut d'abord, en fortifiant Azoph, en le couvrant par des forts, en creuſant un port capable de contenir les plus gros vaiſſeaux, ſe rendre maître du détroit de Caffa, de ce boſphore cimmérien qui donne entrée dans le Pont-Euxin, lieux célébres autrefois par les armemens de *Mithridate*. Il laiſſa trente-deux ſaïques armées devant Azoph, (*cc*) et prépara

(*cc*) Mémoires de *le Fort*.

tout pourformer contre les Turcs une flotte de neuf vaiſſeaux de ſoixante pièces de canon, et de quarante et un, portant depuis trente juſqu'à cinquante pièces d'artillerie. Il exigea que les plus grands ſeigneurs, les plus riches négocians contribuaſſent à cet armement : et croyant que les biens des eccléſiaſtiques devaient ſervir à la cauſe commune, il obligea le patriarche, les évêques, les archimandrites à payer de leur argent cet effort nouveau qu'il feſait pour l'honneur de ſa patrie et pour l'avantage de la chrétienté. On fit faire par les Coſaques des bateaux légers auxquels ils ſont accoutumés, et qui peuvent côtoyer aiſément les rivages de la Crimée. La Turquie devait être alarmée d'un tel armement, le premier qu'on eût jamais tenté ſur les Palus-méotides. Le projet était de chaſſer pour jamais les Tartares et les Turcs de la Crimée, et d'établir enſuite un grand commerce aiſé et libre avec la Perſe par la Géorgie. C'eſt le même commerce que firent autrefois les Grecs à Colchos, et dans cette Cherſonèſe taurique, que le czar ſemblait devoir ſoumettre.

Vainqueur des Turcs et des Tartares, il voulut accoutumer ſon peuple à la gloire comme aux travaux. Il fit entrer à Moſcou ſon armée ſous des arcs de triomphe, au milieu des feux d'artifice et de tout ce qui put embellir cette fête. Les ſoldats qui avaient combattu ſur les

ſaïques vénitiennes contre les Turcs, et qui formaient une troupe ſéparée, marchèrent les premiers. Le maréchal *Sheremeto*, les généraux *Gordon* et *Shein*, l'amiral *le Fort*, les autres officiers généraux précédèrent dans cette pompe le ſouverain, qui diſait n'avoir point encore de rang dans l'armée, et qui, par cet exemple, voulait faire ſentir à toute la nobleſſe qu'il faut mériter les grades militaires pour en jouir.

Ce triomphe ſemblait tenir en quelque choſe des anciens Romains; il leur reſſembla ſur-tout, en ce que les triomphateurs expoſaient dans Rome les vaincus aux regards des peuples, et les livraient quelquefois à la mort; les eſclaves faits dans cette expédition ſuivaient l'armée; et ce *Jacob* qui l'avait trahi était mené dans un chariot ſur lequel on avait dreſſé une potence, à laquelle il fut enſuite attaché après avoir ſouffert le ſupplice de la roue.

On frappa alors la première médaille en Ruſſie. La légende ruſſe eſt remarquable: *Pierre I, empereur de Moſcovie, toujours auguſte.* Sur le revers eſt Azoph avec ces mots, *vainqueur par les flammes et les eaux.*

Pierre était affligé dans ce ſuccès, de ne voir ſes vaiſſeaux et ſes galères de la mer d'Azoph, bâtis que par des mains étrangères. Il avait encore autant d'envie d'avoir un port ſur la mer Baltique que ſur le pont-Euxin.

Il envoya au mois de mars 1697 ſoixante jeunes ruſſes du régiment de *le Fort* en Italie, la plupart à Veniſe, quelques-uns à Livourne, pour y apprendre la marine et la conſtruction des galères ; il en fit partir quarante autres *(dd)* pour s'inſtruire en Hollande de la fabrique et de la manœuvre des grands vaiſſeaux : d'autres furent envoyés en Allemagne, pour ſervir dans les armées de terre, et pour ſe former à la diſcipline allemande. Enfin il réſolut de s'éloigner quelques années de ſes Etats, dans le deſſein d'apprendre à les mieux gouverner. Il ne pouvait réſiſter au violent déſir de s'inſtruire par ſes yeux, et même par ſes mains, de la marine et des arts qu'il voulait établir dans ſa patrie. Il ſe propoſa de voyager inconnu en Danemarck, dans le Brandebourg, en Hollande, à Vienne, à Veniſe et à Rome. Il n'y eut que la France et l'Eſpagne qui n'entraſſent point dans ſon plan ; l'Eſpagne, parce que ces arts qu'il cherchait y étaient alors trop négligés ; et la France, parce qu'ils y régnaient peut-être avec trop de faſte, et que la hauteur de *Louis XIV*, qui avait choqué tant de potentats, convenait mal à la ſimplicité avec laquelle il comptait faire ſes voyages. De plus, il était lié avec la plupart de toutes les puiſſances chez leſquelles il allait,

(*dd*) Manuſcrits du général *le Fort*.

excepté avec la France et avec Rome. Il ſe ſouvenait encore, avec quelque dépit, du peu d'égard que *Louis XIV* avait eu pour l'ambaſſade de 1687, qui n'eut pas autant de ſuccès que de célébrité ; et enfin il prenait déjà le parti d'*Auguſte*, électeur de Saxe, à qui le prince de *Conti* diſputait la couronne de Pologne.

CHAPITRE IX.

Voyages de Pierre le grand.

Le deſſein étant pris de voir tant d'Etats et tant de cours en ſimple particulier, il ſe mit lui-même à la ſuite de trois ambaſſadeurs, comme il s'était mis à la ſuite de ſes généraux à ſon entrée triomphante dans Moſcou.

(*ee*) Les trois ambaſſadeurs étaient le général *le Fort*, le boyard *Alexis Gollovin*, commiſſaire général des guerres et gouverneur de la Sibérie, le même qui avait ſigné le traité d'une paix perpétuelle avec les plénipotentiaires de la Chine ſur les frontières de cet empire, et *Vonitſin*, diak ou ſecrétaire d'Etat, long-temps employé dans les cours étrangères. Quatre premiers ſecrétaires, douze gentilhommes,

(*ee*) Mémoires de Pétersbourg et mémoires de *le Fort*.

deux

deux pages pour chaque ambaſſadeur, une compagnie de cinquante gardes avec leurs officiers, tous du régiment préobazinsky, compoſaient la ſuite principale de cette ambaſſade; il y avait en tout deux cents perſonnes: et le czar, ſe réſervant pour tous domeſtiques un valet de chambre, un homme de livrée et un nain, ſe confondait dans la foule. C'était une choſe inouïe dans l'hiſtoire du monde, qu'un roi de vingt-cinq ans qui abandonnait ſes royaumes pour mieux régner. Sa victoire ſur les Turcs et les Tartares, l'éclat de ſon entrée triomphante à Moſcou, les nombreuſes troupes étrangères affectionnées à ſon ſervice, la mort d'*Ivan* ſon frère, la clôture de la princeſſe *Sophie*, et plus encore le reſpect général pour ſa perſonne, devaient lui répondre de la tranquillité de ſes Etats pendant ſon abſence. Il confia la régence au boyard *Strechnef* et au knès *Romadonoski*, leſquels devaient dans les affaires importantes délibérer avec d'autres boyards.

Les troupes formées par le général *Gordon*, reſtèrent à Moſcou pour aſſurer la tranquillité de la capitale. Les ſtrélitz, qui pouvaient la troubler, furent diſtribués ſur les frontières de la Crimée, pour conſerver la conquête d'Azoph, et pour réprimer les incurſions des Tartares. Ayant ainſi pourvu à tout, il ſe livrait à ſon ardeur de voyager et de s'inſtruire.

Ce voyage ayant été l'occaſion ou le prétexte de la ſanglante guerre qui traverſa ſi long-temps le czar dans tous ſes grands projets, et enfin les ſeconda ; qui détrôna le roi de Pologne *Auguſte*, donna la couronne à *Staniſlas*, et la lui ôta; qui fit du roi de Suède *Charles XII* le premier des conquérans pendant neuf années, et le plus malheureux des rois pendant neuf autres; il eſt néceſſaire, pour entrer dans le détail de ces événemens, de repréſenter ici en quelle ſituation était alors l'Europe.

Le ſultan *Muſtapha II* régnait en Turquie. Sa faible adminiſtration ne feſait de grands efforts, ni contre l'empereur d'Allemagne *Léopold*, dont les armes étaient heureuſes en Hongrie, ni contre le czar qui venait de lui enlever Azoph et qui menaçait le Pont-Euxin, ni même contre Veniſe qui enfin s'était emparée de tout le Péloponèſe.

Jean Sobiesky roi de Pologne, à jamais célèbre par la victoire de Choczim et par la délivrance de Vienne, était mort le 17 juin 1696; et cette couronne était déjà diſputée par *Auguſte* électeur de Saxe qui l'emporta, et par *Armand* prince de *Conti*, qui n'eut que l'honneur d'être élu.

Avril 1697. La Suède venait de perdre et regrettait peu *Charles XI*, premier ſouverain véritablement abſolu dans ce pays, père d'un roi qui le fut

davantage, et avec lequel s'eſt éteint le deſpotiſme. Il laiſſait ſur le trône *Charles XII* ſon fils, âgé de quinze ans. C'était une conjoncture favorable en apparence aux projets du czar; il pouvait s'agrandir ſur le golfe de Finlande et vers la Livonie. Ce n'était pas aſſez d'inquiéter les Turcs ſur la mer Noire; des établiſſemens ſur les Palus-Méotides et vers la mer Caſpienne ne ſuffiſaient pas à ſes projets de marine, de commerce et de puiſſance; la gloire même, que tout réformateur déſire ardemment, n'était ni en Perſe ni en Turquie; elle était dans notre partie de l'Europe, où l'on éterniſe les grands talens en tout genre. Enfin *Pierre* ne voulait introduire dans ſes Etats ni les mœurs turques, ni les perſanes, mais les nôtres.

L'Allemagne en guerre à la fois avec la Turquie et avec la France, ayant pour ſes alliés l'Eſpagne, l'Angleterre et la Hollande contre le ſeul *Louis XIV*, était prête à conclure la paix, et les plénipotentiaires étaient déjà aſſemblés au château de Ryſvick auprès de la Haye.

Ce fut dans ces circonſtances que *Pierre* et ſon ambaſſade prirent leur route, au mois d'avril 1697, par la grande Novogorod. De là on voyagea par l'Eſtonie et par la Livonie, provinces autrefois conteſtées entre les Ruſſes,

les Suédois et les Polonais, et acquiſes enfin à la Suède par la force des armes.

La fertilité de la Livonie, la ſituation de Riga ſa capitale, pouvaient tenter le czar; il eut du moins la curioſité de voir les fortifications des citadelles. Le comte d'*Alberg*, gouverneur de Riga, en prit de l'ombrage; il lui refuſa cette ſatisfaction, et parut témoigner peu d'égard pour l'ambaſſade. Cette conduite ne ſervit pas à refroidir dans le cœur du czar le déſir qu'il pouvait concevoir d'être un jour le maître de ces provinces.

De la Livonie on alla dans la Pruſſe brandebourgeoiſe, dont une partie a été habitée par les anciens Vandales; la Pruſſe polonaiſe avait été compriſe dans la Sarmatie d'Europe; la brandebourgeoiſe était un pays pauvre, mal peuplé, mais où l'électeur, qui ſe fit donner depuis le titre de roi, étalait une magnificence nouvelle et ruineuſe. Il ſe piqua de recevoir l'ambaſſade dans ſa ville de Kœnigsberg avec un faſte royal. On ſe fit de part et d'autre les préſens les plus magnifiques. Le contraſte de la parure françaiſe, que la cour de Berlin affectait, avec les longues robes aſiatiques des Ruſſes, leurs bonnets rehauſſés de perles et de pierreries, leurs cimeterres pendans à la ceinture, fit un effet ſingulier. Le czar était vêtu à l'allemande. Un prince de Géorgie qui était avec lui, vêtu à la mode des Perſans,

étalait une autre ſorte de magnificence ; c'eſt le même qui fut pris à la journée de Nerva, et qui eſt mort en Suède.

Pierre mépriſait tout ce faſte ; il eût été à déſirer qu'il eût également mépriſé ces plaiſirs de table dans leſquels l'Allemagne mettait alors ſa gloire. (*ff*) Ce fut dans un de ces repas trop à la mode alors, auſſi dangereux pour la ſanté que pour les mœurs, qu'il tira l'épée contre ſon favori *le Fort ;* mais il témoigna autant de regret de cet emportement paſſager qu'*Alexandre* en eut du meurtre de *Clitus*. Il demanda pardon à *le Fort :* il diſait qu'il voulait réformer ſa nation, et qu'il ne pouvait pas encore ſe réformer lui-même. Le général *le Fort* dans ſon manuſcrit loue encore plus le fond du caractère du czar qu'il ne blâme cet excès de colère.

L'ambaſſade paſſe par la Poméranie, par Berlin ; une partie prend ſa route par Magdebourg, l'autre par Hambourg, ville que ſon grand commerce rendait déjà puiſſante, mais non pas auſſi opulente et auſſi ſociable qu'elle l'eſt devenue depuis. On tourne vers Minden ; on paſſe la Veſtphalie, et enfin on arrive par Clèves dans Amſterdam.

Le czar ſe rendit dans cette ville quinze jours avant l'ambaſſade ; il logea d'abord dans

(*ff*) Mémoires manuſcrits de *le Fort*.

la maiſon de la compagnie des Indes ; mais bientôt il choiſit un petit logement dans les chantiers de l'amirauté. Il prit un habit de pilote et alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on conſtruiſait alors beaucoup plus de vaiſſeaux encore qu'aujourd'hui. Ce village eſt auſſi grand, auſſi peuplé, auſſi riche et plus propre que beaucoup de villes opulentes. Le czar admira cette multitude d'hommes toujours occupés, l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieuſe à conſtruire un vaiſſeau, et à le munir de tous ſes agrès, et cette quantité incroyable de magaſins et de machines qui rendent le travail plus facile et plus sûr. Le czar commença par acheter une barque, à laquelle il fit de ſes mains un mât briſé ; enſuite il travailla à toutes les parties de la conſtruction d'un vaiſſeau, menant la même vie que les artiſans de Sardam, s'habillant, ſe nourriſſant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuſe borde le village, et dans leſquels on ſcie le ſapin et le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il ſe fit inſcrire dans le nombre des charpentiers ſous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appelait communément *maître Pierre* (*Peterbas*) ; et les ouvriers, d'abord interdits d'avoir un ſouverain pour compagnon, s'y accoutumèrent familièrement.

Tandis qu'il maniait à Sardam le compas et la hache, on lui confirma la nouvelle de la ſciſſion de la Pologne et de la double nomination de l'électeur *Auguſte* et du prince de *Conti*. Le charpentier de Sardam promit auſſitôt trente mille hommes au roi *Auguſte*. Il donnait de ſon attelier des ordres à ſon armée d'Ukraine aſſemblée contre les Turcs.

Ses troupes, commandées par le général *Shein* et par le prince *Dolgorouki*, venaient de remporter une victoire auprès d'Aſoph ſur les Tartares, et même ſur un corps de janiſſaires que le ſultan *Muſtapha* leur avait envoyé. Pour lui, il perfiſtait à s'inſtruire dans plus d'un art; il allait de Sardam à Amſterdam travailler chez le célèbre anatomiſte *Ruyſch;* il feſait des opérations de chirurgie, qui en un beſoin pouvaient le rendre utile à ſes officiers, ou à lui-même. Il s'inſtruiſait de la phyſique naturelle dans la maiſon du bourgmeſtre *Vitſen*, citoyen recommandable à jamais par ſon patriotiſme et par l'emploi de ſes richeſſes immenſes, qu'il prodiguait en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'univers, et frétant des vaiſſeaux à ſes dépens, pour découvrir de nouvelles terres. Juillet 1696.

Peterbas ne ſuſpendit ſes travaux que pour aller voir ſans cérémonie, à Utrecht et à la Haye, *Guillaume*, roi d'Angleterre et ſtathouder

des Provinces-Unies. Le général *le Fort* était ſeul en tiers avec les deux monarques. Il aſſiſta enſuite à la cérémonie de l'entrée de ſes ambaſſadeurs et à leur audience; ils préſentèrent en ſon nom aux députés des Etats ſix cents des plus belles martres zibelines, et les Etats, outre le préſent ordinaire qu'ils leur firent à chacun d'une chaîne d'or et d'une médaille, leur donnèrent trois caroſſes magnifiques. Ils reçurent les premières viſites de tous les ambaſſadeurs plénipotentiaires qui étaient au congrès de Ryſvick, excepté des Français, à qui ils n'avaient pas notifié leur arrivée, non-ſeulement parce que le czar prenait le parti du roi *Auguſte* contre le prince de *Conti*, mais parce que le roi *Guillaume*, dont il cultivait l'amitié, ne voulait point la paix avec la France.

De retour à Amſterdam, il y reprit ſes premières occupations, et acheva de ſes mains un vaiſſeau de ſoixante pièces de canon, qu'il avait commencé, et qu'il fit partir pour Archangel, n'ayant pas alors d'autre port ſur les mers de l'Océan. Non-ſeulement il feſait engager à ſon ſervice des refugiés français, des ſuiſſes, des allemands, mais il feſait partir des artiſans de toute eſpèce pour Moſcou, et n'envoyait que ceux qu'il avait vus travailler lui-même. Il eſt très-peu de métiers et d'arts qu'il n'approfondit dans les détails; il ſe plaiſait

ſur-tout

ſur-tout à réformer les cartes des géographes, qui alors plaçaient au haſard toutes les poſitions des villes et des fleuves de ſes Etats peu connus. On a conſervé la carte ſur laquelle il traça la communication de la mer Caſpienne et de la mer Noire, qu'il avait déjà projetée, et dont il avait chargé un ingénieur allemand, nommé *Brakel*. La jonction de ces deux mers était plus facile que celle de l'Océan et de la Méditerranée, exécutée en France; mais l'idée d'unir la mer d'Azoph et la Caſpienne effrayait alors l'imagination. De nouveaux établiſſemens dans ce pays lui paraiſſaient d'autant plus convenables, que ſes ſuccès lui donnaient de nouvelles eſpérances.

Ses troupes remportaient une victoire contre les Tartares aſſez près d'Azoph, et même, quelques mois après, elles prirent la ville d'Or ou Orkapi, que nous nommons *Précop*. Ce ſuccès ſervit à le faire reſpecter davantage de ceux qui blâmaient un ſouverain d'avoir quitté ſes Etats pour exercer des métiers dans Amſterdam. Ils virent que les affaires du monarque ne ſouffraient pas des travaux du philoſophe voyageur et artiſan. 11 auguſt. 1697.

Il continua dans Amſterdam ſes occupations ordinaires de conſtructeur de vaiſſeaux, d'ingénieur, de géographe, de phyſicien pratique, juſqu'au milieu de janvier 1698, et alors il

partit pour l'Angleterre, toujours à la ſuite de ſa propre ambaſſade.

Le roi *Guillaume* lui envoya ſon yacht et deux vaiſſeaux de guerre. Sa manière de vivre fut la même que celle qu'il s'était preſcrite dans Amſterdam et dans Sardam. Il ſe logea près du grand chantier à Deptfort, et ne s'occupa guère qu'à s'inſtruire. Les conſtructeurs hollandais ne lui avaient enſeigné que leur méthode et leur routine : il connut mieux l'art en Angleterre; les vaiſſeaux s'y bâtiſſaient ſuivant des proportions mathématiques. Il ſe perfectionna dans cette ſcience, et bientôt il en pouvait donner des leçons. Il travailla, ſelon la méthode anglaiſe, à la conſtruction d'un vaiſſeau qui ſe trouva un des meilleurs voiliers de la mer. L'art de l'horlogerie, déjà perfectionné à Londres, attira ſon attention; il en connut parfaitement toute la théorie. Le capitaine et ingénieur *Perri*, qui le ſuivit de Londres en Ruſſie, dit que, depuis la fonderie de canons juſqu'à la filerie de cordes, il n'y eut aucun métier qu'il n'obſervât et auquel il ne mît la main, toutes les fois qu'il etait dans les atteliers.

On trouva bon, pour cultiver ſon amitié, qu'il engageât des ouvriers comme il avait fait en Hollande : mais outre les artiſans il eut ce qu'il n'aurait pas trouvé ſi aiſément à Amſterdam, des mathématiciens. *Ferguſſon*

écoſſais, bon géomètre, ſe mit à ſon ſervice : c'eſt lui qui a établi l'arithmétique en Ruſſie dans les bureaux des finances, où l'on ne ſe ſervait auparavant que de la méthode tartare de compter avec des boules enfilées dans du fil d'archal, méthode qui ſuppléait à l'écriture, mais embarraſſante et fautive, parce qu'après le calcul on ne peut voir ſi on s'eſt trompé. Nous n'avons connu les chiffres indiens dont nous nous ſervons que par les Arabes, au neuvième ſiècle ; l'empire de Ruſſie ne les a reçus que mille ans après : c'eſt le ſort de tous les arts ; ils ont fait lentement le tour du monde. Deux jeunes gens de l'école des mathématiques accompagnèrent *Ferguſſon*, et ce fut le commencement de l'école de marine que *Pierre* établit depuis. Il obſervait et calculait les éclipſes avec *Ferguſſon*. L'ingénieur *Perri*, quoique très-mécontent de n'avoir pas été aſſez récompenſé, avoue que *Pierre* s'était inſtruit dans l'aſtronomie : il connaiſſait bien les mouvemens des corps céleſtes, et même les lois de la gravitation qui les dirige. Cette force ſi démontrée, et avant le grand *Newton* ſi inconnue, par laquelle toutes les planètes pèſent les unes ſur les autres, et qui les retient dans leurs orbites, était déjà familière à un ſouverain de la Ruſſie, tandis qu'ailleurs on ſe repaiſſait de tourbillons chimériques ; et que dans la patrie de *Galilée*, des ignorans

ordonnaient à des ignorans de croire la terre immobile.

Perri partit de ſon côté pour aller travailler à des jonctions de rivières, à des ponts, à des écluſes. Le plan du czar était de faire communiquer par des canaux l'Océan, la mer Caſpienne et la mer Noire.

On ne doit pas omettre que des négocians anglais, à la tête deſquels ſe mit le marquis de *Carmarthen*, amiral, lui donnèrent quinze mille livres ſterling pour obtenir la permiſſion de débiter du tabac en Ruſſie. Le patriarche, par une ſévérité mal entendue, avait proſcrit cet objet de commerce; l'Egliſe ruſſe défendait le tabac comme un péché. *Pierre*, mieux inſtruit, et qui parmi tous les changemens projetés méditait la réforme de l'Egliſe, introduiſit ce commerce dans ſes Etats.

Avant que *Pierre* quittât l'Angleterre, le roi *Guillaume* lui fit donner le ſpectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale. On ne ſe doutait pas alors que le czar en livrerait un jour de véritables contre les Suédois, et qu'il remporterait des victoires ſur la mer Baltique. Enfin *Guillaume* lui fit préſent du vaiſſeau ſur lequel il avait coutume de paſſer en Hollande, nommé le *royal tranſport*, auſſi bien conſtruit que magnifique. *Pierre* retourna ſur ce vaiſſeau en Hollande, à la fin de mai 1698. Il amenait avec lui trois capitaines

de vaiſſeau de guerre, vingt-cinq patrons de vaiſſeau, nommés auſſi capitaines, quarante lieutenans, trente chirurgiens, deux cents cinquante canonniers, et plus de trois cents artiſans. Cette colonie d'hommes habiles en tout genre paſſa de Hollande à Archangel ſur le *royal tranſport*, et de là fut répandue dans les endroits où leurs ſervices étaient néceſſaires. Ceux qui furent engagés à Amſterdam prirent la route de Nerva qui appartenait à la Suède.

Pendant qu'il feſait ainſi tranſporter les arts d'Angleterre et de Hollande dans ſon pays, les officiers qu'il avait envoyés à Rome et en Italie, engageaient auſſi quelques artiſtes. Son général *Sheremeto*, qui était à la tête de ſon ambaſſade en Italie, allait de Rome à Naples, à Veniſe, à Malthe; et le czar paſſa à Vienne avec les autres ambaſſadeurs. Il avait à voir la diſcipline guerrière des Allemands, après les flottes anglaiſes, et les atteliers de Hollande. La politique avait encore autant de part au voyage que l'inſtruction. L'empereur était l'allié néceſſaire du czar contre les Turcs. *Pierre* vit *Léopold* incognito. Les deux monarques s'entretinrent debout pour éviter les embarras du cérémonial.

Il n'y eut rien de marqué dans ſon ſéjour à Vienne, que l'ancienne fête de l'*hôte* et de l'*hôteſſe*, que *Léopold* renouvela pour lui, et

qui n'avait point été en uſage pendant ſon règne. Cette fête, qui ſe nomme *Wirthſchafft*, ſe célèbre de cette manière. L'empereur eſt l'hôtelier, l'impératrice l'hôtelière, le roi des Romains, les archiducs, les archiducheſſes ſont d'ordinaire les aides, et reçoivent dans l'hôtellerie toutes les nations vêtues à la plus ancienne mode de leur pays : ceux qui ſont appelés à la fête tirent au ſort des billets. Sur chacun eſt écrit le nom de la nation et de la condition qu'on doit repréſenter. L'un a un billet de mandarin chinois, l'autre de mirza tartare, de ſatrape perſan, ou de ſénateur romain ; une princeſſe tire un billet de jardinière ou de laitière ; un prince eſt payſan ou ſoldat. On forme des danſes convenables à tous ces caractères. L'hôte, l'hôteſſe et ſa famille ſervent à table. Telle eſt l'ancienne inſtitution : (*gg*) mais dans cette occaſion le roi des Romains *Joſeph* et la comteſſe de *Traun* repréſentèrent les anciens Egyptiens ; l'archiduc *Charles* et la comteſſe de *Valſtein* figuraient les Flamands du temps de *Charles-Quint*. L'archiducheſſe *Marie-Eliſabeth*, et le comte de *Traun* étaient en tartares ; l'archiducheſſe *Joſéphine* avec le comte de *Vorkla* étaient à la perſane ; l'archiducheſſe *Marianne* et le prince *Maximilien* de Hanovre, en payſans de la Nord-

(*gg*) Manuſcrits de Pétersbourg et de *le Fort*.

Hollande. *Pierre* s'habilla en payſan de Friſe, et on ne lui adreſſa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toujours du grand czar de Ruſſie. Ce ſont de très-petites particularités; mais ce qui rappelle les anciennes mœurs, peut à quelques égards mériter qu'on en parle.

Pierre était prêt à partir de Vienne pour aller achever de s'inſtruire à Veniſe, lorſqu'il eut la nouvelle d'une révolte qui troublait ſes Etats.

CHAPITRE X.

CONJURATION PUNIE.

Milice des ſtrélitz abolie. Changemens dans les uſages, dans les mœurs, dans l'Etat et dans l'Egliſe.

Il avait pourvu à tout en partant, et même aux moyens de réprimer une rébellion. Ce qu'il feſait de grand et d'utile pour ſon pays, fut la cauſe même de cette révolte.

De vieux boyards à qui les anciennes coutumes étaient chères, des prêtres à qui les nouvelles paraiſſaient des ſacrilèges, commencèrent les troubles. L'ancien parti de la princeſſe *Sophie* ſe réveilla. Une de ſes ſœurs,

dit-on, renfermée avec elle dans le même monaſtère, ne ſervit pas peu à exciter les eſprits : on repréſentait de tous côtés combien il était à craindre que des étrangers ne vinſſent inſtruire la nation. (*hh*) Enfin qui le croirait ? la permiſſion que le czar avait donnée de vendre du tabac dans ſon empire, malgré le clergé, fut un des grands motifs des ſéditieux. La ſuperſtition, qui dans toute la terre eſt un fléau ſi funeſte et ſi cher aux peuples, paſſa du peuple ruſſe aux ſtrélitz répandus ſur les frontières de la Lithuanie : ils s'aſſemblèrent, ils marchèrent vers Moſcou, dans le deſſein de mettre *Sophie* ſur le trône, et de fermer le retour à un czar qui avait violé les uſages en oſant s'inſtruire chez les étrangers. Le corps commandé par *Shein* et par *Gordon*, mieux diſcipliné qu'eux, les battit à quinze lieues de Moſcou : mais cette ſupériorité d'un général étranger ſur l'ancienne milice, dans laquelle pluſieurs bourgeois de Moſcou étaient enrôlés, irrita encore la nation.

Septemb. 1698. Pour étouffer ces troubles, le czar part ſecrètement de Vienne, paſſe par la Pologne, voit incognito le roi *Auguſte*, avec lequel il prend déjà des meſures pour s'agrandir du côté de la mer Baltique. Il arrive enfin à Moſcou, et ſurprend tout le monde par ſa

(*hh*) Manuſcrits de *le Fort*.

préſence : il récompenſe les troupes qui ont vaincu les ſtrélitz : les priſons étaient pleines de ces malheureux. Si leur crime était grand, le châtiment le fut auſſi. Leurs chefs, pluſieurs officiers et quelques prêtres furent condamnés à la mort ; (*ii*) quelques-uns furent roués, deux femmes enterrées vives. On pendit autour des murailles de la ville, et on fit périr dans d'autres ſupplices deux mille ſtrélitz ; (*kk*) leurs corps reſtèrent deux jours expoſés ſur les grands chemins, et ſur-tout autour du monaſtère où réſidaient les princeſſes *Sophie* et *Eudoxe*. On érigea des colonnes de pierre où le crime et le châtiment furent gravés. Un très-grand nombre qui avaient leurs femmes et leurs enfans à Moſcou furent diſperſés avec leur famille dans la Sibérie, dans le royaume d'Aſtracan, dans le pays d'Azoph : par-là du moins leur punition fut utile à l'Etat ; ils ſervirent à défricher et à peupler des terres qui manquaient d'habitans et de culture.

Peut-être ſi le czar n'avait pas eu beſoin d'un exemple terrible, il eût fait travailler aux ouvrages publics une partie des ſtrélitz qu'il fit exécuter, et qui furent perdus pour

(*ii*) Mémoires du capitaine et ingénieur *Perri*, employé en Ruſſie par *Pierre le grand*. Manuſcrits de *le Fort*.

(*kk*) Manuſcrits de *le Fort*.

lui et pour l'Etat; la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup, ſur-tout dans un pays où la population demandait tous les ſoins d'un légiſlateur : il crut devoir étonner et ſubjuguer pour jamais l'eſprit de la nation par l'appareil et par la multitude des ſupplices. Le corps entier des ſtrélitz, qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'aurait oſé ſeulement diminuer, fut caſſé à perpétuité, et leur nom aboli. Ce grand changement ſe fit ſans la moindre réſiſtance, parce qu'il avait été préparé. Le ſultan des Turcs, *Oſman*, comme on l'a déjà remarqué, fut dépoſé dans le même ſiècle et égorgé, pour avoir laiſſé ſeulement ſoupçonner aux janiſſaires qu'il voulait diminuer leur nombre. *Pierre* eut plus de bonheur, ayant mieux pris ſes meſures. Il ne reſta de toute cette grande milice des ſtrélitz que quelques faibles régimens qui n'étaient plus dangereux, et qui cependant, conſervant encore leur ancien eſprit, ſe révoltèrent dans Aſtracan, en 1705, mais furent bientôt réprimés.

12 mars 1699, n. ſt. Autant *Pierre* avait déployé de ſévérité dans cette affaire d'Etat, autant il montra d'humanité quand il perdit, quelque temps après, ſon favori *le Fort*, qui mourut d'une mort prématurée à l'âge de quarante-ſix ans. Il l'honora d'une pompe funèbre telle qu'on en fait aux grands ſouverains. Il aſſiſta lui-même au convoi une pique à la main, marchant après les

capitaines au rang de lieutenant qu'il avait pris dans le grand régiment du général, enseignant à la fois à sa noblesse à respecter le mérite et les grades militaires.

On connut après la mort de *le Fort* que les changemens préparés dans l'Etat ne venaient pas de lui, mais du czar. Il s'était confirmé dans ses projets par les conversations avec *le Fort*, mais il les avait tous conçus, et il les exécuta sans lui.

Dès qu'il eut détruit les strélitz, il établit des régimens réguliers sur le modèle allemand; ils eurent des habits courts et uniformes, au lieu de ces jaquettes incommodes dont ils étaient vêtus auparavant : l'exercice fut plus régulier.

Les gardes préobazinski étaient déjà formés : ce nom leur venait de cette première compagnie de cinquante hommes que le czar jeune encore avait exercée dans la retraite de Préobazinski, du temps que sa sœur *Sophie* gouvernait l'Etat; et l'autre régiment des gardes était aussi établi.

Comme il avait passé lui-même par les plus bas grades militaires, il voulut que les fils de ses boyards et de ses knès commençassent par être soldats avant d'être officiers. Il en mit d'autres sur sa flotte à Véronise et vers Azoph, et il fallut qu'ils fissent l'apprentissage de matelot. On n'osait refuser un maître qui

avait donné l'exemple. Les Anglais et les Hollandais travaillaient à mettre cette flotte en état, à conſtruire des écluſes, à établir des chantiers où l'on pût carener les vaiſſeaux à ſec, à reprendre le grand ouvrage de la jonction du Tanaïs et du Volga, abandonné par l'allemand *Brakel*. Dès-lors les réformes dans ſon conſeil d'Etat, dans les finances, dans l'Egliſe, dans la ſociété même furent commencées.

Les finances étaient à peu-près adminiſtrées comme en Turquie. Chaque boyard payait pour ſes terres une ſomme convenue qu'il levait ſur ſes payſans ſerfs; le czar établit pour ſes receveurs des bourgeois, des bourgmeſtres qui n'étaient pas aſſez puiſſans pour s'arroger le droit de ne payer au tréſor public que ce qu'ils voudraient. Cette nouvelle adminiſtration des finances fut ce qui lui coûta le plus de peine; il fallut eſſayer de plus d'une méthode avant de ſe fixer.

La réforme dans l'Egliſe, qu'on croit partout difficile et dangereuſe, ne le fut point pour lui. Les patriarches avaient quelquefois combattu l'autorité du trône, ainſi que les ſtrélitz; *Nicon* avec audace; *Joachim*, un des ſucceſſeurs de *Nicon*, avec foupleſſe. Les évêques s'étaient arrogé le droit du glaive, celui de condamner à des peines afflictives et à la mort, droit contraire à l'eſprit de la religion et au gouvernement: cette uſurpation ancienne

leur fut ôtée. Le patriarche *Adrien* étant mort à la fin du siècle, *Pierre* déclara qu'il n'y en aurait plus. Cette dignité fut entièrement abolie : les grands biens affectés au patriarchat furent réunis aux finances publiques qui en avaient besoin. Si le czar ne se fit pas chef de l'Eglise russe, comme les rois de la Grande-Bretagne le sont de l'Eglise anglicane, il en fut en effet le maître absolu, parce que les synodes n'osaient ni désobéir à un souverain despotique, ni disputer contre un prince plus éclairé qu'eux.

Il ne faut que jeter les yeux sur le préambule de l'édit de ses règlemens ecclésiastiques donné en 1721, pour voir qu'il agissait en législateur et en maître. *Nous nous croirions coupable d'ingratitude envers le Très-Haut si, après avoir réformé l'ordre militaire et le civil, nous négligions l'ordre spirituel, &c. A ces causes, suivant l'exemple des plus anciens rois dont la piété est célèbre, nous avons pris sur nous le soin de donner de bons règlemens au clergé.* Il est vrai qu'il établit un synode pour faire exécuter ses lois ecclésiastiques ; mais les membres du synode devaient commencer leur ministère par un serment dont lui-même avait écrit et signé la formule : ce serment était celui de l'obéissance : en voici les termes : *Je jure d'être fidèle et obéissant serviteur et sujet à mon naturel et véritable souverain, aux augustes successeurs qu'il lui plaira de nommer,*

en vertu du pouvoir inconteſtable qu'il en a. Je reconnais qu'il eſt le juge ſuprême de ce collége ſpirituel ; je jure par le Dieu qui voit tout, que j'entends et que j'explique ce ſerment dans toute la force et le ſens que les paroles préſentent à ceux qui le liſent ou qui l'écoutent. Ce ſerment eſt encore plus fort que celui de ſuprématie en Angleterre. Le monarque ruſſe n'était pas, à la vérité, un des pères du ſynode, mais il dictait leurs lois ; il ne touchait point à l'encenſoir, mais il dirigeait les mains qui le portaient.

En attendant ce grand ouvrage, il crut que dans ſes Etats, qui avaient beſoin d'être peuplés, le célibat des moines était contraire à la nature et au bien public. L'ancien uſage de l'Egliſe ruſſe eſt que les prêtres ſéculiers ſe marient au moins une fois ; ils y ſont même obligés : et autrefois quand ils avaient perdu leur femme, ils ceſſaient d'être prêtres : mais une multitude de jeunes gens et de jeunes filles, qui font vœu dans un cloître d'être inutiles et de vivre aux dépens d'autrui, lui parut dangereuſe ; il ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, c'eſt-à-dire, dans un âge où cette tentation ne prend preſque jamais, et il défendit qu'on y reçût à quelque âge que ce fût un homme revêtu d'un emploi public.

Ce règlement a été aboli depuis lui, lorſqu'on a cru devoir plus de condeſcendance

aux monaſtères : mais pour la dignité de patriarche elle n'a jamais été rétablie, les grands revenus du patriarchat ayant été employés au payement des troupes.

Ces changemens excitèrent d'abord quelques murmures ; un prêtre écrivit que *Pierre* était l'antechriſt, parce qu'il ne voulait point de patriarche : et l'art de l'imprimerie, que le czar encourageait, ſervit à faire imprimer contre lui des libelles : mais auſſi un autre prêtre répondit que ce prince ne pouvait être l'antechriſt, parce que le nombre de 666 ne ſe trouvait pas dans ſon nom, et qu'il n'avait point le ſigne de la bête. Les plaintes furent bientôt réprimées. *Pierre* en effet donna bien plus à ſon Egliſe qu'il ne lui ôta ; car il rendit peu à peu le clergé plus régulier et plus ſavant. Il a fondé à Moſcou trois colléges, où l'on apprend les langues, et où ceux qui ſe deſtinaient à la prêtriſe étaient obligés d'étudier.

Une des réformes les plus néceſſaires était l'abolition ou du moins l'adouciſſement de quatre grands carêmes ; ancien aſſujettiſſement de l'Egliſe grecque, auſſi pernicieux pour ceux qui travaillent aux ouvrages publics, et ſurtout pour les ſoldats, que le fut l'ancienne ſuperſtition des Juifs de ne point combattre le jour du ſabbat. Auſſi le czar diſpenſa-t-il au

moins ſes troupes et ſes ouvriers de ces carêmes, dans leſquels d'ailleurs, s'il n'était pas permis de manger, il était d'uſage de s'enivrer. Il les diſpenſa même de l'abſtinence les jours maigres ; les aumôniers de vaiſſeau et de régiment furent obligés d'en donner l'exemple, et le donnèrent ſans répugnance.

Le calendrier était un objet important. L'année fut autrefois réglée dans tous les pays de la terre par les chefs de la religion ; non-ſeulement à cauſe des fêtes, mais parce qu'anciennement l'aſtronomie n'était guère connue que des prêtres. L'année commençait au premier de ſeptembre chez les Ruſſes ; il ordonna que déſormais l'année commencerait au premier de janvier, comme dans notre Europe. Ce changement fut indiqué pour l'année 1700 à l'ouverture du ſiècle, qu'il fit célébrer par un jubilé et par de grandes ſolennités. La populace admirait comment le czar avait pu changer le cours du ſoleil. Quelques obſtinés, perſuadés que DIEU avait créé le monde en ſeptembre, continuèrent leur ancien ſtyle : mais il changea dans les bureaux, dans les chancelleries et bientôt dans tout l'empire. *Pierre* n'adoptait pas le calendrier grégorien que les mathématiciens anglais rejetaient, et qu'il faudra bien un jour recevoir dans tous les pays.

Depuis le cinquième ſiècle, temps auquel on

on avait connu l'usage des lettres, on écrivait sur des rouleaux, soit d'écorce, soit de parchemin, et ensuite sur du papier. Le czar fut obligé de donner un édit par lequel il était ordonné de n'écrire que selon notre usage.

La réforme s'étendit à tout. Les mariages se fesaient auparavant comme dans la Turquie et dans la Perse, où l'on ne voit celle qu'on épouse que lorsque le contrat est signé, et qu'on ne peut plus s'en dédire. Cet usage est bon chez des peuples où la polygamie est établie, et où les femmes sont renfermées; il est mauvais pour les pays où l'on est réduit à une femme, et où le divorce est rare.

Le czar voulut accoutumer sa nation aux mœurs et aux coutumes des nations chez lesquelles il avait voyagé, et dont il avait tiré tous les maîtres qui instruisaient alors la sienne.

Il était utile que les Russes ne fussent point vêtus d'une autre manière que ceux qui leur enseignaient les arts; la haine contre les étrangers étant trop naturelle aux hommes, et trop entretenue par la différence des vêtemens. L'habit de cérémonie, qui tenait alors du polonais, du tartare et de l'ancien hongrois, était, comme on l'a dit, très-noble; mais l'habit des bourgeois et du bas peuple ressemblait à ces jaquettes plissées vers la ceinture, qu'on donne encore à certains pauvres dans quelques-uns de nos hôpitaux. En général la

robe fut autrefois le vêtement de toutes les nations ; ce vêtement demandait moins de façon et moins d'art : on laiſſait croître ſa barbe par la même raiſon. Le czar n'eut pas de peine à introduire l'habit de nos nations, et la coutume de ſe rafer à ſa cour : mais le peuple fut plus difficile; on fut obligé d'impoſer une taxe ſur les habits longs et ſur les barbes. On ſuſpendait aux portes de la ville des modèles de juſtaucorps : on coupait les robes et les barbes à qui ne voulait pas payer. Tout cela s'exécutait gaiement, et cette gaieté même prévint les ſéditions.

L'attention de tous les légiſlateurs fut toujours de rendre les hommes ſociables ; mais pour l'être, ce n'eſt pas aſſez d'être raſſemblés dans une ville, il faut ſe communiquer avec politeſſe : cette communication adoucit partout les amertumes de la vie. Le czar introduiſit les *aſſemblées*, en italien *ridotti*, mot que les gazetiers ont traduit par le terme impropre de *redoute*. Il fit inviter à ces aſſemblées les dames avec leurs filles habillées à la mode des nations méridionales de l'Europe : il donna même des règlemens pour ces petites fêtes de ſociété. Ainſi juſqu'à la civilité de ſes ſujets, tout fut ſon ouvrage et celui du temps.

Pour mieux faire goûter ces innovations, il abolit le mot de *golut*, *eſclave*, dont les Ruſſes ſe ſervaient quand ils voulaient parler aux

czars, et quand ils préſentaient des requêtes; il ordonna qu'on ſe ſervît du mot de *raad* qui ſignifie *ſujet*. Ce changement n'ôta rien à l'obéiſſance, et devait concilier l'affection. Chaque mois voyait un établiſſement ou un changement nouveau. Il porta l'attention juſqu'à faire placer ſur le chemin de Moſcou à Véroniſe des poteaux peints qui ſervaient de colonnes militaires de verſte en verſte, c'eſt-à-dire, à la diſtance de ſept cents cinquante pas, et fit conſtruire des eſpèces de caravanſerails de vingt verſtes en vingt verſtes.

En étendant ainſi ſes ſoins ſur le peuple, ſur les marchands, ſur les voyageurs; il voulut mettre quelque pompe dans ſa cour, haïſſant le faſte dans ſa perſonne, et le croyant néceſſaire aux autres. Il inſtitua l'ordre de Saint-André (*ll*) à l'imitation de ces ordres dont toutes les cours de l'Europe ſont remplies. *Gollovin*, ſucceſſeur de *le Fort* dans la dignité de grand-amiral, fut le premier chevalier de cet ordre. On regarda l'honneur d'y être admis comme une grande récompenſe. C'eſt un avertiſſement qu'on porte ſur ſoi d'être reſpecté par le peuple; cette marque d'honneur ne coûte rien à un ſouverain, et flatte l'amour propre d'un ſujet, ſans le rendre puiſſant.

Tant d'innovations utiles, étaient reçues

(*ll*) 10 ſeptembre 1698. On ſuit toujours le nouveau ſtyle.

avec applaudiſſement de la plus ſaine partie de la nation, et les plaintes des partiſans des anciennes mœurs étaient étouffées par les acclamations des hommes raiſonnables.

Pendant que *Pierre* commençait cette création dans l'intérieur de ſes Etats, une trêve avantageuſe avec l'empire turc le mettait en liberté d'étendre ſes frontières d'un autre côté. *Muſtapha II*, vaincu par le prince *Eugène* à la bataille de Zenta, en 1697, ayant perdu la Morée conquiſe par les Vénitiens, et n'ayant pu défendre Azoph, fut obligé de faire la paix avec tous ſes vainqueurs; elle fut conclue à Carlovitz entre Petervaradin et Salankemen, lieux devenus célèbres par ſes défaites. Témiſvar fut la borne des poſſeſſions allemandes et des domaines ottomans. Kaminieck fut rendu aux Polonais; la Morée et quelques villes de la Dalmatie priſes par les Vénitiens leur reſtèrent pour quelque temps; et *Pierre I* demeura maître d'Azoph et de quelques forts conſtruits dans les environs. Il n'était guère poſſible au czar de s'agrandir du côté des Turcs dont les forces, auparavant diviſées et maintenant réunies, ſeraient tombées ſur lui. Ses projets de marine étaient trop grands pour les Palus-Méotides. Les établiſſemens ſur la mer Caſpienne ne comportaient pas une flotte guerrière: il tourna donc ſes deſſeins vers la mer Baltique, ſans abandonner la marine du Tanaïs et du Volga.

26 janv. 1699.

CHAPITRE XI.

Guerre contre la Suède. Bataille de Nerva.

Il s'ouvrait alors une grande ſcène vers les frontières de la Suède. Une des principales cauſes de toutes les révolutions qui arrivèrent de l'Ingrie juſqu'à Dreſde, et qui déſolèrent tant d'Etats pendant dix-huit années, fut l'abus du pouvoir ſuprême dans *Charles XI*, roi de Suède, père de *Charles XII*. On ne peut trop répéter ce fait; il importe à tous les trônes et à tous les peuples. Preſque toute la Livonie avec l'Eſtonie entière avait été abandonnée par la Pologne au roi de Suède *Charles XI*, qui ſuccéda à *Charles X*, préciſément pendant le traité d'Oliva : elle fut cédée, comme c'eſt l'uſage, ſous la réſerve de tous ſes priviléges. *Charles XI* les reſpecta peu. *Jean Reginold Patkul*, gentilhomme livonien, vint à Stockholm en 1692, à la tête de ſix députés de la province, porter aux pieds du trône des plaintes reſpectueuſes et fortes : (*mm*) pour toute réponſe 1700. 1700.

(*mm*) *Norberg*, chapelain et confeſſeur de *Charles XII*, dit dans ſon hiſtoire, *qu'il eut l'inſolence de ſe plaindre des vexations, et qu'on le condamna à perdre l'honneur et la vie.* C'eſt parler en prêtre de deſpotiſme. Il eût dû ſavoir qu'on ne peut ôter l'honneur à un citoyen qui fait ſon devoir.

on mit les ſix députés en priſon, et on condamna *Patkul* à perdre *l'honneur et la vie* : il ne perdit ni l'un ni l'autre ; il s'évada, et reſta quelque temps dans le pays de Vaud en Suiſſe. Lorſque depuis, il apprit qu'*Auguſte*, électeur de Saxe, avait promis, à ſon avénement au trône de Pologne, de recouvrer les provinces arrachées au royaume, il courut à Dreſde repréſenter la facilité de reprendre la Livonie, et de ſe venger ſur un roi de dix-ſept ans des conquêtes de ſes ancêtres.

Dans le même temps le czar *Pierre* penſait à ſe ſaiſir de l'Ingrie et de la Carélie. Les Ruſſes avaient autrefois poſſédé ces provinces. Les Suédois s'en étaient emparés par le droit de la guerre, dans le temps des faux *Démétrius* : ils les avaient conſervées par des traités. Une nouvelle guerre et de nouveaux traités pouvaient les donner à la Ruſſie. *Patkul* alla de Dreſde à Moſcou ; et animant deux monarques à ſa propre vengeance, il cimenta leur union, et hâta leurs préparatifs pour ſaiſir tout ce qui eſt à l'orient et au midi de la Finlande.

Préciſément dans le même temps, le nouveau roi de Danemarck, *Frédéric IV*, ſe liguait avec le czar et le roi de Pologne contre le jeune *Charles*, qui ſemblait devoir ſuccomber. *Patkul* eut la ſatisfaction d'aſſiéger les Suédois dans Riga,

capitale de la Livonie, et de preſſer le ſiége en qualité de général major.

Le czar fit marcher environ ſoixante mille hommes vers l'Ingrie. Il eſt vrai que dans cette grande armée il n'y avait guère que douze mille ſoldats bien aguerris qu'il avait diſciplinés lui-même, tels que ſes deux régimens des gardes et quelques autres ; le reſte était des milices mal armées ; il y avait quelques coſaques et des tartares circaſſiens : mais il traînait après lui cent quarante-cinq pièces de canon. Il mit le ſiége devant Nerva, petite ville en Ingrie qui a un port commode ; et il était très-vraiſemblable que la place ſerait bientôt emportée. Septemb 1700.

Toute l'Europe ſait comment *Charles XII*, n'ayant pas dix-huit ans accomplis, alla attaquer tous ſes ennemis l'un après l'autre, deſcendit dans le Danemarck, finit la guerre de Danemarck en moins de ſix ſemaines, envoya du ſecours à Riga, en fit lever le ſiége, et marcha aux Ruſſes devant Nerva au milieu des glaces, au mois de novembre.

Le czar, comptant ſur la priſe de la ville, était allé à Novogorod, amenant avec lui ſon favori *Menzikoff*, alors lieutenant dans la compagnie des bombardiers du régiment préobazinsky, devenu depuis feld-maréchal et prince, homme dont la ſingulière fortune mérite qu'on en parle ailleurs avec plus d'étendue. 18 nov.

Pierre laiſſa ſon armée et ſes inſtructions pour le ſiége au prince de *Croi*, originaire de Flandre, qui depuis peu était paſſé à (*nn*) ſon ſervice. Le prince *Dolgorouki* fut le commiſſaire de l'armée. La jalouſie entre ces deux chefs, et l'abſence du czar, furent en partie cauſe de la défaite inouie de Nerva. *Charles XII*
1700. ayant débarqué à Pernau en Livonie avec ſes troupes, au mois d'octobre, s'avance au nord à Revel, défait dans ces quartiers un corps avancé des Ruſſes. Il marche et en bat encore un autre. Les fuyards retournent au camp devant Nerva, et y portent l'épouvante. Cependant on était déjà au mois de novembre. Nerva, quoique mal aſſiégée, était près de ſe rendre. Le jeune roi de Suède n'avait pas alors avec lui neuf mille hommes, et ne pouvait oppoſer que dix pièces d'artillerie à cent quarante-cinq canons, dont les retranchemens des Ruſſes étaient bordés. Toutes les relations de ce temps-là, tous les hiſtoriens ſans exception, font monter l'armée ruſſe devant Nerva à quatre-vingts mille combattans. Les mémoires qu'on m'a fait tenir diſent ſoixante, d'autres quarante mille; quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que *Charles* n'en avait pas neuf mille, et que cette journée eſt une de celles qui prouvent que les grandes

(*nn*) Voyez l'hiſtoire de *Charles XII*.

victoires

victoires ont souvent été remportées par le plus petit nombre depuis la bataille d'Arbelles. 1700.

Charles ne balança pas à attaquer, avec sa petite troupe, cette armée si supérieure ; et, profitant d'un vent violent et d'une grosse neige que ce vent portait contre les Russes, il fondit dans leurs retranchemens à l'aide de quelques pièces de canon avantageusement postées. Les Russes n'eurent pas le temps de se reconnaître au milieu de ce nuage de neige qui leur donnait au visage, foudroyés par les canons qu'ils ne voyaient pas, et n'imaginant point quel petit nombre ils avaient à combattre. 30 nov.

Le duc de *Croi* voulut donner des ordres, et le prince *Dolgorouki* ne voulut pas les recevoir. Les officiers russes se soulèvent contre les officiers allemands ; ils massacrent le secrétaire du duc, le colonel *Lyon* et plusieurs autres. Chacun quitte son poste ; le tumulte, la confusion, la terreur panique se répandent dans toute l'armée. Les troupes suédoises n'eurent alors à tuer que des hommes qui fuyaient. Les uns coururent se jeter dans la rivière de Nerva, et une foule de soldats y fut noyée ; les autres abandonnaient leurs armes et se mettaient à genoux devant les Suédois. Le duc de *Croi*, le général *Allard*, les officiers allemands, qui craignaient plus les Russes soulevés contre eux que les Suédois, vinrent se rendre au comte *Steinbock* ; le roi de Suède, maître de

1700. toute l'artillerie, voit trente mille vaincus à ſes pieds, jetant les armes, défilant devant lui nue tête. Le knès *Dolgorouki* et tous les autres généraux moſcovites ſe rendent à lui comme les généraux allemands ; et ce ne fut qu'après s'être rendus qu'ils apprirent qu'ils avaient été vaincus par huit mille hommes. Parmi les priſonniers ſe trouva le fils du roi de Géorgie qui fut envoyé à Stockholm ; on l'appelait *Mitelleski*, *Czarovitz*, fils du czar : ce qui eſt une nouvelle preuve que ce titre de czar ou tzar, ne tirait point ſon origine des céſars romains.

Du côté de *Charles XII* il n'y eut guère que douze cents ſoldats de tués dans cette bataille. Le journal du czar, qu'on m'a envoyé de Pétersbourg, dit qu'en comptant les ſoldats qui périrent au ſiége de Nerva et dans la bataille, et qui ſe noyèrent dans leur fuite, on ne perdit que ſix mille hommes. L'indiſcipline et la terreur firent donc tout dans cette journée. Les priſonniers de guerre étaient quatre fois plus nombreux que les vainqueurs ; et, ſi on en croit *Norberg*, (*oo*) le comte *Piper*, qui fut depuis priſonnier des Ruſſes, leur reprocha qu'à cette bataille le nombre des priſonniers avait excédé huit fois celui de l'armée ſuédoiſe. Si ce fait était vrai, les Suédois auraient fait

(*oo*) Page 439, tome premier, édition in-4°. à la Haie.

ſoixante-douze mille priſonniers. On voit par- 1707.
là combien il eſt rare d'être inſtruit des détails. Ce qui eſt inconteſtable et ſingulier, c'eſt que le roi de Suède permit à la moitié des ſoldats ruſſes de s'en retourner déſarmés, et à l'autre moitié de repaſſer la rivière avec leurs armes. Cette étrange confiance rendit au czar des troupes qui, étant enfin diſciplinées, devinrent redoutables. (*pp*)

Tous les avantages qu'on peut tirer d'une bataille gagnée, *Charles XII* les eut, magaſins immenſes, bateaux de tranſport chargés de proviſions, poſtes évacués ou pris, tout le pays à la diſcrétion des Suédois; voilà quel fut le fruit de la victoire. Nerva délivrée, les débris des Ruſſes ne ſe montrant pas, toute la contrée ouverte juſqu'à Pleskou, le czar parut ſans reſſource pour ſoutenir la guerre; et le roi de Suède, vainqueur en moins d'une année des monarques de Danemarck, de Pologne et de Ruſſie, fut regardé comme le premier homme de l'Europe, dans un âge où les autres n'oſent encore prétendre à la réputation. Mais *Pierre*, qui dans ſon caractère avait une conſtance inébranlable, ne fut découragé dans aucun de ſes projets.

(*pp*) Le chapelain *Norberg* prétend qu'après la bataille de Nerva le grand turc écrivit auſſitôt une lettre de félicitation au roi de Suède en ces termes: *Le ſultan baſſa par la grâce de Dieu au roi Charles XII*, &c. La lettre eſt datée de l'ère de la création du monde.

1700. Un évêque de Ruſſie compoſa une prière (*qq*) à St *Nicolas*, au ſujet de cette défaite; on la récita dans la Ruſſie. Cette pièce, qui fait voir l'eſprit du temps et de quelle ignorance *Pierre* a tiré ſon pays, diſait que les enragés et épouvantables Suédois étaient des ſorciers: on s'y plaignait d'avoir été abandonné par St *Nicolas*. Les évêques ruſſes d'aujourd'hui n'écriraient pas de pareilles pièces; et, ſans faire tort à St *Nicolas*, on s'aperçut bientôt que c'était à *Pierre* qu'il fallait s'adreſſer.

CHAPITRE XII.

Reſſources après la bataille de Nerva; ce déſaſtre entièrement réparé. Conquête de Pierre auprès de Nerva même. Ses travaux dans ſon empire. La perſonne qui fut depuis impératrice, priſe dans le ſac d'une ville. Succès de Pierre; ſon triomphe à Moſcou. (*rr*)

Le czar, ayant quitté ſon armée devant Nerva, ſur la fin de novembre 1700, pour ſe concerter avec le roi de Pologne, apprit en chemin la

(*qq*) Elle eſt imprimée dans la plupart des journaux et des pièces de ce temps-là, et ſe trouve dans l'hiſtoire de *Charles XII*, roi de Suède.

(*rr*) Tiré tout entier, ainſi que les ſuivans, du journal de *Pierre le grand*, envoyé de Pétersbourg.

victoire des Suédois. Sa conſtance était auſſi inébranlable que la valeur de *Charles XII* était intrépide et opiniâtre. Il différa ſes conférences avec *Auguſte* pour apporter un prompt remède au déſordre des affaires. Les troupes diſperſées ſe rendirent à la grande Novogorod, et de là à Pleskou ſur le lac Peipus. 1701.

C'était beaucoup de ſe tenir ſur la défenſive après un ſi rude échec : Je ſais bien, diſait-il, que les Suédois ſeront long-temps ſupérieurs, mais enfin ils nous apprendront à les vaincre.

Pierre, après avoir pourvu aux premiers beſoins, après avoir ordonné par-tout des levées, court à Moſcou faire fondre du canon. Il avait perdu tout le ſien devant Nerva ; on manquait de bronze : il prend les cloches des égliſes et des monaſtères. Ce trait ne marquait pas de ſuperſtition, mais auſſi il ne marquait pas d'impiété. On fabrique donc avec des cloches cent gros canons, cent quarante-trois pièces de campagne, depuis trois juſqu'à ſix livres de balle, des mortiers, des obus ; il les envoie à Pleskou. Dans d'autres pays un chef ordonne, et on exécute ; mais alors il fallait que le czar fît tout par lui-même. Tandis qu'il hâte ces préparatifs, il négocie avec le roi de Danemarck qui s'engage à lui fournir trois régimens de pied, et trois de cavalerie ; engagement que ce roi n'oſa remplir.

A peine ce traité eſt-il ſigné, qu'il revole vers 27 février.

1701. le théâtre de la guerre ; il va trouver le roi *Auguſte* à Birzen ſur les frontières de Courlande et de Lithuanie. Il fallait fortifier ce prince dans la réſolution de ſoutenir la guerre contre *Charles XII* ; il fallait engager la diète polonaiſe dans cette guerre. On ſait aſſez qu'un roi de Pologne n'eſt que le chef d'une république. Le czar avait l'avantage d'être toujours obéi ; mais un roi de Pologne, un roi d'Angleterre, et aujourd'hui un roi de Suède, négocient toujours avec leurs ſujets. *Patkul* et les polonais partiſans de leur roi aſſiſtèrent à ces conférences. *Pierre* promit des ſubſides et vingt mille ſoldats. La Livonie devait être rendue à la Pologne, en cas que la diète voulût s'unir à ſon roi et l'aider à recouvrer cette province ; mais les propoſitions du czar firent moins d'effet ſur la diète que la crainte. Les Polonais redoutaient à la fois de ſe voir gênés par les Saxons et par les Ruſſes, et ils redoutaient encore plus *Charles XII*. Ainſi le plus nombreux parti conclut à ne point ſervir ſon roi, et à ne point combattre.

Les partiſans du roi de Pologne s'animèrent contre la faction contraire ; et enfin, de ce qu'*Auguſte* avait voulu rendre à la Pologne une grande province, il en réſulta dans ce royaume une guerre civile.

Pierre n'avait donc dans le roi *Auguſte* qu'un allié peu puiſſant, et dans les troupes ſaxonnes

qu'un faible ſecours. La crainte qu'inſpirait par-tout *Charles XII*, réduiſait *Pierre* à ne ſe ſoutenir que par ſes propres forces. 1701.

Ayant couru de Moſcou en Courlande pour s'aboucher avec *Auguſte*, il revole de Courlande à Moſcou pour hâter l'accompliſſement de ſes promeſſes. Il fait en effet marcher le prince *Repnin* avec quatre mille hommes vers Riga, ſur les bords de la Duna où les Saxons étaient retranchés. 1 mars.

Cette terreur commune augmenta, quand *Charles*, paſſant la Duna, malgré les Saxons campés avantageuſement ſur le bord oppoſé, eut remporté une victoire complète; quand, ſans attendre un moment, il eut ſoumis la Courlande, qu'on le vit avancer en Lithuanie, et que la faction polonaiſe, ennemie d'*Auguſte*, fut encouragée par le vainqueur. Juillet.

Pierre n'en ſuivit pas moins tous ſes deſſeins. Le général *Patkul*, qui avait été l'ame des conférences de Birzen, et qui avait paſſé à ſon ſervice, lui fourniſſait des officiers allemands, diſciplinait ſes troupes, et lui tenait lieu du général *le Fort*; il perfectionnait ce que l'autre avait commencé. Le czar fourniſſait des relais à tous les officiers, et même aux ſoldats allemands, ou livoniens, ou polonais, qui venaient ſervir dans ſes armées; il entrait dans les détails de leur armure, de leur habillement, de leur ſubſiſtance.

1701. Aux confins de la Livonie et de l'Eſtonie, et à l'occident de la province de Novogorod, eſt le grand lac Peipus qui reçoit du midi de la Livonie la rivière Vélika, et duquel ſort au ſeptentrion la rivière de Naiova qui baigne les murs de cette ville de Nerva, près de laquelle les Suédois avaient remporté leur célèbre victoire. Ce lac a trente de nos lieues communes de long ; tantôt douze, tantôt quinze de large : il était néceſſaire d'y entretenir une flotte, pour empêcher les vaiſſeaux ſuédois d'inſulter la province de Novogorod, pour être à portée d'entrer ſur leurs côtes, mais ſur-tout pour former des matelots. *Pierre*, pendant toute l'année 1701, fit conſtruire ſur ce lac cent demi-galères qui portaient environ cinquante hommes chacune ; d'autres barques furent armées en guerre ſur le lac Ladoga. Il dirigea lui-même tous les ouvrages, et fit manœuvrer ſes nouveaux matelots. Ceux qui avaient été employés, en 1697, ſur les Palus-Méotides, l'étaient alors près de la Baltique. Il quittait ſouvent ces ouvrages pour aller à Moſcou, et dans ſes autres provinces, affermir toutes les innovations commencées, et en faire de nouvelles.

Les princes qui ont employé le loiſir de la paix à conſtruire des ouvrages publics, ſe ſont fait un nom ; mais que *Pierre*, après l'infortune de Nerva, s'occupât à joindre par des

canaux la mer Baltique, la mer Caſpienne et le Pont-Euxin, il y a là plus de gloire véritable que dans le gain d'une bataille. Ce fut en 1702 qu'il commença à creuſer ce profond canal qui va du Tanaïs au Volga. D'autres canaux devaient faire communiquer par des lacs le Tanaïs avec la Duna, dont la mer Baltique reçoit les eaux à Riga; mais ce ſecond projet était encore fort éloigné, puiſque *Pierre* était bien loin d'avoir Riga en ſa puiſſance. 1701.

Charles dévaſtait la Pologne, et *Pierre* feſait venir de Pologne et de Saxe à Moſcou des bergers et des brebis pour avoir des laines, avec leſquelles on pût fabriquer de bons draps; il établiſſait des manufactures de linge, des papeteries; on feſait venir par ſes ordres des ouvriers en fer, en laiton, des armuriers, des fondeurs; les mines de la Sibérie étaient fouillées. Il travaillait à enrichir ſes Etats et à les défendre.

Charles pourſuivait le cours de ſes victoires, et laiſſait vers les Etats du czar aſſez de troupes pour conſerver, à ce qu'il croyait, toutes les poſſeſſions de la Suède. Le deſſein était déjà pris de détrôner le roi *Auguſte*, et de pourſuivre enſuite le czar juſqu'à Moſcou avec ſes armes victorieuſes.

Il y eut quelques petits combats cette année entre les Ruſſes et les Suédois. Ceux-ci ne furent pas toujours ſupérieurs, et dans les

rencontres même où ils avaient l'avantage, les Ruſſes s'aguerriſſaient. Enfin, un an après la bataille de Nerva, le czar avait déjà des troupes ſi bien diſciplinées, qu'elles vainquirent un des meilleurs généraux de *Charles*.

1702. *Pierre* était à Pleskou, et de-là il envoyait de tous côtés des corps nombreux pour attaque
11 janv. quer les Suédois. Ce ne fut point un étranger, mais un ruſſe qui les défit. Son général *Sheremetof* enleva près de Derpt, ſur les frontières de la Livonie, pluſieurs quartiers au général ſuédois *Slipenbak*, par une manœuvre habile, et enſuite le battit lui-même. On gagna pour la première fois des drapeaux ſuédois au nombre de quatre, et c'était beaucoup alors.

Les lacs de Peipus et de Ladoga furent quelque temps après des théâtres de batailles navales; les Suédois y avaient le même avantage que ſur terre, celui de la diſcipline et d'un long uſage; cependant les Ruſſes combattirent quelquefois avec ſuccès ſur leurs
Mai. demi-galères; et, dans un combat général ſur le lac Peipus, le feld-maréchal *Sheremetof* prit une frégate ſuédoiſe.

C'était par ce lac Peipus que le czar tenait continuellement la Livonie et l'Eſtonie en alarme: ſes galères y débarquaient ſouvent pluſieurs régimens; on ſe rembarquait quand le ſuccès n'était pas favorable; et s'il l'était, on pourſuivait ſes avantages. On battit deux

fois les Suédois dans ces quartiers auprès de Derpt, tandis qu'ils étaient victorieux partout ailleurs. 1702. Juin et juillet.

Les Ruſſes dans toutes ces actions étaient toujours ſupérieurs en nombre : c'eſt ce qui fit que *Charles XII*, qui combattait ſi heureuſement ailleurs, ne s'inquiéta jamais des ſuccès du czar ; mais il dut conſidérer que ce grand nombre s'aguerriſſait tous les jours, et qu'il pouvait devenir formidable pour lui-même.

Pendant qu'on ſe bat ſur terre et ſur mer vers la Livonie, l'Ingrie et l'Eſtonie, le czar apprend qu'une flotte ſuédoiſe eſt deſtinée pour aller ruiner Archangel ; il y marche : on eſt étonné d'entendre qu'il eſt ſur les bords de la mer Glaciale, tandis qu'on le croit à Moſcou. Il met tout en état de défenſe, prévient la deſcente, trace lui-même le plan d'une citadelle nommée la nouvelle Duina, poſe la première pierre, retourne à Moſcou, et de là vers le théâtre de la guerre. Juillet.

Charles avançait en Pologne, mais les Ruſſes avançaient en Ingrie et en Livonie. Le maréchal *Sheremetof* va à la rencontre des Suédois, commandés par *Slipenbak ;* il lui livre bataille auprès de la petite rivière d'Embac et la gagne : il prend ſeize drapeaux et vingt canons. *Norberg* met ce combat au premier

1702. décembre 1701, et le journal de *Pierre le grand* le place au dix-neuf juillet 1702.

Auguſte. Il avance ; il met tout à contribution ; il prend la petite ville de Marienbourg ſur les confins de la Livonie et de l'Ingrie. Il y a dans le Nord beaucoup de villes de ce nom ; mais celle-ci, quoiqu'elle n'exiſte plus, eſt cependant plus célèbre que toutes les autres par l'aventure de l'impératrice *Catherine*.

Cette petite ville s'étant rendue à diſcrétion, les Suédois, ſoit par inadvertance, ſoit à deſſein, mirent le feu aux magaſins. Les Ruſſes irrités détruiſirent la ville, et emmenèrent en captivité tout ce qu'ils trouvèrent d'habitans. Il y avait parmi eux une jeune livonienne, élevée chez le miniſtre luthérien du lieu, nommé *Gluk;* elle fut du nombre des captifs ; c'eſt celle-là même qui devint depuis la ſouveraine de ceux qui l'avaient priſe, et qui a gouverné les Ruſſes ſous le nom d'impératrice *Catherine*.

On avait vu auparavant des citoyennes ſur le trône ; rien n'était plus commun en Ruſſie, et dans tous les royaumes de l'Aſie, que les mariages des ſouverains avec leurs ſujettes : mais qu'une étrangère, priſe dans les ruines d'une ville ſaccagée, ſoit devenue la ſouveraine abſolue de l'empire où elle fut amenée captive, c'eſt ce que la fortune et le mérite

n'ont fait voir que cette fois dans les annales du monde. 1702.

La ſuite de ce ſuccès ne ſe dément point en Ingrie ; la flotte des demi-galères ruſſes ſur le lac Ladoga contraignit celle des Suédois de ſe retirer à Vibourg à une extrémité de ce grand lac : de là ils purent voir à l'autre bout le ſiége de la forteresſe de Notebourg, que le czar fit entreprendre par le général *Sheremetof*. C'était une entrepriſe bien plus importante qu'on ne penſait ; elle pouvait donner une communication avec la mer Baltique, objet conſtant des deſſeins de *Pierre*.

Notebourg était une place très-forte, bâtie dans une île du lac Ladoga, et qui, dominant ſur ce lac, rendait ſon poſſeſſeur maître du cours de la Néva qui tombe dans la mer ; elle fut battue nuit et jour depuis le dix-huit ſeptembre juſqu'au douze octobre. Enfin les Ruſſes montèrent à l'aſſaut par trois brèches. La garniſon ſuédoiſe était réduite à cent ſoldats en état de ſe défendre ; et, ce qui eſt bien étonnant, ils ſe défendirent, et ils obtinrent ſur la brèche même une capitulation honorable ; encore le colonel *Slipenbak*, qui commandait dans la place, ne voulut ſe rendre qu'à condition qu'on lui permettrait de faire 16 octob. venir deux officiers ſuédois du poſte le plus voiſin pour examiner les brèches, et pour rendre compte au roi ſon maître que quatre-

1702. vingt-trois combattans qui reſtaient alors, et cent cinquante-ſix bleſſés ou malades, ne s'étaient rendus à une armée entière que quand il était impoſſible de combattre plus long-temps et de conſerver la place. Ce trait ſeul fait voir à quels ennemis le czar avait à faire, et de quelle néceſſité avaient été pour lui ſes efforts et ſa diſcipline militaire.

Il diſtribua des médailles d'or aux officiers et récompenſa tous les ſoldats ; mais auſſi il en fit punir quelques-uns qui avaient fui à un aſſaut : leurs camarades leur crachèrent au viſage, et enſuite les arquebusèrent pour joindre la honte au ſupplice.

Notebourg fut réparé ; ſon nom fut changé en celui de *Shluſſelbourg*, *ville de la clef*, parce que cette place eſt la clef de l'Ingrie et de la Finlande. Le premier gouverneur fut ce même *Menzikoff* qui était devenu un très-bon officier, et qui s'étant ſignalé mérita cet honneur. Son exemple encourageait quiconque avait du mérite ſans naiſſance.

17 déc. Après cette campagne de 1702, le czar voulut que *Sheremetof* et tous les officiers qui s'étaient diſtingués entraſſent en triomphe dans Moſcou. Tous les priſonniers faits dans cette campagne marchèrent à la ſuite des vainqueurs ; on portait devant eux les drapeaux et les étendards des Suédois, avec le pavillon de la frégate priſe ſur le lac Peipus. *Pierre*

travailla lui-même aux préparatifs de la pompe, comme il avait travaillé aux entrepriſes qu'elle célébrait.

Ces ſolennités devaient inſpirer l'émulation, ſans quoi elles euſſent été vaines. *Charles* les dédaignait, et depuis le jour de Nerva il mépriſait ſes ennemis, et leurs efforts et leurs triomphes.

CHAPITRE XIII.

REFORME A MOSCOU.

Nouveaux ſuccès. Fondation de Pétersbourg. Pierre prend Nerva, &c.

Le peu de ſéjour que le czar fit à Moſcou, au commencement de l'hiver 1703, fut employé à faire exécuter tous ſes nouveaux règlemens, et à perfectionner le civil ainſi que le militaire ; ſes divertiſſemens même furent conſacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduiſait parmi ſes ſujets. C'eſt dans cette vue qu'il fit inviter tous les boyards et les dames aux noces d'un de ſes bouffons : il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On ſervit un repas tel qu'on le feſait au ſeizième ſiècle. (*ss*) Une 1703.

(*ss*) Tiré du journal de *Pierre le grand.*

1703. ancienne ſuperſtition ne permettait pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux ; cette coutume fut ſévèrement obſervée le jour de la fête. Les Ruſſes ne buvaient point de vin autrefois, mais de l'hydromel et de l'eau-de-vie ; il ne permit pas ce jour-là d'autre boiſſon : on ſe plaignit en vain, il répondait en raillant : „ Vos ancêtres en uſaient ainſi ; les uſages „ anciens ſont toujours les meilleurs. „ Cette plaiſanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préféraient toujours le temps paſſé au préſent, ou du moins à décréditer leurs murmures : et il y a encore des nations qui auraient beſoin d'un tel exemple.

Un établiſſement plus utile fut celui d'une imprimerie en caractères ruſſes et latins, dont tous les inſtrumens avaient été tirés de Hollande, et où l'on commença dès-lors à imprimer des traductions ruſſes de quelques livres ſur la morale et les arts. *Ferguſſon* établit des écoles de géométrie, d'aſtronomie, de navigation.

Une fondation non moins néceſſaire fut celle d'un vaſte hôpital, non pas de ces hôpitaux qui encouragent la fainéantiſe et qui perpétuent la misère, mais tel que le czar en avait vu dans Amſterdam, où l'on fait travailler les vieillards et les enfans, et où quiconque eſt renfermé devient utile.

Il

Il établit plusieurs manufactures ; et dès qu'il eut mis en mouvement tous les nouveaux arts auxquels il donnait naissance dans Moscou, il courut à Véronise, et il y fit commencer deux vaisseaux de quatre-vingts pièces de canon, avec de longues caisses exactement fermées sous les varangues, pour élever le vaisseau et le faire passer sans risque au-dessus des barres et des bancs de sable qu'on rencontre près d'Azoph ; industrie à peu-près semblable à celle dont on se sert en Hollande pour franchir le Pampus. 1703.

Ayant préparé ses entreprises contre les Turcs, il revole contre les Suédois ; il va voir les vaisseaux qu'il fesait construire dans les chantiers d'Olonitz, entre le lac Ladoga et celui d'Onega. Il avait établi dans cette ville des fabriques d'armes ; tout y respirait la guerre, tandis qu'il fesait fleurir à Moscou les arts de la paix : une source d'eaux minérales, découvertes depuis dans Olonitz, augmenta sa célébrité. D'Olonitz il alla fortifier Shlusselbourg. 30 mars.

Nous avons déjà dit qu'il avait voulu passer par tous les grades militaires : il était lieutenant des bombardiers sous le prince *Menzikof*, avant que ce favori eût été fait gouverneur de Shlusselbourg. Il prit alors la place de capitaine et servit sous le maréchal *Sheremetof*.

1703. Il y avait une fortereſſe importante près du lac Ladoga, nommée Nianz ou Nya, près de la Néva. Il était néceſſaire de s'en rendre maître, pour s'aſſurer ſes conquêtes et pour favoriſer ſes deſſeins. Il fallut l'aſſiéger par terre et empêcher que les ſecours ne vinſſent par eau. Le czar ſe chargea lui-même de conduire des barques chargées de ſoldats et
12 mai. d'écarter les convois des Suédois. *Sheremetof* conduiſit les tranchées ; la citadelle ſe rendit. Deux vaiſſeaux ſuédois abordèrent trop tard pour la ſecourir ; le czar les attaqua avec ſes barques et s'en rendit maître. Son journal porte que pour récompenſe de ce ſervice *le capitaine des bombardiers fut créé chevalier de l'ordre de Saint-André, par l'amiral Gollovin, premier chevalier de l'ordre.*

Après la priſe du fort de Nya, il réſolut enfin de bâtir ſa ville de Pétersbourg, à l'embouchure de la Néva ſur le golfe de Finlande.

Les affaires du roi *Auguſte* étaient ruinées ; les victoires conſécutives des Suédois en Pologne avaient enhardi le parti contraire, et ſes amis mêmes l'avaient forcé de renvoyer au czar environ vingt mille ruſſes dont ſon armée était fortifiée. Ils prétendaient par ce ſacrifice ôter aux mécontens le prétexte de ſe joindre au roi de Suède : mais on ne déſarme ſes ennemis que par la force, et on les

enhardit par la faibleſſe. Ces vingt mille hommes, que *Patkul* avait diſciplinés, ſervirent utilement dans la Livonie et dans l'Ingrie pendant qu'*Auguſte* perdait ſes Etats. Ce renfort, et ſur-tout la poſſeſſion de Nya, mirent le czar en état de fonder ſa nouvelle capitale. 1703.

Ce fut donc dans ce terrain déſert et marécageux, qui ne communique à la terre ferme que par un ſeul chemin, qu'il jeta (*tt*) les premiers fondemens de Pétersbourg, au ſoixantième degré de latitude, et au quarante-quatrième et demi de longitude. Les débris de quelques baſtions de Nianz furent les premières pierres de cette fondation. On commença par élever un petit fort dans une des îles qui eſt aujourd'hui au milieu de la ville. Les Suédois ne craignaient pas cet établiſſement dans un marais où les grands vaiſſeaux ne pouvaient aborder ; mais bientôt après ils virent les fortifications s'avancer, une ville ſe former, et enfin la petite île de Cronſlot, qui eſt devant la ville, devenir en 1704 une fortereſſe imprenable, ſous le canon de laquelle les plus grandes flottes peuvent être à l'abri.

Ces ouvrages, qui ſemblaient demander un temps de paix, s'exécutaient au milieu de

(*tt*) 1703, 27 mai, jour de la Pentecôte, fondation de Pétersbourg.

1703. la guerre ; et des ouvriers de toute eſpèce venaient de Moſcou, d'Aſtracan, de Caſan, de l'Ukraine, travailler à la ville nouvelle. La difficulté du terrain qu'il fallut raffermir et élever, l'éloignement des ſecours, les obſtacles imprévus qui renaiſſaient à chaque pas en tout genre de travail, enfin les maladies épidémiques qui enlevèrent un nombre prodigieux de manœuvres, rien ne découragea le fondateur ; il eut une ville en cinq mois de temps. Ce n'était qu'un aſſemblage de cabanes avec deux maiſons de briques, entourées de remparts, et c'était tout ce qu'il fallait alors ; la conſtance et le temps ont fait le reſte. Il n'y avait encore que cinq mois que
Novemb. Pétersbourg était fondée, lorſqu'un vaiſſeau hollandais y vint trafiquer ; le patron reçut des gratifications, et les Hollandais apprirent bientôt le chemin de Pétersbourg.

Pierre, en dirigeant cette colonie, la mettait en ſureté tous les jours par la priſe des poſtes voiſins. Un colonel ſuédois, nommé *Croniort*, s'était poſté ſur la rivière Seſtra, et menaçait
9 juillet. la ville naiſſante. *Pierre* court à lui avec ſes deux régimens des gardes, le défait et lui fait repaſſer la rivière. Ayant ainſi mis ſa ville en
Septemb. ſureté, il va à Olonitz commander la conſtruction de pluſieurs petits vaiſſeaux, et retourne à Pétersbourg ſur une frégate qu'il a fait conſtruire avec ſix bâtimens de tranſport, en attendant qu'on achève les autres.

Dans ce temps-là même il tend toujours la main au roi de Pologne ; il lui envoie douze mille hommes d'infanterie, et un ſubſide de trois cents mille roubles, qui ſont plus de quinze cents mille francs de notre monnaie. Nous avons déjà remarqué qu'il n'avait qu'environ cinq millions de roubles de revenu ; les dépenſes pour ſes flottes, pour ſes armées, pour tous ſes nouveaux établiſſemens, devaient l'épuiſer. Il avait fortifié preſque à la fois Novogorod, Pleskou, Kiovie, Smolensko, Azoph, Archangel. Il fondait une capitale. Cependant il avait encore de quoi ſecourir ſon allié d'hommes et d'argent. Le hollandais *Corneille le Bruyn*, qui voyageait vers ce temps-là en Ruſſie, et avec qui *Pierre* s'entretint, comme il feſait avec tous les étrangers, rapporte que le czar lui dit qu'il avait encore trois cents mille roubles de reſte dans ſes coffres, après avoir pourvu à tous les frais de la guerre. 1703. Novemb.

Pour mettre ſa ville naiſſante de Pétersbourg hors d'inſulte, il va lui-même ſonder la profondeur de la mer, aſſigne l'endroit où il doit élever le fort de Cronſlot, en fait un modèle en bois, et laiſſe à *Menzikoff* le ſoin de faire exécuter l'ouvrage ſur ſon modèle. De là il va paſſer l'hiver à Moſcou pour y établir inſenſiblement tous les changemens qu'il fait dans les lois, dans les mœurs, dans les uſages. Il Novemb.

règle ſes finances, et y met un nouvel ordre; il preſſe les ouvrages entrepris ſur la Véroniſe, dans Azoph, dans un port qu'il établiſſait ſur les Palus-Méotides ſous le fort de Taganrok.

1704. Janvier. La Porte alarmée lui envoya un ambaſſadeur pour ſe plaindre de tant de préparatifs; il répondit qu'il était le maître dans ſes Etats, comme le grand ſeigneur dans les ſiens, et que ce n'était point enfreindre la paix que de rendre la Ruſſie reſpectable ſur le Pont-Euxin.

30 mars. Retourné à Pétersbourg, il trouve ſa nouvelle citadelle de Cronſlot fondée dans la mer, et achevée; il la garnit d'artillerie. Il fallait, pour s'affermir dans l'Ingrie, et pour réparer entièrement la diſgrâce eſſuyée devant Nerva, prendre enfin cette ville. Tandis qu'il fait les préparatifs de ce ſiége, une petite flotte de brigantins ſuédois paraît ſur le lac Peipus, pour s'oppoſer à ſes deſſeins. Les demi-galères ruſſes vont à ſa rencontre, l'attaquent et la prennent toute entière; elle portait quatre-vingt-dix-huit canons. Alors on aſſiége Nerva

Avril. par terre et par mer; et, ce qui eſt plus ſingulier, on aſſiége en même temps la ville de Derpt en Eſtonie.

Qui croirait qu'il y eût une univerſité dans Derpt? *Guſtave-Adolphe* l'avait fondée, et elle n'avait pas rendu la ville plus célèbre. Derpt n'eſt connue que par l'époque de ces deux

siéges. *Pierre* va incessamment de l'un à l'autre 1704.
presser les attaques et diriger toutes les opérations. Le général suédois *Slipenbak* était auprès de Derpt avec environ deux mille cinq cents hommes.

Les assiégés attendaient le moment où il allait jeter du secours dans la place. *Pierre* imagina une ruse de guerre dont on ne se sert pas assez. Il fait donner à deux régimens d'infanterie, et à un de cavalerie, des uniformes, des étendards, des drapeaux suédois. Ces prétendus suédois attaquent les tranchées. Les Russes feignent de fuir ; la garnison trompée par l'apparence fait une sortie : alors les faux attaquans et les attaqués se réunissent, ils fondent sur la garnison dont la moitié est 27 juin.
tuée, et l'autre moitié rentre dans la ville. *Slipenbak* arrive bientôt en effet pour la secourir, et il est entièrement battu. Enfin Derpt est contrainte de capituler au moment que 23 juillet.
Pierre allait donner un assaut général.

Un assez grand échec que le czar reçoit en même temps sur le chemin de sa nouvelle ville de Pétersbourg, ne l'empêche ni de continuer à bâtir sa ville, ni de presser le siége de Nerva. Il avait, comme on l'a vu, envoyé des troupes et de l'argent au roi *Auguste* qu'on détrônait; ces deux secours furent également inutiles. Les Russes, joints aux Lithuaniens du parti d'*Auguste*, furent absolument défaits en 31 juillet.

1704. Courlande, par le général ſuédois *Levenhaupt*. Si les vainqueurs avaient dirigé leurs efforts vers la Livonie et l'Ingrie, ils pouvaient ruiner les travaux du czar, et lui faire perdre tout le fruit de ſes grandes entrepriſes. *Pierre* minait chaque jour l'avant-mur de la Suède, et *Charles* ne s'y oppoſait pas aſſez : il cherchait une gloire moins utile et plus brillante.

Dès le 12 juillet 1704, un ſimple colonel ſuédois, à la tête d'un détachement, avait fait élire un nouveau roi par la nobleſſe polonaiſe dans le champ d'élection, nommé *Kolo*, près de Varſovie. Un cardinal primat du royaume, et pluſieurs évêques, ſe ſoumettaient aux volontés d'un prince luthérien, malgré toutes les menaces et les excommunications du pape : tout cédait à la force. Perſonne n'ignore comment fut faite l'élection de *Staniſlas Leczinsky*, et comment *Charles XII* le fit reconnaître dans une grande partie de la Pologne.

Pierre n'abandonna pas le roi détrôné ; il redoubla ſes ſecours à meſure qu'il fut plus malheureux ; et, pendant que ſon ennemi feſait des rois, il battait les généraux ſuédois en détail dans l'Eſtonie, dans l'Ingrie, courait au ſiége de Nerva, et feſait donner des aſſauts. Il y avait trois baſtions fameux, du moins par leurs noms ; on les appelait *la victoire*, *l'honneur* et *la gloire*. Le czar les emporta tous

tous trois, l'épée à la main. Les aſſiégeans entrent dans la ville, la pillent et y exercent toutes les cruautés qui n'étaient que trop ordinaires entre les Suédois et les Ruſſes. 1704.

Pierre donna alors un exemple qui dut lui concilier les cœurs de ſes nouveaux ſujets; il court de tous côtés pour arrêter le pillage et le maſſacre, arrache des femmes des mains des ſoldats; et ayant tué deux de ces emportés qui n'obéiſſaient pas à ſes ordres, il entre à l'hôtel-de-ville, où les citoyens ſe réfugiaient en foule; là, poſant ſon épée ſanglante ſur la table; » Ce n'eſt pas du ſang des habitans, » dit-il, que cette épée eſt teinte, mais du » ſang de mes ſoldats, que j'ai verſé pour » vous ſauver la vie. » 20 aug.

N. B. Les chapitres précédens et tous les ſuivans ſont tirés du journal de *Pierre le grand*, et des mémoires envoyés de Pétersbourg, confrontés avec tous les autres mémoires.

CHAPITRE XIV.

Toute l'Ingrie demeure à Pierre le grand, tandis que Charles XII triomphe ailleurs. Elévation de Menzikoff. Pétersbourg en ſureté. Deſſeins toujours exécutés malgré les victoires de Charles.

1704. MAITRE de toute l'Ingrie, *Pierre* en conféra le gouvernement à *Menzikoff*, et lui donna le titre de prince et le rang de général major. L'orgueil et le préjugé pouvaient ailleurs trouver mauvais qu'un garçon pâtiſſier devînt général, gouverneur et prince ; mais *Pierre* avait déjà accoutumé ſes ſujets à ne ſe pas étonner de voir donner tout aux talens, et rien à la ſeule nobleſſe. *Menzikoff*, tiré de ſon premier état dans ſon enfance par un haſard heureux qui le plaça dans la maiſon du czar, avait appris pluſieurs langues, s'était formé aux affaires et aux armes, et ayant ſu d'abord ſe rendre agréable à ſon maître, il ſut ſe rendre néceſſaire ; il hâtait les travaux de Pétersbourg; on y bâtiſſait déjà pluſieurs maiſons de briques et de pierres, un arſenal, des magaſins ; on achevait les fortifications : les palais ne ſont venus qu'après.

Pierre était à peine établi dans Nerva, qu'il offrit de nouveaux ſecours au roi de Pologne détrôné : il promit encore des troupes, outre les douze mille hommes qu'il avait déjà envoyés ; et en effet il fit partir pour les frontières de la Lithuanie le général *Repnin*, avec ſix mille hommes de cavalerie et ſix mille d'infanterie. Il ne perdait pas de vue ſa colonie de Pétersbourg un ſeul moment; la ville ſe bâtiſſait, la marine s'augmentait; des vaiſſeaux, des frégates ſe conſtruiſaient dans les chantiers d'Olonitz; il alla les faire achever, et les conduiſit à Pétersbourg. 1704. 19 aug. Octobre.

Tous ſes retours à Moſcou étaient marqués par des entrées triomphantes : c'eſt ainſi qu'il y revint cette année, et il n'en partit que pour aller faire lancer à l'eau ſon premier vaiſſeau de quatre-vingts pièces de canon, dont il avait donné les dimenſions l'année précédente ſur la Véroniſe. 30 déc.

Dès que la campagne put s'ouvrir en Pologne, il courut à l'armée qu'il avait envoyée ſur les frontières de la Lithuanie au ſecours d'*Auguſte;* mais, pendant qu'il aidait ainſi ſon allié, une flotte ſuédoiſe s'avançait pour détruire Pétersbourg et Cronſlot à peine bâtis; elle était compoſée de vingt-deux vaiſſeaux de cinquante-quatre à ſoixante-quatre pièces de canon, de ſix frégates, de deux galiotes à bombes, de deux brûlots. Les troupes de 1705. Mai.

1705. transport firent leur descente dans la petite île de Kotin. Un colonel russe, nommé *Tolboguin*, ayant fait coucher son régiment ventre à terre pendant que les Suédois débarquaient sur le rivage, le fit lever tout à coup, et le feu fut
17 juin. si vif et si bien ménagé, que les Suédois, renversés, furent obligés de regagner leurs vaisseaux, d'abandonner leurs morts, et de laisser trois cents prisonniers.

Cependant leur flotte restait toujours dans ces parages et menaçait Pétersbourg. Ils firent encore une descente, et furent repoussés de même : des troupes de terre avançaient de Vibourg sous le général suédois *Meidel;* elles marchaient du côté de Shlusselbourg ; c'était la plus grande entreprise qu'eût encore faite *Charles XII* sur les Etats que *Pierre* avait conquis ou créés; les Suédois furent repoussés par-tout, et Pétersbourg resta tranquille.

25 juin. *Pierre*, de son côté, avançait vers la Courlande, et voulait pénétrer jusqu'à Riga. Son plan était de prendre la Livonie, tandis que *Charles XII* achevait de soumettre la Pologne au nouveau roi qu'il lui avait donné. Le czar était encore à Vilna en Lithuanie, et son maréchal *Sheremetof* s'approchait de Mittau, capitale de la Courlande; mais il y trouva le général *Levenhaupt*, déjà célèbre par plus d'une victoire. Il se donna une bataille rangée dans un lieu appelé *Gémavershof*, ou *Gémavers*.

Dans ces affaires où l'expérience et la discipline prévalent, les Suédois, quoiqu'inférieurs en nombre, avaient toujours l'avantage : les Russes furent entièrement défaits, toute leur artillerie prise. *Pierre*, après trois batailles ainsi perdues à Gémavers, à Jacobstadt, à Nerva, réparait toujours ses pertes, et en tirait même avantage. 1705. 28 juillet.

Il marche en forces en Courlande après la journée de Gémavers ; il arrive devant Mittau, s'empare de la ville, assiége la citadelle, et y entre par capitulation. 14 sept.

Les troupes russes avaient alors la réputation de signaler leurs succès par les pillages, coutume trop ancienne chez toutes les nations. *Pierre* avait, à la prise de Nerva, tellement changé cet usage, que les soldats russes commandés pour garder dans le château de Mittau les caveaux où étaient inhumés les grands ducs de Courlande, voyant que les corps avaient été tirés de leurs tombeaux et dépouillés de leurs ornemens, refusèrent d'en prendre possession, et exigèrent auparavant qu'on fît venir un colonel suédois reconnaître l'état des lieux : il en vint un en effet qui leur délivra un certificat par lequel il avouait que les Suédois étaient les auteurs de ce désordre.

Le bruit qui avait couru dans tout l'empire que le czar avait été totalement défait à la journée de Gémavers, lui fit encore plus de

1705. tort que cette bataille même. Un reſte d'anciens ſtrélitz, en garniſon dans Aſtracan, s'enhardit ſur cette fauſſe nouvelle à ſe révolter : ils tuèrent le gouverneur de la ville, et le czar fut obligé d'y envoyer le maréchal *Sheremetof* avec des troupes, pour les ſoumettre et les punir.

Tout conſpirait contre lui; la fortune et la valeur de *Charles XII*, les malheurs d'*Auguſte*, la neutralité forcée du Danemarck, les révoltes des anciens ſtrélitz, les murmures d'un peuple qui ne ſentait alors que la gêne de la réforme et non l'utilité, les mécontentemens des grands aſſujettis à la diſcipline militaire, l'épuiſement des finances; rien ne découragea *Pierre* un ſeul moment; il étouffa la révolte; et ayant mis en ſureté l'Ingrie, s'étant aſſuré de la citadelle de Mittau, malgré *Levenhaupt*, vainqueur, qui n'avait pas aſſez de troupes pour s'oppoſer à lui, il eut alors la liberté de traverſer la Samogitie et la Lithuanie.

Il partageait avec *Charles XII* la gloire de dominer en Pologne; il s'avança juſqu'à Tykoczin : ce fut là qu'il vit pour la ſeconde fois le roi *Auguſte;* il le conſola de ſes infortunes, lui promit de le venger, lui fit préſent de quelques drapeaux pris par *Menzikoff* ſur des partis de troupes de ſon rival : ils allèrent enſuite à Grodno, capitale de la Lithuanie,
30 déc. et y reſtèrent juſqu'au 15 décembre. *Pierre*

en partant lui laiſſa de l'argent et une armée; 1705.
et, ſelon ſa coutume, alla paſſer quelque temps de l'hiver à Moſcou, pour y faire fleurir les arts et les lois, après avoir fait une campagne très-difficile.

CHAPITRE XV.

Tandis que Pierre ſe ſoutient dans ſes conquêtes, et police ſes Etats, ſon ennemi Charles XII gagne des batailles, domine dans la Pologne et dans la Saxe. Auguſte, malgré une victoire des Ruſſes, reçoit la loi de Charles XII. Il renonce à la couronne; il livre Patkul, ambaſſadeur du czar; meurtre de Patkul condamné à la roue.

Pierre à peine était à Moſcou, qu'il apprit 1706.
que *Charles XII*, par-tout victorieux, s'avançait du côté de Grodno pour combattre ſon armée. Le roi *Auguſte* avait été obligé de fuir de Grodno, et ſe retirait en hâte vers la Saxe avec quatre régimens de dragons ruſſes; il affaibliſſait ainſi l'armée de ſon protecteur, et la décourageait par ſa retraite; le czar trouva tous les chemins de Grodno occupés par les Suédois, et ſon armée diſperſée.

1706. Tandis qu'il raſſemblait ſes quartiers avec une peine extrême en Lithuanie, le célèbre *Schullembourg*, qui était la dernière reſſource d'*Auguſte*, et qui s'acquit depuis tant de gloire par la défenſe de Corfou contre les Turcs, avançait du côté de la grande Pologne avec environ douze mille ſaxons et ſix mille ruſſes tirés des troupes que le czar avait confiées à ce malheureux prince. *Schullembourg* avait une juſte eſpérance de ſoutenir la fortune d'*Auguſte*; il voyait *Charles XII* occupé alors du côté de la Lithuanie; il n'y avait qu'environ dix mille ſuédois, ſous le général *Renſchild*, qui puſſent arrêter ſa marche; il s'avançait donc avec confiance juſqu'aux frontières de la Siléſie qui eſt le paſſage de la Saxe dans la haute Pologne. Quand il fut près du bourg de Frauſtadt, ſur les frontières de Pologne, il trouva le maréchal *Renſchild* qui venait lui livrer bataille.

Quelque effort que je faſſe pour ne pas répéter ce que j'ai déjà dit dans l'hiſtoire de *Charles XII*, je dois redire ici qu'il y avait dans l'armée ſaxonne un régiment français qui, ayant été fait priſonnier tout entier à la fameuſe bataille d'Hochſtet, avait été forcé de ſervir dans les troupes ſaxonnes. Mes mémoires diſent qu'on lui avait confié la garde de l'artillerie;
6 février. ils ajoutent que ces français, frappés de la gloire de *Charles XII*, et mécontens du ſervice de Saxe, posèrent les armes dès qu'ils virent

les ennemis, et demandèrent d'être reçus parmi les Suédois, qu'ils servirent depuis en effet jusqu'à la fin de la guerre. Ce fut-là le commencement et le signal d'une déroute entière; il ne se sauva pas trois bataillons russes, et encore tous les soldats qui échappèrent étaient blessés; tout le reste fut tué sans qu'on fît quartier à personne. Le chapelain *Norberg* prétend que le mot des Suédois dans cette bataille était, *au nom de Dieu*, et que celui des Russes était, *massacrez tout*: mais ce furent les Suédois qui massacrèrent tout au nom de DIEU. Le czar même assure, dans un de ses manifestes, (*uu*) que beaucoup de prisonniers russes, cosaques, calmouks, furent tués trois jours après la bataille. Les troupes irrégulières des deux armées avaient accoutumé les généraux à ces cruautés; il ne s'en commit jamais de plus grandes dans les temps barbares. Le roi *Stanislas* m'a fait l'honneur de me dire que, dans un de ces combats qu'on livrait si souvent en Pologne, un officier russe, qui avait été son ami, vint, après la défaite d'un corps qu'il commandait, se mettre sous sa protection, et que le général suédois, *Steinbock*, le tua d'un coup de pistolet entre ses bras. 1706

Voilà quatre batailles perdues par les Russes contre les Suédois, sans compter les autres

(*uu*) Manifeste du czar en Ukraine, 1709.

1706. victoires de *Charles XII* en Pologne. Les troupes du czar, qui étaient dans Grodno, couraient risque d'essuyer une plus grande disgrâce, et d'être enveloppées de tous côtés; il sut heureusement les rassembler et même les augmenter : il fallait à la fois pourvoir à la sureté de cette armée, et à celle de ses conquêtes dans l'Ingrie. Il fit marcher son armée sous le prince *Menzikoff* vers l'Orient, et de là au Midi jusqu'à Kiovie.

Auguste. Tandis qu'elle marchait, il se rend à Shlusselbourg, à Nerva, à sa colonie de Pétersbourg, met tout en sureté; et des bords de la mer Baltique, il court à ceux du Borysthène, pour rentrer par la Kiovie dans la Pologne, s'appliquant toujours à rendre inutiles les victoires

Octobre. de *Charles XII* qu'il n'avait pu empêcher, préparant même déjà une conquête nouvelle; c'était celle de Vibourg, capitale de la Carélie, sur le golfe de la Finlande. Il alla l'assiéger; mais cette fois elle résista à ses armes : les secours vinrent à propos, et il leva le siége. Son rival, *Charles XII*, ne fesait réellement aucune conquête en gagnant des batailles : il poursuivait alors le roi *Auguste* en Saxe, toujours plus occupé d'humilier ce prince et de l'accabler du poids de sa puissance et de sa gloire, que du soin de reprendre l'Ingrie sur un ennemi vaincu qui la lui avait enlevée.

Il répandit la terreur dans la haute Pologne,

en Siléſie, en Saxe. Toute la famille du roi *Auguſte*, ſa mère, ſa femme, ſon fils, les principales familles du pays ſe retiraient dans le cœur de l'empire. *Auguſte* implorait la paix; il aimait mieux ſe mettre à la diſcrétion de ſon vainqueur que dans les bras de ſon protecteur. Il négociait un traité qui lui ôtait la couronne de Pologne, et qui le couvrait de confuſion: ce traité était ſecret; il fallait le cacher aux généraux du czar, avec leſquels il était alors comme réfugié en Pologne, pendant que *Charles XII* donnait des lois dans Leipſick, et régnait dans tout ſon électorat. Déjà était ſigné par ſes plénipotentiaires le fatal traité par lequel il renonçait à la couronne de Pologne, promettait de ne prendre jamais le titre de roi dans ce pays, reconnaiſſait *Staniſlas*, renonçait à l'alliance du czar ſon bienfaiteur, et, pour comble d'humiliation, s'engageait à remettre à *Charles XII* l'ambaſſadeur du czar, *Jean Reginold Patkul*, général des troupes ruſſes, qui combattait pour ſa défenſe. Il avait fait quelque temps auparavant arrêter *Patkul*, contre le droit des gens, ſur de faux ſoupçons; et contre ce même droit des gens, il le livrait à ſon ennemi. Il valait mieux mourir les armes à la main que de conclure un tel traité: non-ſeulement il y perdait ſa couronne et ſa gloire, mais il riſquait même ſa liberté, puiſqu'il était alors entre les mains du prince *Menzikoff* en

1706.

14 ſept.

1706. Posnanie, et que le peu de saxons qu'il avait avec lui recevaient alors leur solde de l'argent des Russes.

Le prince *Menzikoff* avait en tête dans ces quartiers une armée suédoise, renforcée des Polonais du parti du nouveau roi *Staniſlas*, commandée par le général *Maderfeld;* et ignorant qu'*Auguſte* traitait avec ses ennemis, il lui proposa de les attaquer. *Auguſte* n'osa refuser;
19 octob. la bataille se donna auprès de Kalish, dans le palatinat même du roi *Staniſlas :* ce fut la première bataille rangée que les Russes gagnèrent contre les Suédois; le prince *Menzikoff* en eut la gloire : on tua aux ennemis quatre mille hommes; on leur en prit deux mille cinq cents quatre-vingt-dix-huit.

Il est difficile de comprendre comment *Auguſte* put, après cette victoire, ratifier un traité qui lui en ôtait tout le fruit; mais *Charles* était en Saxe, et y était tout-puissant; son nom imprimait tellement la terreur, on comptait si peu sur des succès soutenus de la part des Russes, le parti polonais contre le roi *Auguſte* était si fort, et enfin *Auguſte* était si mal conseillé, qu'il signa ce traité funeste. Il ne s'en tint pas là; il écrivit à son envoyé, *Finkſtein*, une lettre plus triste que le traité même, par laquelle il demandait pardon de sa victoire, *protestant que la bataille s'était donnée malgré lui; que les Russes et les Polonais de son parti l'y avaient*

obligé; qu'il avait fait dans ce deſſein des mouvemens pour abandonner Menzikoff; que Maderfeld aurait pu le battre s'il avait profité de l'occaſion; qu'il rendrait tous les priſonniers ſuédois, ou qu'il romprait avec les Ruſſes, et qu'enfin il donnerait au roi de Suède toutes les ſatisfactions convenables pour avoir oſé battre ſes troupes. 1706.

Tout cela eſt unique, inconcevable, et pourtant de la plus exacte vérité. Quand on ſonge qu'avec cette faibleſſe *Auguſte* était un des plus braves princes de l'Europe, on voit bien que c'eſt le courage d'eſprit qui fait perdre ou conſerver les Etats, qui les élève ou qui les abaiſſe.

Deux traits achevèrent de combler l'infortune du roi de Pologne, électeur de Saxe, et l'abus que *Charles XII* feſait de ſon bonheur; le premier fut une lettre de félicitation que *Charles* força *Auguſte* d'écrire au nouveau roi *Staniſlas*; le ſecond fut horrible; ce même *Auguſte* fut contraint de lui livrer *Patkul*, cet ambaſſadeur, ce général du czar. L'Europe ſait aſſez que ce miniſtre fut depuis roué vif à Caſimir, au mois de ſeptembre 1707. Le chapelain *Norberg* avoue que tous les ordres écrits pour cette exécution furent écrits de la propre main de *Charles*.

Il n'eſt point de juriſconſulte en Europe, il n'eſt pas même d'eſclave qui ne ſente toute l'horreur de cette injuſtice barbare. Le premier

1706. crime de cet infortuné était d'avoir repréſenté reſpectueuſement les droits de ſa patrie à la tête de ſix gentilshommes livoniens, députés de tout l'Etat : condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de ſervir ſon pays ſelon les lois, cette ſentence inique l'avait mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de ſe choiſir une patrie. Devenu ambaſſadeur d'un des plus grands monarques du monde, ſa perſonne était ſacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature et celui des nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvrait de telles cruautés, aujourd'hui elles le terniſſent.

CHAPITRE XVI.

On veut faire un troiſième roi en Pologne. Charles XII part de Saxe avec une armée floriſſante, traverſe la Pologne en vainqueur. Cruautés exercées. Conduite du czar. Succès de Charles qui s'avance enfin vers la Ruſſie.

1707. CHARLES XII jouiſſait de ſes ſuccès dans Altranſtad près de Leipſick. Les princes proteſtans de l'empire d'Allemagne venaient en foule lui rendre leurs hommages et lui demander ſa protection. Preſque toutes les puiſſances

lui envoyaient des ambaſſadeurs. L'empereur *Joſeph I* déférait à toutes ſes volontés. *Pierre* alors, voyant que le roi *Auguſte* avait renoncé à ſa protection et au trône, et qu'une partie de la Pologne reconnaiſſait *Staniſlas*, écouta les propoſitions que lui fit *Yolkova* d'élire un troiſième roi. 1707.

On propoſa pluſieurs palatins dans une diète à Lublin : on mit ſur les rangs le prince *Ragotski*; c'était ce même prince *Ragotski* longtemps retenu en priſon dans ſa jeuneſſe par l'empereur *Léopold*, et qui depuis fut ſon compétiteur au trône de Hongrie, après s'être procuré la liberté. Cette négociation fut pouſſée très-loin, et il s'en fallut peu qu'on ne vît trois rois de Pologne à la fois. Le prince *Ragotski* n'ayant pu réuſſir, *Pierre* voulut donner le trône au grand général de la république, *Siniawski*, homme puiſſant, accrédité, chef d'un tiers parti, ne voulant reconnaître ni *Auguſte* détrôné, ni *Staniſlas* élu par un parti contraire. Janvier.

Au milieu de ces troubles on parla de paix, comme on fait toujours. *Buzenval*, envoyé de France en Saxe, s'entremit pour réconcilier le czar et le roi de Suède. On penſait alors à la cour de France que *Charles*, n'ayant plus à combattre ni les Ruſſes ni les Polonais, pourrait tourner ſes armes contre l'empereur *Joſeph*, dont il était mécontent, et auquel il impoſait des lois dures pendant ſon ſéjour en Saxe;

1707. mais *Charles* répondit qu'il traiterait de la paix avec le czar dans Moscou. C'eſt alors que *Pierre* dit : » Mon frère *Charles* veut faire » l'*Alexandre*; mais il ne trouvera pas en moi » un *Darius*. »

Cependant les Ruſſes étaient encore en Pologne, et même à Varſovie, tandis que le roi donné aux Polonais par *Charles XII* était à peine reconnu d'eux, et que *Charles* enrichiſſait ſon armée des dépouilles des Saxons.

22 aug. Enfin il partit de ſon quartier d'Altranſtad à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes, à laquelle il ſemblait que ſon ennemi ne dût jamais réſiſter, puiſqu'il l'avait entièrement défait avec huit mille à Nerva.

27 aug. Ce fut en paſſant ſous les murs de Dreſde qu'il alla faire au roi *Auguſte* cette étrange viſite, *qui doit cauſer de l'admiration à la poſtérité*, à ce que dit *Norberg* : elle peut au moins cauſer quelque étonnement. C'était beaucoup riſquer que de ſe mettre entre les mains d'un prince auquel il avait ôté un royaume. Il repaſſa par la Siléſie et rentra en Pologne.

Ce pays était entièrement dévaſté par la guerre, ruiné par les factions et en proie à toutes les calamités. *Charles* avançait par la Maſovie, et choiſiſſait le chemin le moins praticable. Les habitans, réfugiés dans des marais, voulurent au moins lui faire acheter le paſſage. Six mille payſans lui députèrent un vieillard

vieillard de leur corps : cet homme d'une figure extraordinaire, vétu tout de blanc et armé de deux carabines, harangua *Charles;* et comme on n'entendait pas trop bien ce qu'il disait, on prit le parti de le tuer aux yeux du prince au milieu de sa harangue. Les payſans, déſeſpérés, ſe retirèrent et s'armèrent. On ſaiſit tous ceux qu'on put trouver : on les obligeait de ſe pendre les uns les autres, et le dernier était forcé de ſe paſſer lui-même la corde au cou et d'être ſon propre bourreau. On réduiſit en cendres toutes leurs habitations. C'eſt le chapelain *Norberg* qui atteſte ce fait, dont il fut temoin : on ne peut ni le récuſer ni s'empêcher de frémir. 1707.

Charles arrive à quelques lieues de Grodno en Lithuanie; on lui dit que le czar eſt en perſonne dans cette ville, avec quelques troupes; il prend avec lui, ſans délibérer, huit cents gardes ſeulement et court à Grodno. Un officier allemand, nommé *Mulfels*, qui commandait un corps de troupes à une porte de la ville, ne doute pas, en voyant *Charles XII*, qu'il ne ſoit ſuivi de ſon armée; il lui livre le paſſage au lieu de le diſputer; l'alarme ſe répand dans la ville; chacun croit que l'armée ſuédoiſe eſt entrée : le peu de ruſſes qui veulent réſiſter ſont taillés en pièces par la garde ſuédoiſe; tous les officiers confirment au czar qu'une armée victorieuſe ſe rend maîtreſſe de 1708. 6 février.

1708. tous les poſtes de la ville. *Pierre* ſe retire au-delà des remparts, et *Charles* met une garde de trente hommes à la porte même par où le czar vient de ſortir.

Dans cette confuſion, quelques jéſuites, dont on avait pris la maiſon pour loger le roi de Suède, parce que c'était la plus belle de Grodno, ſe rendent la nuit auprès du czar, et lui apprennent cette fois la vérité. Auſſitôt *Pierre* rentre dans la ville, force la garde ſuédoiſe : on combat dans les rues, dans les places; mais déjà l'armée du roi arrivait. Le czar fut enfin obligé de céder, et de laiſſer la ville au pouvoir du vainqueur qui feſait trembler la Pologne.

Charles avait augmenté ſes troupes en Livonie et en Finlande, et tout était à craindre de ce côté pour les conquêtes de *Pierre*, comme du côté de la Lithuanie, pour ſes anciens Etats et pour Moſcou même. Il fallait donc ſe fortifier dans toutes ces parties ſi éloignées les unes des autres. *Charles* ne pouvait faire de progrès rapides en tirant à l'orient par la Lithuanie, au milieu d'une ſaiſon rude, dans des pays marécageux, infectés de maladies contagieuſes que la pauvreté et la famine avaient répandues de Varſovie à Minski. *Pierre* poſta ſes troupes dans les quartiers ſur le paſſage des rivières, garnit les poſtes importans, fit tout ce qu'il put pour arrêter à chaque

pas la marche de son ennemi, et courut ensuite mettre ordre à tout vers Pétersbourg. 1708. Avril.

Charles, en dominant chez les Polonais, ne leur prenait rien; mais *Pierre*, en fesant usage de sa nouvelle marine, en descendant en Finlande, en prenant Borgo, qu'il détruisit, et en fesant un grand butin sur ses ennemis, se donnait des avantages utiles. 21 mai.

Charles, long-temps retenu dans la Lithuanie par des pluies continuelles, s'avança enfin sur la petite rivière de Bérézine, à quelques lieues du Borysthène. Rien ne put résister à son activité; il jeta un pont à la vue des Russes; il battit le détachement qui gardait ce passage, et arriva à Hollosin sur la rivière de Vabis. C'était là que le czar avait posté un corps considérable, qui devait arrêter l'impétuosité de *Charles*. La petite rivière de Vabis (*xx*) n'est qu'un ruisseau dans les sécheresses; mais alors c'était un torrent impétueux, profond, grossi par les pluies. Au-delà était un marais, et derrière ce marais les Russes avaient tiré un retranchement d'un quart de lieue, défendu par un large fossé et couvert par un parapet garni d'artillerie. Neuf régimens de cavalerie et onze d'infanterie étaient avantageusement disposés dans ces lignes. Le passage de la rivière paraissait impossible.

(*xx*) En russe *Bibitsch*.

1708. Les Suédois, ſelon l'uſage de la guerre, préparèrent des pontons pour paſſer, et établirent des batteries de canons pour favoriſer la marche; mais *Charles* n'attendit pas que les pontons fuſſent prêts; ſon impatience de combattre ne ſouffrait jamais le moindre retardement. Le maréchal de *Shwerin*, qui a longtemps ſervi ſous lui, m'a confirmé pluſieurs fois qu'un jour d'action il diſait à ſes généraux, occupés du détail de ſes diſpoſitions : *Aurez-vous bientôt terminé ces bagatelles?* et il s'avançait alors le premier à la tête de ſes drabans : c'eſt ce qu'il fit ſur-tout dans cette journée mémorable.

Il s'élance dans la rivière, ſuivi de ſon régiment des gardes. Cette foule rompait l'impétuoſité du flot; mais on avait de l'eau juſqu'aux épaules, et on ne pouvait ſe ſervir de ſes armes. Pour peu que l'artillerie du parapet eût été bien ſervie, et que les bataillons euſſent tiré à propos, il ne ſerait pas échappé un ſeul ſuédois.

28 juillet. Le roi, après avoir traverſé la rivière, paſſa encore le marais à pied. Dès que l'armée eut franchi ces obſtacles à la vue des Ruſſes, on ſe mit en bataille; on attaqua ſept fois leurs retranchemens, et les Ruſſes ne cédèrent qu'à la ſeptième. On ne leur prit que douze pièces de campagne et vingt-quatre mortiers à grenades, de l'aveu même des hiſtoriens ſuédois

Il était donc visible que le czar avait réussi 1708.
à former des troupes aguerries ; et cette victoire d'Hollosin, en comblant *Charles XII* de gloire, pouvait lui faire sentir tous les dangers qu'il allait courir en pénétrant dans des pays si éloignés : on ne pouvait marcher qu'en corps séparés, de bois en bois, de marais en marais, et à chaque pas il fallait combattre : mais les Suédois, accoutumés à tout renverser devant eux, ne redoutèrent ni danger ni fatigue.

CHAPITRE XVII.

Charles XII passe le Boryſthène, s'enfonce en Ukraine, prend mal ſes meſures. Une de ſes armées eſt défaite par Pierre le grand : ſes munitions ſont perdues. Il s'avance dans des déſerts. Aventures en Ukraine.

ENFIN *Charles* arriva ſur la rive du Boryſthène, à une petite ville nommée Mohilo. (*yy*) C'était à cet endroit fatal qu'on devait apprendre s'il dirigerait ſa route à l'orient vers Moſcou, ou au midi vers l'Ukraine. Son armée, ſes ennemis, ſes amis s'attendaient qu'il marcherait à la capitale. Quelque chemin qu'il prît, *Pierre* le ſuivait depuis Smolensko

(*yy*) En ruſſe *Mogilew*.

1708. avec une forte armée; on ne s'attendait pas qu'il prendrait le chemin de l'Ukraine : cette étrange réſolution lui fut inſpirée par *Mazeppa*, hetman des Coſaques ; c'était un vieillard de ſoixante et dix ans qui, n'ayant point d'enfans, ſemblait ne devoir penſer qu'à finir tranquillement ſa vie : la reconnaiſſance devait encore l'attacher au czar, auquel il devait ſa place ; mais ſoit qu'il eût en effet à ſe plaindre de ce prince, ſoit que la gloire de *Charles XII* l'eût ébloui, ſoit plutôt qu'il cherchât à devenir indépendant, il avait trahi ſon bienfaiteur, et s'était donné en ſecret au roi de Suède, ſe flattant de faire avec lui révolter toute ſa nation.

Charles ne douta pas de triompher de tout l'empire ruſſe, quand ſes troupes victorieuſes ſeraient ſecondées d'un peuple ſi belliqueux, Il devait recevoir de *Mazeppa* les vivres, les munitions, l'artillerie qui pouvaient lui manquer : à ce puiſſant ſecours devait ſe joindre une armée de ſeize à dix-huit mille combattans, qui arrivait de Livonie, conduite par le général *Levenhaupt*, conduiſant après elle une quantité prodigieuſe de proviſions de guerre et de bouche. *Charles* ne s'inquiétait pas ſi le czar était à portée de tomber ſur cette armée, et de le priver d'un ſecours ſi néceſſaire. Il ne s'informait pas ſi *Mazeppa* était en état de tenir toutes ſes promeſſes, ſi ce coſaque avait aſſez

de crédit pour faire changer une nation entière, qui ne prend conseil que d'elle-même, et s'il restait enfin assez de ressources à son armée dans un malheur; et en cas que *Mazeppa* fût sans fidélité ou sans pouvoir, il comptait sur sa valeur et sur sa fortune. L'armée suédoise avança donc au-delà du Borysthène vers la Desna; et c'était entre ces deux rivières que *Mazeppa* était attendu. La route était pénible; et des corps de russes voltigeant dans ces quartiers rendaient la marche dangereuse. 1708.

Menzikoff, à la tête de quelques régimens de cavalerie et de dragons, attaqua l'avant-garde du roi, la mit en désordre, tua beaucoup de suédois, perdit encore plus des siens, mais ne se rebuta pas. *Charles*, qui accourut sur le champ de bataille, ne repoussa les Russes que difficilement, en risquant long-temps sa vie, et en combattant contre plusieurs dragons qui l'environnaient. Cependant *Mazeppa* ne venait point, les vivres commençaient à manquer; les soldats suédois, voyant leur roi partager tous leurs dangers, leurs fatigues et leur disette, ne se décourageaient pas; mais en l'admirant ils le blâmaient et murmuraient. 11 sept.

L'ordre envoyé par le roi à *Levenhaupt*, de marcher avec son armée et d'amener des munitions en diligence, avait été rendu douze jours trop tard, et ce temps était long dans une telle circonstance. *Levenhaupt* marchait enfin : *Pierre*

1708. le laiſſa paſſer le Boryſthène ; et quand cette armée fut engagée entre ce fleuve et les petites rivières qui s'y perdent, il paſſa le fleuve après lui, et l'attaqua avec ſes corps raſſemblés qui ſe ſuivaient preſque en échelons. La bataille ſe donna entre le Boryſthène et la Soſſa. (zz)

Le prince *Menzikoff* revenait avec ce même corps de cavalerie qui s'était meſuré contre *Charles XII* ; le général *Bauer* le ſuivait, et *Pierre* conduiſait de ſon côté l'élite de ſon armée. Les Suédois crurent avoir à faire à quarante mille combattans ; et on le crut longtemps ſur la foi de leur relation. Mes nouveaux mémoires m'apprennent que *Pierre* n'avait que vingt mille hommes dans cette journée ; ce nombre n'était pas fort ſupérieur à celui de ſes ennemis. L'activité du czar, ſa patience, ſon opiniâtreté, celle de ſes troupes animées par ſa préſence, décidèrent du ſort, non pas de cette journée, mais de trois journées conſécutives, pendant leſquelles on combattit à pluſieurs repriſes.

D'abord on attaqua l'arrière-garde de l'armée ſuédoiſe près du village de Leſnau qui a donné le nom à cette bataille. Ce premier choc fut ſanglant, ſans être déciſif. *Levenhaupt* ſe retira dans un bois, et conſerva ſon bagage ; le lendemain il fallut chaſſer les Suédois de ce bois ;

(zz) En ruſſe *Soeza*.

le

le combat fut plus meurtrier et plus heureux : 1708.
c'eſt là que le czar, voyant ſes troupes en 7 octobre.
déſordre, s'écria qu'on tirât ſur les fuyards et ſur lui-même, s'il ſe retirait. Les Suédois furent repouſſés, mais ne furent point mis en déroute.

Enfin un renfort de quatre mille dragons arriva ; on fondit ſur les Suédois pour la troiſième fois : ils ſe retirèrent vers un bourg nommé Proſpock ; on les y attaqua encore : ils marchèrent vers la Deſna, et on les y pourſuivit. Jamais ils ne furent entièrement rompus ; mais ils perdirent plus de huit mille hommes, dix-ſept canons, quarante-quatre drapeaux : le czar fit priſonniers cinquante-ſix officiers, et près de neuf cents ſoldats. Tout ce grand convoi qu'on amenait à *Charles* demeura au pouvoir du vainqueur.

Ce fut la première fois que le czar défit en perſonne, dans une bataille rangée, ceux qui s'étaient ſignalés par tant de victoires ſur ſes troupes : il remerciait DIEU de ce ſuccès, quand il apprit que ſon général *Apraxin* venait 17 ſept.
de remporter un avantage en Ingrie à quelques lieues de Nerva ; avantage, à la vérité, moins conſidérable que la victoire de Leſnau ; mais ce concours d'événemens heureux fortifiait ſes eſpérances et le courage de ſon armée.

Charles XII apprit toutes ces funeſtes nouvelles, lorſqu'il était près de paſſer la Deſna

1708. dans l'Ukraine. *Mazeppa* vint enfin le trouver: il devait lui amener trente mille hommes et des provisions immenses ; mais il n'arriva qu'avec deux régimens, et plutôt en fugitif qui demandait du secours, qu'en prince qui venait en donner. Ce cosaque avait marché en effet avec quinze à seize mille des siens, leur ayant dit d'abord qu'ils allaient contre le roi de Suède, qu'ils auraient la gloire d'arrêter ce héros dans sa marche, et que le czar leur aurait une éternelle obligation d'un si grand service.

A quelques milles de la Desna, il leur déclara enfin son projet; mais ces braves gens en eurent horreur; ils ne voulurent point trahir un monarque dont ils n'avaient point à se plaindre, pour un suédois qui venait à main armée dans leur pays, qui, après l'avoir quitté, ne pourrait plus les défendre, et qui les laisserait à la discrétion des Russes irrités, et des Polonais autrefois leurs maîtres et toujours leurs ennemis : ils retournèrent chez eux, et donnèrent avis au czar de la défection de leur chef. Il ne resta auprès de *Mazeppa* qu'environ deux régimens dont les officiers étaient à ses gages.

Il était encore maître de quelques places dans l'Ukraine, et sur-tout de Bathurin, lieu de sa résidence, regardé comme la capitale des Cosaques : elle est située près des forêts sur la rivière de Desna, mais fort loin du champ de bataille où *Pierre* avait vaincu *Levenhaupt*.

Il y avait toujours quelques régimens ruſſes dans ces quartiers. Le prince *Menzikoff* fut détaché de l'armée du czar ; il y arriva par de grands détours. *Charles* ne pouvait garder tous les paſſages, il ne les connaiſſait pas même ; il avait négligé de s'emparer du poſte important de Starodoub qui mène droit à Bathurin, à travers ſept ou huit lieues de forêts que la Deſna traverſe. Son ennemi avait toujours ſur lui l'avantage de connaître le pays. *Menzikoff* paſſa aiſément avec le prince *Gallitzin :* on ſe préſenta devant Bathurin ; elle fut priſe preſque ſans réſiſtance, ſaccagée et réduite en cendres. Un magaſin deſtiné pour le roi de Suède, et les tréſors de *Mazeppa* furent enlevés. Les Coſaques élurent un autre hetman, nommé *Skoropasky*, que le czar agréa : il voulut qu'un appareil impoſant fît ſentir au peuple l'énormité de la trahiſon ; l'archevêque de Kiovie et deux autres excommunièrent publiquement *Mazeppa ;* il fut pendu en effigie, et quelques-uns de ſes complices moururent par le ſupplice de la roue. 1708. 4 nov. 22 nov.

Cependant *Charles XII*, à la tête d'environ vingt-cinq à vingt-ſept mille ſuédois, ayant encore reçu les débris de l'armée de *Levenhaupt*, fortifié de deux ou trois mille hommes que *Mazeppa* lui avait amenés, et toujours ſéduit par l'eſpérance de faire déclarer toute l'Ukraine, paſſa la Deſna loin de Bathurin et près du

1708. Boryſthène, malgré les troupes du czar qui l'entouraient de tous côtés, dont les unes ſuivaient ſon arrière-garde, et les autres, répandues au-delà de la rivière, s'oppoſaient à ſon paſſage.

Il marchait, mais par des déſerts, et ne trouvait que des villages ruinés et brûlés. Le froid ſe fit ſentir dès le mois de décembre avec une rigueur ſi exceſſive que, dans une de ſes marches près de deux mille hommes tombèrent morts à ſes yeux : les troupes du czar ſouffraient moins, parce qu'elles avaient plus de ſecours ; celles de *Charles*, manquant preſque de vêtemens, étaient plus expoſées à l'âpreté de la ſaiſon.

Dans cet état déplorable, le comte *Piper*, chancelier de Suède, qui ne donna jamais que de bons conſeils à ſon maître, le conjura de reſter, de paſſer au moins le temps le plus rigoureux de l'hiver dans une petite ville de l'Ukraine, nommée Romna, où il pourrait ſe fortifier, et faire quelques proviſions par le ſecours de *Mazeppa*. *Charles* répondit qu'il n'était pas homme à s'enfermer dans une ville. *Piper* alors le conjura de repaſſer la Deſna et le Boryſthène, de rentrer en Pologne, d'y donner à ſes troupes des quartiers dont elles avaient beſoin, de s'aider de la cavalerie légère des Polonais qui lui était abſolument néceſſaire, de ſoutenir le roi qu'il avait fait nommer,

et de contenir le parti d'*Auguſte*, qui commençait à lever la tête. *Charles* répliqua que ce ſerait fuir devant le czar, que la ſaiſon deviendrait plus favorable, qu'il fallait ſubjuguer l'Ukraine et marcher à Moſcou. (a) 1708.

Les armées ruſſes et ſuédoiſes furent quelques ſemaines dans l'inaction, tant le froid fut violent au mois de janvier 1709; mais dès que le ſoldat put ſe ſervir de ſes armes, *Charles* attaqua tous les petits poſtes qui ſe trouvèrent ſur ſon paſſage. Il fallait envoyer de tous côtés des partis pour chercher des vivres, c'eſt-à-dire, pour aller ravir à vingt lieues à la ronde la ſubſiſtance des payſans. *Pierre*, ſans ſe hâter, veillait ſur ſes marches, et le laiſſait ſe conſumer. 1709. Janvier.

Il eſt impoſſible au lecteur de ſuivre la marche des Suédois dans ces contrées; pluſieurs rivières qu'ils paſsèrent ne ſe trouvent point dans les cartes: il ne faut pas croire que les géographes connaiſſent ces pays comme nous connaiſſons l'Italie, la France et l'Allemagne; la géographie eſt encore de tous les arts celui qui a le plus beſoin d'être perfectionné; et l'ambition a juſqu'ici pris plus de ſoin de dévaſter la terre que de la décrire.

Contentons-nous de ſavoir que *Charles* enfin traverſa toute l'Ukraine au mois de février,

(a) Avoué par le chapelain *Norberg*. Tome II, page 263.

1709. brûlant par-tout des villages, et en trouvant que les Ruſſes avaient brûlés. Il s'avança au ſud-eſt juſqu'aux déſerts arides bordés par les montagnes qui ſéparent les Tartares Nogaïs des Coſaques du Tanaïs : c'eſt à l'orient de ces montagnes que ſont les autels d'*Alexandre*. Il ſe trouvait donc au-delà de l'Ukraine dans le chemin que prennent les Tartares pour aller en Ruſſie ; et quand il fut là, il fallut retourner ſur ſes pas pour ſubſiſter : les habitans ſe cachaient dans des tanières avec leur beſtiaux ; ils diſputaient quelquefois leur nourriture aux ſoldats qui venaient l'enlever ; les payſans dont on put ſe ſaiſir furent mis à mort ; ce ſont-là, dit-on, les droits de la guerre ! Je dois tranſcrire ici quelques lignes du chapelain *Norberg*. (*b*) *Pour faire voir*, dit-il, *combien le roi aimait la juſtice, nous inſérerons un billet de ſa main au colonel Hielmen :* „ *Monſieur le colonel, je ſuis bien aiſe* „ *qu'on ait attrapé les payſans qui ont enlevé un* „ *ſuédois ; quand on les aura convaincus de leur* „ *crime, on les punira ſuivant l'exigence du* „ *cas, en les feſant mourir.* CHARLES, et plus „ bas *Budis.* „ Tels ſont les ſentimens de juſtice et d'humanité du confeſſeur d'un roi ; mais ſi les payſans de l'Ukraine avaient pu faire pendre des payſans d'Oſtrogothie enrégimentés, qui ſe croyaient en droit de venir de ſi loin leur ravir la nourriture de leurs femmes et

(*b*) Tome II, page 279.

de leurs enfans, les confeſſeurs et les chapelains de ces Ukraniens n'auraient-ils pas pu bénir leur juſtice ? 1709.

Mazeppa négociait depuis long-temps avec les Zaporaviens qui habitent vers les deux rives du Boryſthène, et dont une partie habite les îles de ce fleuve. (*c*) C'eſt cette partie qui compoſe ce peuple ſans femmes et ſans familles, ſubſiſtant de rapines, entaſſant leurs proviſions dans leurs îles pendant l'hiver, et les allant vendre au printemps dans la petite ville de Pultava ; les autres habitent des bourgs à droite et à gauche du fleuve. Tous enſemble choiſiſſent un hetman particulier, et cet hetman eſt ſubordonné à celui de l'Ukraine. Celui qui était alors à la tête des Zaporaviens alla trouver *Mazeppa* ; ces deux barbares s'abouchèrent, feſant porter chacun devant eux une queue de cheval et une maſſue.

Pour faire connaître ce que c'était que cet hetman des Zaporaviens et ſon peuple, je ne crois pas indigne de l'hiſtoire de rapporter comment le traité fut fait. *Mazeppa* donna un grand repas ſervi avec quelque vaiſſelle d'argent à l'hetman zaporavien et à ſes principaux officiers : quand ces chefs furent ivres d'eau-de-vie, ils jurèrent à table ſur l'évangile qu'ils fourniraient des hommes et des vivres à

(*c*) Voyez le chapitre I, pag 41.

1709. *Charles XII*; après quoi ils emportèrent la vaiſſelle et tous les meubles. Le maître-d'hôtel de la maiſon courut après eux, et leur remontra que cette conduite ne s'accordait pas avec l'évangile ſur lequel ils avaient juré; les domeſtiques de *Mazeppa* voulurent reprendre la vaiſſelle : les Zaporaviens s'attroupèrent; ils vinrent en corps ſe plaindre à *Mazeppa* de l'affront inoui qu'on feſait à de ſi braves gens, et demandèrent qu'on leur livrât le maître-d'hôtel, pour le punir ſelon les lois; il leur fut abandonné; et les Zaporaviens ſelon les lois ſe jetèrent les uns aux autres ce pauvre homme, comme on pouſſe un ballon; après quoi on lui plongea un couteau dans le cœur.

Tels furent les nouveaux alliés que fut obligé de recevoir *Charles XII*; il en compoſa un régiment de deux mille hommes : le reſte marcha par troupes ſéparées contre les coſaques et les calmouks du czar répandus dans ces quartiers.

La petite ville de Pultava, dans laquelle ces Zaporaviens trafiquent, était remplie de proviſions, et pouvait ſervir à *Charles* d'une place d'armes; elle eſt ſituée ſur la rivière de Vorskla, aſſez près d'une chaîne de montagnes qui la dominent au nord; le côté de l'orient eſt un vaſte déſert; celui de l'occident eſt plus fertile et plus peuplé. La Vorskla va ſe perdre, à

quinze grandes lieues au-deſſous, dans le Boryſthène. On peut aller de Pultava au ſeptentrion gagner le chemin de Moſcou, par les défilés qui ſervent de paſſage aux Tartares ; cette route eſt difficile ; les précautions du czar l'avaient rendue preſque impraticable : mais rien ne paraiſſait impoſſible à *Charles* ; et il comptait toujours prendre le chemin de Moſcou après s'être emparé de Pultava : il mit donc le ſiége devant cette ville au commencement de mai. 1709.

CHAPITRE XVIII.

Bataille de Pultava.

C'ETAIT-LA que *Pierre* l'attendait : il avait diſpoſé ſes corps d'armée à portée de ſe joindre et de marcher tous enſemble aux aſſiégeans. Il avait viſité toutes les contrées qui entourent l'Ukraine, le duché de Séverie où coule la Deſna, devenue célèbre par ſa victoire, et où cette rivière eſt déjà profonde ; le pays de Balcho dans lequel l'Occa prend ſa ſource ; les déſerts et les montagnes qui conduiſent aux Palus-Méotides : il était enfin auprès d'Azoph, et là il feſait nettoyer le port, conſtruire des vaiſſeaux, fortifier la citadelle de Taganrok, mettant ainſi à profit, pour l'avantage de ſes

1709. États, le temps qui s'écoula entre les batailles de Desna et de Pultava.

Dès qu'il fait que cette ville est affiégée, il raſſemble ſes quartiers. Sa cavalerie, ſes dragons, ſon infanterie, coſaques, calmouks s'avancent de vingt endroits; rien ne manque à ſon armée, ni gros canon, ni pièces de campagne, ni munitions de toute eſpèce, ni vivres, ni médicamens; c'était encore une ſupériorité qu'il s'était donnée ſur ſon rival.

Le 15 juin 1709, il arrive devant Pultava avec une armée d'environ ſoixante mille combattans. La rivière Vorskla était entre lui et *Charles;* les affiégeans au nord-oueſt, les Ruſſes au ſud-eſt.

3 juillet. *Pierre* remonte la rivière au-deſſus de la ville, établit ſes ponts fait paſſer ſon armée, et tire un long retranchement qu'on commence et qu'on achève en une ſeule nuit, vis-à-vis l'armée ennemie. *Charles* put juger alors ſi celui qu'il mépriſait, et qu'il comptait détrôner à Moſcou, entendait l'art de la guerre. Cette diſpoſition faite, *Pierre* poſta ſa cavale-
6 juillet. rie entre deux bois, et la couvrit de pluſieurs redoutes garnies d'artillerie. Toutes les meſures ainſi priſes, il va reconnaître le camp des affiégeans pour en former l'attaque.

Cette bataille allait décider du deſtin de la Ruſſie, de la Pologne, de la Suède et de deux monarques ſur qui l'Europe avait les yeux. On

ne savait chez la plupart des nations attentives à ces grands intérêts, ni où étaient ces deux princes ni quelle était leur situation : mais, après avoir vu partir de Saxe *Charles XII* victorieux à la tête de l'armée la plus formidable, après avoir su qu'il poursuivait par-tout son ennemi, on ne doutait pas qu'il ne dût l'accabler; et qu'ayant donné des lois en Danemarck, en Pologne, en Allemagne, il n'allât dicter, dans le kremelin de Moscou les conditions de la paix et faire un czar, après avoir fait un roi de Pologne. J'ai vu des lettres de plusieurs ministres qui confirmaient leurs cours dans cette opinion générale. 1709.

Le risque n'était point égal entre ces deux rivaux. Si *Charles* perdait une vie tant de fois prodiguée, ce n'était après tout qu'un héros de moins. Les provinces de l'Ukraine, les frontières de Lithuanie et de Russie cessaient alors d'être dévastées; la Pologne reprenait, avec sa tranquillité, son roi légitime déjà réconcilié avec le czar, son bienfaiteur.

La Suède enfin épuisée d'hommes et d'argent pouvait trouver des motifs de consolation: mais si le czar périssait, des travaux immenses, utiles à tout le genre humain, étaient ensevelis avec lui, et le plus vaste empire de la terre retombait dans le chaos dont il était à peine tiré.

1709. Quelques corps ſuédois et ruſſes avaient été plus d'une fois aux mains ſous les murs de la
8 juin. ville. *Charles* dans une de ces rencontres avait été bleſſé d'un coup de carabine qui lui fracaſſa les os du pied; il eſſuya des opérations douloureuſes qu'il ſoutint avec ſon courage ordinaire, et fut obligé d'être quelques jours au lit. Dans cet état il apprit que *Pierre* devait l'attaquer; ſes idées de gloire ne lui permirent pas de l'attendre dans ſes retranchemens; il ſortit des ſiens en ſe feſant porter ſur un brancard. Le journal de *Pierre le grand* avoue que les Suédois attaquèrent avec une valeur ſi opiniâtre les redoutes garnies de canons qui protégeaient ſa cavalerie, que, malgré ſa réſiſtance et malgré un feu continuel, ils ſe rendirent maîtres de deux redoutes. On a écrit que l'infanterie ſuédoiſe, maîtreſſe de deux redoutes, crut la bataille gagnée et cria victoire. Le chapelain *Norberg*, qui était loin du champ de bataille, au bagage, (où il devait être) prétend que c'eſt une calomnie; mais que les Suédois aient crié victoire ou non, il eſt certain qu'ils ne l'eurent pas. Le feu des autres redoutes ne ſe ralentit point, et les Ruſſes réſiſtèrent par-tout avec autant de fermeté qu'on les attaquait avec ardeur. Ils ne firent aucun mouvement irrégulier. Le czar rangea ſon armée en bataille hors de ſes retranchemens avec ordre et promptitude.

La bataille devint générale. *Pierre* fesait dans 1709.
son armée la fonction de général major ; le général *Bauer* commandait la droite, *Menzikoff* la gauche, *Sheremetof* le centre. L'action dura deux heures. *Charles*, le pistolet à la main, allait de rang en rang sur son brancard porté par ses drabans ; un coup de canon tua un des gardes qui le portaient et mit le brancard en pièces. *Charles* se fit alors porter sur des piques ; car il est difficile, quoi qu'en dise *Norberg*, que dans une action aussi vive on eût trouvé un nouveau brancard tout prêt. *Pierre* reçut plusieurs coups dans ses habits et dans son chapeau ; ces deux princes furent continuellement au milieu du feu pendant toute l'action. Enfin, après deux heures de combat, les Suédois furent par-tout enfoncés : la confusion se mit parmi eux, et *Charles XII* fut obligé de fuir devant celui qu'il avait tant mépriſé. On mit à cheval dans sa fuite ce même héros qui n'avait pu y monter pendant la bataille ; la nécessité lui rendit un peu de force ; il courut en souffrant d'extrêmes douleurs, devenues encore plus cuisantes par celle d'être vaincu sans ressource. Les Russes comptèrent neuf mille deux cents vingt-quatre suédois morts sur le champ de bataille ; ils firent pendant l'action deux à trois mille prisonniers, sur-tout dans la cavalerie.

Charles XII précipitait sa fuite avec environ quatorze mille combattans, très-peu d'artillerie

1709. de campagne, de vivres, de munitions et de poudre. Il marcha vers le Boryſthène au midi entre les rivières de Vorskla et de Sol, (*d*) dans le pays des Zaporaviens. Par-delà le Boryſthène en cet endroit ſont de grands déſerts qui conduiſent aux frontières de la Turquie. *Norberg* aſſure que les vainqueurs n'osèrent pourſuivre *Charles*; cependant il avoue que le prince *Menzikoff* ſe préſenta ſur les hauteurs avec dix mille hommes de cavalerie et un train d'artillerie conſidérable, quand le roi paſſait le Boryſthène.

12 juillet. Quatorze mille ſuédois ſe rendirent priſonniers de guerre à ces dix mille ruſſes; *Levenhaupt*, qui les commandait, ſigna cette fatale capitulation par laquelle il livrait au czar les zaporaviens qui ayant combattu pour ſon roi ſe trouvaient dans cette armée fugitive. Les principaux priſonniers faits dans la bataille, et par la capitulation, furent le comte *Piper*, premier miniſtre, avec deux ſecrétaires d'Etat et deux du cabinet; le feld-maréchal *Renſchild*, les généraux *Levenhaupt*, *Slipenbak*, *Roſen*, *Stakelber*, *Creuts*, *Hamilton*; trois aides de camp généraux, l'auditeur général de l'armée, cinquante-neuf officiers de l'état major, cinq colonels, parmi leſquels était un prince de *Wirtemberg*; ſeize mille neuf cents quarante-deux ſoldats ou bas officiers: enfin, en y

(*d*) Ou Pſol.

comprenant les domeſtiques du roi et d'autres perſonnes ſuivant l'armée, il y en eut dix-huit mille ſept cents quarante-ſix au pouvoir du vainqueur ; ce qui, joint aux neuf mille deux cents vingt-quatre qui furent tués dans la bataille, et à près de deux mille hommes qui paſsèrent le Boryſthène à la ſuite du roi, fait voir qu'il avait en effet vingt-ſept mille combattans ſous ſes ordres dans cette journée mémorable. (*e*) 1709.

Il était parti de Saxe avec quarante-cinq mille combattans ; *Levenhaupt* en avait amené plus de ſeize mille de Livonie ; rien ne reſtait de toute cette armée floriſſante ; et d'une nombreuſe artillerie, perdue dans ſes marches, enterrée dans des marais, il n'avait conſervé que dix-huit canons de fonte, deux obus et douze mortiers. C'était avec ces faibles armes qu'il avait entrepris le ſiége de Pultava, et qu'il avait attaqué une armée pourvue d'une artillerie formidable : auſſi l'accuſe-t-on d'avoir montré depuis ſon départ d'Allemagne plus de valeur que de prudence. Il n'y eut de morts du côté des Ruſſes que cinquante-deux

(*e*) On a imprimé à Amſterdam, en 1730, les mémoires de *Pierre le grand*, par le prétendu boyard *Ivan Neſteſuranoy*. Il eſt dit dans ces mémoires que le roi de Suède, avant de paſſer le Boryſthène, envoya un officier général offrir la paix au czar. Les quatre tomes de ces mémoires ſont un tiſſu de fauſſetés et d'inepties pareilles, ou de gazettes compilées.

1709. officiers et douze cents quatre-vingt-treize ſoldats; c'eſt une preuve que leur diſpoſition était meilleure que celle de *Charles*, et que leur feu fut infiniment ſupérieur.

Un miniſtre envoyé à la cour du czar prétend, dans ſes mémoires, que *Pierre*, ayant appris le deſſein de *Charles XII* de ſe retirer chez les Turcs, lui écrivit pour le conjurer de ne point prendre cette réſolution déſeſpérée, et de ſe remettre plutôt entre ſes mains qu'entre celles de l'ennemi naturel de tous les princes chrétiens. Il lui donnait ſa parole d'honneur de ne point le retenir priſonnier, et de terminer leurs différens par une paix raiſonnable. La lettre fut portée par un exprès juſqu'à la rivière de Bug qui ſépare les déſerts de l'Ukraine des Etats du grand ſeigneur. Il arriva lorſque *Charles* était déjà en Turquie, et rapporta la lettre à ſon maître. Le miniſtre ajoute qu'il tient ce (*f*) fait de celui-là même qui avait été chargé de la lettre. Cette anecdote n'eſt pas ſans vraiſemblance, mais elle ne ſe trouve ni dans le journal de *Pierre le grand*, ni dans aucun des mémoires qu'on m'a confiés. Ce qui eſt le plus important dans cette bataille, c'eſt que de toutes celles qui ont jamais enſanglanté la terre, c'eſt la ſeule qui,

(*f*) Ce fait ſe trouve auſſi dans une lettre imprimée au-devant des *Anecdotes de Ruſſie*.

au

au lieu de ne produire que la deſtruction, ait ſervi au bonheur du genre humain, puiſqu'elle a donné au czar la liberté de policer une grande partie du monde. 1709.

Il s'eſt donné en Europe plus de deux cents batailles rangées, depuis le commencement de ce ſiècle juſqu'à l'année où j'écris. Les victoires les plus ſignalées et les plus ſanglantes n'ont eu d'autres ſuites que la réduction de quelques petites provinces, cédées enſuite par des traités et repriſes par d'autres batailles. Des armées de cent mille hommes ont ſouvent combattu, mais les plus violens efforts n'ont eu que des ſuccès faibles et paſſagers : on a fait les plus petites choſes avec les plus grands moyens. Il n'y a point d'exemple, dans nos nations modernes, d'aucune guerre qui ait compenſé par un peu de bien le mal qu'elle a fait; mais il a réſulté de la journée de Pultava la félicité du plus vaſte empire de la terre.

CHAPITRE XIX.

Suites de la victoire de Pultava. Charles XII réfugié chez les Turcs. Auguſte détrôné par lui rentre dans ſes Etats. Conquêtes de Pierre le grand.

1709. CEPENDANT on préſentait au vainqueur tous les principaux priſonniers ; le czar leur fit rendre leurs épées et les invita à ſa table. Il eſt aſſez connu qu'en buvant à leur ſanté, il leur dit : » Je bois à la ſanté de mes maîtres » dans l'art de la guerre : » mais la plupart de ſes maîtres, du moins tous les officiers ſubalternes et tous les ſoldats, furent bientôt envoyés en Sibérie. Il n'y avait point de cartel entre les Ruſſes et les Suédois : le czar en avait propoſé un avant le ſiége de Pultava ; *Charles* le refuſa, et ſes Suédois furent en tout les victimes de ſon indomptable fierté.

C'eſt cette fierté, toujours hors de ſaiſon, qui cauſa toutes les aventures de ce prince en Turquie, et toutes ſes calamités plus dignes d'un héros de l'*Arioſte* que d'un roi ſage : car, dès qu'il fut auprès de Bender, on lui conſeilla d'écrire au grand viſir, ſelon l'uſage, et il crut que ce ſerait trop s'abaiſſer. Une pareille opiniâtreté le brouilla avec tous les miniſtres de

la Porte ſucceſſivement : il ne ſavait s'accommoder ni au temps ni aux lieux. (*g*) 1709.

Aux premières nouvelles de la bataille de Pultava, ce fut une révolution générale dans les eſprits et dans les affaires en Pologne, en Saxe, en Suède, en Siléſie. *Charles*, quand il donnait des lois, avait exigé de l'empereur d'Allemagne, *Joſeph I*, qu'on dépouillât les catholiques de cent cinq égliſes, en faveur des Siléſiens de la confeſſion d'Augsbourg ; les catholiques reprirent preſque tous les temples luthériens, dès qu'ils furent informés de la diſgrâce de *Charles*. Les Saxons ne ſongèrent qu'à ſe venger des extorſions d'un vainqueur qui leur avait coûté, diſaient-ils, vingt-trois millions d'écus. Leur électeur, roi de Pologne, proteſta ſur le champ contre l'abdication qu'on lui avait arrachée, et, étant rentré dans les bonnes grâces du czar, il s'empreſſa de remonter ſur le trône de Pologne. La Suède conſternée crut long-temps ſon roi mort, et le ſénat incertain ne pouvait prendre aucun parti. 8 auguſt.

Pierre prit incontinent celui de profiter de ſa victoire : il fait partir le maréchal *Sheremetof*

(*g*) *La Motraye*, dans le récit de ſes voyages, rapporte une lettre de *Charles XII* au grand viſir ; mais cette lettre eſt fauſſe, comme la plupart des récits de ce voyageur mercenaire ; et *Norberg* lui-même avoue que le roi de Suède ne voulut jamais écrire au grand viſir.

1709. avec une armée pour la Livonie, sur les frontières de laquelle ce général s'était signalé tant de fois. Le prince *Menzikoff* fut envoyé en diligence avec une nombreuse cavalerie pour seconder le peu de troupes laissées en Pologne, pour encourager toute la noblesse du parti d'*Auguste*, pour chasser le compétiteur que l'on ne regardait plus que comme un rebelle, et pour dissiper quelques troupes suédoises qui restaient encore sous le général suédois *Crassau*.

Pierre part bientôt lui-même, passe par la Kiovie, par les palatinats de Chelm et de la haute Volhinie, arrive à Lublin, se concerte avec le général de la Lithuanie; il voit ensuite
18 sept. les troupes de la couronne, qui prêtent serment de fidélité au roi *Auguste;* de là il se rend
7 octob. à Varsovie, et jouit à Thorn du plus beau de tous les triomphes, celui de recevoir les remercîmens d'un roi auquel il rendait ses Etats. C'est là qu'il conclut un traité contre la Suède avec les rois de Danemarck, de Pologne et de Prusse. Il s'agissait déjà de reprendre toutes les conquêtes de *Gustave-Adolphe*. *Pierre* fesait revivre les anciennes prétentions des czars sur la Livonie, l'Ingrie, la Carélie et sur une partie de la Finlande; le Danemarck revendiquait la Scanie; le roi de Prusse la Poméranie.

La valeur infortunée de *Charles* ébranlait ainsi tous les édifices que la valeur heureuse

de *Guſtave-Adolphe* avait élevés. La nobleſſe polonaiſe venait en foule confirmer ſes ſermens à ſon roi, ou lui demander pardon de l'avoir abandonné; preſque tous reconnaiſſaient *Pierre* pour leur protecteur. 1709.

Aux armes du czar, à ces traités, à cette révolution ſubite, *Staniſlas* n'eut à oppoſer que ſa réſignation : il répandit un écrit qu'on appelle *Univerſal*, dans lequel il dit qu'il eſt prêt à renoncer à la couronne ſi la république l'exige.

Pierre, après avoir tout concerté avec le roi de Pologne, et ayant ratifié le traité avec le Danemarck, partit incontinent pour achever ſa négociation avec le roi de Pruſſe. Il n'était pas encore en uſage chez les ſouverains d'aller faire eux-mêmes les fonctions de leurs ambaſſadeurs : ce fut *Pierre* qui introduiſit cette coutume nouvelle et peu ſuivie. L'électeur de Brandebourg, premier roi de Pruſſe, alla conférer avec le czar à Marienverder, petite ville ſituée dans la partie occidentale de la Poméranie, bâtie par les chevaliers teutoniques, et enclavée dans la liſière de la Pruſſe devenue royaume. Ce royaume était petit et pauvre, mais ſon nouveau roi y étalait, quand il y voyageait, la pompe la plus faſtueuſe : c'eſt dans cet éclat qu'il avait déjà reçu *Pierre* à ſon premier paſſage, quand ce prince quitta ſon empire pour aller s'inſtruire

1709. chez les étrangers. Il reçut le vainqueur de
20 octob. *Charles XII* avec encore plus de magnificence. *Pierre* ne conclut d'abord avec le roi de Prusse qu'un traité défensif, mais qui ensuite acheva la ruine des affaires de Suède.

Nul instant n'était perdu. *Pierre*, après avoir achevé rapidement les négociations qui partout ailleurs sont si longues, va joindre son
21 nov. armée devant Riga, la capitale de la Livonie, commence par bombarder la place, met le feu lui-même aux trois premières bombes, forme ensuite un blocus; et, sûr que Riga ne lui peut échapper, il va veiller aux ouvrages de sa ville de Pétersbourg, à la construction des maisons, à sa flotte; pose de ses mains la
3 déc. quille d'un vaisseau de cinquante-quatre canons, et part ensuite pour Moscou. Il se fit un amusement de travailler aux préparatifs du triomphe qu'il étala dans cette capitale; il ordonna toute la fête, travailla lui-même, disposa tout.

1710. L'année 1710 commença par cette solennité
1 janvier. nécessaire alors à ses peuples, auxquels elle inspirait des sentimens de grandeur, et agréable à ceux qui avaient craint de voir entrer en vainqueurs dans leurs murs ceux dont on triomphait; on vit passer, sous sept arcs magnifiques, l'artillerie des vaincus, leurs drapeaux, leurs étendards, le brancard de leur roi, les soldats, les officiers, les généraux,

les miniſtres priſonniers tous à pied, au bruit des cloches, des trompettes, de cent pièces de canon, et des acclamations d'un peuple innombrable qui ſe feſaient entendre quand les canons ſe taiſaient. Les vainqueurs à cheval fermaient la marche, les généraux à la tête, et *Pierre* à ſon rang de général major. A chaque arc de triomphe on trouvait des députés des différens ordres de l'Etat; et au dernier, une troupe choiſie de jeunes enfans de boyards vêtus à la romaine, qui préſentaient des lauriers au monarque victorieux. 1710.

A cette fête publique ſuccéda une cérémonie non moins ſatisfeſante. Il était arrivé en 1708 une aventure d'autant plus déſagréable que *Pierre* était alors malheureux; *Matéof*, ſon ambaſſadeur à Londres auprès de la reine *Anne*, ayant pris congé, fut arrêté avec violence par deux officiers de juſtice au nom de quelques marchands anglais, et conduit chez un juge de paix pour la ſureté de leurs créances. Les marchands anglais prétendaient que les lois du commerce devaient l'emporter ſur les priviléges des miniſtres: l'ambaſſadeur du czar, et tous les miniſtres publics qui ſe joignirent à lui, diſaient que leur perſonne doit être toujours inviolable. Le czar demanda fortement juſtice par ſes lettres à la reine *Anne*; mais elle ne pouvait la lui faire, parce que les lois d'Angleterre permettaient aux marchands

1710. de pourſuivre leurs débiteurs, et qu'aucune loi n'exemptait les miniſtres publics de cette pourſuite. Le meurtre de *Patkul*, ambaſſadeur du czar, exécuté l'année précédente par les ordres de *Charles XII*, enhardiſſait le peuple d'Angleterre à ne pas reſpecter un caractère ſi cruellement profané : les autres miniſtres qui étaient alors à Londres, furent obligés de répondre pour celui du czar; et enfin tout ce que put faire la reine en ſa faveur, ce fut d'engager le parlement à paſſer un acte par lequel dorénavant il ne ſerait plus permis de faire arrêter un ambaſſadeur pour ſes dettes : mais, après la bataille de Pultava, il fallut faire une ſatisfaction plus authentique. La reine lui fit des excuſes publiques par une
16 fév. ambaſſade ſolennelle. M. de *Widvorth*, choiſi pour cette cérémonie, commença ſa harangue par ces mots : *Très-haut et très-puiſſant empereur.* Il lui dit qu'on avait mis en priſon ceux qui avaient oſé arrêter ſon ambaſſadeur, et qu'on les avait déclarés infames; il n'en était rien, mais il ſuffiſait de le dire ; et le titre d'empereur, que la reine ne lui donnait pas avant la bataille de Pultava, marquait aſſez la conſidération qu'il avait en Europe. On lui donnait déjà communément ce titre en Hollande ; et non-ſeulement ceux qui l'avaient vu travailler avec eux dans les chantiers de Sardam, et qui s'intéreſſaient davantage à ſa gloire, mais tous

les

les principaux de l'Etat l'appelaient à l'envi du nom d'empereur, et célébraient sa victoire par des fêtes en présence du ministre de Suède. 1710.

Cette considération universelle qu'il s'était donnée par sa victoire, il l'augmentait en ne perdant pas un moment pour en profiter. Elbing est d'abord assiégée ; c'est une ville anséatique de la Prusse royale en Pologne ; les Suédois y avaient encore une garnison. Les Russes montent à l'assaut, entrent dans la ville, et la garnison se rend prisonnière de guerre : cette place était un des grands magasins de *Charles XII* ; on y trouva cent quatre-vingt-trois canons de bronze, et cent cinquante-sept mortiers. Aussitôt *Pierre* se hâte d'aller de Moscou à Pétersbourg : à peine arrivé, il s'embarque sous sa nouvelle forteresse de Cronslot, côtoie les côtes de la Carélie ; et, malgré une violente tempête, il amène sa flotte devant Vibourg, la capitale de la Carélie en Finlande, tandis que ses troupes de terre approchent sur des marais glacés : la ville est investie, et le blocus de la capitale de la Livonie est resserré. Vibourg se rend bientôt après la brèche faite, et une garnison, composée d'environ quatre mille hommes, capitule, mais sans pouvoir obtenir les honneurs de la guerre ; elle fut faite prisonnière, malgré la capitulation. *Pierre* se plaignait de plusieurs infractions de la part des Suédois ; il

11 mars.

2 avril.

23 juin.

1710. promit de rendre la liberté à ces troupes, quand les Suédois auraient satisfait à ses plaintes ; il fallut, sur cette affaire, demander les ordres du roi de Suède toujours inflexible ; et ces soldats, que *Charles* aurait pu délivrer, restèrent captifs. C'est ainsi que le prince d'Orange, roi d'Angleterre, *Guillaume III*, avait arrêté en 1695 le maréchal de *Boufflers*, malgré la capitulation de Namur. Il y a plusieurs exemples de ces violations, et il serait à souhaiter qu'il n'y en eût point.

Après la prise de cette capitale, le siége de Riga devint bientôt un siége régulier, poussé avec vivacité : il fallait rompre les glaces dans la rivière de Duna qui baigne au nord les murs de la ville. La contagion, qui désolait depuis quelque temps ces climats, se mit dans l'armée assiégeante, et lui enleva neuf mille hommes : cependant le siége ne fut point ralenti ; il fut long, et la garnison obtint les honneurs de la guerre ; mais on stipula
15 juillet. dans la capitulation, que tous les officiers et soldats livoniens resteraient au service de la Russie, comme citoyens d'un pays qui en avait été démembré, et que les ancêtres de *Charles XII* avaient usurpé ; les priviléges dont son père avait dépouillé les Livoniens leur furent rendus, et tous les officiers entrèrent au service du czar : c'était la plus noble vengeance qu'il pût prendre du meurtre du livonien *Patkul*, son

ambaſſadeur, condamné pour avoir défendu ces mêmes priviléges. La garniſon était compoſée d'environ cinq mille hommes. Peu de temps après, la citadelle de Pennamunde fut priſe ; on trouva, tant dans la ville que dans ce fort, plus de huit cents bouches à feu. 1710.

Il manquait, pour être entièrement maître de la Carélie, la forte ville de Kexholm ſur le lac Ladoga, ſituée dans une île, et qu'on regardait comme imprenable : elle fut bombardée quelque temps après et bientôt rendue. L'île d'Oeſel, dans la mer qui borde le nord de la Livonie, fut ſoumiſe avec la même rapidité. 19 ſept. 28 ſept.

Du côté de l'Eſtonie, province de la Livonie, vers le ſeptentrion et ſur le golfe de Finlande, ſont les villes de Pernau et de Revel ; ſi on en était maître, la conquête de la Livonie était achevée. Pernau ſe rendit après un ſiége de peu de jours, et Revel ſe foumit ſans qu'on tirât contre la ville un ſeul coup de canon ; mais les aſſiégés trouvèrent le moyen d'échapper au vainqueur dans le temps même qu'ils ſe rendaient priſonniers de guerre : quelques vaiſſeaux de Suède abordèrent à la rade pendant la nuit ; la garniſon s'embarqua, ainſi que la plupart des bourgeois ; et les aſſiégeans, en entrant dans la ville, furent étonnés de la trouver déſerte. Quand *Charles XII* remportait 25 aug. 10 ſept.

1710. la victoire de Nerva, il ne s'attendait pas que ſes troupes auraient un jour beſoin de pareilles ruſes de guerre.

En Pologne, *Staniſlas*, voyant ſon parti détruit, s'était réfugié dans la Poméranie qui reſtait à *Charles XII ; Auguſte* régnait, et il était difficile de décider ſi *Charles* avait eu plus de gloire à le détrôner que *Pierre* à le rétablir.

Les Etats du roi de Suède étaient encore plus malheureux que lui ; cette maladie contagieuſe, qui avait ravagé toute la Livonie, paſſa en Suède, et enleva trente mille perſonnes dans la ſeule ville de Stockholm ; elle y ravagea les provinces déjà trop dénuées d'habitans ; car, pendant dix années de ſuite, la plupart étaient ſortis du pays pour aller périr à la ſuite de leur maître.

Sa mauvaiſe fortune le pourſuivait dans la Poméranie. Ses troupes de Pologne s'y étaient retirées au nombre de onze mille combattans ; le czar, le roi de Danemarck, celui de Pruſſe, l'électeur d'Hanovre, le duc de Holſtein, s'unirent tous enſemble pour rendre cette armée inutile, et pour forcer le général *Craſſau*, qui la commandait, à la neutralité. La régence de Stockholm, ne recevant point de nouvelles de ſon roi, ſe crut trop heureuſe, au milieu de la contagion qui dévaſtait la ville, de ſigner cette neutralité qui ſemblait du moins devoir

écarter les horreurs de la guerre d'une de ſes provinces. L'empereur d'Allemagne favoriſa ce traité ſingulier : on ſtipula que l'armée ſuédoiſe qui était en Poméranie, n'en pourrait ſortir pour aller défendre ailleurs ſon monarque : il fut même réſolu dans l'empire d'Allemagne de lever une armée, pour faire exécuter cette convention qui n'avait point d'exemple ; c'eſt que l'empereur, qui était alors en guerre contre la France, eſpérait faire entrer l'armée ſuédoiſe à ſon ſervice. Toute cette négociation fut conduite pendant que *Pierre* s'emparait de la Livonie, de l'Eſtonie et de la Carélie. 1710.

Charles XII, qui pendant tout ce temps-là feſait jouer de Bender à la Porte ottomane tous les reſſorts poſſibles pour engager le divan à déclarer la guerre au czar, reçut cette nouvelle comme un des plus funeſtes coups que lui portait ſa mauvaiſe fortune : il ne put ſoutenir que ſon ſénat de Stockholm eût lié les mains à ſon armée : ce fut alors qu'il lui écrivit qu'il enverrait une de ſes bottes pour le gouverner.

Les Danois cependant préparaient une deſcente en Suède. Toutes les nations de l'Europe étaient alors en guerre ; l'Eſpagne, le Portugal, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre combattaient encore pour la ſucceſſion du roi d'Eſpagne *Charles II*,

1710. et tout le Nord était armé contre *Charles XII.* Il ne manquait qu'une querelle avec la Porte ottomane, pour qu'il n'y eût pas un village d'Europe qui ne fût exposé aux ravages. Cette querelle arriva lorsque *Pierre* était au plus haut point de sa gloire, et précisément parce qu'il y était.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Campagne du Pruth.

Le ſultan *Achmet III* déclara la guerre à *Pierre I;* mais ce n'était pas pour le roi de Suède; c'était, comme on le croit bien, pour ſes ſeuls intérêts. Le kan des Tartares de Crimée voyait avec crainte un voiſin devenu ſi puiſſant. La Porte avait pris ombrage de ſes vaiſſeaux ſur les Palus-Méotides et ſur la mer Noire, de la ville d'Azoph fortifiée, et du port de Taganrok déjà célèbre, enfin de tant de grands ſuccès, et de l'ambition que les ſuccès augmentent toujours. 1710.

Il n'eſt ni vraiſemblable, ni vrai que la Porte ottomane ait fait la guerre au czar vers les Palus-Méotides, parce qu'un vaiſſeau ſuédois avait pris ſur la mer Baltique une barque dans laquelle on avait trouvé une lettre d'un miniſtre qu'on n'a jamais nommé. *Norberg* a écrit que cette lettre contenait un plan de la conquête de l'empire turc, que la lettre fut portée à *Charles XII* en Turquie, que *Charles* l'envoya au divan, et que ſur cette

1710. lettre la guerre fut déclarée. Cette fable porte assez avec elle son caractère de fable. Le kan des Tartares, plus inquiet encore que le divan de Constantinople du voisinage d'Azoph, fut celui qui par ses instances obtint qu'on entrerait en campagne. (*a*)

La Livonie n'était point encore toute entière au pouvoir du czar, quand *Achmet III* prit, dès le mois d'auguste, la résolution de se déclarer. Il pouvait à peine savoir la reddition de Riga. La proposition de rendre en argent les effets perdus par le roi de Suède à Pultava, ferait de toutes les idées la plus ridicule, si celle de démolir Pétersbourg ne l'était davantage. Il y eût beaucoup de romanesque dans la conduite de *Charles* à Bender; mais celle du divan eût été plus romanesque encore, s'il eût fait de telles demandes.

Novemb. Le kan des Tartares, qui fut le grand moteur de cette guerre, alla voir *Charles* dans sa retraite.

(*a*) Ce que rapporte *Norberg* sur les prétentions du grand seigneur, n'est ni moins faux ni moins puérile: il dit que le sultan *Achmet* envoya au czar les conditions auxquelles il accorderait la paix, avant d'avoir commencé la guerre. Ces conditions étaient, selon le confesseur de *Charles XII*, de renoncer à son alliance avec le roi *Auguste*, de rétablir *Stanislas*, de rendre la Livonie à *Charles*, de payer à ce prince, argent comptant, ce qu'il lui avait pris à Pultava, et de démolir Pétersbourg. Cette pièce fut forgée par un nommé *Brazey*, auteur famélique d'une feuille intitulée *Mémoires satiriques, historiques et amusans*. *Norberg* puisa dans cette source. Il paraît que ce confesseur n'était pas le confident de *Charles XII*.

Ils étaient unis par les mêmes intérêts, puis- 1710.
qu'Azoph eſt frontière de la petite Tartarie. *Charles* et le kan de Crimée étaient ceux qui avaient le plus perdu par l'agrandiſſement du czar ; mais ce kan ne commandait point les armées du grand ſeigneur ; il était comme les princes feudataires d'Allemagne, qui ont ſervi l'Empire avec leurs propres troupes ſubordonnées au général de l'empereur allemand.

La première démarche du divan fut de 29 nov
faire arrêter dans les rues de Conſtantinople l'ambaſſadeur du czar, *Tolſtoy*, et trente de ſes domeſtiques, et de l'enfermer au château des ſept tours. Cet uſage barbare, dont des ſauvages auraient honte, vient de ce que les Turcs ont toujours des miniſtres étrangers, réſidant continuellement chez eux, et qu'ils n'envoient jamais d'ambaſſadeurs ordinaires. Ils regardent les ambaſſadeurs des princes chrétiens comme des conſuls de marchands ; et, n'ayant pas d'ailleurs moins de mépris pour les chrétiens que pour les juifs, ils ne daignent obſerver avec eux le droit des gens que quand ils y ſont forcés ; du moins juſqu'à préſent, ils ont perſiſté dans cet orgueil féroce.

Le célèbre viſir *Achmet Couprougli*, qui prit Candie ſous *Mahomet IV*, avait traité le fils d'un ambaſſadeur de France avec outrage, et, ayant pouſſé la brutalité juſqu'à le frapper, l'avait envoyé en priſon, ſans que *Louis XIV*,

1710. tout fier qu'il était, s'en fût autrement reſſenti qu'en envoyant un autre miniſtre à la Porte. Les princes chrétiens, très-délicats entre eux ſur le point d'honneur, et qui l'ont même fait entrer dans le droit public, ſemblaient l'avoir oublié avec les Turcs.

Jamais ſouverain ne fut plus offenſé dans la perſonne de ſes miniſtres que le czar de Ruſſie. Il vit, dans l'eſpace de peu d'années, ſon ambaſſadeur à Londres mis en priſon pour dettes, ſon plénipotentiaire en Pologne et en Saxe roué vif ſur un ordre du roi de Suède, ſon miniſtre à la Porte ottomane ſaiſi et mis en priſon dans Conſtantinople, comme un malfaiteur.

La reine d'Angleterre lui fit, comme nous avons vu, ſatisfaction pour l'outrage de Londres. L'horrible affront reçu dans la perſonne de *Patkul* fut lavé dans le ſang des Suédois à la bataille de Pultava; mais la fortune laiſſa impunie la violation du droit des gens par les Turcs.

1711. Janvier. Le czar fut obligé de quitter le théâtre de la guerre en Occident, pour aller combattre ſur les frontières de la Turquie. D'abord il fait avancer vers la Moldavie (*b*) dix régimens qui étaient en Pologne; il ordonne au maréchal

(*b*) Il eſt bien étrange que tant d'auteurs confondent la Valachie et la Moldavie.

Sheremetof de partir de la Livonie avec ſon corps d'armée ; et, laiſſant le prince *Menzikoff* à la tête des affaires à Pétersbourg, il va donner dans Moſcou tous les ordres pour la campagne qui doit s'ouvrir. 1711.

Un ſénat de régence eſt établi ; ſes régimens des gardes ſe mettent en marche ; il ordonne à la jeune nobleſſe de venir apprendre ſous lui le métier de la guerre ; place les uns en qualité de cadets, les autres d'officiers ſubalternes. L'amiral *Apraxin* va dans Azoph commander ſur terre et ſur mer. Toutes ces meſures étant priſes, il ordonne dans Moſcou qu'on reconnaiſſe une nouvelle czarine ; c'était cette même perſonne faite priſonnière de guerre dans Marienbourg en 1702. *Pierre* avait répudié, l'an 1696, *Eudoxia Lapoukin* (*c*) ſon épouſe, dont il avait deux enfans. Les lois de ſon Egliſe permettent le divorce ; et ſi elles l'avaient défendu, il eût fait une loi pour le permettre. 18 janv.

La jeune priſonnière de Marienbourg, à qui on avait donné le nom de *Catherine*, était au-deſſus de ſon ſexe et de ſon malheur. Elle ſe rendit ſi agréable par ſon caractère, que le czar voulut l'avoir auprès de lui ; elle l'accompagna dans ſes courſes et dans ſes travaux pénibles, partageant ſes fatigues, adouciſſant

(*c*) Ou *Lapouchin*.

1711. ſes peines par la gaieté de ſon eſprit et par ſa complaiſance ; ne connaiſſant point cet appareil de luxe et de molleſſe dont les femmes ſe ſont fait ailleurs des beſoins réels. Ce qui rendit ſa faveur plus ſingulière, c'eſt qu'elle ne fut ni enviée, ni traverſée, et que perſonne n'en fut la victime. Elle calma ſouvent la colère du czar, et le rendit plus grand encore en le rendant plus clément. Enfin elle lui devint ſi néceſſaire qu'il l'épouſa ſecrètement en 1707. Il en avait déjà deux filles, et il en eut l'année ſuivante une princeſſe qui épouſa depuis le duc de Holſtein. Le mariage ſecret de *Pierre* et de *Catherine* fut déclaré le jour
17 mars. même que le czar (*d*) partit avec elle pour aller éprouver ſa fortune contre l'empire ottoman. Toutes les diſpoſitions promettaient un heureux ſuccès. L'hetman des Coſaques devait contenir les Tartares qui déjà ravageaient l'Ukraine dès le mois de février; l'armée ruſſe avançait vers le Nieſter ; un autre corps de troupes, ſous le prince *Gallitzin*, marchait par la Pologne. Tous les commencemens furent favorables ; car *Gallitzin* ayant rencontré près de Kiovie un parti nombreux de tartares joints à quelques coſaques et à quelques polonais du parti de *Staniſlas*, et même de ſuédois, il les défit entièrement, et leur tua cinq mille hommes. Ces tartares avaient déjà fait dix

(*d*) Journal de *Pierre le grand*.

mille eſclaves dans le plat pays. C'eſt de temps immémorial la coutume des Tartares de porter plus de cordes que de cimeterres, pour lier les malheureux qu'ils ſurprennent. Les captifs furent tous délivrés, et leurs raviſſeurs paſſés au fil de l'épée. Toute l'armée, ſi elle eût été raſſemblée, devait monter à ſoixante mille hommes. Elle dut être encore augmentée par les troupes du roi de Pologne. Ce prince, qui devait tout au czar, vint le trouver, le 3 juin, à Jaroſlau ſur la rivière de Sane, et lui promit de nombreux ſecours. On proclama la guerre contre les Turcs au nom des deux rois : mais la diète de Pologne ne ratifia pas ce qu'*Auguſte* avait promis : elle ne voulut point rompre avec les Turcs. C'était le ſort du czar d'avoir dans le roi *Auguſte*, un allié qui ne pouvait jamais l'aider. Il eut les mêmes eſpérances dans la Moldavie et dans la Valachie, et il fut trompé de même. 1711.

La Moldavie et la Valachie devaient ſecouer le joug des Turcs. Ces pays ſont ceux des anciens Daces qui, mêlés aux Gépides, inquiétèrent long-temps l'empire romain : *Trajan* les ſoumit ; le premier *Conſtantin* les rendit chrétiens. La Dacie fut une province de l'empire d'Orient ; mais bientôt après ces mêmes peuples contribuèrent à la ruine de celui d'Occident, en ſervant ſous les *Odoacre* et ſous les *Théodoric*.

1711. Ces contrées reſtèrent depuis annexées à l'empire grec; et quand les Turcs eurent pris Conſtantinople, elles furent gouvernées et opprimées par des princes particuliers. Enfin elles ont été entièrement ſoumiſes par le padisha ou empereur turc, qui en donne l'inveſtiture. Le hoſpodar ou vaivode que la Porte choiſit pour gouverner ces provinces, eſt toujours un chrétien grec. Les Turcs ont, par ce choix, fait connaître leur tolérance, tandis que nos déclamateurs ignorans leur reprochent la perſécution. Le prince que la Porte nomme eſt tributaire, ou plutôt fermier: elle confère cette dignité à celui qui en offre davantage, et qui fait le plus de préſens au viſir, ainſi qu'elle confère le patriarchat grec de Conſtantinople. C'eſt quelquefois un dragoman, c'eſt-à-dire, un interprète du divan qui obtient cette place. Rarement la Moldavie et la Valachie ſont réunies ſous un même vaivode; la Porte partage ces deux provinces, pour en être plus sûre. *Démétrius Cantemir* avait obtenu la Moldavie. On feſait deſcendre ce vaivode *Cantemir* de *Tamerlan*, parce que le nom de *Tamerlan* était *Timur*, que ce *Timur* était un kan tartare; et du nom de *Timur-kan* venait, diſait-on, la famille de *Kantemir*.

Baſſaraba Brancovan avait été inveſti de la Valachie. Ce *Baſſaraba* ne trouva point de généalogiſte qui le fît deſcendre d'un conquérant

tartare. *Cantemir* crut que le temps était 1711.
venu de se soustraire à la domination des Turcs, et de se rendre indépendant par la protection du czar. Il fit précisément avec *Pierre* ce que *Mazeppa* avait fait avec *Charles*. Il engagea même d'abord le hospodar de Valachie, *Bassaraba*, à entrer dans la conspiration dont il espérait recueillir tout le fruit. Son plan était de se rendre maître des deux provinces. L'évêque de Jérusalem, qui était alors en Valachie, fut l'ame de ce complot. *Cantemir* promit au czar des troupes et des vivres, comme *Mazeppa* en avait promis au roi de Suède, et ne tint pas mieux sa parole.

Le général *Sheremetof* s'avança jusqu'à Yassi, capitale de la Moldavie, pour voir et pour soutenir l'exécution de ces grands projets. *Cantemir* l'y vint trouver et en fut reçu en prince; mais il n'agit en prince qu'en publiant un manifeste contre l'empire turc. Le hospodar de Valachie, qui démêla bientôt ses vues ambitieuses, abandonna son parti et rentra dans son devoir. L'évêque de Jérusalem, craignant justement pour sa tête, s'enfuit et se cacha; les peuples de la Valachie et de la Moldavie demeurèrent fidèles à la Porte ottomane; et ceux qui devaient fournir des vivres à l'armée russe, les allèrent porter à l'armée turque.

Déjà le vîsir *Baltagi Mehemet* avait passé le

1711. Danube à la tête de cent mille hommes, et marchait vers Yaſſi le long du Pruth, autrefois le fleuve Hiéraſe, qui tombe dans le Danube, et qui eſt à peu-près la frontière de la Moldavie et de la Beſſarabie. Il envoya alors le comte *Poniatowski*, gentilhomme polonais attaché à la fortune du roi de Suède, prier ce prince de venir lui rendre viſite et voir ſon armée. *Charles* ne put s'y réſoudre; il exigeait que le grand viſir lui fît ſa première viſite dans ſon aſile près de Bender: ſa fierté l'emporta ſur ſes intérêts. Quand *Poniatowski* revint au camp des Turcs, et qu'il excuſa les refus de *Charles XII: Je m'attendais bien*, dit le viſir au camp des Tartares, *que ce fier païen en uſerait ainſi.* Cette fierté réciproque, qui aliène toujours tous les hommes en place, n'avança pas les affaires du roi de Suède: il dut d'ailleurs s'apercevoir bientôt que les Turcs n'agiſſaient que pour eux et non pas pour lui.

Tandis que l'armée ottomane paſſait le Danube, le czar avançait par les frontières de la Pologne, paſſait le Boryſthène pour aller dégager le maréchal *Sheremetof* qui, étant au midi de Yaſſi ſur les bords du Pruth, était menacé de ſe voir bientôt environné de cent mille turcs et d'une armée de tartares. *Pierre*, avant de paſſer le Boryſthène, avait craint d'expoſer *Catherine* à un danger qui devenait chaque jour plus terrible; mais *Catherine* regarda cette

cette attention du czar comme un outrage à sa tendresse et à son courage ; elle fit tant d'instances que le czar ne put se passer d'elle ; l'armée la voyait avec joie à cheval à la tête des troupes ; elle se servait rarement de voiture. Il fallut marcher au-delà du Boryſthène par quelques déserts, traverser le Bog, et ensuite la rivière du Tiras qu'on nomme aujourd'hui Niester ; après quoi l'on trouvait encore un autre désert avant d'arriver à Yassi sur les bords du Pruth. Elle encourageait l'armée, y répandait la gaieté, envoyait des secours aux officiers malades, et étendait ses soins sur les soldats. 1711.

On arriva enfin à Yassi où l'on devait établir des magasins. Le hospodar de Valachie, *Bassaraba*, rentré dans les intérêts de la Porte, et feignant d'être dans ceux du czar, lui proposa la paix, quoique le grand visir ne l'en eût point chargé : on sentit le piége ; on se borna à demander des vivres qu'il ne pouvait ni ne voulait fournir. Il était difficile d'en faire venir de Pologne ; les provisions que *Cantemir* avait promises, et qu'il espérait en vain tirer de la Valachie, ne pouvaient arriver ; la situation devenait très-inquiétante. Un fléau dangereux se joignit à tous ces contre-temps ; des nuées de sauterelles couvrirent les campagnes, les dévorèrent et les infectèrent ; l'eau manquait souvent dans la marche sous un soleil brûlant et dans des déserts arides ; on fut obligé de 4 juillet.

1711. faire porter à l'armée de l'eau dans des tonneaux.

Pierre, dans cette marche, se trouvait, par une fatalité singulière, à portée de *Charles XII;* car Bender n'est éloigné que de vingt-cinq lieues communes de l'endroit où l'armée russe campait auprès de Yassi. Des partis de cosaques pénétrèrent jusqu'à la retraite de *Charles;* mais les tartares de la Crimée, qui voltigeaient dans ces quartiers, mirent le roi de Suède à couvert d'une surprise. Il attendait avec impatience et sans crainte, dans son camp, l'événement de la guerre.

Pierre se hâta de marcher sur la rive droite du Pruth, dès qu'il eut formé quelques magasins. Le point décisif était d'empêcher les Turcs, postés au-dessous sur la rive gauche, de passer ce fleuve et de venir à lui. Cette manœuvre devait le rendre maître de la Moldavie et de la Valachie; il envoya le général *Janus* avec l'avant-garde pour s'opposer à ce passage des Turcs: mais ce général n'arriva que dans le temps même qu'ils passaient sur leurs pontons; il se retira, et son infanterie fut poursuivie jusqu'à ce que le czar vint lui-même le dégager.

L'armée du grand visir s'avança donc bientôt vers celle du czar, le long du fleuve. Ces deux armées étaient bien différentes: celle

des Turcs, renforcée des Tartares, était, dit- 1711.
on, de près de deux cents cinquante mille hommes; celle des Ruſſes n'était alors que d'environ trente-ſept mille combattans. Un corps aſſez conſidérable, ſous le général *Renne*, était au-delà des montagnes de la Moldavie ſur la rivière de Sireth; et les Turcs coupèrent la communication.

Le czar commençait à manquer de vivres, et à peine ſes troupes campées non loin du fleuve pouvaient-elles avoir de l'eau; elles étaient expoſées à une nombreuſe artillerie placée par le grand viſir ſur la rive gauche, avec un corps de troupes qui tirait ſans ceſſe ſur les Ruſſes. Il paraît, par ce récit très-détaillé et très-fidèle, que le viſir *Baltagi Mehemet*, loin d'être un imbécille, comme les Suédois l'ont repréſenté, s'était conduit avec beaucoup d'intelligence. Paſſer le Pruth à la vue d'un ennemi, le contraindre à reculer et le pourſuivre, couper tout d'un coup la communication entre l'armée du czar et un corps de ſa cavalerie, enfermer cette armée ſans lui laiſſer de retraite, lui ôter l'eau et les vivres, la tenir ſous des batteries de canon qui la menacent d'une rive oppoſée; tout cela n'était pas d'un homme ſans activité et ſans prévoyance.

Pierre alors ſe trouva dans une plus mauvaiſe poſition que *Charles XII* à Pultava; enfermé

1711. comme lui par une armée supérieure, éprouvant plus que lui la disette, et s'étant fié comme lui aux promesses d'un prince trop peu puissant pour les tenir, il prit le parti de la retraite, et tenta d'aller choisir un camp avantageux, en retournant vers Yassi.

20 juillet. Il décampa dans la nuit; mais à peine est-il en marche que les Turcs tombent sur son arrière-garde au point du jour. Le régiment des gardes préobazinsky arrêta long-temps leur impétuosité. On se forma, on fit des retranchemens avec les chariots et le bagage. Le même jour toute l'armée turque attaqua encore les Russes. Une preuve qu'ils pouvaient se défendre,

21 juillet. quoi qu'on en ait dit, c'est qu'ils se défendirent très-long-temps, qu'ils tuèrent beaucoup d'ennemis, et qu'ils ne furent point entamés.

Il y avait dans l'armée ottomane deux officiers du roi de Suède, l'un le comte *Poniatowski*, l'autre le comte de *Sparre*, avec quelques cosaques du parti de *Charles XII*. Mes mémoires disent que ces généraux conseillèrent au grand visir de ne point combattre, de couper l'eau et les vivres aux ennemis, et de les forcer à se rendre prisonniers ou de mourir. D'autres mémoires prétendent qu'au contraire ils animèrent le grand visir à détruire avec le sabre une armée fatiguée et languissante, qui périssait déjà par la disette. La première idée paraît plus circonspecte, la seconde plus

conforme au caractère des généraux élevés par *Charles XII*. 1711.

Le fait eſt que le grand viſir tomba ſur l'arrière-garde au point du jour. Cette arrière-garde était en déſordre. Les Turcs ne rencontrèrent d'abord devant eux qu'une ligne de quatre cents hommes ; on ſe forma avec célérité. Un général allemand, nommé *Allard*, eut la gloire de faire des diſpoſitions ſi rapides et ſi bonnes, que les Ruſſes réſiſtèrent pendant trois heures à l'armée ottomane ſans perdre de terrain.

La diſcipline à laquelle le czar avait accoutumé ſes troupes, le paya bien de ſes peines. On avait vu à Nerva ſoixante mille hommes défaits par huit mille, parce qu'ils étaient indiſciplinés ; et ici l'on voit une arrière-garde d'environ huit mille ruſſes, ſoutenir les efforts de cent cinquante mille turcs, leur tuer ſept mille hommes, et les forcer à retourner en arrière.

Après ce rude combat les deux armées ſe retranchèrent pendant la nuit ; mais l'armée ruſſe reſtait toujours enfermée, privée de proviſions et d'eau même. Elle était près des bords du Pruth, et ne pouvait approcher du fleuve ; car ſi tôt que quelques ſoldats haſardaient d'aller puiſer de l'eau, un corps de turcs poſté à la rive oppoſée feſait pleuvoir ſur eux le plomb et le fer d'une artillerie nombreuſe

1711. chargée à cartouche. L'armée turque, qui avait attaqué les Ruſſes, continuait toujours de ſon côté à la foudroyer par ſon canon.

Il était probable qu'enfin les Ruſſes allaient être perdus ſans reſſource par leur poſition, par l'inégalité du nombre et par la diſette. Les eſcarmouches continuaient toujours; la cavalerie du czar, preſque toute démontée, ne pouvait plus être d'aucun ſecours, à moins qu'elle ne combattît à pied; la ſituation paraiſſait déſeſpérée. Il ne faut que jeter les yeux ſur la carte exacte du camp du czar et de l'armée ottomane, pour voir qu'il n'y eut jamais de poſition plus dangereuſe, que la retraite était impoſſible, qu'il fallait remporter une victoire complète, ou périr juſqu'au dernier, ou être eſclave des Turcs. (3)

Toutes les relations, tous les mémoires du temps conviennent unanimement que le czar, incertain s'il tenterait le lendemain le ſort d'une nouvelle bataille, s'il expoſerait ſa

(3) L'auteur de la nouvelle hiſtoire de Ruſſie, prétend que le czar envoya un courrier à Moſcou, pour recommander aux ſénateurs de continuer de gouverner s'ils apprenaient qu'il eût été fait priſonnier, leur défendre d'exécuter ceux de ſes ordres donnés pendant ſa captivité, qui leur paraîtraient contraires à l'intérêt de l'empire, et leur ordonner de choiſir un autre maître, s'ils croyaient cette élection néceſſaire au ſalut de l'Etat : cependant le czarovitz *Alexis* vivait alors et était en âge de gouverner; mais il n'eſt queſtion de cet ordre ni dans le journal de *Pierre I*, ni dans aucun recueil authentique.

HISTOIRE DE RUSSIE &c. *Pag. 262.*

femme, ſon armée, ſon empire, et le fruit de tant de travaux à une perte qui ſemblait inévitable, ſe retira dans ſa tente, accablé de douleur et agité de convulſions dont il était quelquefois attaqué, et que ſes chagrins redoublaient. Seul, en proie à tant d'inquiétudes cruelles, ne voulant que perſonne fût témoin de ſon état, il défendit qu'on entrât dans ſa tente. Il vit alors quel était ſon bonheur d'avoir permis à ſa femme de le ſuivre. *Catherine* entra malgré la défenſe. 1711.

Une femme qui avait affronté la mort pendant tous ces combats, expoſée comme un autre au feu de l'artillerie des Turcs, avait le droit de parler. Elle perſuada ſon époux de tenter la voie de la négociation.

C'eſt la coutume immémoriale dans tout l'Orient, quand on demande audience aux ſouverains ou à leurs repréſentans, de ne les aborder qu'avec des préſens. *Catherine* raſſembla le peu de pierreries qu'elle avait apportées dans ce voyage guerrier, dont toute magnificence et tout luxe étaient bannis; elle y ajouta deux peliſſes de renard noir; l'argent comptant qu'elle ramaſſa fut deſtiné pour le kiaia. Elle choiſit elle-même un officier intelligent qui devait, avec deux valets, porter les préſens au grand viſir, et enſuite faire conduire au kiaia, en ſureté, le préſent qui lui était réſervé. Cet officier fut chargé d'une lettre du maréchal

Sheremetof à *Mehemet Baltagi*. Les mémoires de *Pierre* conviennent de la lettre; ils ne disent rien des détails dans lesquels entra *Catherine*; mais tout est assez confirmé par la déclaration de *Pierre* lui-même, donnée en 1723, quand il fit couronner *Catherine* impératrice. *Elle nous a été*, dit-il, *d'un très-grand secours dans tous les dangers, et particulièrement à la bataille du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes*. Si le czar, en effet, n'avait plus alors que vingt-deux mille combattans, menacés de périr par la faim ou par le fer, le service rendu par *Catherine* était aussi grand que les bienfaits dont son époux l'avait comblée. Le journal manuscrit (*e*) de *Pierre le grand* dit que, le jour même du grand combat du 20 juillet, il y avait trente et un mille cinq cents cinquante-quatre hommes d'infanterie, et six mille six cents quatre-vingt-douze de cavalerie, presque tous démontés; il aurait donc perdu seize mille deux cents quarante-six combattans dans cette bataille. Les mêmes mémoires assurent que la perte des Turcs fut beaucoup plus considérable que la sienne, et qu'attaquant en foule et sans ordre, aucun des coups tirés sur eux ne porta à faux. S'il est ainsi, la journée du Pruth du 20 au 21 juillet, fut une des plus meurtrières qu'on ait vues depuis plusieurs siècles.

(*e*) Page 177 du journal de *Pierre le grand*.

Il

Il faut ou soupçonner *Pierre le grand* de s'être trompé lorsqu'en couronnant l'impératrice, il lui témoigne sa reconnaissance *d'avoir sauvé son armée réduite à vingt-deux mille combattans*, ou accuser de faux son journal, dans lequel il est dit que, le jour de cette bataille, son armée du Pruth, indépendamment du corps qui campait sur le Sireth, *montait à trente et un mille cinq cents cinquante-quatre hommes d'infanterie, et à six mille six cents quatre-vingt-douze de cavalerie.* Suivant ce calcul, la bataille aurait été plus terrible que tous les historiens et tous *les mémoires pour et contre ne l'ont rapporté jusqu'ici.* Il y a certainement ici quelque malentendu; et cela est très-ordinaire dans les récits de campagnes, lorsqu'on entre dans les détails. Le plus sûr est de s'en tenir toujours à l'événement principal, à la victoire et à la défaite : on sait rarement avec précision ce que l'une et l'autre ont coûté. 1711.

A quelque petit nombre que l'armée russe fût réduite, on se flattait qu'une résistance si intrépide et si opiniâtre en imposerait au grand visir; qu'on obtiendrait la paix à des conditions honorables pour la Porte ottomane; que ce traité, en rendant le visir agréable à son maître, ne serait pas trop humiliant pour l'empire de Russie. Le grand mérite de *Catherine* fut, ce me semble, d'avoir vu cette possibilité

1711. dans un moment où les généraux ne paraiſſaient voir qu'un malheur inévitable.

Norberg, dans ſon hiſtoire de *Charles XII*, rapporte une lettre du czar au grand viſir, dans laquelle il s'exprime en ces mots : *Si, contre mon attente, j'ai le malheur d'avoir déplu à ſa hauteſſe, je ſuis prêt à réparer les ſujets de plainte qu'elle peut avoir contre moi. Je vous conjure, très-noble général, d'empêcher qu'il ne ſoit répandu plus de ſang, et je vous ſupplie de faire ceſſer dans le moment le feu exceſſif de votre artillerie. Recevez l'otage que je viens de vous envoyer.*

Cette lettre porte tous les caractères de fauſſeté, ainſi que la plupart des pièces rapportées au haſard par *Norberg* : elle eſt datée du 11 juillet, nouveau ſtyle ; et on n'écrivit à *Baltagi Mehemet* que le 21, nouveau ſtyle. Ce ne fut point le czar qui écrivit ; ce fut le maréchal *Sheremetof* : on ne ſe ſervit point dans cette lettre de ces expreſſions, *le czar a eu le malheur de déplaire à ſa hauteſſe* ; ces termes ne conviennent qu'à un ſujet qui demande pardon à ſon maître ; il n'eſt point queſtion d'otage ; on n'en envoya point ; la lettre fut portée par un officier, tandis que l'artillerie tonnait des deux côtés. *Sheremetof*, dans ſa lettre, feſait ſeulement ſouvenir le viſir de quelques offres de paix que la Porte avait faites au commencement de la campagne par les miniſtres d'Angleterre et de Hollande,

lorſque le divan demandait la ceſſion de la citadelle et du port de Tangarok, qui étaient les vrais ſujets de la guerre. 1711.

Il ſe paſſa quelques heures avant qu'on eût une réponſe du grand viſir. On craignait que le porteur n'eût été tué par le canon, ou n'eût été retenu par les Turcs. On dépêcha un ſecond courrier avec un duplicata, et on tint conſeil de guerre en préſence de *Catherine*. Dix officiers généraux ſignèrent le réſultat que voici : 21 juillet.

» Si l'ennemi ne veut pas accepter les » conditions qu'on lui offre, et s'il demande » que nous poſions les armes, et que nous » nous rendions à diſcrétion, tous les généraux » et les miniſtres ſont unanimement d'avis » de ſe faire jour au travers des ennemis. »

En conſéquence de cette réſolution, on entoura le bagage de retranchemens, et on s'avança juſqu'à cent pas de l'armée turque, lorſqu'enfin le grand viſir fit publier une ſuſpenſion d'armes.

Tout le parti ſuédois a traité, dans ſes mémoires, ce viſir de lâche et d'infâme, qui s'était laiſſé corrompre. C'eſt ainſi que tant d'écrivains ont accuſé le comte *Piper* d'avoir reçu de l'argent du duc de *Marlborough* pour engager le roi de Suède à continuer la guerre contre le czar, et qu'on a imputé à un miniſtre de France d'avoir fait à prix d'argent le traité

1711. de Séville. De telles accuſations ne doivent être avancées que ſur des preuves évidentes. Il eſt très-rare que des premiers miniſtres s'abaiſſent à de ſi honteuſes lâchetés, découvertes tôt ou tard par ceux qui ont donné l'argent, et par les regiſtres qui en font foi. Un miniſtre eſt toujours un homme en ſpectacle à l'Europe; ſon honneur eſt la baſe de ſon crédit; il eſt toujours aſſez riche pour n'avoir pas beſoin d'être un traître.

La place de viceroi de l'empire ottoman eſt ſi belle, les profits en ſont ſi immenſes en temps de guerre, l'abondance et la magnificence régnaient à un ſi haut point dans les tentes de *Baltagi Mehemet*, la ſimplicité et ſur-tout la diſette étaient ſi grandes dans l'armée du czar, que c'était bien plutôt au grand viſir à donner qu'à recevoir. Une légère attention de la part d'une femme qui envoyait des peliſſes et quelques bagues, comme il eſt d'uſage dans toutes les cours, ou plutôt dans toutes les portes orientales, ne pouvait être regardée comme une corruption. La conduite franche et ouverte de *Baltagi Mehemet* ſemble confondre les accuſations dont on a fouillé tant d'écrits touchant cette affaire. Le vice-chancelier *Schaffirof* alla dans ſa tente avec un grand appareil; tout ſe paſſa publiquement et ne pouvait ſe paſſer autrement. La négociation même fut entamée en préſence d'un homme

attaché au roi de Suède, et domeſtique du comte *Poniatowski*, officier de *Charles XII*, lequel ſervit d'abord d'interprète ; et les articles furent rédigés publiquement par le premier ſecrétaire du viſiriat, nommé *Hummer Effendi*. Le comte *Poniatowski* y était préſent lui-même. Le préſent qu'on feſait au kiaia fut offert publiquement et en cérémonie ; tout ſe paſſa ſelon l'uſage des Orientaux ; on ſe fit des préſens réciproques : rien ne reſſemble moins à une trahiſon. Ce qui détermina le viſir à conclure, c'eſt que dans ce temps-là même le corps d'armée commandé par le général *Renne*, ſur la rivière de Sireth en Moldavie, avait paſſé trois rivières, et était alors vers le Danube, où *Renne* venait de prendre la ville et le château de Brahila, défendus par une garniſon nombreuſe, commandée par un bacha. Le czar avait un autre corps d'armée qui avançait des frontières de la Pologne Il eſt de plus très-vraiſemblable que le viſir ne fut pas inſtruit de la diſette que ſouffraient les Ruſſes. Le compte des vivres et des munitions n'eſt pas communiqué à ſon ennemi ; on ſe vante au contraire devant lui d'être dans l'abondance, dans le temps qu'on ſouffre le plus. Il n'y a point de transfuges entre les Turcs et les Ruſſes ; la différence des vêtemens, de la religion et du langage ne le permet pas. Ils ne connaiſſent 1711.

1711. point comme nous la déſertion : auſſi le grand viſir ne ſavait pas au juſte dans quel état déplorable était l'armée de *Pierre*.

Baltagi, qui n'aimait pas la guerre, et qui cependant l'avait bien faite, crut que ſon expédition était aſſez heureuſe s'il remettait aux mains du grand ſeigneur les villes et les ports pour leſquels il combattait, s'il renvoyait des bords du Danube en Ruſſie l'armée victorieuſe du général *Renne*, et s'il fermait à jamais l'entrée des Palus-Méotides, le boſphore Cimmérien, la mer Noire à un prince entreprenant ; enfin s'il ne mettait pas des avantages certains au riſque d'une nouvelle bataille, qu'après tout le déſeſpoir pouvait gagner contre la force : il avait vu ſes janiſſaires repouſſés la veille, et il y avait bien plus d'un exemple de victoires remportées par le petit nombre contre le grand. Telles furent ſes raiſons : ni les officiers de *Charles* qui étaient dans ſon armée, ni le kan des Tartares ne les approuvèrent. L'intérêt des Tartares était de pouvoir exercer leurs pillages ſur les frontières de Ruſſie et de Pologne ; l'intérêt de *Charles XII* était de ſe venger du czar : mais le général, le premier miniſtre de l'empire ottoman, n'était animé ni par la vengeance particulière d'un prince chrétien, ni par l'amour du butin qui conduiſait les Tartares. Dès qu'on fut convenu d'une

fuſpenſion d'armes, les Ruſſes achetèrent des Turcs les vivres dont ils manquaient. Les articles de cette paix ne furent point rédigés, comme le voyageur *la Motraye* le rapporte, et comme *Norberg* le copie d'après lui. Le viſir, parmi les conditions qu'il exigeait, voulait d'abord que le czar s'engageât à ne plus entrer dans les intérêts de la Pologne, et c'eſt ſur quoi *Poniatowski* inſiſtait; mais il était au fond convenable à l'empire Turc que la Pologne reſtât défunie et impuiſſante; ainſi cet article ſe réduiſit à retirer les troupes ruſſes des frontières. Le kan des Tartares demandait un tribut de quarante mille ſequins: ce point fut long-temps débattu, et ne paſſa point. 1711.

Le viſir demanda long-temps qu'on lui livrât *Cantemir*, comme le roi de Suède s'était fait livrer *Patkul*. *Cantemir* ſe trouvait préciſément dans le même cas où avait été *Mazeppa*. Le czar avait fait à *Mazeppa* ſon procès criminel, et l'avait fait exécuter en effigie. Les Turcs n'en usèrent point ainſi; ils ne connaiſſent ni les procès par contumace, ni les ſentences publiques. Ces condamnations affichées et les exécutions en effigie ſont d'autant moins en uſage chez eux que leur loi leur défend les repréſentations humaines, de quelque genre qu'elles puiſſent être. Ils inſiſtèrent en vain ſur l'extradition de *Cantemir*. *Pierre* écrivit ces propres paroles au vice chancelier *Schaffirof*.

1711. » J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout le » terrain qui s'étend juſqu'à Cursk ; il me » reſtera l'eſpérance de le recouvrer : mais la » perte de ma foi eſt irréparable, je ne peux » la violer. Nous n'avons de propre que » l'honneur ; y renoncer, c'eſt ceſſer d'être » monarque. »

Enfin le traité fut conclu et ſigné près du village nommé Falkſen, ſur les bords du Pruth. On convint dans le traité qu'Azoph et ſon territoire ſeraient rendus avec les munitions et l'artillerie dont il était pourvu avant que le czar l'eût pris, en 1696 ; que le port de Tangarok ſur la mer de Zabache ſerait démoli, ainſi que celui de Samara ſur la rivière de ce nom, et d'autres petites citadelles. On ajouta enfin un article touchant le roi de Suède, et cet article même feſait aſſez voir combien le viſir était mécontent de lui. Il fut ſtipulé que ce prince ne ſerait point inquiété par le czar, s'il retournait dans ſes Etats, et que d'ailleurs le czar et lui pouvaient faire la paix, s'ils en avaient envie.

Il eſt bien évident par la rédaction ſingulière de cet article que *Baltagi Mehemet* ſe ſouvenait des hauteurs de *Charles XII.* Qui ſait même ſi ces hauteurs n'avaient pas incliné *Mehemet* du côté de la paix ? la perte du czar était la grandeur de *Charles* ; et il n'eſt pas dans le cœur humain de rendre puiſſans ceux qui nous mépriſent.

Enfin ce prince, qui n'avait pas voulu venir à l'armée du vifir quand il avait befoin de le ménager, accourut quand l'ouvrage qui lui ôtait toutes fes eſpérances allait être conſommé. Le vifir n'alla point à fa rencontre, et ſe contenta de lui envoyer deux bachas; il ne vint au-devant de *Charles* qu'à quelque diſtance de fa tente. 1711.

La converſation ne ſe paſſa, comme on ſait, qu'en reproches. Pluſieurs hiſtoriens ont cru que la réponſe du vifir au roi, quand ce prince lui reprocha d'avoir pu prendre le czar, priſonnier, et de ne l'avoir pas fait, était la réponſe d'un imbécille. *Si j'avais pris le czar*, dit-il, *qui aurait gouverné ſon empire?* Il eſt aiſé pourtant de comprendre que c'était la réponſe d'un homme piqué; et ces mots qu'il ajouta, *il ne faut pas que tous les rois ſortent de chez eux*, montrent aſſez combien il voulait mortifier l'hôte de Bender.

Charles ne retira d'autre fruit de ſon voyage que celui de déchirer la robe du grand vifir avec l'éperon de ſes bottes. Le vifir, qui pouvait l'en faire repentir, feignit de ne s'en pas apercevoir, et en cela il était très-ſupérieur à *Charles*. Si quelque choſe put faire ſentir à ce monarque, dans ſa vie brillante et tumultueuſe, combien la fortune peut confondre la grandeur, c'eſt qu'à Pultava un pâtiſſier avait fait mettre bas les armes à toute ſon armée, et

1711. qu'au Pruth un fendeur de bois avait décidé du ſort du czar et du ſien; car ce viſir *Baltagi Mehemet* avait été fendeur de bois dans le ſérail, comme ſon nom le ſignifie; et, loin d'en rougir, il s'en feſait honneur; tant les mœurs orientales diffèrent des nôtres.

Le ſultan et tout Conſtantinople furent d'abord très-contens de la conduite du viſir: on fit des réjouiſſances publiques une ſemaine entière; le kiaia de *Mehemet*, qui porta le traité au divan, fut élevé incontinent à la dignité de boujouk imraour, grand écuyer: ce n'eſt pas ainſi qu'on traite ceux dont on croit être mal ſervi.

Il paraît que *Norberg* connaiſſait peu le gouvernement ottoman, puiſqu'il dit que *le grand ſeigneur ménageait ſon viſir, et que Baltagi Mehemet était à craindre.* Les janiſſaires ont été ſouvent dangereux aux ſultans; mais il n'y a pas un exemple d'un ſeul viſir qui n'ait été aiſément ſacrifié ſur un ordre de ſon maître, et *Mehemet* n'était pas en état de ſe ſoutenir par lui-même. C'eſt de plus ſe contredire que d'aſſurer dans la même page que les janiſſaires étaient irrités contre *Mehemet*, et que le ſultan craignait ſon pouvoir.

Le roi de Suède fut réduit à la reſſource de cabaler à la cour ottomane. On vit un roi qui avait fait des rois s'occuper à faire préſenter au ſultan des mémoires et des placets qu'on ne

voulait pas recevoir. *Charles* employa toutes les intrigues, comme un ſujet qui veut décrier un miniſtre auprès de ſon maître : c'eſt ainſi qu'il ſe conduiſit contre le viſir *Mehemet* et contre tous ſes ſucceſſeurs : tantôt on s'adreſſait à la ſultane *Validé*, par une juive ; tantôt on employait un eunuque : il y eut enfin un homme qui, ſe mêlant parmi les gardes du grand ſeigneur, contrefit l'inſenſé, afin d'attirer ſes regards, et de pouvoir lui donner un mémoire du roi. De toutes ces manœuvres, *Charles* ne recueillit d'abord que la mortification de ſe voir retrancher ſon thaïm, c'eſt-à-dire, la ſubſiſtance que la généroſité de la Porte lui fourniſſait par jour, et qui ſe montait à quinze cents livres, monnaie de France. Le grand viſir, au lieu de thaïm, lui dépêcha un ordre, en forme de conſeil, de ſortir de la Turquie. 1711.

Charles s'obſtina plus que jamais à reſter, s'imaginant toujours qu'il rentrerait en Pologne et dans l'empire ruſſe avec une armée ottomane. Perſonne n'ignore quelle fut enfin, en 1714, l'iſſue de ſon audace inflexible, comment il ſe battit contre une armée de janiſſaires, de ſpahis et de tartares avec ſes ſecrétaires, ſes valets de chambre, ſes gens de cuiſine et d'écurie ; qu'il fut captif dans le pays où il avait joui de la plus généreuſe hoſpitalité ; qu'il retourna enſuite déguiſé en courrier dans ſes Etats, après avoir demeuré cinq années

1711. en Turquie. Il faut avouer que, s'il y a eu de la raiſon dans ſa conduite, cette raiſon n'était pas faite comme celle des autres hommes.

CHAPITRE II.

Suite de l'affaire du Pruth.

Il eſt utile de rappeler ici un fait déjà raconté dans l'hiſtoire de *Charles XII.* Il arriva, pendant la ſuſpenſion d'armes qui précéda le traité du Pruth, que deux tartares ſurprirent deux officiers italiens de l'armée du czar, et vinrent les vendre à un officier des janiſſaires; le viſir punit cet attentat contre la foi publique par la mort des deux tartares. Comment accorder cette délicateſſe ſi ſévère avec la violation du droit des gens dans la perſonne de l'ambaſſadeur *Tolſtoy*, que le même grand viſir avait fait arrêter dans les rues de Conſtantinople? il y a toujours une raiſon des contradictions dans la conduite des hommes. *Baltagi Mehemet* était piqué contre le kan des Tartares, qui ne voulait pas entendre parler de paix, et il voulut lui faire ſentir qu'il était le maître.

Le czar, après la paix ſignée, ſe retira par Yaſſi juſque ſur la frontière, ſuivi d'un corps de huit mille turcs, que le viſir envoya non-ſeulement pour obſerver la marche de l'armée.

ruſſe, mais pour empêcher que les tartares 1711
vagabonds ne l'inquiétaſſent.

Pierre accomplit d'abord le traité, en feſant démolir la fortereſſe de Samara et de Kamienska; mais la reddition d'Azoph et la démolition de Tangarok ſouffrirent plus de difficultés : il fallait, aux termes du traité, diſtinguer l'artillerie et les munitions d'Azoph qui appartenaient aux Turcs de celles que le czar y avait miſes depuis qu'il avait conquis cette place. Le gouverneur traîna en longueur cette négociation, et la Porte en fut juſtement irritée. Le ſultan était impatient de recevoir les clefs d'Azoph; le viſir les promettait; le gouverneur différait toujours. *Baltagi Mehemet* en perdit les bonnes grâces de ſon maître et ſa place; le kan des Tartares et ſes autres ennemis prévalurent contre lui : il fut enveloppé dans la diſgrâce de pluſieurs bachas; Novem.
mais le grand ſeigneur, qui connaiſſait ſa fidélité, ne lui ôta ni ſon bien ni ſa vie; il fut envoyé à Mytilène, où il commanda. Cette ſimple dépoſition, cette conſervation de ſa fortune, et ſur-tout ce commandement dans Mytilène démentent évidemment tout ce que *Norberg* avance pour faire croire que ce viſir avait été corrompu par l'argent du czar.

Norberg dit que le boſtangi bachi, qui vint lui redemander le bul de l'empire et lui ſignifier ſon arrêt, le déclara *traître et déſobeiſſant à ſon*

1711. *maître, vendu aux ennemis à prix d'argent, et coupable de n'avoir point veillé aux intérêts du roi de Suède.* Premièrement, ces ſortes de déclarations ne ſont point du tout en uſage en Turquie; les ordres du ſultan ſont donnés en ſecret et exécutés en ſilence. Secondement, ſi le viſir avait été déclaré *traître, rebelle et corrompu*, de tels crimes auraient été punis par la mort dans un pays où ils ne ſont jamais pardonnés. Enfin, s'il avait été puni pour n'avoir pas aſſez ménagé l'intérêt de *Charles XII*, il eſt clair que ce prince aurait eu en effet à la Porte ottomane un pouvoir qui devait faire trembler les autres miniſtres; ils devaient, en ce cas, implorer ſa faveur et prévenir ſes volontés; mais au contraire, *Juſſuf bacha*, aga des janiſſaires, qui ſuccéda à *Mehemet Baltagi* dans le viſiriat, penſa hautement comme ſon prédéceſſeur ſur la conduite de ce prince; loin de le ſervir, il ne ſongea qu'à ſe défaire d'un hôte dangereux, et quand *Poniatowski*, le confident et le compagnon de *Charles XII*, vint complimenter ce viſir ſur ſa nouvelle dignité, il lui dit: *Païen, je t'avertis qu'à la première intrigue que tu voudras tramer, je te ferai jeter dans la mer, une pierre au cou.*

Ce compliment, que le comte *Poniatowski* rapporte lui-même dans des mémoires qu'il fit à ma réquiſition, ne laiſſe aucun doute ſur le peu d'influence que *Charles XII* avait à la

Porte. Tout ce que *Norberg* a rapporté des affaires de Turquie paraît d'un homme paſſionné et mal informé. Il faut ranger parmi les erreurs de l'eſprit de parti, et parmi les menſonges politiques, tout ce qu'il avance ſans preuve touchant la prétendue corruption d'un grand viſir, c'eſt-à-dire, d'un homme qui diſpoſait de plus de ſoixante millions par an, ſans rendre compte. J'ai encore entre les mains la lettre que le comte *Poniatowski* écrivit au roi *Staniſlas* immédiatement après la paix du Pruth : il reproche à *Baltagi Mehemet* ſon éloignement pour le roi de Suède, ſon peu de goût pour la guerre, ſa facilité; mais il ſe garde bien de l'accuſer de corruption; il ſavait trop ce que c'eſt que la place d'un grand viſir, pour penſer que le czar pût mettre un prix à la trahiſon du vice-roi de l'empire ottoman. 1711.

Schaffirof et *Sheremetof*, demeurés en otage à Conſtantinople, ne furent point traités comme ils l'auraient été s'ils avaient été convaincus d'avoir acheté la paix, et d'avoir trompé le ſultan de concert avec le viſir : ils demeurèrent en liberté dans la ville, eſcortés de deux compagnies de janiſſaires.

L'ambaſſadeur *Tolſtoy*, étant ſorti des ſept tours immédiatement après la paix du Pruth, les miniſtres d'Angleterre et de Hollande s'entremirent auprès du nouveau viſir pour l'exécution des articles.

1711. Azoph venait enfin d'être rendu aux Turcs; on démoliſſait les fortereſſes ſtipulées dans le traité. Quoique la Porte ottomane n'entre guère dans les différens des princes chrétiens, cependant elle était flattée alors de ſe voir arbitre entre la Ruſſie, la Pologne et le roi de Suède; elle voulait que le czar retirât ſes troupes de la Pologne, et délivrât la Turquie d'un voiſinage ſi dangereux; elle ſouhaitait que *Charles* retournât dans ſes Etats, afin que les princes chrétiens fuſſent continuellement diviſés : mais jamais elle n'eut l'intention de lui fournir une armée. Les Tartares déſiraient toujours la guerre, comme les artiſans veulent exercer leurs profeſſions lucratives; les janiſſaires la ſouhaitaient, mais plus par haine contre les chrétiens, par fierté, par amour pour la licence, que par d'autres motifs. Cependant les négociations des miniſtres anglais et hollandais prévalurent contre le parti oppoſé. La paix du Pruth fut confirmée; mais on ajouta dans le nouveau traité que le czar retirerait, dans trois mois, toutes ſes troupes de la Pologne, et que l'empereur turc renverrait inceſſamment *Charles XII.*

On peut juger par ce nouveau traité ſi le roi de Suède avait à la Porte autant de pouvoir qu'on l'a dit. Il était évidemment ſacrifié par le nouveau viſir *Juſſuf Bacha*, ainſi que par *Baltagi Mehemet.* Ses hiſtoriens n'ont eu d'autre reſſource,

ressource, pour couvrir ce nouvel affront, que 1711.
d'accuser *Jussuf* d'avoir été corrompu, ainsi que son prédécesseur. De pareilles imputations, tant de fois renouvelées sans preuve, sont bien plutôt les cris d'une cabale impuissante que les témoignages de l'histoire. L'esprit de parti, obligé d'avouer les faits, en altère les circonstances et les motifs; et malheureusement c'est ainsi que toutes les histoires contemporaines parviennent falsifiées à la postérité, qui ne peut plus guère démêler la vérité du mensonge.

CHAPITRE III.

Mariage du czarovitz et déclaration solennelle du mariage de Pierre avec Catherine qui reconnaît son frère.

CETTE malheureuse campagne du Pruth fut plus funeste au czar que ne l'avait été la bataille de Nerva; car, après Nerva, il avait su tirer parti de sa défaite même, réparer toutes ses pertes, et enlever l'Ingrie à *Charles XII;* mais après avoir perdu, par le traité de Falksen avec le sultan, ses ports et ses forteresses sur les Palus-Méotides, il fallut renoncer à l'empire sur la mer Noire. Il lui restait un champ assez

1711. vaſte pour ſes entrepriſes ; il avait à perfectionner tous ſes établiſſemens en Ruſſie, ſes conquêtes ſur la Suède à pourſuivre, le roi *Auguſte* à raffermir en Pologne, et ſes alliés à ménager. Les fatigues avaient altéré ſa ſanté ; il fallut qu'il allât aux eaux de Carlsbad en Bohême ; mais, pendant qu'il prenait les eaux, il feſait attaquer la Poméranie ; Stralſund était bloqué, et cinq petites villes étaient priſes.

La Poméranie eſt la province d'Allemagne la plus ſeptentrionale, bornée à l'orient par la Pruſſe et la Pologne, à l'occident par le Brandebourg, au midi par le Meklenbourg, et au nord par la mer Baltique : elle eut preſque de ſiècle en ſiècle différens maîtres. *Guſtave-Adolphe* s'en empara dans la fameuſe guerre de trente ans, et enfin elle fut cédée ſolennellement aux Suédois par le traité de Veſtphalie, à la réſerve de l'évêché de Camin et de quelques petites places ſituées dans la Poméranie ultérieure. Toute cette province devait naturellement appartenir à l'électeur de Brandebourg, en vertu des pactes de famille faits avec les ducs de Poméranie. La race de ces ducs s'était éteinte en 1637 ; par conſéquent, ſuivant les lois de l'Empire, la maiſon de Brandebourg avait un droit évident ſur cette province ; mais la néceſſité, la première des lois, l'emporta dans le traité

d'Osnabruck sur les pactes de famille, et depuis ce temps, la Poméranie presque toute entière avait été le prix de la valeur suédoise. 1712.

Le projet du czar était de dépouiller la couronne de Suède de toutes les provinces qu'elle possédait en Allemagne : il fallait, pour remplir ce dessein, s'unir avec les électeurs de Brandebourg et d'Hanovre, et avec le Danemarck. *Pierre* écrivit tous les articles du traité qu'il projetait avec ces puissances, et tout le détail des opérations nécessaires pour se rendre maître de la Poméranie.

Pendant ce temps-là même, il maria dans Torgau son fils *Alexis* avec la princesse de *Volfenbuttel*, sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de *Charles VI*; mariage qui fut depuis si funeste, et qui coûta la vie aux deux époux. 25 octob.

Le czarovitz était né du premier mariage de *Pierre* avec *Eudoxie Lapoukin*, mariée, comme on l'a dit, en 1689. Elle était alors confinée dans un couvent à Susdal. Son fils, *Alexis Petrovitz*, né le premier mars 1690, était dans sa vingt-deuxième année : ce prince n'était pas encore connu en Europe. Un ministre, dont on a imprimé des mémoires sur la cour de Russie, dit, dans une lettre écrite à son maître, datée du 25 auguste 1711, que » ce prince était grand et bien fait; qu'il ressemblait beaucoup à son père; qu'il avait le » cœur bon; qu'il était plein de piété; qu'il

1711. » avait lu cinq fois l'écriture sainte ; qu'il se » plaisait fort à la lecture des anciennes his- » toires grecques : il lui trouve l'esprit étendu » et facile ; il dit que ce prince sait les mathé- » matiques ; qu'il entend bien la guerre, la » navigation, la science de l'hydraulique ; » qu'il sait l'allemand ; qu'il apprend le français ; » mais que son père n'a jamais voulu qu'il fit » ce qu'on appelle *ses exercices.* »

Voilà un portrait bien différent de celui que le czar lui-même fit, quelque temps après, de ce fils infortuné : nous verrons avec quelle douleur son père lui reprocha tous les défauts contraires aux bonnes qualités que ce ministre admire en lui.

C'est à la postérité à décider entre un étranger, qui peut juger légèrement ou flatter le caractère d'*Alexis*, et un père qui a cru devoir sacrifier les sentimens de la nature au bien de son empire. Si le ministre n'a pas mieux connu l'esprit d'*Alexis* que sa figure, son témoignage a peu de poids : il dit que ce prince était grand et bien fait ; les mémoires que j'ai reçus de Pétersbourg disent qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

Catherine, sa belle-mère, n'assista point à ce mariage ; car, quoiqu'elle fût regardée comme czarine, elle n'était point reconnue solennellement en cette qualité ; et le titre d'*altesse*, qu'on lui donnait à la cour du czar, lui laissait

encore un rang trop équivoque pour qu'elle 1711.
fignât au contrat, et pour que le cérémonial allemand lui accordât une place convenable à fa dignité d'épouſe du czar *Pierre*. Elle était 1712.
alors à Thorn dans la Pruſſe polonaiſe. Le czar Janvier.
envoya d'abord les deux nouveaux époux à Volfenbuttel, et reconduiſit bientôt la czarine à Pétersbourg avec cette rapidité et cette ſimplicité d'appareil qu'il mettait dans tous ſes voyages.

Ayant fait le mariage de ſon fils, il déclara plus ſolennellement le ſien, et le célébra à Pétersbourg. La cérémonie fut auſſi auguſte 19 février.
qu'on peut la rendre dans un pays nouvellement créé, dans un temps où les finances étaient dérangées par la guerre ſoutenue contre les Turcs, et par celle qu'on feſait encore au roi de Suède. Le czar ordonna ſeul la fête, et y travailla lui-même, ſelon ſa coutume. Ainſi *Catherine* fut reconnue publiquement czarine, pour prix d'avoir ſauvé ſon époux et ſon armée.

Les acclamations avec leſquelles ce mariage fut reçu dans Pétersbourg étaient ſincères; mais les applaudiſſemens des ſujets aux actions d'un prince abſolu ſont toujours ſuſpects : ils furent confirmés par tous les eſprits ſages de l'Europe, qui virent avec plaiſir, preſque dans le même temps, d'un côté, l'héritier de cette vaſte monarchie, n'ayant de gloire que celle

1712. de sa naissance, marié à une princesse; et de l'autre, un conquérant, un législateur, partageant publiquement son lit et son trône avec une inconnue, captive à Marienbourg, et qui n'avait que du mérite. L'approbation même est devenue plus générale, à mesure que les esprits se sont plus éclairés par cette saine philosophie qui a fait tant de progrès depuis quarante ans, philosophie sublime et circonspecte, qui apprend à ne donner que des respects extérieurs à toute espèce de grandeur et de puissance, et à réserver les respects véritables pour les talens et pour les services.

Je dois fidèlement rapporter ce que je trouve concernant ce mariage dans les depêches du comte de *Bassevitz*, conseiller aulique à Vienne, et long-temps ministre de Holstein à la cour de Russie. C'était un homme de mérite, plein de droiture et de candeur, et qui a laissé en Allemagne une mémoire précieuse. Voici ce qu'il dit dans ses lettres : » La czarine avait été non-seulement nécessaire » à la gloire de *Pierre*, mais elle l'était à la » conservation de sa vie. Ce prince était » malheureusement sujet à des convulsions » douloureuses, qu'on croyait être l'effet » d'un poison qu'on lui avait donné dans sa » jeunesse. *Catherine* seule avait trouvé le secret » d'apaiser ses douleurs par des soins pénibles » et des attentions recherchées, dont elle

» ſeule était capable, et ſe donnait toute entière 1712.
» à la conſervation d'une ſanté auſſi précieuſe
» à l'Etat qu'à elle-même. Ainſi le czar, ne
» pouvant vivre ſans elle, la fit compagne de
» ſon lit et de ſon trône. » Je me borne à rapporter ſes propres paroles.

La fortune, qui, dans cette partie du monde, avait produit tant de ſcènes extraordinaires à nos yeux, et qui avait élevé l'impératrice *Catherine* de l'abaiſſement et de la calamité au plus haut degré d'élévation, la ſervit encore ſingulièrement quelques années après la ſolennité de ſon mariage.

Voici ce que je trouve dans le manuſcrit curieux d'un homme qui était alors au ſervice du czar, et qui parle comme témoin.

» Un envoyé du roi *Auguſte* à la cour du
» czar, retournant à Dreſde par la Courlande,
» entendit dans un cabaret un homme qui
» paraiſſait dans la misère, et à qui on feſait
» l'accueil inſultant que cet état n'inſpire que
» trop aux hommes. Cet inconnu, piqué, dit
» qu'on ne le traiterait pas ainſi s'il pouvait
» parvenir à être préſenté au czar, et que peut-
» être il aurait dans ſa cour de plus puiſſantes
» protections qu'on ne penſait.

» L'envoyé du roi *Auguſte*, qui entendit ce
» diſcours, eut la curioſité d'interroger cet
» homme; et, ſur quelques réponſes vagues

1712. » qu'il en reçut, l'ayant conſidéré attentive-
» ment, il crut démêler dans ſes traits quelques
» reſſemblances avec l'impératrice. Il ne put
» s'empêcher, quand il fut à Dreſde, d'en
» écrire à un de ſes amis à Pétersbourg. La
» lettre tomba dans les mains du czar, qui
» envoya ordre au prince *Repnin*, gouverneur
» de Riga, de tâcher de découvrir l'homme
» dont il était parlé dans la lettre. Le prince
» *Repnin* fit partir un homme de confiance
» pour Mittau en Courlande : on découvrit
» l'homme ; il s'appelait *Charles Scavronski;* il
» était fils d'un gentilhomme de Lithuanie,
» mort dans les guerres de Pologne, et qui
» avait laiſſé deux enfans au berceau, un
» garçon et une fille. L'un et l'autre n'eurent
» d'éducation que celle qu'on peut recevoir
» de la nature dans l'abandon général de
» toutes choſes. *Scavronski*, ſéparé de ſa ſœur
» dès la plus tendre enfance, ſavait ſeulement
» qu'elle avait été priſe dans Marienbourg en
» 1704, et la croyait encore auprès du prince
» *Menzikoff*, où il penſait qu'elle avait fait
» quelque fortune.

» Le prince *Repnin*, ſuivant les ordres exprès
» de ſon maître, fit conduire à Riga *Scavronski*,
» ſous prétexte de quelque délit dont on
» l'accuſait ; on fit contre lui une eſpèce
» d'information, et on l'envoya ſous bonne

» garde

» garde à Pétersbourg, avec ordre de le bien 1718.
» traiter sur la route.

» Quand il fut arrivé à Pétersbourg, on
» le mena chez un maître-d'hôtel du czar,
» nommé *Shepleff*. Ce maître-d'hôtel, instruit
» du rôle qu'il devait jouer, tira de cet homme
» beaucoup de lumières sur son état, et lui
» dit enfin que l'accusation qu'on avait inten-
» tée contre lui à Riga était très-grave, mais
» qu'il obtiendrait justice; qu'il devait présenter
» une requête à sa majesté; qu'on dresserait
» cette requête en son nom, et qu'on ferait
» en sorte qu'il pût la lui donner lui-même.

» Le lendemain, le czar alla dîner chez
» *Shepleff*; on lui présenta *Scavronski*: ce prince
» lui fit beaucoup de questions, et demeura
» convaincu, par la naïveté de ses réponses,
» qu'il était le propre frère de la czarine.
» Tous deux avaient été, dans leur enfance,
» en Livonie. Toutes les réponses que fit
» *Scavronski* aux questions du czar se trouvaient
» conformes à ce que sa femme lui avait dit
» de sa naissance et des premiers malheurs de
» sa vie.

» Le czar, ne doutant plus de la vérité,
» proposa le lendemain à sa femme d'aller
» dîner avec lui chez ce même *Shepleff*: il fit
» venir au sortir de table ce même homme
» qu'il avait interrogé la veille. Il vint vêtu
» des mêmes habits qu'il avait portés dans le

1712. » voyage; le czar ne voulut point qu'il parût » dans un autre état que celui auquel ſa mau- » vaiſe fortune l'avait accoutumé. »

Il l'interrogea encore devant ſa femme. Le manuſcrit porte qu'à la fin il lui dit ces propres mots : *Cet homme eſt ton frère : allons, Charles, baiſe la main de l'impératrice, et embraſſe ta ſœur.*

L'auteur de la relation ajoute que l'impératrice tomba en défaillance, et que, lorſqu'elle eut repris ſes ſens, le czar lui dit : *Il n'y a là rien que de ſimple ; ce gentilhomme eſt mon beau-frère; s'il a du mérite, nous en ferons quelque choſe, s'il n'en a point, nous n'en ferons rien.*

Il me ſemble qu'un tel diſcours montre autant de grandeur que de ſimplicité, et que cette grandeur eſt très-peu commune. L'auteur dit que *Scavronski* reſta long-temps chez *Shepleff*, qu'on lui aſſigna une penſion conſidérable, et qu'il vécut très-retiré. Il ne pouſſe pas plus loin le récit de cette aventure, qui ſervit ſeulement à découvrir la naiſſance de *Catherine :* mais on ſait d'ailleurs que ce gentilhomme fut créé comte, qu'il épouſa une fille de qualité, et qu'il eut deux filles mariées à des premiers ſeigneurs de Ruſſie. Je laiſſe au peu de perſonnes qui peuvent être inſtruites de ces détails, à démêler ce qui eſt vrai dans cette aventure, et ce qui peut y avoir été ajouté. L'auteur du manuſcrit ne paraît pas avoir raconté ces faits dans la vue de débiter du

merveilleux à ſes lecteurs, puiſque ſon mémoire n'était point deſtiné à voir le jour. Il écrit à un ami avec naïveté ce qu'il dit avoir vu. Il ſe peut qu'il ſe trompe ſur quelques circonſtances; mais le fond paraît très-vrai: car, ſi ce gentilhomme avait ſu qu'il était frère d'une perſonne ſi puiſſante, il n'aurait pas attendu tant d'années pour ſe faire reconnaître. Cette reconnaiſſance, toute ſingulière qu'elle paraît, n'eſt pas ſi extraordinaire que l'élévation de *Catherine*: l'une et l'autre ſont une preuve frappante de la deſtinée, et peuvent ſervir à nous faire ſuſpendre notre jugement, quand nous traitons de fables tant d'événemens de l'antiquité, moins oppoſés peut-être à l'ordre commun des choſes que toute l'hiſtoire de cette impératrice. 1712.

Les fêtes que *Pierre* donna pour le mariage de ſon fils et le ſien ne furent pas des divertiſſemens paſſagers qui épuiſent le tréſor, et dont le ſouvenir reſte à peine. Il acheva la fonderie des canons et les bâtimens de l'amirauté; les grands chemins furent perfectionnés; de nouveaux vaiſſeaux furent conſtruits; il creuſa des canaux; la bourſe et les magaſins furent achevés; et le commerce maritime de Pétersbourg commença à être dans ſa vigueur. Il ordonna que le ſénat de Moſcou fût tranſporté à Pétersbourg; ce qui s'exécuta au mois d'avril 1712. Par-là, cette nouvelle ville devint

1712. comme la capitale de l'empire. Pluſieurs priſonniers ſuédois furent employés aux embelliſſemens de cette ville, dont la fondation était le fruit de leur défaite.

CHAPITRE IV.

PRISE DE STETIN.

Deſcente en Finlande. Evénemens de 1712.

PIERRE, ſe voyant heureux dans ſa maiſon, dans ſon gouvernement, dans ſes guerres contre *Charles XII*, dans ſes négociations avec tous les princes qui voulaient chaſſer les Suédois du continent, et les renfermer pour jamais dans la preſqu'île de la Scandinavie, portait toutes ſes vues ſur les côtes occidentales du nord de l'Europe, et oubliait les Palus-Méotides et la mer Noire. Les clefs d'Azoph, long-temps refuſées au bacha qui devait entrer dans cette place au nom du grand ſeigneur, avaient été enfin rendues; et malgré tous les ſoins de *Charles XII*, malgré toutes les intrigues de ſes partiſans à la cour ottomane, malgré même pluſieurs démonſtrations d'une nouvelle guerre, la Ruſſie et la Turquie étaient en paix.

Charles XII reſtait toujours obſtinément à Bender, et feſait dépendre ſa fortune et ſes eſpérances du caprice d'un grand viſir, tandis que le czar menaçait toutes ſes provinces, armait contre lui le Danemarck et l'Hanovre, était prêt à faire déclarer la Pruſſe, et réveillait la Pologne et la Saxe. 1712.

La même fierté inflexible que *Charles* mettait dans ſa conduite avec la Porte dont il dépendait, il la déployait contre ſes ennemis éloignés, réunis pour l'accabler. Il bravait du fond de ſa retraite, dans les déſerts de la Beſſarabie, et le czar, et les rois de Pologne, de Danemarck et de Pruſſe, et l'électeur d'Hanovre, devenu bientôt après roi d'Angleterre, et l'empereur d'Allemagne, qu'il avait tant offenſé quand il traverſa la Siléſie en vainqueur. L'empereur s'en vengeait en l'abandonnant à ſa mauvaiſe fortune, et en ne donnant aucune protection aux Etats que la Suède poſſédait encore en Allemagne.

Il eût été aiſé de diſſiper la ligue qu'on formait contre lui. Il n'avait qu'à céder Stetin au premier roi de Pruſſe, *Frédéric*, électeur de Brandebourg, qui avait des droits très-légitimes ſur cette partie de la Poméranie ; mais il ne regardait pas alors la Pruſſe comme une puiſſance prépondérante : ni *Charles*, ni perſonne, ne pouvait prévoir que le petit royaume de Pruſſe preſque déſert, et l'électorat

1712. de Brandebourg deviendraient formidables. Il ne voulut consentir à aucun accommodement; et résolu de rompre plutôt que de plier, il ordonna qu'on résistât de tous côtés, sur mer et sur terre. Ses Etats étaient presque épuisés d'hommes et d'argent, cependant on obéit: le sénat de Stockholm équipa une flotte de treize vaisseaux de ligne; on arma des milices; chaque habitant devint soldat. Le courage et la fierté de *Charles XII* semblèrent animer tous ses sujets, presque aussi malheureux que leur maître.

Il est difficile de croire que *Charles* eût un plan réglé de conduite. Il avait encore un parti en Pologne, qui, aidé des Tartares de Crimée, pouvait ravager ce malheureux pays, mais non pas remettre le roi *Stanislas* sur le trône; son espérance d'engager la Porte ottomane à soutenir ce parti, et de prouver au divan qu'il devait envoyer deux cents mille hommes à son secours, sous prétexte que le czar défendait en Pologne son allié *Auguste*, était une espérance chimérique.

Septem. Il attendait à Bender l'effet de tant de vaines intrigues; et les Russes, les Danois, les Saxons étaient en Poméranie. *Pierre* mena son épouse à cette expédition. Déjà le roi de Danemarck s'était emparé de Stade, ville maritime du duché de Brême; les armées russe, saxone et danoise étaient devant Stralsund.

Ce fut alors que le roi *Staniſlas*, voyant l'état déplorable de tant de provinces, l'impoſſibilité de remonter ſur le trône de Pologne, et tout en confuſion par l'abſence obſtinée de *Charles XII*, aſſembla les généraux ſuédois qui défendaient la Poméranie avec une armée d'environ dix à onze mille hommes, ſeule et dernière reſſource de la Suède dans ces provinces. 1712. Octobre.

Il leur propoſa un accommodement avec le roi *Auguſte*, et offrit d'en être la victime. Il leur parla en français : voici les propres paroles dont il ſe ſervit, et qu'il leur laiſſa par un écrit que ſignèrent neuf officiers généraux, entre leſquels il ſe trouvait un *Patkul*, couſin-germain de cet infortuné *Patkul* que *Charles XII* avait fait expirer ſur la roue.

» J'ai ſervi juſqu'ici d'inſtrument à la gloire » des armes de la Suède ; je ne prétends pas » être le ſujet funeſte de leur perte. Je me » déclare de ſacrifier ma couronne (*f*) et mes » propres intérêts à la conſervation de la » perſonne ſacrée du roi, ne voyant pas » humainement d'autre moyen pour le retirer » de l'endroit où il ſe trouve. »

(*f*) On a cru devoir laiſſer la déclaration du roi *Staniſlas* telle qu'il la donna, mot pour mot : il y a des fautes de langue ; *je me déclare de ſacrifier* n'eſt pas français ; mais la pièce en eſt plus authentique, et n'en eſt pas moins reſpectable.

1712. Ayant fait cette déclaration, il se disposa à partir pour la Turquie, dans l'espérance de fléchir l'opiniâtreté de son bienfaiteur, et de le toucher par ce sacrifice. Sa mauvaise fortune le fit arriver en Bessarabie, précisément dans le temps même que *Charles*, après avoir promis au sultan de quitter son asile, et ayant reçu l'argent et l'escorte nécessaires pour son retour, mais s'étant obstiné à rester, et à braver les Turcs et les Tartares, soutint contre une armée entière, aidé de ses seuls domestiques, ce combat malheureux de Bender, où les Turcs, pouvant aisément le tuer, se contentèrent de le prendre prisonnier. *Staniſlas*, arrivant dans cette étrange conjoncture, fut arrêté lui-même ; ainsi deux rois chrétiens furent à la fois captifs en Turquie.

Dans ce temps où toute l'Europe était troublée, et où la France achevait contre une partie de l'Europe une guerre non moins funeste, pour mettre sur le trône d'Espagne le petit-fils de *Louis XIV*, l'Angleterre donna la paix à la France ; et la victoire que le maréchal de *Villars* remporta à Denain en Flandre, sauva cet Etat de ses autres ennemis. La France était depuis un siècle l'alliée de la Suède ; il importait que son alliée ne fût pas privée de ses possessions en Allemagne. *Charles* trop éloigné ne savait pas même encore à Bender ce qui se passait en France.

La régence de Stockholm haſarda de demander de l'argent à la France épuiſée, dans un temps où *Louis XIV* n'avait pas même de quoi payer ſes domeſtiques. Elle fit partir un comte de *Sparre*, chargé de cette négociation qui ne devait pas réuſſir. *Sparre* vint à Verſailles, et repréſenta au marquis de *Torcy* l'impuiſſance où l'on était de payer la petite armée ſuédoiſe qui reſtait à *Charles XII* en Poméranie, qu'elle était prête à ſe diſſiper, faute de paye, que le ſeul allié de la France allait perdre des provinces dont la conſervation était néceſſaire à la balance générale ; qu'à la vérité *Charles XII* dans ſes victoires avait trop négligé le roi de France, mais que la généroſité de *Louis XIV* était auſſi grande que les malheurs de *Charles*. Le miniſtre français fit voir au ſuédois l'impuiſſance où l'on était de ſecourir ſon maître ; et *Sparre* déſeſpérait du ſuccès. 1718.

Un particulier de Paris fit ce que *Sparre* déſeſpérait d'obtenir. Il y avait à Paris un banquier nommé *Samuel Bernard* qui avait fait une fortune prodigieuſe, tant par les remiſes de la cour dans les pays étrangers que par d'autres entrepriſes ; c'était un homme enivré d'une eſpèce de gloire rarement attachée à ſa profeſſion, qui aimait paſſionnément toutes les choſes d'éclat, et qui ſavait que tôt ou tard le miniſtère de France rendait avec

1712. avantage ce qu'on hasardait pour lui. *Sparre* alla dîner chez lui ; il le flatta, et au sortir de table le banquier fit délivrer au comte de *Sparre* six cents mille livres ; après quoi il alla chez le ministre marquis de *Torcy*, et lui dit : » J'ai donné en votre nom deux cents mille » écus à la Suède ; vous me les ferez rendre » quand vous pourrez. »

9 décem. Le comte de *Steinbock*, général de l'armée de *Charles*, n'attendait pas un tel secours ; il voyait ses troupes sur le point de se mutiner ; et n'ayant à leur donner que des promesses, voyant grossir l'orage autour de lui, craignant enfin d'être enveloppé par trois armées de russes, de danois, de saxons, il demanda une armistice, jugeant que *Stanislas* allait abdiquer, qu'il fléchirait la hauteur de *Charles XII*, qu'il fallait au moins gagner du temps, et sauver ses troupes par les négociations. Il envoya donc un courrier à Bender pour représenter au roi l'état déplorable de ses finances, de ses affaires et de ses troupes, et pour l'instruire qu'il se voyait forcé à cette armistice qu'il serait trop heureux d'obtenir. Il n'y avait pas trois jours que ce courrier était parti, et *Stanislas* ne l'était pas encore quand *Steinbock* reçut ces deux cents mille écus du banquier de Paris ; c'était alors un trésor prodigieux dans un pays ruiné. Fort de ce secours avec lequel on remédie à tout, il encouragea son armée ;

il eut des munitions, des recrues ; il se vit à la tête de douze mille hommes, et renonçant à toute suspension d'armes, il ne chercha plus qu'à combattre. 1712.

C'était ce même *Steinbock* qui, en 1710, après la défaite de Pultava, avait vengé la Suède sur les Danois, dans une irruption qu'ils avaient faite en Scanie : il avait marché contre eux avec de simples milices qui n'avaient que des cordes pour bandoulières, et avait remporté une victoire complète. Il était, comme tous les autres généraux de *Charles XII*, actif et intrépide ; mais sa valeur était souillée par la férocité. C'est lui qui, après un combat contre les Russes, ayant ordonné qu'on tuât tous les prisonniers, aperçut un officier polonais du parti du czar, qui se jetait à l'étrier de *Staniſlas*, et que ce prince tenait embrassé pour lui sauver la vie ; *Steinbock* le tua d'un coup de pistolet entre les bras du prince, comme il est rapporté dans la vie de *Charles XII* : et le roi *Staniſlas* a dit à l'auteur qu'il aurait cassé la tête à *Steinbock*, s'il n'avait été retenu par son respect et par sa reconnaissance pour le roi de Suède.

Le général *Steinbock* marcha donc, dans le chemin de Visмar, aux Russes, aux Saxons et aux Danois réunis. Il se trouva vis-à-vis l'armée danoise et saxonne qui précédait les Russes éloignés de trois lieues. Le czar envoie

1712. trois courriers coup sur coup au roi de Danemarck pour le prier de l'attendre, et pour l'avertir du danger qu'il court, s'il combat les Suédois sans être supérieur en forces. Le roi de Danemarck ne voulut point partager l'honneur d'une victoire qu'il croyait sûre : il s'avança contre les Suédois, et les attaqua près d'un endroit nommé Gadebesck. On vit encore à cette journée quelle était l'inimitié naturelle entre les Suédois et les Danois. Les officiers de ces deux nations s'acharnaient les uns contre les autres, et tombaient morts percés de coups.

Steinbock remporta la victoire avant que les Russes pussent arriver à portée du champ de bataille ; il reçut quelques jours après la réponse du roi son maître, qui condamnait toute idée d'armistice ; il disait qu'il ne pardonnerait cette démarche honteuse qu'en cas qu'elle fût réparée, et que fort ou faible il fallait vaincre ou périr. *Steinbock* avait déjà prévenu cet ordre par la victoire.

Mais cette victoire fut semblable à celle qui avait consolé un moment le roi *Auguste*, quand, dans le cours de ses infortunes, il gagna la bataille de Calish contre les Suédois vainqueurs de tous côtés. La victoire de Calish ne fit qu'aggraver les malheurs d'*Auguste*, et celle de Gadebesck recula seulement la perte de *Steinbock* et de son armée.

Le roi de Suède, en apprenant la victoire de *Steinbock*, crut ſes affaires rétablies : il ſe flatta même de faire déclarer l'empire ottoman, qui menaçait encore le czar d'une nouvelle guerre ; et dans cette eſpérance il ordonna à ſon général *Steinbock* de ſe porter en Pologne, croyant toujours, au moindre ſuccès, que le temps de Nerva, et ceux où il feſait des lois, allaient renaître. Ces idées furent bientôt après confondues par l'affaire de Bender, et par ſa captivité chez les Turcs. 1712.

Tout le fruit de la victoire de Gadebesck fut d'aller réduire en cendres pendant la nuit la petite ville d'Altena, peuplée de commerçans et de manufacturiers ; ville ſans défenſe, qui n'ayant point pris les armes, ne devait point être ſacrifiée : elle fut entièrement détruite ; pluſieurs habitans expirèrent dans les flammes ; d'autres échappés nus à l'incendie, vieillards, femmes, enfans, expirèrent de froid et de fatigues aux portes de Hambourg. (*g*) Tel a été ſouvent le ſort de pluſieurs milliers d'hommes pour les querelles de deux hommes. *Steinbock* ne recueillit que cet affreux avantage. Les Ruſſes, les Danois, les Saxons le pourſuivirent ſi vivement après ſa victoire,

(*g*) Le chapelain, confeſſeur *Norberg*, dit froidement, dans ſon hiſtoire, que le général *Steinbock* ne mit le feu à la ville que parce qu'il n'avait pas de voitures pour emporter les meubles.

1712. qu'il fut obligé de demander un aſile dans Tonninge, forteresſe du Holſtein, pour lui et pour ſon armée.

Le pays de Holſtein était alors un des plus dévaſtés du Nord, et ſon ſouverain un des plus malheureux princes. C'était le propre neveu de *Charles XII;* c'était pour ſon père, beau-frère de ce monarque, que *Charles* avait porté ſes armes juſque dans Copenhague avant la bataille de Nerva; c'était pour lui qu'il avait fait le traité de Travendal, par lequel les ducs de Holſtein étaient rentrés dans leurs droits.

Ce pays eſt en partie le berceau des Cimbres et de ces anciens Normands qui conquirent la Neuſtrie en France, l'Angleterre entière, Naples et Sicile. On ne peut être aujourd'hui moins en état de faire des conquêtes que l'eſt cette partie de l'ancienne Cherſonèſe Cimbrique; deux petits duchés la compoſent; Sleſvick appartenant au roi de Danemarck et au duc en commun; Gottorp au duc de Holſtein ſeul. Sleſvick eſt une principauté ſouveraine; Holſtein eſt membre de l'empire d'Allemagne qu'on appelle empire romain.

Le roi de Danemarck et le duc de Holſtein-Gottorpt étaient de la même maiſon; mais le duc, neveu de *Charles XII* et ſon héritier préſomptif, était né l'ennemi du roi de Danemarck qui accablait ſon enfance. Un frère de

son père, évêque de Lubec, administrateur des Etats de cet infortuné pupille, se voyait entre l'armée suédoise qu'il n'osait secourir, et l'armée russe, danoise et saxone qui menaçaient. Il fallait pourtant tâcher de sauver les troupes de *Charles XII*, sans choquer le roi de Danemarck devenu maître du pays, dont il épuisait toute la substance. 1712.

L'évêque administrateur du Holstein était entièrement gouverné par ce fameux baron de *Gortz*, (*h*) le plus délié et le plus entreprenant des hommes, d'un esprit vaste et fécond en ressources, ne trouvant jamais rien de trop hardi, ni de trop difficile, aussi insinuant dans les négociations qu'audacieux dans les projets; sachant plaire, sachant persuader, et entraînant les esprits par la chaleur de son génie, après les avoir gagnés par la douceur de ses paroles. Il eut depuis sur *Charles XII* le même ascendant qui lui soumettait l'évêque administrateur du Holstein, et l'on fait qu'il paya de sa tête l'honneur qu'il eut de gouverner le plus inflexible et le plus opiniâtre souverain qui jamais ait été sur le trône.

Gortz (*i*) s'aboucha secrètement à Usum avec *Steinbock*, et lui promit qu'il lui livrerait la forteresse de Tonninge, sans compromettre 1713. 21 janv.

(*h*) Nous prononçons *Gueurts*.

(*i*) Mémoires secrets de *Bassevitz*.

1713. l'évêque adminiſtrateur ſon maître ; et dans le même temps il fit aſſurer le roi de Danemarck qu'on ne la livrerait pas. C'eſt ainſi que preſque toutes les négociations ſe conduiſent ; les affaires d'Etat étant d'un autre ordre que celles des particuliers, l'honneur des miniſtres conſiſtant uniquement dans le ſuccès, et l'honneur des particuliers dans l'obſervation de leurs paroles.

Steinbock ſe préſenta devant Tonninge ; le commandant de la ville refuſe de lui ouvrir les portes : ainſi on met le roi de Danemarck hors d'état de ſe plaindre de l'évêque adminiſtrateur ; mais *Gortz* fait donner un ordre, au nom du duc mineur, de laiſſer entrer l'armée ſuédoiſe dans Tonninge. Le ſecrétaire du cabinet, nommé *Stamke*, ſigne le nom du duc de Holſtein : par-là *Gortz* ne compromet qu'un enfant qui n'avait pas encore le droit de donner ſes ordres : il ſert à la fois le roi de Suède, auprès duquel il voulait ſe faire valoir, et l'évêque adminiſtrateur ſon maître, qui paraît ne pas conſentir à l'admiſſion de l'armée ſuédoiſe. Le commandant de Tonninge aiſément gagné livra la ville aux Suédois, et *Gortz* ſe juſtifia comme il put auprès du roi de Danemarck, en proteſtant que tout avait été fait malgré lui.

L'armée ſuédoiſe, (*k*) retirée en partie dans

(*k*) Mémoires de *Steinbock*.

la

la ville, et en partie ſous ſon canon, ne fut pas pour cela ſauvée : le général *Steinbock* fut obligé de ſe rendre priſonnier de guerre avec onze mille hommes, de même qu'environ ſeize mille s'étaient rendus après Pultava. 1713.

Il fut ſtipulé que *Steinbock*, ſes officiers et ſoldats pourraient être rançonnés ou échangés ; on fixa la rançon de *Steinbock* à huit mille écus d'Empire ; c'eſt une bien petite ſomme, cependant on ne put la trouver, et *Steinbock* reſta captif à Copenhague juſqu'à ſa mort.

Les Etats de Holſtein demeurèrent à la diſcrétion d'un vainqueur irrité. Le jeune duc fut l'objet de la vengeance du roi de Danemarck, pour prix de l'abus que *Gortz* avait fait de ſon nom ; les malheurs de *Charles XII* retombaient ſur toute ſa famille.

Gortz voyant ſes projets évanouis, toujours occupé de jouer un grand rôle dans cette confuſion, revint à l'idée qu'il avait eue d'établir une neutralité dans les Etats de Suède en Allemagne.

Le roi de Danemarck était près d'entrer dans Tonninge. *George*, électeur de Hanovre, voulait avoir les duchés de Brême et de Verden avec la ville de *Stade*. Le nouveau roi de Pruſſe *Frédéric-Guillaume* jetait la vue ſur Stetin. *Pierre I* ſe diſpoſait à ſe rendre maître de la Finlande. Tous les Etats de *Charles XII*,

1713. hors la Suède, étaient des dépouilles qu'on cherchait à partager : comment accorder tant d'intérêts avec une neutralité? *Gortz* négocia en même temps avec tous les princes qui avaient intérêt à ce partage : il courait jour et nuit d'une province à une autre ; il engagea le gouverneur de Brême et de Verden à remettre ces deux duchés à l'électeur de Hanovre en séquestre, afin que les Danois ne les prissent pas pour eux : il fit tant qu'il obtint du roi de Prusse qu'il se chargerait conjointement avec le Holstein du séquestre de Stetin et de Visma[illegible] ; moyennant quoi le roi de Danemarck laisserait le Holstein en paix, et n'entrerait pas dans Tonninge. C'était assurément un étrange service à rendre à *Charles XII* que de mettre ses places entre les mains de ceux qui pourraient les garder à jamais : mais *Gortz* en leur remettant ces villes comme en otage, les forçait à la neutralité, du moins pour quelque temps ; il espérait qu'ensuite il pourrait faire déclarer l'Hanovre et le Brandebourg en faveur de la Suède : il fesait entrer dans ses vues le roi de Pologne, dont les Etats ruinés avaient besoin de la paix : enfin il voulait se rendre nécessaire à tous les princes. Il disposait du bien de *Charles XII* comme un tuteur qui sacrifie une partie du bien d'un pupille ruiné pour sauver l'autre, et d'un pupille qui ne peut faire ses affaires par lui-même ; tout cela

ſans miſſion, ſans autre garantie de ſa conduite qu'un plein-pouvoir d'un évêque de Lubec, qui n'était nullement autoriſé lui-même par *Charles XII*. 1713.

Tel a été ce *Gortz* que juſqu'ici on n'a pas aſſez connu. On a vu des premiers miniſtres de grands Etats, comme un *Oxenſtiern*, un *Richelieu*, un *Alberoni*, donner le mouvement à une partie de l'Europe; mais que le conſeiller privé d'un évêque de Lubec en ait fait autant qu'eux, ſans être avoué de perſonne, c'était une choſe inouie.

Il réuſſit d'abord : il fit un traité avec le roi de Pruſſe, par lequel ce monarque s'engageait, en gardant Stetin en ſéqueſtre, à conſerver à *Charles XII* le reſte de la Poméranie. En vertu de ce traité, *Gortz* fit propoſer au gouverneur de la Poméranie (*Mayerfeld*) de rendre la place de Stetin au roi de Pruſſe pour le bien de la paix, croyant que le ſuédois, gouverneur de Stetin pourrait être auſſi facile que l'avait été le holſtenois, gouverneur de Tonninge : mais les officiers de *Charles XII* n'étaient pas accoutumés à obéir à de pareils ordres. *Mayerfeld* répondit qu'on n'entrerait dans Stetin que ſur ſon corps et ſur des ruines. Il informa ſon maître de cette étrange propoſition. Le courrier trouva *Charles XII* captif à Démirtash, après ſon aventure de Bender. On ne ſavait alors ſi *Charles* ne reſterait pas priſonnier des Juin.

1713. Turcs toute sa vie, si on ne le reléguerait pas dans quelque île de l'Archipel ou de l'Asie. *Charles* de sa prison manda à *Mayerfeld* ce qu'il avait mandé à *Steinbock*, qu'il fallait mourir plutôt que de plier sous ses ennemis, et lui ordonna d'être aussi inflexible qu'il l'était lui-même.

Gortz voyant que le gouverneur de Stetin dérangeait ses mesures, et ne voulait entendre parler ni de neutralité, ni de séquestre, se mit dans la tête non-seulement de faire séquestrer cette ville de Stetin, mais encore Stralsund; et il trouva le secret de faire avec le roi de Pologne, électeur de Saxe, le même traité pour Stralsund qu'il avait fait avec l'électeur de Brandebourg pour Stetin. Il voyait clairement l'impuissance des Suédois de garder ces places sans argent et sans armée, pendant que le roi était captif en Turquie; et il comptait écarter le fléau de la guerre de tout le Nord, au moyen de ces séquestres. Le Danemarck lui-même se prêtait enfin aux négociations de *Gortz*: il gagna absolument l'esprit du prince *Menzikoff*, général et favori du czar: il lui persuada qu'on pourrait céder le Holstein à son maître; il flatta le czar de l'idée de percer un canal du Holstein dans la mer Baltique, entreprise si conforme au goût de ce fondateur, et sur-tout d'obtenir une puissance nouvelle, en voulant bien être un des princes de

l'empire d'Allemagne, et en acquérant aux diètes de Ratisbonne un droit de suffrage qui serait toujours soutenu par le droit des armes. 1713.

On ne peut ni se plier en plus de manières, ni prendre plus de formes différentes, ni jouer plus de rôles que fit ce négociateur volontaire : il alla jusqu'à engager le prince *Menzikoff* à ruiner cette même ville de Stetin qu'il voulait sauver, à la bombarder, afin de forcer le commandant *Mayerfeld* à la remettre en séquestre ; et il osait ainsi outrager le roi de Suède, auquel il voulait plaire, et à qui en effet il ne plut que trop, dans la suite, pour son malheur.

Quand le roi de Prusse vit qu'une armée russe bombardait Stetin, il craignit que cette ville ne fût perdue pour lui, et ne restât à la Russie. C'était où *Gortz* l'attendait. Le prince *Menzikoff* manquait d'argent ; il lui fit prêter 400000 écus par le roi de Prusse ; il fit parler ensuite au gouverneur de la place : *Lequel aimez-vous mieux*, lui dit-on, *ou de voir Stetin en cendres sous la domination de la Russie, ou de la confier au roi de Prusse qui la rendra au roi votre maître ?* Le commandant se laissa enfin persuader ; il se rendit ; *Menzikoff* entra dans la place, et moyennant les 400000 écus, il la remit avec tout le territoire entre les mains du roi de Prusse qui, pour la forme, y laissa entrer deux bataillons de Holstein, et qui

1713. n'a jamais rendu depuis cette partie de la Poméranie.

Dès-lors le second roi de Prusse, successeur d'un roi faible et prodigue, jèta les fondemens de la grandeur où son pays parvint dans la suite par la discipline militaire et par l'économie.

Septemb. Le baron de *Gortz*, qui fit mouvoir tant de ressorts, ne put venir à bout d'obtenir que les Danois pardonnassent à la province de Holstein, ni qu'ils renonçassent à s'emparer de Tonninge : il manqua ce qui paraissait être son premier but ; mais il réussit à tout le reste, et sur-tout à devenir un personnage important dans le Nord, ce qui était en effet sa vue principale.

Déjà l'électeur d'Hanovre s'était assuré de Brême et de Verden dont *Charles XII* était dépouillé ; les Saxons étaient devant sa ville de Visмar ; Stetin était entre les mains du roi de Prusse ; les Russes allaient assiéger Stralsund avec les Saxons, et ceux-ci étaient déjà dans l'île de Rugen ; le czar au milieu de tant de négociations était descendu en Finlande, pendant qu'on disputait ailleurs sur la neutralité et sur les partages. Après avoir lui-même pointé l'artillerie devant Stralsund, abandonnant le reste à ses alliés, et au prince *Menzikoff*, il s'était embarqué dans le mois de

mai sur la mer Baltique ; et montant un vaisseau de cinquante canons qu'il avait fait construire lui-même à Pétersbourg, il vogua vers la Finlande, suivi de quatre-vingt-douze galères et de cent dix demi-galères qui portaient seize mille combattans. 1713.

La descente se fit à Elsinford qui est dans la partie la plus méridionale de cette froide et stérile contrée, par le soixante et unième degré. 22 mai.

Cette descente réussit malgré toutes les difficultés. On feignit d'attaquer par un endroit, on descendit par un autre : on mit les troupes à terre, et l'on prit la ville. Le czar s'empara de Borgo, d'Abo, et fut maître de toute la côte. Il ne paraissait pas que les Suédois eussent désormais aucune ressource ; car c'était dans ce temps-là même que l'armée suédoise, commandée par *Steinbock*, se rendait prisonnière de guerre.

Tous ces désastres de *Charles XII* furent suivis, comme nous l'avons vu, de la perte de Brême, de Verden, de Stetin, d'une partie de la Poméranie ; et enfin le roi *Stanislas* et *Charles* lui-même étaient prisonniers en Turquie : cependant il n'était pas encore détrompé de l'idée de retourner en Pologne à la tête d'une armée ottomane, de remettre *Stanislas* sur le trône, et de faire trembler tous ses ennemis.

CHAPITRE V.

SUCCÈS DE PIERRE LE GRAND.

Retour de Charles XII dans ſes Etats.

1714. *Pierre* ſuivant le cours de ſes conquêtes perfectionnait l'établiſſement de ſa marine, feſait venir douze mille familles à Pétersbourg, tenait tous ſes alliés attachés à ſa fortune et à ſa perſonne, quoiqu'ils euſſent tous des intérêts divers et des vues oppoſées. Sa flotte menaçait à la fois toutes les côtes de la Suède ſur les golfes de Finlande et de Bothnie.

L'un de ſes généraux de terre, le prince *Gallitzin*, formé par lui-même, comme ils l'étaient tous, avançait d'Elfinford, où le czar avait débarqué, juſqu'au milieu des terres vers le bourg de Tavaſtus : c'était un poſte qui couvrait la Bothnie. Quelques régimens ſuédois, avec huit mille hommes de milice, le défendaient. Il fallut livrer une bataille ; les Ruſſes la gagnèrent entièrement ; ils diſſi-
13 mars. pèrent toute l'armée ſuédoiſe, et pénétrèrent juſqu'à Vaſa ; de ſorte qu'ils furent les maîtres de quatre-vingts lieues de pays.

Il reſtait aux Suédois une armée navale avec

avec laquelle ils tenaient la mer. *Pierre* ambi- 1714.
tionnait depuis long-temps de ſignaler la marine qu'il avait créée. Il était parti de Pétersbourg, et avait raſſemblé une flotte de ſeize vaiſſeaux de ligne, cent quatre-vingts galères propres à manœuvrer à travers les rochers qui entourent l'île d'Aland, et les autres îles de la mer Baltique non loin du rivage de la Suède, vers laquelle il rencontra la flotte ſuédoiſe. Cette flotte était plus forte en grands vaiſſeaux que la ſienne, mais inférieure en galères; plus propre à combattre en pleine mer qu'au travers des rochers. C'était une ſupériorité que le czar ne devait qu'à ſon génie. Il ſervait dans ſa flotte en qualité de contre-amiral, et recevait les ordres de l'amiral *Apraxin*. *Pierre* voulait s'emparer de l'île d'Aland qui n'eſt éloignée de la Suède que de douze lieues. Il fallait paſſer à la vue de la flotte des Suédois : ce deſſein hardi fut exécuté; les galères s'ouvrirent le paſſage ſous le canon ennemi qui ne plongeait pas aſſez. On entra dans Aland; et, comme cette côte eſt hériſſée d'écueils preſque toute entière, le czar fit tranſporter à bras quatre-vingts petites galères par une langue de terre, et on les remit à flot dans la mer qu'on nomme de Hango, où étaient ſes gros vaiſſeaux. *Erenſchild*, contre-amiral des Suédois, crut qu'il allait prendre aiſément, ou couler à fond ces quatre-

1714. vingts galères ; il avança de ce côté pour les reconnaître : mais il fut reçu avec un feu si vif qu'il vit tomber presque tous ses soldats et tous ses matelots. On lui prit les galères et les prames qu'il avait amenées, et le vaisseau
8 aug. qu'il montait ; il se sauvait dans une chaloupe, mais il y fut blessé : enfin obligé de se rendre, on l'amena sur la galère où le czar manœuvrait lui-même. Le reste de la flotte suédoise regagna la Suède. On fut consterné dans Stockholm, et on ne s'y croyait pas en sureté.

Pendant ce temps-là même le colonel *Schouvalow Neushlof* attaquait la seule forteresse qui restait à prendre sur les côtes occidentales de la Finlande, et la soumettait au czar, malgré la plus opiniâtre résistance.

Cette journée d'Aland fut, après celle de Pultava, la plus glorieuse de la vie de *Pierre*. Maître de la Finlande dont il laissa le gouvernement au prince *Gallitzin*, vainqueur de toutes les forces navales de la Suède, et plus respecté que jamais de ses alliés, il retourna
15 sept. dans Pétersbourg, quand la saison devenue très-orageuse ne lui permit plus de rester sur les mers de Finlande et de Bothnie. Son bonheur voulut encore qu'en arrivant dans sa nouvelle capitale, la czarine accoucha d'une princesse, mais qui mourut un an après. Il

inſtitua l'ordre de ſainte Catherine en l'hon- 1714.
neur de ſon épouſe, et célébra la naiſſance de ſa fille par une entrée triomphale. C'était de toutes les fêtes auxquelles il avait accoutumé ſes peuples, celle qui leur était devenue la plus chère. Le commencement de cette fête fut d'amener dans le port de Cronſlot neuf galères ſuédoiſes, ſept prames remplies de priſonniers, et le vaiſſeau du contre-amiral *Erenſchild*.

Le vaiſſeau amiral de Ruſſie était chargé de tous les canons, des drapeaux et des étendards pris dans la conquête de la Finlande. On apporta toutes ces dépouilles à Pétersbourg, où l'on arriva en ordre de bataille. Un arc de triomphe, que le czar avait deſſiné ſelon ſa coutume, fut décoré des emblêmes de toutes ſes victoires : les vainqueurs paſsèrent ſous cet arc triomphal ; l'amiral *Apraxin* marchait à leur tête, enſuite le czar en qualité de contre-amiral, et tous les autres officiers ſelon leur rang : on les préſenta tous au vice-roi *Romadonoski*, qui dans ces cérémonies repréſentait le maître de l'empire. Ce vice-czar diſtribua à tous les officiers des médailles d'or ; tous les ſoldats et les matelots en eurent d'argent. Les ſuédois priſonniers paſsèrent ſous l'arc de triomphe, et l'amiral *Erenſchild* ſuivait immédiatement le czar ſon vainqueur. Quand on fut arrivé au trône où le vice-czar

1714. était, l'amiral *Apraxin* lui préſenta le contre-amiral *Pierre*, qui demanda à être vice-amiral pour prix de ſes ſervices : on alla aux voix, et l'on croit bien que toutes les voix lui furent favorables.

Après cette cérémonie qui comblait de joie tous les aſſiſtans, et qui inſpirait à tout le monde l'émulation, l'amour de la patrie et celui de la gloire, le czar prononça ce diſcours qui mérite de paſſer à la dernière poſtérité.

„ Mes frères, eſt-il quelqu'un de vous qui „ eût penſé, il y a vingt ans, qu'il combat- „ trait avec moi ſur la mer Baltique, dans „ des vaiſſeaux conſtruits par vous-mêmes, „ et que nous ſerions établis dans ces contrées „ conquiſes par nos fatigues et par notre „ courage?..... On place l'ancien ſiége des „ ſciences dans la Gréce ; elles s'établirent „ enſuite dans l'Italie, d'où elles ſe répan- „ dirent dans toutes les parties de l'Europe : „ c'eſt à préſent notre tour, ſi vous voulez „ ſeconder mes deſſeins, en joignant l'étude „ à l'obéiſſance. Les arts circulent dans le „ monde, comme le ſang dans le corps „ humain ; et peut-être ils établiront leur „ empire parmi nous pour retourner dans la „ Gréce leur ancienne patrie. J'oſe eſpérer „ que nous ferons un jour rougir les nations „ les plus civiliſées, par nos travaux et par „ notre ſolide gloire. „

C'eſt-là le précis véritable de ce diſcours digne d'un fondateur. Il a été énervé dans toutes les traductions ; mais le plus grand mérite de cette harangue éloquente eſt d'avoir été prononcée par un monarque victorieux, fondateur et légiſlateur de ſon empire. 1714.

Les vieux boyards écoutèrent cette harangue avec plus de regret pour leurs anciens uſages que d'admiration pour la gloire de leur maître ; mais les jeunes en furent touchés juſqu'aux larmes.

Ces temps furent encore ſignalés par l'arrivée des ambaſſadeurs ruſſes qui revinrent de Conſtantinople avec la confirmation de la paix avec les Turcs. Un ambaſſadeur de Perſe était arrivé quelque temps auparavant de la part de *Cha-Uſſin* ; il avait amené au czar un élephant et cinq lions. Il reçut en même temps une ambaſſade du kan des Usbecks, *Mehemet Bahadir*, qui lui demandait ſa protection contre d'autres tartares. Du fond de l'Aſie et de l'Europe tout rendait hommage à ſa gloire. 15 déc.

La régence de Stockholm, déſeſpérée de l'état déplorable de ſes affaires, et de l'abſence de ſon roi qui abandonnait le ſoin de ſes Etats, avait pris enfin la réſolution de ne le plus conſulter ; et immédiatement après la victoire navale du czar, elle avait demandé un paſſe-

1714. port au vainqueur pour un officier chargé de propoſitions de paix. Le paſſe-port fut envoyé; mais dans ce temps-là même la princeſſe *Ulrique Eléonore*, ſœur de *Charles XII*, reçut la nouvelle que le roi ſon frère ſe diſpoſait enfin à quitter la Turquie, et à revenir ſe défendre. On n'oſa pas alors envoyer au czar le négociateur qu'on avait nommé en ſecret : on ſupporta la mauvaiſe fortune, et l'on attendit que *Charles XII* ſe préſentât pour la réparer.

En effet *Charles*, après cinq années et quelques mois de ſéjour en Turquie, en partit ſur la fin d'octobre 1714. On ſait qu'il mit dans ſon voyage la même ſingularité qui caractériſait toutes ſes actions. Il arriva à Stralſund, le 22 novembre 1714. Dès qu'il y fut, le baron de *Gortz* ſe rendit auprès de lui; il avait été l'inſtrument d'une partie de ſes malheurs; mais il ſe juſtifia avec tant d'adreſſe, et lui fit concevoir de ſi hautes eſpérances, qu'il gagna ſa confiance comme il avait gagné celle de tous les miniſtres et de tous les princes avec leſquels il avait négocié : il lui fit eſpérer qu'il détacherait les alliés du czar, et qu'alors on pourrait faire une paix honorable, ou du moins une guerre égale. Dès ce moment *Gortz* eut ſur l'eſprit de *Charles* beaucoup plus d'empire que n'en avait jamais eu le comte *Piper*.

La première chose que fit *Charles*, en arri- 1714.
vant à Stralsund, fut de demander de l'argent aux bourgeois de Stockholm. Le peu qu'ils avaient fut livré ; on ne savait rien refuser à un prince qui ne demandait que pour donner, qui vivait aussi durement que les simples soldats, et qui exposait comme eux sa vie. Ses malheurs, sa captivité, son retour touchaient ses sujets et les étrangers : on ne pouvait s'empêcher de le blâmer, ni de l'admirer, ni de le plaindre ni de le secourir. Sa gloire était d'un genre tout opposé à celle de *Pierre;* elle ne consistait ni dans l'établissement des arts, ni dans la législation, ni dans la politique, ni dans le commerce ; elle ne s'étendait pas au-delà de sa personne : son mérite était une valeur au-dessus du courage ordinaire ; il défendait ses Etats avec une grandeur d'ame égale à cette valeur intrépide ; et c'en était assez pour que les nations fussent frappées de respect pour lui. Il avait plus de partisans que d'alliés.

CHAPITRE VI.

ETAT DE L'EUROPE AU RETOUR DE CHARLES XII.

Siége de Stralsund, &c.

1714. LORSQUE *Charles XII* revint enfin dans ses Etats, à la fin de 1714, il trouva l'Europe chrétienne dans un état bien différent de celui où il l'avait laissée. La reine *Anne* d'Angleterre était morte, après avoir fait la paix avec la France; *Louis XIV* assurait l'Espagne à son petit-fils, et forçait l'empereur d'Allemagne, *Charles VI*, et les Hollandais à souscrire à une paix nécessaire : ainsi toutes les affaires du midi de l'Europe prenaient une face nouvelle.

Celles du Nord étaient encore plus changées; *Pierre* en était devenu l'arbitre. L'électeur d'Hanovre, appelé au royaume d'Angleterre, voulait agrandir ses terres d'Allemagne aux dépens de la Suède, qui n'avait acquis des domaines allemands que par les conquêtes du grand *Gustave*. Le roi de Danemarck prétendait reprendre la Scanie, la meilleure province de la Suède, qui avait appartenu autrefois aux Danois. Le roi de Prusse, héritier des ducs de Poméranie, prétendait rentrer au moins

dans une partie de cette province. D'un autre côté, la maiſon de *Holſtein* opprimée par le roi de Danemarck, et le duc de Meklenbourg en guerre preſque ouverte avec ſes ſujets, imploraient la protection de *Pierre I.* Le roi de Pologne, électeur de Saxe, déſirait qu'on annexât la Courlande à la Pologne; ainſi de l'Elbe juſqu'à la mer Baltique *Pierre* était l'appui de tous les princes, comme *Charles* en avait été la terreur. 1714.

On négocia beaucoup depuis le retour de *Charles*, et on n'avança rien. Il crut qu'il pourrait avoir aſſez de vaiſſeaux de guerre et d'armateurs pour ne point craindre la nouvelle puiſſance maritime du czar. A l'égard de la guerre de terre, il comptait ſur ſon courage; et *Gortz*, devenu tout d'un coup ſon premier miniſtre, lui perſuada qu'il pourrait ſubvenir aux frais avec une monnaie de cuivre qu'on fit valoir quatre-vingt-ſeize fois autant que ſa valeur naturelle; ce qui eſt un prodige dans l'hiſtoire des gouvernemens. Mais dès le mois d'avril 1715, les vaiſſeaux de *Pierre* prirent les premiers armateurs ſuédois qui ſe mirent en mer; et une armée ruſſe marcha en Poméranie.

Les Pruſſiens, les Danois et les Saxons ſe joignirent devant Stralſund. *Charles XII* vit qu'il n'était revenu de ſa priſon de Demirtash et de Demirtoca vers la mer Noire, que pour être aſſiégé ſur le rivage de la mer Baltique.

1715. On a déjà vu dans ſon hiſtoire avec quelle valeur fière et tranquille il brava dans Stralſund tous ſes ennemis réunis. On n'y ajoutera ici qu'une petite particularité qui marque bien ſon caractère. Preſque tous ſes principaux officiers ayant été tués ou bleſſés dans le ſiége, le colonel baron de *Reichel*, après un long combat, accablé de veilles et de fatigues, s'étant jeté ſur un banc pour prendre une heure de repos, fut appelé pour monter la garde ſur le rempart; il s'y traîna en maudiſſant l'opiniâtreté du roi, et tant de fatigues ſi intolérables et ſi inutiles. Le roi qui l'entendit courut à lui, et ſe dépouillant de ſon manteau qu'il étendit devant lui : » Vous n'en » pouvez plus, lui dit-il, mon cher *Reichel*; » j'ai dormi une heure, je ſuis frais, je vais » monter la garde pour vous : dormez, je » vous éveillerai quand il en ſera temps. » Après ces mots, il l'enveloppa malgré lui, le laiſſa dormir, et alla monter la garde.

Octobre. Ce fut pendant ce ſiége de Stralſund que le nouveau roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, acheta du roi de Danemarck la province de Brême et de Verden avec la ville de Stade, que les Danois avaient priſes ſur *Charles XII*. Il en coûta au roi *George* huit cents mille écus d'Allemagne. On trafiquait ainſi des Etats de *Charles*, tandis qu'il défendait Stralſund pied à pied. Enfin cette ville n'étant plus qu'un

monceau de ruines, ſes officiers le forcèrent 1713.
d'en ſortir. Quand il fut en ſureté, ſon géné- Décemb.
ral *Duker* rendit ces ruines au roi de Pruſſe.

Quelque temps après, *Duker* s'étant préſenté devant *Charles XII*, ce prince lui fit des reproches d'avoir capitulé avec ſes ennemis. » J'ai-» mais trop votre gloire, lui répondit *Duker*, » pour vous faire l'affront de tenir dans une » ville dont votre majeſté était ſortie. » Au reſte cette place ne demeura que juſqu'en 1721 aux Pruſſiens, qui la rendirent à la paix du Nord.

Pendant ce ſiége de Stralſund *Charles* reçut encore une mortification qui eût été plus douloureuſe ſi ſon cœur avait été ſenſible à l'amitié autant qu'il l'était à la gloire. Son premier miniſtre, le comte *Piper*, homme célèbre dans l'Europe, toujours fidèle à ſon prince, (quoi qu'en aient dit tant d'auteurs indiſcrets, ſur la foi d'un ſeul mal informé) *Piper*, dis-je, était ſa victime depuis la bataille de Pultava. Comme il n'y avait point de cartel entre les Ruſſes et les Suédois, il était reſté priſonnier à Moſcou ; et quoiqu'il n'eût point été envoyé en Sibérie comme tant d'autres, ſon état était à plaindre. Les finances du czar n'étaient point alors adminiſtrées auſſi fidèlement qu'elles devaient l'être, et tous ſes nouveaux établiſſemens exigeaient des dépenſes auxquelles il avait peine à ſuffire ;

1715. il devait une ſomme d'argent aſſez conſidérable aux Hollandais, au ſujet de deux de leurs vaiſſeaux marchands brûlés ſur les côtes de la Finlande. Le czar prétendit que c'était aux Suédois à payer cette ſomme, et voulut engager le comte *Piper* à ſe charger de cette dette : on le fit venir de Moſcou à Pétersbourg ; on lui offrit ſa liberté en cas qu'il pût tirer ſur la Suède environ ſoixante mille écus en lettres de change. On dit qu'il tira en effet cette ſomme ſur ſa femme à Stockholm, qu'elle ne fut en état ni peut-être en volonté de donner, et que le roi de Suède ne fit aucun mouvement pour la payer. Quoi qu'il en ſoit, le comte *Piper* fut enfermé dans la fortereſſe de Shluſſelbourg, où il mourut l'année d'après à l'âge de ſoixante et dix ans. On rendit ſon corps au roi de Suède, qui lui fit faire des obsèques magnifiques ; triſtes et vains dédommagemens de tant de malheurs et d'une fin ſi déplorable.

Pierre était ſatisfait d'avoir la Livonie, l'Eſtonie, la Carélie, l'Ingrie, qu'il regardait comme des provinces de ſes Etats, et d'y avoir ajouté encore preſque toute la Finlande, qui ſervait de gage en cas qu'on pût parvenir à la paix. Il avait marié une fille de ſon frère avec le duc de Meklenbourg, *Charles-Léopold*, au mois d'avril de la même année ; de ſorte que tous les princes du Nord étaient ſes alliés

ou ſes créatures. Il contenait en Pologne les ennemis du roi *Auguſte* : une de ſes armées, d'environ dix-huit mille hommes, y diſſipait ſans effort toutes ces confédérations ſi ſouvent renaiſſantes dans cette patrie de la liberté et de l'anarchie. Les Turcs, fidèles enfin aux traités, laiſſaient à ſa puiſſance et à ſes deſſeins toute leur étendue. 1715.

Dans cet état floriſſant preſque tous les jours étaient marqués par de nouveaux établiſſemens pour la marine, pour les troupes, le commerce, les lois ; il compoſa lui-même un code militaire pour l'infanterie.

Il fondait une académie de marine à Pétersbourg. *Lange*, chargé des intérêts du commerce, partait pour la Chine par la Sibérie ; des ingénieurs levaient des cartes dans tout l'empire ; on bâtiſſait la maiſon de plaiſance de Pétershoff ; et dans le même temps on élevait des forts ſur l'Irtish ; on arrêtait les brigandages des peuples de la Boukarie ; et d'un autre côté les Tartares de Kouban étaient réprimés. 8 nov.

Il ſemblait que ce fût le comble de la proſpérité que dans la même année il lui naquit un fils de ſa femme *Catherine*, et un héritier de ſes Etats dans un fils du prince *Alexis* : mais l'enfant que lui donna la czarine fut bientôt enlevé par la mort ; et nous verrons que le

1715. sort d'*Alexis* fut trop funeste, pour que la naissance d'un fils de ce prince pût être regardée comme un bonheur.

Les couches de la czarine interrompirent les voyages qu'elle faisait continuellement avec son époux sur terre et sur mer; et dès qu'elle fut relevée, elle l'accompagna dans ses courses nouvelles.

CHAPITRE VII.

PRISE DE VISMAR.

Nouveaux voyages du czar.

VISMAR était alors assiégée par tous les alliés du czar. Cette ville, qui devait naturellement appartenir au duc de Meklenbourg, est située sur la mer Baltique, à sept lieues de Lubec, et pourrait lui disputer son grand commerce; elle était autrefois une des plus considérables villes anséatiques, et les ducs de Meklenbourg y exerçaient le droit de protection beaucoup plus que celui de la souveraineté. C'était encore un de ces domaines d'Allemagne qui étaient demeurés aux Suédois par la paix de Vestphalie. Il fallut enfin se rendre comme Stralsund; les alliés du czar

se hâtèrent de s'en rendre maîtres avant que 1716.
ses troupes fussent arrivées : mais *Pierre* étant
venu lui-même devant la place après la capi-
tulation qui avait été faite sans lui, fit la
garnison prisonnière de guerre. Il fut indigné Février.
que ses alliés laissassent au roi de Danemarck
une ville qui devait appartenir au prince
auquel il avait donné sa nièce; et ce refroi-
dissement, dont le ministre *Gortz* profita bien-
tôt, fut la première source de la paix qu'il
projeta de faire entre le czar et *Charles XII*.

Gortz dès ce moment fit entendre au czar
que la Suède était assez abaissée, qu'il ne
fallait pas trop élever le Danemarck et la Prusse.
Le czar entrait dans ses vues : il n'avait jamais
fait la guerre qu'en politique, au lieu que
Charles XII ne l'avait faite qu'en guerrier. Dès-
lors il n'agit plus que mollement contre la
Suède; et *Charles XII*, malheureux par-tout en
Allemagne, résolut, par un de ces coups déses-
pérés que le succès seul peut justifier, d'aller
porter la guerre en Norvège.

Le czar cependant voulut faire en Europe
un second voyage. Il avait fait le premier en
homme qui s'était voulu instruire des arts;
il fit le second en prince qui cherchait à péné-
trer le secret de toutes les cours. Il mena sa
femme à Copenhague, à Lubec, à Schverin,
à Neustadt; il vit le roi de Prusse dans la
petite ville d'Aversberg; de là ils passèrent

1716. à Hambourg, à cette ville d'Altena que les Suédois avaient brûlée, et qu'on rebâtiſſait. Deſcendant l'Elbe juſqu'à Stade, ils paſsèrent par Brême, où le magiſtrat donna un feu d'artifice, et une illumination dont le deſſein
17 déc. formait en cent endroits ces mots : *Notre libérateur vient nous voir.* Enfin il revit Amſterdam et cette petite chaumière de Sardam où il avait appris l'art de la conſtruction des vaiſſeaux, il y avait environ dix-huit années : il trouva cette chaumière changée en une maiſon agréable et commode qui ſubſiſte encore, et qu'on nomme la *maiſon du prince.*

On peut juger avec quelle idolâtrie il fut reçu par un peuple de commerçans et de gens de mer, dont il avait été le compagnon; ils croyaient voir dans le vainqueur de Pultava leur élève, qui avait fondé chez lui le commerce et la marine, et qui avait appris chez eux à gagner des batailles navales : ils le regardaient comme un de leurs concitoyens devenu empereur.

1717. Il paraît dans la vie, dans les voyages, dans les actions de *Pierre le grand*, comme dans celles de *Charles XII*, que tout eſt éloigné de nos mœurs peut-être un peu trop efféminées; et c'eſt par cela même que l'hiſtoire de ces deux hommes célèbres excite tant notre curioſité.

L'épouſe

L'épouſe du czar était demeurée à Schverin malade, fort avancée dans ſa nouvelle groſſeſſe ; cependant dès qu'elle put ſe mettre en route, elle voulut aller trouver le czar en Hollande : les douleurs la ſurprirent à Veſel, où elle accoucha d'un prince qui ne vécut qu'un jour. Il n'eſt pas dans nos uſages qu'une femme malade voyage immédiatement après ſes couches : la czarine au bout de dix jours arriva dans Amſterdam : elle voulut voir cette chaumière de Sardam, dans laquelle le czar avait travaillé de ſes mains. Tous deux allèrent ſans appareil, ſans ſuite, avec deux domeſtiques, dîner chez un riche charpentier de vaiſſeaux de Sardam, nommé *Kalf*, qui avait le premier commercé à Pétersbourg. Le fils revenait de France où *Pierre* voulait aller. La czarine et lui écoutèrent avec plaiſir l'aventure de ce jeune homme, que je ne rapporterais pas, ſi elle ne feſait connaître des mœurs entièrement oppoſées aux nôtres. 1717. 14 janv.

Ce fils du charpentier *Kalf* avait été envoyé à Paris par ſon père pour y apprendre le français, et ſon père avait voulu qu'il y vécût honorablement. Il ordonna que le jeune homme quittât l'habit plus que ſimple que tous les citoyens de Sardam portent, et qu'il fît à Paris une dépenſe plus convenable à ſa fortune qu'à ſon éducation ; connaiſſant aſſez ſon fils pour croire que ce changement ne

1717. corromprait pas ſa frugalité et la bonté de ſon caractère.

Kalf ſignifie *veau* dans toutes les langues du Nord ; le voyageur prit à Paris le nom de *du Veau :* il vécut avec quelque magnificence ; il fit des liaiſons. Rien n'eſt plus commun à Paris que de prodiguer les titres de marquis et de comte à ceux qui n'ont pas même une terre ſeigneuriale, et qui ſont à peine gentilshommes. Ce ridicule a toujours été toléré par le gouvernement, afin que les rangs étant plus confondus, et la nobleſſe plus abaiſſée, on fût déformais à l'abri des guerres civiles autrefois ſi fréquentes. Le titre de haut et puiſſant ſeigneur a été pris par des anoblis, par des roturiers qui avaient acheté chèrement des offices. Enfin les noms de marquis, de comte, ſans marquiſat et ſans comté, comme de chevalier ſans ordre, et d'abbé ſans abbaye, ſont ſans aucune conſéquence dans la nation.

Les amis et les domeſtiques de *Kalf* l'appelèrent toujours le comte *du Veau ;* il ſoupa chez les princeſſes, et joua chez la ducheſſe de *Berri :* peu d'étrangers furent plus fêtés. Un jeune marquis, qui avait été de tous ſes plaiſirs, lui promit de l'aller voir à Sardam, et tint parole. Arrivé dans ce village, il fit demander la maiſon du comte de *Kalf.* Il trouva un attelier de conſtructeurs de vaiſſeaux, et le jeune *Kalf* habillé en matelot

hollandais, la hache à la main, conduiſant 1717.
les ouvrages de ſon père. *Kalf* reçut ſon hôte avec toute ſa ſimplicité antique qu'il avait repriſe, et dont il ne s'écarta jamais. Un lecteur ſage peut pardonner cette petite digreſſion, qui n'eſt que la condamnation des vanités et l'éloge des mœurs.

Le czar reſta trois mois en Hollande. Il ſe paſſa pendant ſon ſéjour des choſes plus ſérieuſes que l'aventure de *Kalf*. La Haie, depuis la paix de Nimègue, de Ryſvick et d'Utrecht, avait conſervé la réputation d'être le centre des négociations de l'Europe : cette petite ville ou plutôt ce village, le plus agréable du Nord, était principalement habité par des miniſtres de toutes les cours, et par des voyageurs qui venaient s'inſtruire à cette école. On jetait alors les fondemens d'une grande révolution dans l'Europe. Le czar, informé des commencemens de ces orages, prolongea ſon ſéjour dans les Pays-Bas, pour être plus à portée de voir ce qui ſe tramait à la fois au Midi et au Nord, et pour ſe préparer au parti qu'il devait prendre.

CHAPITRE VIII.

SUITE DES VOYAGES DE PIERRE LE GRAND.

Conſpiration de Gortz. Réception de Pierre en France.

1717. Il voyait combien ſes alliés étaient jaloux de ſa puiſſance, et qu'on a ſouvent plus de peine avec ſes amis qu'avec ſes ennemis.

Le Meklenbourg était un des principaux ſujets de ces diviſions preſque toujours inévitables entre des princes voiſins qui partagent des conquêtes. *Pierre* n'avait point voulu que les Danois priſſent Viſmar pour eux, encore moins qu'ils démoliſſent les fortifications ; cependant ils avaient fait l'un et l'autre.

Le duc de Meklenbourg, mari de ſa nièce, et qu'il traitait comme ſon gendre, était ouvertement protégé par lui contre la nobleſſe du pays ; et le roi d'Angleterre protégeait la nobleſſe. Enfin il commençait à être très-mécontent du roi de Pologne, ou plutôt de ſon premier miniſtre le comte *Flemming*, qui voulait ſecouer le joug de la dépendance, impoſé par les bienfaits et par la force.

Les cours d'Angleterre, de Pologne, de Danemarck, de Holſtein, de Meklenbourg, de Brandebourg, étaient agitées d'intrigues et de cabales. 1717.

A la fin de 1716 et au commencement de 1717, *Gortz*, qui, comme le diſent les mémoires de *Baſſevitz*, était las de n'avoir que le titre de conſeiller de Holſtein, et de n'être qu'un plénipotentiaire ſecret de *Charles XII*, avait fait naître la plupart de ces intrigues, et il réſolut d'en profiter pour ébranler l'Europe. Son deſſein était de rapprocher *Charles XII* du czar, non-ſeulement de finir leur guerre, mais de les unir, de remettre *Staniſlas* ſur le trône de Pologne, et d'ôter au roi d'Angleterre, *George I*, Brême et Verden, et même le trône d'Angleterre, afin de le mettre hors d'état de s'approprier les dépouilles de *Charles*.

Il ſe trouvait dans le même temps un miniſtre de ſon caractère, dont le projet était de bouleverſer l'Angleterre et la France : c'était le cardinal *Alberoni*, plus maître alors en Eſpagne que *Gortz* ne l'était en Suède, homme auſſi audacieux et auſſi entreprenant que lui, mais beaucoup plus puiſſant, parce qu'il était à la tête d'un royaume plus riche, et qu'il ne payait pas ſes créatures en monnaies de cuivre.

Gortz, des bords de la mer Baltique, ſe lia bientôt avec la cour de Madrid. *Alberoni* et

1717. lui furent également d'intelligence avec tous les anglais errans qui tenaient pour la maiſon *Stuart*. *Gortz* courut dans tous les Etats où il pouvait trouver des ennemis du roi *George*, en Allemagne, en Hollande, en Flandre, en Lorraine, et enfin à Paris ſur la fin de l'année 1716. Le cardinal *Alberoni* commença par lui envoyer dans Paris même un million de livres de France, pour commencer à mettre le feu aux poudres : c'était l'expreſſion d'*Alberoni*.

Gortz voulait que *Charles* cédât beaucoup à *Pierre* pour reprendre tout le reſte ſur ſes ennemis, et qu'il pût en liberté faire une deſcente en Ecoſſe, tandis que les partiſans des *Stuart* ſe déclareraient efficacement en Angleterre, après s'être tant de fois montrés inutilement. Pour remplir ces vues, il était néceſſaire d'ôter au roi régnant d'Angleterre ſon plus grand appui, et cet appui était le régent de France. Il était extraordinaire qu'on vît la France unie avec un roi d'Angleterre contre le petit-fils de *Louis XIV*, que cette même France avait mis ſur le trône d'Eſpagne au prix de ſes tréſors et de ſon ſang, malgré tant d'ennemis conjurés : mais tout était ſorti alors de ſa route naturelle ; et les intérêts du régent n'étaient pas les intérêts du royaume. *Alberoni* ménagea dès-lors une conſpiration en France contre ce même régent. Les fondemens de toute

cette vaſte entrepriſe furent jetés preſque auſſitôt que le plan en eut été formé. *Gortz* fut le premier dans ce ſecret, et devait alors aller déguiſé en Italie, pour s'aboucher avec le prétendant auprès de Rome, et de là revoler à la Haie, y voir le czar, et terminer tout auprès du roi de Suède. 1717.

Celui qui écrit cette hiſtoire eſt très-inſtruit de ce qu'il avance, puiſque *Gortz* lui propoſa de l'accompagner dans ſes voyages, et que, tout jeune qu'il était alors, il fut un des premiers témoins d'une grande partie de ces intrigues.

Gortz était revenu en Hollande à la fin de 1716, muni des lettres de change d'*Alberoni* et du plein-pouvoir de *Charles*. Il eſt très-certain que le parti du prétendant devait éclater, tandis que *Charles* deſcendrait de la Norvège dans le nord d'Ecoſſe. Ce prince, qui n'avait pu conſerver ſes Etats dans le continent, allait envahir et bouleverſer ceux d'un autre; et de la priſon de Demirtash en Turquie, et des cendres de Stralſund, on eût pu le voir couronner le fils de *Jacques II* à Londres, comme il avait couronné *Staniſlas* à Varſovie.

Le czar, qui ſavait une partie des entrepriſes de *Gortz*, en attendait le développement, ſans entrer dans aucun de ſes plans, et ſans les connaître tous; il aimait le grand et l'extraordinaire autant que *Charles XII*,

1717. *Gortz* et *Alberoni* ; mais il l'aimait en fondateur d'un Etat, en légiſlateur, en vrai politique ; et peut-être *Alberoni*, *Gortz* et *Charles* même étaient-ils plutôt des hommes inquiets qui tentaient de grandes aventures, que des hommes profonds qui priſſent des meſures juſtes : peut-être après tout, leurs mauvais ſuccès les ont-ils fait accuſer de témérité.

Quand *Gortz* fut à la Haie, le czar ne le vit point ; il aurait donné trop d'ombrage aux Etats Généraux, ſes amis, attachés au roi d'Angleterre. Ses miniſtres ne virent *Gortz* qu'en ſecret, avec les plus grandes précautions, avec ordre d'écouter tout et de donner des eſpérances, ſans prendre aucun engagement, et ſans le compromettre. Cependant les clairvoyans s'apercevaient bien à ſon inaction, pendant qu'il eût pu deſcendre en Scanie avec ſa flotte et celle de Danemarck, à ſon réfroidiſſement envers ſes alliés, aux plaintes qui échappaient à leurs cours, et enfin à ſon voyage même, qu'il y avait dans les affaires un grand changement qui ne tarderait pas à éclater.

Au mois de janvier 1717, un paquet-bot ſuédois, qui portait des lettres en Hollande, ayant été forcé par la tempête de relâcher en Norvège, les lettres furent priſes. On trouva dans celles de *Gortz* et de quelques miniſtres de quoi ouvrir les yeux ſur la révolution qui

ſe

ſe tramait. La cour de Danemarck communiqua les lettres à celle d'Angleterre. Auſſitôt on fait arrêter à Londres le miniſtre ſuédois *Gyllembourg* ; on ſaiſit ſes papiers, et on y trouve une partie de ſa correſpondance avec les *jacobites*. 1717.

Le roi *George* écrit incontinent en Hollande; il requiert que, ſuivant les traités qui lient l'Angleterre et les Etats-Généraux à leur ſureté commune, le baron de *Gortz* ſoit arrêté. Ce miniſtre, qui ſe feſait par-tout des créatures, fut averti de l'ordre ; il part incontinent : il était déjà dans Arnheim ſur les frontières, lorſque, les officiers et les gardes qui couraient après lui ayant fait une diligence peu commune en ce pays-là, il fut pris, ſes papiers ſaiſis, ſa perſonne traitée durement ; le ſecrétaire *Stamke*, celui-là même qui avait contrefait le ſeing du duc de Holſtein dans l'affaire de Tonninge, plus maltraité encore. Enfin le comte de *Gyllembourg*, envoyé de Suède en Angleterre, et le baron de *Gortz* avec des lettres de miniſtre plénipotentiaire de *Charles XII*, furent interrogés, l'un à Londres, l'autre à Arnheim, comme des criminels. Tous les miniſtres des ſouverains crièrent à la violation du droit des gens. Février.

Ce droit qui eſt plus ſouvent réclamé que bien connu, et dont jamais l'étendue et les limites n'ont été fixées, a reçu dans tous les

1717. temps des atteintes. On a chaſſé pluſieurs miniſtres des cours où ils réſidaient ; on a plus d'une fois arrêté leurs perſonnes ; mais jamais encore on n'avait interrogé des miniſtres étrangers comme des ſujets du pays. La cour de Londres et les Etats paſsèrent par-deſſus toutes les règles, à la vue du péril qui menaçait la maiſon d'Hanovre : mais enfin ce danger étant découvert ceſſait d'être danger, du moins dans la conjoncture préſente.

Il faut que l'hiſtorien *Norberg* ait été bien mal informé, qu'il ait bien mal connu les hommes et les affaires, ou qu'il ait été bien aveuglé par la partialité, ou du moins bien gêné par ſa cour, pour eſſayer de faire entendre que le roi de Suède n'était pas entré très avant dans le complot.

L'affront fait à ſes miniſtres affermit en lui la réſolution de tout tenter pour détrôner le roi d'Angleterre. Cependant il fallut qu'une fois en ſa vie il usât de diſſimulation, qu'il déſavouât ſes miniſtres auprès du régent de France qui lui donnait un ſubſide, et auprès des Etats-Généraux qu'il voulait ménager : il fit moins de ſatisfaction au roi *George*. *Gortz* et *Gyllembourg* ſes miniſtres furent retenus près de ſix mois, et ce long outrage confirma en lui tous ſes deſſeins de vengeance.

Pierre, au milieu de tant d'alarmes et de tant de jalouſies, ne ſe commettant en

rien, attendant tout du temps, et ayant 1717.
mis un assez bon ordre dans ses vastes Etats, pour n'avoir rien à craindre du dedans ni du dehors, résolut enfin d'aller en France : il n'entendait pas la langue du pays, et par-là perdait le plus grand fruit de son voyage; mais il pensait qu'il y avait beaucoup à voir, et il voulut apprendre de près en quels termes était le régent de France avec l'Angleterre, et si ce prince était affermi.

Pierre le grand fut reçu en France comme il devait l'être. On envoya d'abord le maréchal de *Tessé* avec un grand nombre de seigneurs, un escadron des gardes, et les carrosses du roi à sa rencontre. Il avait fait, selon sa coutume, une si grande diligence qu'il était déjà à Gournay lorsque les équipages arrivèrent à Elbeuf. On lui donna sur la route toutes les fêtes qu'il voulut bien recevoir. On le reçut d'abord au louvre où le grand appartement était préparé pour lui, et d'autres pour toute sa suite, pour les princes *Kourakin* et *Dolgorouki*, pour le vice-chancelier baron *Schaffirof*, pour l'ambassadeur *Tolstoy*, le même qui avait essuyé tant de violations du droit des gens en Turquie. Toute cette cour devait être magnifiquement logée et servie; mais *Pierre* étant venu pour voir ce qui pouvait lui être utile et non pour essuyer de vaines cérémonies qui gênaient sa simplicité, et qui

1717. consumaient un temps précieux, alla se loger le soir même à l'autre bout de la ville au palais ou hôtel de *Lesdiguière*, appartenant au maré-
8 mai. chal de *Villeroi*, où il fut traité et défrayé comme au louvre. Le lendemain, le régent de France vint le saluer à cet hôtel : le surlendemain on lui amena le roi encore enfant, conduit par le maréchal de *Villeroi* son gouverneur, de qui le père avait été gouverneur de *Louis XIV*. On épargna adroitement au czar la gêne de rendre la visite immédiatement après l'avoir reçue ; il y eut deux jours d'intervalle ; il reçut les respects du corps-de-ville, et alla le soir voir le roi : la maison du roi était sous les armes : on mena ce jeune prince jusqu'au carrosse du czar. *Pierre*, étonné et inquiété de la foule qui se pressait autour de ce monarque enfant, le prit et le porta quelque temps dans ses bras.

Des ministres plus rafinés que judicieux ont écrit que le maréchal de *Villeroi* voulant faire prendre au roi de France la main et le pas, l'empereur de Russie se servit de ce stratagême pour déranger ce cérémonial par un air d'affection et de sensibilité : c'est une idée absolument fausse : la politesse française et ce qu'on devait à *Pierre le grand* ne permettaient pas qu'on changeât en dégoût les honneurs qu'on lui rendait. Le cérémonial consistait à faire pour un grand monarque et pour un

grand homme tout ce qu'il eût désiré lui- 1717.
même, s'il avait fait attention à ces détails. Il s'en faut beaucoup que les voyages des empereurs *Charles IV*, *Sigismond* et *Charles V* en France aient eu une célébrité comparable à celle du séjour qu'y fit *Pierre le grand* : ces empereurs n'y vinrent que par des intérêts de politique, et n'y parurent pas dans un temps où les arts perfectionnés pussent faire de leur voyage une époque mémorable : mais quand *Pierre le grand* alla dîner chez le duc d'*Antin*, dans le palais de Petitbourg, à trois lieues de Paris, et qu'à la fin du repas il vit son portrait qu'on venait de peindre, placé tout d'un coup dans la salle, il sentit que les Français savaient mieux qu'aucun peuple du monde recevoir un hôte si digne.

Il fut encore plus surpris lorsqu'allant voir frapper des médailles dans cette longue galerie du louvre, où tous les artistes du roi sont honorablement logés, une médaille qu'on frappait étant tombée, et le czar s'empressant de la ramasser, il se vit gravé sur cette médaille, avec une Renommée sur le revers, posant un pied sur le globe, et ces mots de *Virgile* si convenables à *Pierre le grand*, VIRES ACQUIRIT EUNDO : allusion également fine et noble, et également convenable à ses voyages et à sa gloire ; on présenta de ces médailles d'or à lui et à tous ceux qui l'accompagnaient. Allait-il

1717. chez les artiſtes ? on mettait à ſes pieds tous les chefs-d'œuvre, et on le ſuppliait de daigner les recevoir. Allait-il voir les hautes-lices des gobelins, les tapis de la ſavonnerie, les ateliers des ſculpteurs, des peintres, des orfèvres du roi, des fabricateurs d'inſtrumens de mathématique ? tout ce qui ſemblait mériter ſon approbation lui était offert de la part du roi.

Pierre était mécanicien, artiſte, géomètre. Il alla à l'académie des ſciences, qui ſe para pour lui de tout ce qu'elle avait de plus rare ; mais il n'y eut rien d'auſſi rare que lui-même ; il corrigea de ſa main pluſieurs fautes de géographie dans les cartes qu'on avait de ſes Etats, et ſur-tout dans celles de la mer Caſpienne. Enfin, il daigna être un des membres de cette académie, et entretint depuis une correſpondance ſuivie d'expériences et de découvertes avec ceux dont il voulait bien être le ſimple confrère. Il faut remonter aux *Pythagores* et aux *Anacharſis* pour trouver de tels voyageurs, et ils n'avaient pas quitté un empire pour s'inſtruire.

On ne peut s'empêcher de remettre ici ſous les yeux du lecteur ce tranſport dont il fut ſaiſi en voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu :* peu frappé de la beauté de ce chef-d'œuvre de ſculpture, il ne le fut que de l'image d'un miniſtre qui s'était rendu célèbre

dans l'Europe en l'agitant, et qui avait rendu à la France sa gloire perdue après la mort de *Henri IV*. On sait qu'il embrassa cette statue, et qu'il s'écria : *Grand homme ! je t'aurais donné la moitié de mes Etats pour apprendre de toi à gouverner l'autre.* 1717.

Enfin, avant de partir, il voulut voir cette célèbre madame de *Maintenon*, qu'il savait être veuve en effet de *Louis XIV*, et qui touchait à sa fin. Cette espèce de conformité entre le mariage de *Louis XIV* et le sien excitait vivement sa curiosité ; mais il y avait entre le roi de France et lui cette différence, qu'il avait épousé publiquement une héroïne, et que *Louis XIV* n'avait eu en secret qu'une femme aimable. La czarine n'était pas de ce voyage ; *Pierre* avait trop craint les embarras du cérémonial, et la curiosité d'une cour peu faite pour sentir le mérite d'une femme qui, des bords du Pruth à ceux de Finlande, avait affronté la mort à côté de son époux sur mer et sur terre.

CHAPITRE IX.

RETOUR DU CZAR DANS SES ETATS.

Sa politique, ſes occupations.

1717. LA démarche que la ſorbonne fit auprès de lui, quand il alla voir le mauſolée du cardinal de *Richelieu*, mérite d'être traitée à part.

Quelques docteurs de ſorbonne voulurent avoir la gloire de réunir l'Egliſe grecque avec l'Egliſe latine. Ceux qui connaiſſent l'antiquité ſavent aſſez que le chriſtianiſme eſt venu en Occident par les Grecs d'Aſie, et que c'eſt en Orient qu'il eſt né; que les premiers pères, les premiers conciles, les premières liturgies, les premiers rites, tout eſt de l'Orient; qu'il n'y a pas même un ſeul terme de dignité et d'office qui ne ſoit grec, qui n'atteſte encore aujourd'hui la ſource dont tout nous eſt venu. L'empire romain ayant été diviſé, il était impoſſible qu'il n'y eût tôt ou tard deux religions comme deux empires, et qu'on ne vît entre les chrétiens d'Orient et d'Occident le même ſchiſme qu'entre les Oſmanlis et les Perſans.

C'eſt ce ſchiſme que quelques docteurs de l'univerſité de Paris crurent éteindre tout d'un

coup en donnant un mémoire à *Pierre le grand.* 1717.
Le pape *Léon IX* et ſes ſucceſſeurs n'avaient pu en venir à bout avec des légats, des conciles, et même de l'argent. Ces docteurs auraient dû ſavoir que *Pierre le grand*, qui gouvernait ſon Egliſe, n'était pas homme à reconnaître le pape : en vain ils parlèrent dans leur mémoire des libertés de l'Egliſe gallicane, dont le czar ne ſe ſouciait guère ; en vain ils dirent que les papes doivent être ſoumis aux conciles, et que le jugement d'un pape n'eſt point une règle de foi : ils ne réuſſirent qu'à déplaire beaucoup à la cour de Rome par leur écrit, ſans plaire à l'empereur de Ruſſie ni à l'Egliſe ruſſe.

Il y avait dans ce plan de réunion des objets de politique qu'ils n'entendaient pas, et des points de controverſe qu'ils diſaient entendre, et que chaque parti explique comme il lui plaît. Il s'agiſſait du Saint-Eſprit, qui procède du Père et du Fils ſelon les Latins, et qui procède aujourd'hui du Père par le Fils ſelon les Grecs, après n'avoir long-temps procédé que du Père : ils citaient St *Epiphane*, qui dit que *le Saint-Eſprit n'eſt pas frère du Fils, ni petit-fils du Père.*

Mais le czar, en partant de Paris, avait d'autres affaires qu'à vérifier des paſſages de St *Epiphane.* Il reçut avec bonté le mémoire des docteurs. Ils écrivirent à quelques évêques ruſſes, qui firent une réponſe polie ; mais le

1717. plus grand nombre fut indigné de la propoſition.

Ce fut pour diſſiper les craintes de cette réunion qu'il inſtitua, quelque temps après, la fête comique du conclave, lorſqu'il eut chaſſé les jéſuites de ſes Etats en 1718.

Il y avait a ſa cour un vieux fou, nommé *Sotof*, qui lui avait appris à écrire, et qui s'imaginait avoir mérité par ce ſervice les plus importantes dignités. *Pierre*, qui adouciſſait quelquefois les chagrins du gouvernement par des plaiſanteries convenables à un peuple non encore entièrement réformé par lui, promit à ſon maître à écrire de lui donner une des premières dignités du monde; il le créa knès papa avec deux mille roubles d'appointement, et lui aſſigna une maiſon à Pétersbourg dans le quartier des Tartares; des bouffons l'inſtallèrent en cérémonie; il fut harangué par quatre bègues; il créa des cardinaux et marcha en proceſſion à leur tête. Tout ce ſacré collége était ivre d'eau-de-vie. Après la mort de ce *Sotof*, un officier, nommé *Buturlin*, fut créé pape. Moſcou et Pétersbourg ont vu trois fois renouveler cette cérémonie, dont le ridicule ſemblait être ſans conſéquence, mais qui, en effet, confirmait les peuples dans leur averſion pour une Egliſe qui prétendait un pouvoir ſuprême, et dont le chef avait anathématiſé tant de rois. Le czar vengeait en riant vingt

empereurs d'Allemagne, dix rois de France et une foule de ſouverains. C'eſt-là tout le fruit que la ſorbonne recueillit de l'idée peu politique de réunir les Egliſes grecque et latine. 1717.

Le voyage du czar en France fut plus utile par ſon union avec ce royaume commerçant et peuplé d'hommes induſtrieux, que par la prétendue réunion de deux Egliſes rivales, dont l'une maintiendra toujours ſon antique indépendance, et l'autre, ſa nouvelle ſupériorité.

Pierre ramena à ſa ſuite pluſieurs artiſans français, ainſi qu'il en avait amené d'Angleterre; car toutes les nations chez leſquelles il voyagea ſe firent un honneur de le ſeconder dans ſon deſſein de porter tous les arts dans une patrie nouvelle, et de concourir à cette eſpèce de création.

Il minuta dès-lors un traité de commerce avec la France, et le remit entre les mains de ſes miniſtres en Hollande dès qu'il y fut de retour. Il ne put être ſigné par l'ambaſſadeur de France *Châteauneuf*, que le 15 auguſte 1717 à la Haie. Ce traité ne concernait pas ſeulement le commerce, il regardait la paix du Nord. Le roi de France, l'électeur de Brandebourg acceptèrent le titre de médiateurs qu'il leur donna. C'était aſſez faire ſentir au roi d'Angleterre qu'il n'était pas content de lui, et c'était

1717. combler les eſpérances de *Gortz*, qui mit dès-lors tout en œuvre pour réunir *Pierre* et *Charles*, pour ſuſciter à *George* de nouveaux ennemis, et pour prêter la main au cardinal *Albéroni* d'un bout de l'Europe à l'autre. Le baron de *Gortz* vit alors publiquement à la Haie les miniſtres du czar; il leur déclara qu'il avait un plein pouvoir de conclure la paix de la Suède.

Le czar laiſſait *Gortz* préparer toutes leurs batteries ſans y toucher, prêt à faire la paix avec le roi de Suède, mais auſſi à continuer la guerre; toujours lié avec le Danemarck, la Pologne, la Pruſſe, et même en apparence avec l'électeur d'Hanovre.

Il paraît évidemment qu'il n'avait d'autre deſſein arrêté que celui de profiter des conjonctures. Son principal objet était de perfectionner tous ſes nouveaux établiſſemens. Il ſavait que les négociations, les intérêts des princes, leurs ligues, leurs amitiés, leurs défiances, leurs inimitiés éprouvent preſque tous les ans des viciſſitudes, et que ſouvent il ne reſte aucune trace de tant d'efforts de politique. Une ſeule manufacture bien établie fait quelquefois plus de bien à un Etat que vingt traités.

Pierre ayant rejoint ſa femme, qui l'attendait en Hollande, continua ſes voyages avec elle. Ils traverſèrent enſemble la Veſtphalie, et arrivèrent à Berlin ſans aucun appareil. Le nouveau roi de Pruſſe n'était pas moins ennemi

des vanités du cérémonial et de la magnificence 1717.
que le monarque de Ruſſie. C'était un ſpectacle inſtructif pour l'étiquette de Vienne et d'Eſpagne, pour le *punctilio* d'Italie et pour le goût du luxe qui règne en France, qu'un roi qui ne ſe ſervait jamais que d'un fauteuil de bois, qui n'était vêtu qu'en ſimple ſoldat, et qui s'était interdit toutes les délicateſſes de la table et toutes les commodités de la vie.

Le czar et la czarine menaient une vie auſſi ſimple et auſſi dure ; et ſi *Charles XII* s'était trouvé avec eux, on eût vu enſemble quatre têtes couronnées accompagnées de moins de faſte qu'un évêque allemand ou qu'un cardinal de Rome. Jamais le luxe et la molleſſe n'ont été combattus par de ſi nobles exemples.

Il faut avouer qu'un de nos citoyens s'attirerait parmi nous de la conſidération, et ſerait regardé comme un homme extraordinaire, s'il avait fait une fois en ſa vie, par curioſité, la cinquième partie des voyages que fit *Pierre* pour le bien de ſes Etats. De Berlin, il va à Dantzick avec ſa femme ; il protège à Mittau la ducheſſe de Courlande ſa nièce, devenue veuve : il viſite toutes ſes conquêtes, donne de nouveaux règlemens dans Pétersbourg, va dans Moſcou, y fait rebâtir des maiſons de particuliers tombées en ruine : de-là, il ſe tranſporte à Czariſin ſur le Volga, pour arrêter

1717. les incurſions des Tartares de Cuban : il conſtruit des lignes du Volga au Tanaïs, et fait élever des forts de diſtance en diſtance d'un fleuve à l'autre. Pendant ce temps-là même, il fait imprimer le code militaire qu'il a compoſé. Une chambre de juſtice eſt établie pour examiner la conduite de ſes miniſtres, et pour remettre de l'ordre dans les finances; il pardonne à quelques coupables, il en punit d'autres : le prince *Menzikoff* fut même un de ceux qui eurent beſoin de ſa clémence; mais un jugement plus ſévère, qu'il ſe crut obligé de rendre contre ſon propre fils, remplit d'amertume une vie ſi glorieuſe.

CHAPITRE X.

Condamnation du prince Alexis Petrovitz.

PIERRE LE GRAND avait, en 1689, à l'âge de dix-ſept ans, épouſé *Eudoxie Théodore*, ou *Théodorouna Lapoukin*, élevée dans tous les préjugés de ſon pays, et incapable de ſe mettre au-deſſus d'eux comme ſon époux. Les plus grandes contradictions qu'il éprouva, quand il voulut créer un empire et former des hommes, vinrent de ſa femme; elle était dominée par la ſuperſtition, ſi ſouvent attachée à ſon ſexe. Toutes les nouveautés utiles lui

ſemblaient des ſacrilèges, et tous les étrangers dont le czar ſe ſervait pour exécuter ſes grands deſſeins lui paraiſſaient des corrupteurs. 1717.

Ses plaintes publiques encourageaient les factieux et les partiſans des anciens uſages. Sa conduite d'ailleurs ne réparait pas des fautes ſi graves. Enfin, le czar fut obligé de la répudier en 1696, et de l'enfermer dans un couvent à Suſdal, où on lui fit prendre le voile ſous le le nom d'*Hélène*.

Le fils qu'elle lui avait donné en 1690 naquit malheureuſement avec le caractère de ſa mère, et ce caractère ſe fortifia par la première éducation qu'il reçut. Mes mémoires diſent qu'elle fut confiée à des ſuperſtitieux, qui lui gâtèrent l'eſprit pour jamais. Ce fut en vain qu'on crut corriger ces premières impreſſions en lui donnant des précepteurs étrangers; cette qualité même d'étrangers le révolta. Il n'était pas né ſans ouverture d'eſprit; il parlait et écrivait bien l'allemand; il deſſinait; il apprit un peu de mathématique : mais ces mêmes mémoires qu'on m'a confiés aſſurent que la lecture des livres eccléſiaſtiques fut ce qui le perdit. Le jeune *Alexis* crut voir dans ces livres la réprobation de tout ce que feſait ſon père. Il y avait des prêtres à la tête des mécontens, et il ſe laiſſa gouverner par ces prêtres.

Ils lui perſuadaient que toute la nation avait

1717. les entrepriſes de *Pierre* en horreur ; que les fréquentes maladies du czar ne lui promettaient pas une longue vie ; que ſon fils ne pouvait eſpérer de plaire à la nation qu'en marquant ſon averſion pour les nouveautés. Ces murmures et ces conſeils ne formaient pas une faction ouverte, une conſpiration ; mais tout ſemblait y tendre, et les eſprits étaient échauffés.

Le mariage de *Pierre* avec *Catherine* en 1707 et les enfans qu'il eut d'elle achevèrent d'aigrir l'eſprit du jeune prince. *Pierre* tenta tous les moyens de le ramener ; il le mit même à la tête de la régence pendant une année ; il le fit voyager ; il le maria en 1711, à la fin de la campagne du Pruth, avec la princeſſe de *Volfenbuttel*, ainſi que nous l'avons rapporté. Ce mariage fut très-malheureux. *Alexis*, âgé de vingt-deux ans, ſe livra à toutes les débauches de la jeuneſſe, et à toute la groſſièreté des anciennes mœurs, qui lui étaient ſi chères. Ces dérèglemens l'abrutirent. Sa femme mépriſée, maltraitée, manquant du néceſſaire, privée de toute conſolation, languit dans le chagrin, et mourut enfin de douleur en 1715 le premier de novembre.

Elle laiſſait au prince *Alexis* un fils, dont elle venait d'accoucher, et ce fils devait être un jour l'héritier de l'empire ſuivant l'ordre naturel. *Pierre* ſentait avec douleur qu'après lui

lui tous ſes travaux ſeraient détruits par ſon propre ſang. Il écrivit à ſon fils, après la mort de la princeſſe, une lettre également pathétique et menaçante ; elle finiſſait par ces mots : *J'attendrai encore un peu de temps pour voir ſi vous voulez vous corriger ; ſinon, ſachez que je vous priverai de la ſucceſſion, comme on retranche un membre inutile. N'imaginez pas que je ne veuille que vous intimider ; ne vous repoſez pas ſur le titre de mon fils unique : car ſi je n'épargne pas ma propre vie pour ma patrie et pour le ſalut de mes peuples, comment pourrai-je vous épargner ? Je préférerai de les tranſmettre plutôt à un étranger qui le mérite, qu'à mon propre fils qui s'en rend indigne.* 1717.

Cette lettre eſt d'un père, mais encore plus d'un légiſlateur ; elle fait voir d'ailleurs que l'ordre de la ſucceſſion n'était point invariablement établi en Ruſſie, comme dans d'autres royaumes, par ces lois fondamentales qui ôtent aux pères le droit de déshériter leurs fils ; et le czar croyait ſur-tout avoir la prérogative de diſpoſer d'un empire qu'il avait fondé.

Dans le temps-là même l'impératrice *Catherine* accoucha d'un prince, qui mourut depuis en 1719. Soit que cette nouvelle abattît le courage d'*Alexis*, ſoit imprudence, ſoit mauvais conſeil, il écrivit à ſon père qu'il renonçait à la couronne et à toute eſpérance

1717. de régner. *Je prends* DIEU *à témoin*, dit-il, *et je jure sur mon ame que je ne prétendrai jamais à la succession. Je mets mes enfans entre vos mains, et je ne demande que mon entretien pendant ma vie.*

Son père lui écrivit une seconde fois : „ Je „ remarque, dit-il, que vous ne parlez dans „ votre lettre que de la succession, comme si „ j'avais besoin de votre consentement. Je „ vous ai remontré quelle douleur votre con- „ duite m'a causée pendant tant d'années, et „ vous ne m'en parlez pas. Les exhortations „ paternelles ne vous touchent point. Je me „ suis déterminé à vous écrire encore pour la „ dernière fois. Si vous mépriſez mes avis de „ mon vivant, quel cas en ferez-vous après „ ma mort? Quand vous auriez préſentement „ la volonté d'être fidèle à vos promeſſes, „ ces grandes barbes pourront vous tourner „ à leur fantaiſie, et vous forceront à les „ violer..... Ces gens-là ne s'appuient „ que ſur vous. Vous n'avez aucune recon- „ naiſſance pour celui qui vous a donné la „ vie. L'aſſiſtez-vous dans ſes travaux depuis „ que vous êtes parvenu à un âge mur? ne „ blâmez-vous pas, ne déteſtez-vous pas tout „ ce que je puis faire pour le bien de mes „ peuples? J'ai ſujet de croire que ſi vous me „ ſurvivez, vous détruirez mon ouvrage. Cor- „ rigez-vous, rendez-vous digne de la ſucceſ- „ ſion, ou faites-vous moine. Répondez, ſoit

» par écrit, soit de vive voix, sinon j'agirai 1717.
» avec vous comme avec un malfaiteur. »

Cette lettre était dure; il était aisé au prince de répondre qu'il changerait de conduite; mais il se contenta de répondre en quatre lignes à son père qu'il voulait se faire moine.

Cette résolution ne paraissait pas naturelle; et il paraît étrange que le czar voulût voyager en laissant dans ses Etats un fils si mécontent et si obstiné : mais aussi ce voyage même prouve que le czar ne voyait pas de conspiration à craindre de la part de son fils.

Il alla le voir avant de partir pour l'Allemagne et pour la France; le prince malade, ou feignant de l'être, le reçut au lit, et lui confirma par les plus grands sermens qu'il voulait se retirer dans un cloître. Le czar lui donna six mois pour se consulter, et partit avec son épouse.

A peine fut-il à Copenhague qu'il apprit (ce qu'il pouvait présumer) qu'*Alexis* ne voyait que des mécontens qui flattaient ses chagrins. Il lui écrivit qu'il eût à choisir du couvent ou du trône, et que s'il voulait un jour lui succéder, il fallait qu'il vînt le trouver à Copenhague.

Les confidens du prince lui persuadaient qu'il serait dangereux pour lui de se trouver loin de tout conseil, entre un père irrité et

1717. une marâtre. Il feignit donc d'aller trouver ſon père à Copenhague ; mais il prit le chemin de Vienne, et alla ſe mettre entre les mains de l'empereur *Charles VI* ſon beau-frère, comptant y demeurer juſqu'à la mort du czar.

C'était à peu-près la même aventure que celle de *Louis XI*, lorſque, étant encore dauphin, il quitta la cour du roi *Charles VII* ſon père, et ſe retira chez le duc de Bourgogne. Le dauphin était bien plus coupable que le czarovitz, puiſqu'il s'était marié malgré ſon père, qu'il avait levé des troupes, qu'il ſe retirait chez un prince naturellement ennemi de *Charles VII*, et qu'il ne revint jamais à la cour, quelques inſtances que ſon père pût lui faire.

Alexis au contraire ne s'était marié que par ordre du czar, ne s'était point révolté, n'avait point levé de troupes, ne ſe retirait point chez un prince ennemi, et retourna aux pieds de ſon père ſur la première lettre qu'il reçut de lui. Car dès que *Pierre* fut que ſon fils avait été à Vienne, qu'il s'était retiré dans le Tirol, et enſuite à Naples qui appartenait alors à l'empereur *Charles VI*, il dépêcha le capitaine aux gardes *Romanzoff* et le conſeiller privé *Tolſtoy*, chargés d'une lettre écrite de ſa main, datée de Spa du 21 juillet, n. ſt. 1717. Ils trouvèrent le prince à Naples

dans le château Saint-Elme, et lui remirent 1717.
la lettre : elle était conçue en ces termes :

.....» Je vous écris pour la der-
» nière fois, pour vous dire que vous ayez
» à exécuter ma volonté, que *Tolſtoy* et
» *Romanzoff* vous annonceront de ma part.
» Si vous m'obéiſſez, je vous aſſure, et je
» promets à DIEU que je ne vous punirai
» pas, et que ſi vous revenez, je vous aimerai
» plus que jamais; mais que ſi vous ne le fai-
» tes pas, je vous donne, comme père, en
» vertu du pouvoir que j'ai reçu de DIEU,
» ma malédiction éternelle; et comme votre
» ſouverain, je vous aſſure que je trouverai
» bien les moyens de vous punir; en quoi
» j'eſpère que DIEU m'aſſiſtera, et qu'il pren-
» dra ma juſte cauſe en main.

» Au reſte ſouvenez-vous que je ne vous
» ai violenté en rien. Avais-je beſoin de vous
» laiſſer le libre choix du parti que vous vou-
» driez prendre ? Si j'avais voulu vous forcer,
» n'avais-je pas en main la puiſſance ? Je
» n'avais qu'à commander, et j'aurais été
» obéi. »

Le vice-roi de Naples perſuada aiſément *Alexis* de retourner auprès de ſon père. C'était une preuve inconteſtable que l'empereur d'Allemagne ne voulait prendre avec ce jeune prince aucun engagement dont le czar

1717. eût à se plaindre. *Alexis* avait voyagé avec sa maîtresse *Afrosine*; il revint avec elle.

On pouvait le considérer comme un jeune homme mal conseillé qui était allé à Vienne et à Naples, au lieu d'aller à Copenhague. S'il n'avait fait que cette seule faute, commune à tant de jeunes gens, elle était bien pardonnable. Son père prenait DIEU à témoin que non-seulement il lui pardonnerait, mais qu'il l'aimerait plus que jamais. *Alexis* partit sur cette assurance; mais par l'instruction des deux envoyés qui le ramenèrent, et par la lettre même du czar, il paraît que le père exigea que le fils déclarât ceux qui l'avaient conseillé, et qu'il exécutât son serment de renoncer à la succession.

Il semblait difficile de concilier cette exhérédation avec l'autre serment que le czar avait fait dans sa lettre d'aimer son fils plus que jamais. Peut-être que le père, combattu entre l'amour paternel et la raison du souverain, se bornait à aimer son fils retiré dans un cloître; peut-être espérait-il encore le ramener à son devoir, et le rendre digne de cette succession même, en lui faisant sentir la perte d'une couronne. Dans des conjonctures si rares, si difficiles, si douloureuses, il est aisé de croire que ni le cœur du père, ni celui du fils, également agités, n'étaient d'abord bien d'accord avec eux-mêmes.

Le prince arrive le 13 février 1718, n. ſt. 1718.
à Moſcou, où le czar était alors. Il ſe jette le jour même aux genoux de ſon père ; il a un très-long entretien avec lui : le bruit ſe répand auſſitôt dans la ville que le père et le fils ſont réconciliés, que tout eſt oublié ; mais le lendemain on fait prendre les armes aux régimens des gardes à la pointe du jour ; on fait ſonner la groſſe cloche de Moſcou. Les boyards, les conſeillers privés ſont mandés dans le château ; les évêques, les archimandrites et deux religieux de Saint-Baſile, profeſſeurs en théologie, s'aſſemblent dans l'égliſe cathédrale. *Alexis* eſt conduit ſans épée et comme priſonnier, dans le château, devant ſon père. Il ſe proſterne en ſa préſence, et lui remet en pleurant un écrit par lequel il avoue ſes fautes, ſe déclare indigne de lui ſuccéder, et pour toute grâce lui demande la vie.

Le czar, après l'avoir relevé, le conduiſit dans un cabinet, où il lui fit pluſieurs queſtions. Il lui déclara que s'il celait quelque choſe touchant ſon évaſion, il y allait de ſa tête. Enſuite on ramena le prince dans la ſalle où le conſeil était aſſemblé ; là on lut publiquement la déclaration du czar déjà dreſſée.

Le père dans cette pièce reproche à ſon fils tout ce que nous avons détaillé, ſon peu d'application à s'inſtruire, ſes liaiſons avec les partiſans des anciennes mœurs, ſa mauvaiſe

1718. conduite avec sa femme. *Il a violé*, dit-il, *la foi conjugale en s'attachant à une fille de la plus basse extraction, du vivant de son épouse.* Il est vrai que *Pierre* avait répudié sa femme en faveur d'une captive ; mais cette captive était d'un mérite supérieur, et il était justement mécontent de sa femme qui était sa sujette. *Alexis* au contraire avait négligé sa femme pour une jeune inconnue qui n'avait de mérite que sa beauté. Jusque-là on ne voit que des fautes de jeune homme qu'un père doit reprendre, et qu'il peut pardonner.

Il lui reproche ensuite d'être allé à Vienne se mettre sous la protection de l'empereur. Il dit qu'*Alexis a calomnié son père*, en faisant entendre à l'empereur *Charles VI* qu'il était persécuté, qu'on le forçait à renoncer à son héritage ; qu'enfin il a prié l'empereur de le protéger à main armée.

On ne voit pas d'abord comment l'empereur aurait pu faire la guerre au czar pour un tel sujet, et comment il eût pu interposer autre chose que de bons offices entre le père irrité et le fils désobéissant. Aussi *Charles VI* s'était contenté de donner une retraite au prince ; et on l'avait renvoyé quand le czar instruit de sa retraite l'avait redemandé.

Pierre ajoute, dans cette pièce terrible, qu'*Alexis* avait persuadé à l'empereur *qu'il n'était pas en sureté de sa vie* s'il revenait en Russie.

Ruſſie. C'était en quelque façon juſtifier les plaintes d'*Alexis*, que de le faire condamner à mort après ſon retour, et ſur-tout après avoir promis de lui pardonner : mais nous verrons pour quelle cauſe le czar fit enſuite porter ce jugement mémorable. Enfin on voyait dans cette grande aſſemblée un ſouverain abſolu plaider contre ſon fils. 1718.

» Voilà, dit-il, de quelle manière notre » fils eſt revenu ; et quoiqu'il ait mérité la » mort par ſon évaſion et par ſes calomnies, » cependant notre tendreſſe paternelle lui » pardonne ſes crimes : mais conſidérant ſon » indignité et ſa conduite déréglée, nous ne » pouvons en conſcience lui laiſſer la ſucceſ- » ſion au trône, prévoyant trop qu'après nous » ſa conduite dépravée détruirait la gloire de » la nation, et ferait perdre tant d'Etats » reconquis par nos armes. Nous plaindrions » ſur-tout nos ſujets, ſi nous les rejetions par » un tel ſucceſſeur dans un état beaucoup » plus mauvais qu'ils n'ont été.

» Ainſi par le pouvoir paternel, en vertu » duquel, ſelon les droits de notre empire, » chacun même de nos ſujets peut déshériter » un fils comme il lui plaît, et en vertu de la » qualité de prince ſouverain, et en conſidé- » ration du ſalut de nos Etats, nous privons » notredit fils *Alexis* de la ſucceſſion après » nous à notre trône de Ruſſie, à cauſe de

1718. » ſes crimes et de ſon indignité, quand même
» il ne ſubſiſterait pas une ſeule perſonne de
» notre famille après nous.

» Et nous conſtituons et déclarons ſucceſ-
» ſeur audit trône après nous notre ſecond fils
» *Pierre*, (*l*) quoique encore jeune, n'ayant
» pas de ſucceſſeur plus âgé.

» Donnons à notre ſuſdit fils *Alexis* notre
» malédiction paternelle, ſi jamais, en quel-
» que temps que ce ſoit, il prétend à ladite
» ſucceſſion ou la recherche,

» Déſirons auſſi de nos fidèles ſujets de
» l'état eccléſiaſtique et ſéculier et de tout
» autre état, et de la nation entière, que
» ſelon cette conſtitution et ſuivant notre
» volonté, ils reconnaiſſent et conſidèrent
» notredit fils *Pierre*, déſigné par nous à la
» ſucceſſion pour légitime ſucceſſeur, et qu'en
» conformité de cette préſente conſtitution,
» ils confirment le tout par ſerment devant
» le ſaint autel, ſur les ſaints évangiles, en
» baiſant la croix.

» Et tous ceux qui s'oppoſeront jamais,
» en quelque temps que ce ſoit, à notre
» volonté, et qui dès aujourd'hui oſeront
» conſidérer notre fils *Alexis* comme ſucceſ-
» ſeur, ou l'aſſiſter à cet effet, nous les décla-
» rons traîtres envers nous et à la patrie ;

(*l*) C'eſt ce même fils de l'impératrice *Catherine*, qui mourut en 1719, le 15 avril.

» et avons ordonné que la préſente ſoit par- 1718.
» tout publiée, afin que perſonne n'en pré-
» tende cauſe d'ignorance. Fait à Moſcou le
» 14 février 1718, n. ſt. ſigné de notre main
» et ſcellé de notre ſceau. »

Il paraît que ces actes étaient préparés, ou qu'ils furent dreſſés avec une extrême célérité, puiſque le prince *Alexis* était revenu le treize, et que ſon exhérédation en faveur du fils de *Catherine* eſt du quatorze.

Le prince de ſon côté ſigna qu'il renonçait à la ſucceſſion. » Je reconnais, dit-il, cette » excluſion pour juſte; je l'ai méritée par » mon indignité, et je jure, au DIEU tout- » puiſſant en Trinité, de me ſoumettre en » tout à la volonté paternelle, &c. »

Ces actes étant ſignés, le czar marcha à la cathédrale; on les y lut une ſeconde fois, et tous les eccléſiaſtiques mirent leurs approbations et leurs ſignatures au bas d'une autre copie. Jamais prince ne fut déshérité d'une manière ſi authentique. Il y a beaucoup d'Etats où un tel acte ne ſerait d'aucune valeur; mais en Ruſſie, comme chez les anciens Romains, tout père avait le droit de priver ſon fils de ſa ſucceſſion, et ce droit était plus fort dans un ſouverain que dans un ſujet, ſur-tout dans un ſouverain tel que *Pierre*.

Cependant il était à craindre qu'un jour ceux mêmes qui avaient animé le prince contre

1718. ſon père, et conſeillé ſon évaſion, ne tâchaſſent d'anéantir une renonciation impoſée par la force, et de rendre au fils aîné la couronne transférée au cadet d'un ſecond lit. On prévoyait en ce cas une guerre civile et la deſtruction inévitable de tout ce que *Pierre* avait fait de grand et d'utile. Il fallait décider entre les intérêts de près de dix-huit millions d'hommes que contenait alors la Ruſſie, et un ſeul homme qui n'était pas capable de les gouverner. Il était donc important de connaître les mal-intentionnés ; et le czar menaça encore une fois ſon fils de mort, s'il lui cachait quelque choſe. En conſéquence le prince fut donc interrogé juridiquement par ſon père, et enſuite par des commiſſaires.

Une des charges qui ſervirent à ſa condamnation fut une lettre d'un réſident de l'empereur nommé *Beyer*, écrite de Pétersbourg après l'évaſion du prince ; cette lettre portait qu'il y avait de la mutinerie dans l'armée ruſſe, aſſemblée dans le Mecklenbourg, que pluſieurs officiers parlaient d'envoyer la nouvelle czarine *Catherine* et ſon fils dans la priſon où était la czarine répudiée, et de mettre *Alexis* ſur le trône quand on l'aurait retrouvé. Il y avait en effet alors une ſédition dans cette armée du czar, mais elle fut bientôt réprimée. Ces propos vagues n'eurent aucune ſuite. *Alexis* ne pouvait les avoir encouragés ;

un étranger en parlait comme d'une nouvelle : 1718.
la lettre n'était point adreſſée au prince *Alexis*, et il n'en avait qu'une copie qu'on lui avait envoyée de Vienne.

Une accuſation plus grave fut une minute de ſa propre main d'une lettre écrite de Vienne aux ſénateurs et aux archevêques de Ruſſie ; les termes en étaient forts : *Les mauvais traitemens continuels que j'ai eſſuyés ſans les avoir mérités m'ont obligé de fuir : peu s'en eſt fallu qu'on ne m'ait mis dans un couvent. Ceux qui ont enfermé ma mère ont voulu me traiter de même. Je ſuis ſous la protection d'un grand prince ; je vous prie de ne me point abandonner à préſent.* Ce mot d'*à préſent*, qui pouvait être regardé comme ſéditieux, était rayé, et enſuite remis de ſa main, et puis rayé encore ; ce qui marquait un jeune homme troublé, ſe livrant à ſon reſſentiment et s'en repentant au moment même. On ne trouva que la minute de ces lettres ; elles n'étaient jamais parvenues à leur deſtination, et la cour de Vienne les retint ; preuve aſſez forte que cette cour ne voulait pas ſe brouiller avec celle de Ruſſie, et ſoutenir à main armée le fils contre le père.

On confronta pluſieurs témoins au prince ; l'un d'eux nommé *Afanaſſief* ſoutint qu'il lui avait entendu dire autrefois : *Je dirai quelque choſe aux évêques qui le rediront aux curés, les*

1718. *curés aux paroiſſiens, et on me fera régner, fût-ce malgré moi.*

Sa propre maîtreſſe *Afroſine* dépoſa contre lui. Toutes les accuſations n'étaient pas bien préciſes ; nul projet digéré, nulle intrigue ſuivie, nulle conſpiration, aucune aſſociation, encore moins de préparatifs. C'était un fils de famille mécontent et dépravé, qui ſe plaignait de ſon père, qui le fuyait et qui eſpérait ſa mort ; mais ce fils de famille était l'héritier de la plus vaſte monarchie de notre hémiſphère, et dans ſa ſituation et dans ſa place il n'y avait point de petite faute.

Accuſé par ſa maîtreſſe, il le fut encore au ſujet de l'ancienne czarine ſa mère et de *Marie* ſa ſœur. On le chargea d'avoir conſulté ſa mère ſur ſon évaſion, et d'en avoir parlé à la princeſſe *Marie*. Un évêque de Roſtou, confident de tous trois, fut arrêté et dépoſa que ces deux princeſſes, priſonnières dans un couvent, avaient eſpéré un changement qui les mettrait en liberté, et avaient par leurs conſeils engagé le prince à la fuite. Plus leurs reſſentimens étaient naturels, plus ils étaient dangereux. On verra à la fin de ce chapitre quel était cet évêque, et quelle avait été ſa conduite.

Alexis nia d'abord pluſieurs faits de cette nature, et par cela même il s'expoſait à la

mort, dont ſon père l'avait menacé, en cas qu'il ne fît pas un aveu général et ſincère. 1718.

Enfin il avoua quelques diſcours peu reſpectueux qu'on lui imputait contre ſon père, et il s'excuſa ſur la colère et ſur l'ivreſſe.

Le czar dreſſa lui-même de nouveaux articles d'interrogatoire. Le quatrième était ainſi conçu :

Quand vous avez vu par la lettre de Beyer qu'il y avait une révolte à l'armée de Mecklenbourg, vous en avez eu de la joie ; je crois que vous aviez quelque vue, et que vous vous ſeriez déclaré pour les rebelles, même de mon vivant.

C'était interroger le prince ſur le fond de ſes ſentimens ſecrets. On peut les avouer à un père dont les conſeils les corrigent, et les cacher à un juge qui ne prononce que ſur les faits avérés. Les ſentimens cachés du cœur ne ſont pas l'objet d'un procès criminel. *Alexis* pouvait les nier, les déguiſer aiſément ; il n'était pas obligé d'ouvrir ſon ame ; cependant il répondit par écrit : *Si les rebelles m'avaient appelé de votre vivant, j'y ſerais apparemment allé, ſuppoſé qu'ils euſſent été aſſez forts.*

Il eſt inconcevable qu'il ait fait cette réponſe de lui-même, et il ſerait auſſi extraordinaire, du moins ſuivant les mœurs de l'Europe, qu'on l'eût condamné ſur l'aveu d'une idée qu'il aurait pu avoir un jour dans un cas qui n'eſt point arrivé.

1718. A cet étrange aveu de ſes plus ſecrètes penſées, qui ne s'étaient point échappées au-delà du fond de ſon ame, on joignit des preuves qui en plus d'un pays ne ſont pas admiſes au tribunal de la juſtice humaine.

Le prince accablé, hors de ſes ſens, recherchant dans lui-même, avec l'ingénuité de la crainte, tout ce qui pouvait ſervir à le perdre, avoua enfin que dans la confeſſion il s'était accuſé devant DIEU à l'archiprêtre *Jacques* d'avoir ſouhaité la mort de ſon père, et que le confeſſeur *Jacques* lui avait répondu : DIEU *vous le pardonnera, nous lui en ſouhaitons autant.*

Toutes les preuves qui peuvent ſe tirer de la confeſſion ſont inadmiſſibles par les canons de notre Egliſe; ce ſont des ſecrets entre DIEU et le pénitent. L'Egliſe grecque ne croit pas, non plus que la latine, que cette correſpondance intime et ſacrée entre un pécheur et la Divinité ſoit du reſſort de la juſtice humaine : mais il s'agiſſait de l'Etat et d'un ſouverain. Le prêtre *Jacques* fut appliqué à la queſtion, et avoua ce que le prince avait révélé. C'était une choſe rare dans ce procès de voir le confeſſeur accuſé par ſon pénitent, et le pénitent par ſa maîtreſſe. On peut encore ajouter à la ſingularité de cette aventure, que l'archevêque de Rézan ayant été impliqué dans les accuſations, ayant autrefois, dans les premiers

éclats des reſſentimens du czar contre ſon fils, prononcé un ſermon trop favorable au jeune czarovitz, ce prince avoua dans ſes interrogatoires qu'il comptait ſur ce prélat; et ce même archevêque de Rézan fut à la tête des juges eccléſiaſtiques conſultés par le czar ſur ce procès criminel, comme nous l'allons voir bientôt. 1718.

Il y a une remarque eſſentielle à faire dans cet étrange procès très-mal digéré dans la groſſière hiſtoire de *Pierre I* par le prétendu boyard *Neſteſuranoy*; et cette remarque la voici.

Dans les réponſes que fit *Alexis* au premier interrogatoire de ſon père, il avoue que, quand il fut à Vienne, où il ne vit point l'empereur, il s'adreſſa au comte de *Schonborn*, chambellan; que ce chambellan lui dit : *L'empereur ne vous abandonnera pas; et quand il en ſera temps, après la mort de votre père, il vous aidera à monter ſur le trône à main armée. Je lui répondis*, ajoute l'accuſé : *Je ne demande pas cela; que l'empereur m'accorde ſa protection, je n'en veux pas davantage.* Cette dépoſition eſt ſimple, naturelle, porte un grand caractère de vérité : car c'eût été le comble de la folie de demander des troupes à l'empereur pour aller tenter de détrôner ſon père; et perſonne n'eût oſé faire ni au prince *Eugène*, ni au conſeil, ni à l'empereur une propoſition ſi abſurde. Cette dépoſition eſt du mois de février; et quatre mois après au premier juillet, dans le cours et ſur la fin de

1718. ces procédures, on fait dire au czarovitz dans ſes dernières réponſes par écrit :

» Ne voulant imiter mon père en rien, » je cherchais à parvenir à la ſucceſſion de » quelque autre manière que ce fût, *excepté* » *de la bonne façon.* Je la voulais avoir par une » aſſiſtance étrangère : et ſi j'y étais parvenu, » et que l'empereur eût mis en exécution *ce* » *qu'il m'avait promis*, de me procurer la cou- » ronne de Ruſſie même à main armée, je » n'aurais rien épargné pour me mettre en » poſſeſſion de la ſucceſſion. Par exemple, » ſi l'empereur avait demandé en échange des » troupes de mon pays pour ſon ſervice » contre qui que ce fût de ſes ennemis, ou » de groſſes ſommes d'argent, j'aurais fait » tout ce qu'il aurait voulu, et j'aurais donné » de grands préſens à ſes miniſtres et à ſes » généraux. J'aurais entretenu à mes dépens » les troupes auxiliaires qu'il m'aurait don- » nées pour me mettre en poſſeſſion de la » couronne de Ruſſie ; et en un mot, rien » ne m'aurait coûté pour accomplir en cela » ma volonté. »

Cette dernière dépoſition du prince paraît bien forcée ; il ſemble qu'il faſſe des efforts pour ſe faire croire coupable : ce qu'il dit eſt même contraire à la vérité dans un point capital. Il dit que l'empereur lui avait promis de lui *procurer la couronne à main armée* : cela

était faux. Le comte de *Schonborn* lui avait 1718.
fait eſpérer qu'un jour après la mort du czar. l'empereur l'aiderait à ſoutenir le droit de ſa naiſſance; mais l'empereur ne lui avait rien promis. Enfin il ne s'agiſſait pas de ſe révolter contre ſon père, mais de lui ſuccéder après ſa mort.

Il dit dans ce dernier interrogatoire ce qu'il crut qu'il eût fait s'il avait eu à diſputer ſon héritage; héritage auquel il n'avait point juridiquement renoncé avant ſon voyage à Vienne et à Naples. Le voilà donc qui dépoſe une ſeconde fois, non pas ce qu'il a fait, et ce qui peut être ſoumis à la rigueur des lois, mais ce qu'il imagine qu'il eût pu faire un jour, et qui par conſéquent ne ſemble ſoumis à aucun tribunal; le voilà qui s'accuſe deux fois des penſées ſecrètes qu'il a pu concevoir pour l'avenir. On n'avait jamais vu auparavant, dans le monde entier, un ſeul homme jugé et condamné ſur les idées inutiles qui lui ſont venues dans l'eſprit, et qu'il n'a communiquées à perſonne. Il n'eſt aucun tribunal en Europe où l'on écoute un homme qui s'accuſe d'une penſée criminelle, et l'on prétend même que DIEU ne les punit que quand elles ſont accompagnées d'une volonté déterminée.

On peut répondre, à ces conſidérations ſi naturelles, qu'*Alexis* avait mis ſon père en

1718. droit de le punir, par ſa réticence ſur pluſieurs complices de ſon évaſion ; ſa grâce était attachée à un aveu général, et il ne le fit que quand il n'était plus temps. Enfin après un tel éclat, il ne paraiſſait pas dans la nature humaine qu'il fût poſſible qu'*Alexis* pardonnât un jour au frère en faveur duquel il était déshérité ; et il valait mieux, diſait-on, punir un coupable que d'expoſer tout l'empire. La rigueur de la juſtice s'accordait avec la raiſon d'Etat.

Il ne faut pas juger des mœurs et des lois d'une nation par celles des autres ; le czar avait le droit fatal, mais réel, de punir de mort ſon fils pour ſa ſeule évaſion : il s'en explique ainſi dans ſa déclaration aux juges et aux évêques.

» Quoique, ſelon toutes les lois divines et » humaines, et ſur-tout ſuivant celles de » Ruſſie, qui excluent toute juridiction entre » un père et un enfant parmi les particuliers, » nous ayions un pouvoir aſſez abondant et » abſolu de juger notre fils ſuivant ſes crimes, » ſelon notre volonté, ſans en demander avis » à perſonne : cependant, comme on n'eſt » point auſſi clair-voyant dans ſes propres » affaires que dans celles des autres, et comme » les médecins, même les plus experts, ne » riſquent point de ſe traiter eux-mêmes, et » qu'ils en appellent d'autres dans leurs mala- » dies ; craignant de charger ma conſcience de

» quelque péché, je vous expoſe mon état, 1718.
» et je vous demande du remède; car j'ap-
» préhende la mort éternelle, ſi, ne connaiſſant
» peut-être point la qualité de mon mal, je
» voulais m'en guérir ſeul, vu principalement
» que j'ai juré ſur les jugemens de DIEU, et
» que j'ai promis par écrit le pardon de mon
» fils, et je l'ai enſuite confirmé de bouche,
» au cas qu'il me dît la vérité.

» Quoique mon fils ait violé ſa promeſſe,
» toutefois, pour ne m'écarter en rien de mes
» obligations, je vous prie de penſer à cette
» affaire et de l'examiner avec la plus grande
» attention, pour voir ce qu'il a mérité. Ne
» me flattez point; n'appréhendez pas que,
» s'il ne mérite qu'une légère punition, et
» que vous le jugiez ainſi, cela me ſoit déſa-
» gréable; car je vous jure, par le grand DIEU
» et par ſes jugemens, que vous n'avez
» abſolument rien à en craindre.

» N'ayez point d'inquiétude ſur ce que vous
» devez juger le fils de votre ſouverain; mais,
» ſans avoir égard à la perſonne, rendez juſtice,
» et ne perdez pas votre ame et la mienne.
» Enfin, que notre conſcience ne nous
» reproche rien au jour terrible du jugement,
» et que notre patrie ne ſoit point léſée. »

Le czar fit au clergé une déclaration à peu-près ſemblable; ainſi tout ſe paſſa avec la plus grande authenticité, et *Pierre* mit dans toutes

1718. ſes démarches une publicité qui montrait la perſuaſion intime de ſa juſtice.

Ce procès criminel de l'héritier d'un ſi grand empire dura depuis la fin de février juſqu'au 5 juillet, n. ſt. Le prince fut interrogé pluſieurs fois; il fit les aveux qu'on exigeait : nous avons rapporté ceux qui ſont eſſentiels.

Le premier juillet, le clergé donna ſon ſentiment par écrit. Le czar, en effet, ne lui demandait que ſon ſentiment et non pas une ſentence. Le début mérite l'attention de l'Europe.

» Cette affaire, diſent les évêques et les » archimandrites, n'eſt point du tout du » reſſort de la juridiction eccléſiaſtique, et le » pouvoir abſolu établi dans l'empire de Ruſſie » n'eſt point ſoumis au jugement des ſujets; » mais le ſouverain y a l'autorité d'agir ſuivant » ſon bon plaiſir, ſans qu'aucun inférieur y » intervienne. »

Après ce préambule, on cite le Lévitique, où il eſt dit que celui qui aura maudit ſon père ou ſa mère ſera puni de mort, et l'évangile de St *Matthieu*, qui rapporte cette loi ſévère du Lévitique. On finit, après pluſieurs autres citations, par ces paroles très-remarquables :

» Si ſa majeſté veut punir celui qui eſt » tombé, ſelon ſes actions et ſuivant la meſure » de ſes crimes, il a devant lui des exemples

» de l'ancien teſtament; s'il veut faire miſéri- 1718.
» corde, il a l'exemple de JESUS-CHRIST
» même, qui reçoit le fils égaré revenant à la
» repentance, qui laiſſe libre la femme ſurpriſe
» en adultère, laquelle a mérité la lapidation
» ſelon la loi, qui préfère la miſéricorde au
» ſacrifice : il a l'exemple de *David*, qui veut
» épargner *Abſalon*, ſon fils et ſon perſécuteur;
» car il dit à ſes capitaines, qui voulaient
» l'aller combattre; *Epargnez mon fils Abſalon :*
» le père le voulut épargner lui-même ; mais
» la juſtice divine ne l'épargna point.

» Le cœur du czar eſt entre les mains de
» DIEU; qu'il choiſiſſe le parti auquel la main
» de DIEU le tournera. »

Ce ſentiment fut ſigné par huit évêques, quatre archimandrites et deux profeſſeurs; et comme nous l'avions déjà dit, le métropolite de Rézan, avec qui le prince avait été d'intelligence, ſigna le premier.

Cet avis du clergé fut incontinent préſenté au czar. On voit aiſément que le clergé voulait le porter à la clémence, et rien n'eſt plus beau peut-être que cette oppoſition de la douceur de JESUS-CHRIST à la rigueur de la loi judaïque, miſe ſous les yeux d'un père qui feſait le procès à ſon fils.

Le jour même on interrogea encore *Alexis* pour la dernière fois; et il mit par écrit ſon dernier aveu : c'eſt dans cette confeſſion qu'il

1718. s'accuſe » d'avoir été bigot dans ſa jeuneſſe;
» d'avoir fréquenté les prêtres et les moines;
» d'avoir bu avec eux; d'avoir reçu d'eux les
» impreſſions qui lui donnèrent de l'horreur
» pour les devoirs de ſon état, et même pour
» la perſonne de ſon père. »

S'il fit cet aveu de ſon propre mouvement, cela prouve qu'il ignorait le conſeil de clémence que venait de donner ce même clergé qu'il accuſait; et cela prouve encore davantage combien le czar avait changé les mœurs des prêtres de ſon pays, qui, de la groſſièreté et de l'ignorance, étaient parvenus en ſi peu de temps à pouvoir rédiger un écrit, dont les plus illuſtres pères de l'Egliſe n'auraient déſavoué ni la ſageſſe ni l'éloquence.

C'eſt dans ces derniers aveux qu'*Alexis* déclare ce qu'on a déjà rapporté, qu'il voulait arriver à la ſucceſſion *de quelque manière que ce fût, excepté de la bonne.*

Il ſemblait par cette dernière confeſſion, qu'il craignît de ne s'être pas aſſez chargé, aſſez rendu criminel dans les premières, et qu'en ſe donnant à lui-même les noms de *mauvais caractère*, de *méchant eſprit*, en imaginant ce qu'il aurait fait s'il avait été le maître, il cherchait avec un ſoin pénible à juſtifier l'arrêt de de mort qu'on allait prononcer contre lui. En effet, cet arrêt fut porté le 5 juillet. Il ſe trouvera dans toute ſon étendue à la fin de cette hiſtoire.

hiſtoire. On ſe contentera d'obſerver ici qu'il 1718.
commence, comme l'avis du clergé, par déclarer qu'un tel jugement n'a jamais appartenu à des ſujets, mais au ſeul ſouverain, dont le pouvoir ne dépend que de DIEU ſeul. Enſuite, après avoir expoſé toutes les charges contre le prince, les juges s'expriment ainſi : *Que penſer de ſon deſſein de rebellion, tel qu'il n'y en eut jamais de ſemblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre ſon ſouverain, comme père de la patrie, et père ſelon la nature ?*

Peut-être ces mots furent mal traduits d'après le procès criminel imprimé par ordre du czar ; car aſſurément il y a de plus grandes rebellions dans le monde, et on ne voit point, par les actes, que jamais le czarovitz eût conçu le deſſein de tuer ſon père. Peut-être entendait-on, par ce mot de *parricide*, l'aveu que ce prince venait de faire, de s'être confeſſé un jour d'avoir ſouhaité la mort à ſon père et à ſon ſouverain : mais l'aveu ſecret, dans la confeſſion, d'une penſée ſecrète, n'eſt pas un double parricide.

Quoi qu'il en ſoit, il fut jugé à mort unanimement, ſans que l'arrêt prononçât le genre du ſupplice. De cent quarante-quatre juges, il n'y en eut pas un ſeul qui imaginât ſeulement une peine moindre que la mort. Un écrit anglais, qui fit beaucoup de bruit dans ce temps-là, porte que, ſi un tel procès avait

1718. été jugé au parlement d'Angleterre, il ne se serait pas trouvé, parmi cent quarante-quatre juges, un seul qui eût prononcé la plus légère peine.

Rien ne fait mieux connaître la différence des temps et des lieux. *Manlius* aurait pu être condamné lui-même à mort par les lois d'Angleterre, pour avoir fait périr son fils, et il fut respecté par les Romains sévères. Les lois ne puniſſent point en Angleterre l'évaſion d'un prince de Galles, qui, comme pair du royaume, eſt maître d'aller où il veut. Les lois de la Ruſſie ne permettent pas au fils du ſouverain de ſortir du royaume malgré ſon père. Une penſée criminelle ſans aucun effet ne peut être punie ni en Angleterre, ni en France ; elle peut l'être en Ruſſie. Une déſobéiſſance longue, formelle et réitérée, n'eſt, parmi nous, qu'une mauvaiſe conduite qu'il faut réprimer ; mais c'était un crime capital dans l'héritier d'un vaſte empire, dont cette déſobéiſſance même eût produit la ruine. Enfin, le czarovitz était coupable envers toute la nation, de vouloir la replonger dans les ténèbres dont ſon père l'avait tirée.

Tel était le pouvoir reconnu du czar, qu'il pouvait faire mourir ſon fils coupable de déſobéiſſance, ſans conſulter perſonne ; cependant il s'en remit au jugement de tous ceux qui repréſentaient la nation : ainſi ce fut la nation

elle-même qui condamna ce prince, et *Pierre* 1718.
eut tant de confiance dans l'équité de ſa conduite, qu'en feſant imprimer et traduire le procès, il ſe ſoumit lui-même au jugement de tous les peuples de la terre.

La loi de l'hiſtoire ne nous a permis ni de rien déguiſer, ni de rien affaiblir dans le récit de cette tragique aventure. On ne ſavait, dans l'Europe, qui on devait plaindre davantage, ou un jeune prince accuſé par ſon père, et condamné à la mort par ceux qui devaient être un jour ſes ſujets, ou un père qui ſe croyait obligé de ſacrifier ſon propre fils au ſalut de ſon empire.

On publia, dans pluſieurs livres, que le czar avait fait venir d'Eſpagne le procès de don *Carlos*, condamné à mort par *Philippe II.* Mais il eſt faux qu'on eût jamais fait le procès à don *Carlos*. La conduite de *Pierre I* fut entièrement différente de celle de *Philippe*. L'eſpagnol ne fit jamais connaître ni pour quelle raiſon il avait fait arrêter ſon fils, ni comment ce prince était mort. Il écrivit à ce ſujet au pape et à l'impératrice des lettres abſolument contradictoires. Le prince d'Orange, *Guillaume*, accuſa publiquement *Philippe* d'avoir ſacrifié ſon fils et ſa femme à ſa jalouſie, et d'avoir moins été un juge ſévère qu'un mari jaloux et cruel, un père dénaturé et parricide. *Philippe* ſe laiſſa accuſer, et garda le ſilence.

1718. *Pierre*, au contraire, ne fit rien qu'au grand jour, publia hautement qu'il préférait ſa nation à ſon propre fils, s'en remit au jugement du clergé et des grands, et rendit le monde entier juge des uns et des autres et de lui-même.

Ce qu'il y eut encore d'extraordinaire dans cette fatalité, c'eſt que la czarine *Catherine*, haïe du czarovitz, et menacée ouvertement du ſort le plus triſte ſi jamais ce prince régnait, ne contribua pourtant en rien à ſon malheur, et ne fut ni accuſée, ni même ſoupçonnée par aucun miniſtre étranger, réſidant à cette cour, d'avoir fait la plus légère démarche contre un beau-fils dont elle avait tout à craindre. Il eſt vrai qu'on ne dit point qu'elle ait demandé grâce pour lui : mais tous les memoires de ce temps-là, ſur-tout ceux du comte de *Baſſevitz*, aſſurent unanimement qu'elle plaignit ſon infortune.

J'ai en main les mémoires d'un miniſtre public, où je trouve ces propres mots : » J'étais préſent quand le czar dit au duc de » Holſtein que *Catherine* l'avait prié d'empê- » cher qu'on ne prononçât au czarovitz ſa » condamnation. *Contentez-vous*, me dit-elle, » *de lui faire prendre le froc, parce que cet* » *opprobre d'un arrêt de mort ſignifié, rejaillira* » *ſur votre petit-fils.* »

Le czar ne ſe rendit point aux prières de ſa

femme ; il crut qu'il était important que la 1718.
ſentence fût prononcée publiquement au prince, afin qu'après cet acte ſolennel, il ne pût jamais revenir contre un arrêt auquel il avait acquieſcé lui-même, et qui, le rendant mort civilement, le mettrait pour jamais hors d'état de réclamer la couronne.

Cependant, après la mort de *Pierre*, ſi un parti puiſſant ſe fût élevé en faveur d'*Alexis*, cette mort civile l'aurait-elle empêché de régner ?

L'arrêt fut prononcé au prince. Les mêmes mémoires m'apprennent qu'il tomba en convulſion à ces mots : *Les lois divines et eccléſiaſtiques, civiles et militaires condamnent à mort ſans miſéricorde ceux dont les attentats contre leur père et leur ſouverain ſont manifeſtes.* Ses convulſions ſe tournèrent, dit-on, en apoplexie ; on eut peine à le faire revenir. Il reprit un peu ſes ſens, et, dans cet intervalle de vie et de mort, il fit prier ſon père de venir le voir. Le czar vint ; les larmes coulèrent des yeux du père et du fils infortuné ; le condamné demanda pardon ; le père pardonna publiquement. L'extrême-onction fut adminiſtrée ſolennellement au malade agoniſant. Il mourut en préſence de toute la cour, le lendemain de cet arrêt funeſte. Son corps fut porté d'abord à la cathédrale, et dépoſé dans un cercueil ouvert. Il y reſta quatre jours expoſé à tous les regards,

1718. et enfin il fut inhumé dans l'égliſe de la citadelle, à côté de ſon épouſe. Le czar et la czarine aſſiſtèrent à la cérémonie.

On eſt indiſpenſablement obligé ici d'imiter, ſi on oſe le dire, la conduite du czar, c'eſt-à-dire, de ſoumettre au jugement du public tous les faits qu'on vient de raconter avec la fidélité la plus ſcrupuleuſe, et non-ſeulement ces faits, mais les bruits qui coururent, et ce qui fut imprimé ſur ce triſte ſujet par les auteurs les plus accrédités. *Lamberti*, le plus impartial de tous, et le plus exact, qui s'eſt borné à rapporter les pièces originales et authentiques concernant les affaires de l'Europe, ſemble s'éloigner ici de cette impartialité et de ce diſcernement qui fait ſon caractère; il s'exprime en ces termes: » La czarine, craignant » toujours pour ſon fils, n'eut point de » relâche qu'elle n'eût porté le czar à faire » au fils aîné le procès, et à le faire condamner » à mort; ce qui eſt étrange, c'eſt que le czar, » après lui avoir donné lui-même le knout, » qui eſt une queſtion, lui coupa auſſi lui-» même la tête. Le corps du czarovitz fut » expoſé en public, et la tête tellement » adaptée au corps, que l'on ne pouvait pas » diſcerner qu'elle en avait été ſéparée. Il » arriva, quelque temps après, que le fils de » la czarine vint à décéder, à ſon grand » regret et à celui du czar. Ce dernier, qui

„ avait décollé de sa propre main son fils 1718.
„ aîné, réfléchissant qu'il n'avait point de
„ successeur, devint de mauvaise humeur.
„ Il fut informé, dans ce temps-là, que la
„ czarine avait des intrigues secrètes et illégi-
„ times avec le prince *Menzikoff*. Cela joint
„ aux réflexions, que la czarine était la cause
„ qu'il avait sacrifié lui-même son fils aîné,
„ il médita de faire raser la czarine, et de
„ l'enfermer dans un couvent, ainsi qu'il
„ avait fait de sa première femme, qui y était
„ encore. Le czar avait accoutumé de mettre
„ ses pensées journalières sur des tablettes;
„ il y avait mis sondit dessein sur la czarine.
„ Elle avait gagné des pages qui entraient
„ dans la chambre du czar. Un de ceux-ci,
„ qui était accoutumé à prendre les tablettes
„ sous la toilette, pour les faire voir à la
„ czarine, prit celles où il y avait le dessein
„ du czar. Dès que cette princesse l'eut par-
„ couru, elle en fit part à *Menzikoff*; et un
„ jour ou deux après, le czar fut pris d'une
„ maladie inconnue et violente, qui le fit
„ mourir. Cette maladie fut attribuée au
„ poison, puisqu'on vit manifestement qu'elle
„ était si violente et subite, qu'elle ne pou-
„ vait venir que d'une telle source, qu'on dit
„ être assez usitée en Moscovie. „

Ces accusations, consignées dans les mémoires de *Lamberti*, se répandirent dans toute

1718. l'Europe. Il reſte encore un grand nombre d'imprimés et de manuſcrits qui pourraient faire paſſer ces opinions à la dernière poſtérité.

Je crois qu'il eſt de mon devoir de dire ici ce qui eſt parvenu à ma connaiſſance. Je certifie d'abord que celui qui dit à *Lamberti* l'étrange anecdote qu'il rapporte, était à la vérité né en Ruſſie, mais non d'une famille du pays, qu'il ne réſidait point dans cet empire au temps de la cataſtrophe du czarovitz; il en était abſent depuis pluſieurs années. Je l'ai connu autrefois; il avait vu *Lamberti* dans la petite ville de Nyon, où cet écrivain était retiré, et où j'ai été ſouvent. Ce même homme m'a avoué qu'il n'avait parlé à *Lamberti* que *des bruits qui couraient alors.*

Qu'on voie, par cet exemple, combien il était plus aiſé autrefois à un ſeul homme d'en flétrir un autre dans la mémoire des nations, lorſque, avant l'imprimerie, les hiſtoires manuſcrites, conſervées dans peu de mains, n'étaient ni expoſées au grand jour, ni contredites par les contemporains, ni à la portée de la critique univerſelle, comme elles ſont aujourd'hui. Il ſuffiſait d'une ligne dans *Tacite* ou dans *Suétone*, et même dans les auteurs des légendes, pour rendre un prince odieux au monde, et pour perpétuer ſon opprobre de ſiècle en ſiècle.

Comment ſe ſerait-il pu faire que le czar eût

eût tranché de sa main la tête de son fils, à qui on donna l'extrême-onction en présence de toute la cour? était-il sans tête quand on répandit l'huile sur sa tête même? en quel temps put-on recoudre cette tête à son corps? Le prince ne fut pas laissé seul un moment depuis la lecture de son arrêt jusqu'à sa mort. 1718.

Cette anecdote, que son père se servit du fer, détruit celle qu'il se servit de poison. Il est vrai qu'il est très-rare qu'un jeune homme expire d'une révolution subite, causée par la lecture d'un arrêt de mort, et sur-tout d'un arrêt auquel il s'attendait; mais enfin les médecins avouent que la chose est possible.

Si le czar avait empoisonné son fils, comme tant d'écrivains l'ont débité, il perdait par-là le fruit de tout ce qu'il avait fait pendant le cours de ce procès fatal, pour convaincre l'Europe du droit qu'il avait de le punir: tous les motifs de la condamnation devenaient suspects, et le czar se condamnait lui-même. S'il eût voulu la mort d'*Alexis*, il eût fait exécuter l'arrêt; n'en était-il pas le maître absolu? Un homme prudent, un monarque sur qui la terre a les yeux, se résout-il à faire empoisonner lâchement celui qu'il peut faire périr par le glaive de la justice? Veut-on se noircir dans la postérité par le titre d'empoisonneur et de parricide, quand on peut si

1718. aiſément ne ſe donner que celui d'un juge ſévère?

Il paraît qu'il réſulte de tout ce que j'ai rapporté, que *Pierre* fut plus roi que père, qu'il ſacrifia ſon propre fils aux intérêts d'un fondateur et d'un légiſlateur, et à ceux de ſa nation, qui retombait dans l'état dont il l'avait tirée, ſans cette ſévérité malheureuſe. Il eſt évident qu'il n'immola point ſon fils à une marâtre et à l'enfant mâle qu'il avait d'elle, puiſqu'il le menaça ſouvent de le déshériter avant que *Catherine* lui eût donné ce fils, dont l'enfance infirme était menacée d'une mort prochaine, et qui mourut en effet bientôt après. Si *Pierre* avait fait un ſi grand éclat, uniquement pour complaire à ſa femme, il eût été faible, inſenſé et lâche, et certes il ne l'était pas. Il prévoyait ce qui arriverait à ſes fondations et à ſa nation, ſi l'on ſuivait après lui ſes vues. Toutes ſes entrepriſes ont été perfectionnées ſelon ſes prédictions; ſa nation eſt devenue célèbre et reſpectée dans l'Europe, dont elle était auparavant ſéparée; et ſi *Alexis* eût régné, tout aurait été détruit. Enfin, quand on conſidère cette cataſtrophe, les cœurs ſenſibles frémiſſent, et les ſévères approuvent.

Ce grand et terrible événement eſt encore ſi frais dans la mémoire des hommes, on en parle ſi ſouvent avec étonnement, qu'il eſt abſolument néceſſaire d'examiner ce qu'en

ont dit les auteurs contemporains. Un de ces écrivains faméliques, qui prennent hardiment le titre d'hiſtorien, parle ainſi dans ſon livre dédié au comte de *Brukl*, premier miniſtre du roi de Pologne, dont le nom peut donner du poids à ce qu'il avance : *Toute la Ruſſie eſt perſuadée que le czarewitz ne mourut que du poiſon préparé par la main d'une marâtre.* Cette accuſation eſt détruite par l'aveu que fit le czar au duc de Holſtein, que la czarine *Catherine* lui avait conſeillé d'enfermer dans un cloître ſon fils condamné. 1718.

A l'égard du poiſon donné depuis par cette impératrice même à *Pierre*, ſon époux, ce conte ſe détruit lui-même par le ſeul récit de l'aventure du page et des tablettes. Un homme s'aviſe-t'il d'écrire ſur ſes tablettes : *Il faut que je me reſſouvienne de faire enfermer ma femme ?* Sont-ce-là de ces détails qu'on puiſſe oublier, et dont on ſoit obligé de tenir regiſtre ? Si *Catherine* avait empoiſonné ſon beau-fils et ſon mari, elle eût fait d'autres crimes : non-ſeulement on ne lui a jamais reproché aucune cruauté, mais elle ne fut connue que par ſa douceur et par ſon indulgence.

Il eſt néceſſaire à préſent de faire voir ce qui fut la première cauſe de la conduite d'*Alexis*, de ſon évaſion, de ſa mort, et de celle des complices qui périrent par la main

1718. du bourreau. Ce fut l'abus de la religion, ce furent des prêtres et des moines ; et cette source de tant de malheurs eſt aſſez indiquée dans quelques aveux d'*Alexis*, que nous avons rapportés, et ſur-tout dans cette expreſſion du czar *Pierre*, dans une lettre à ſon fils : *Ces longues barbes pourront vous tourner à leur fantaiſie.* (4)

Voici preſque mot à mot comment les mémoires d'un ambaſſadeur à Pétersbourg expliquent ces paroles : » Pluſieurs eccléſiaſ-» tiques, dit-il, attachés à leur ancienne » barbarie, et plus encore à leur autorité » qu'ils perdaient, à meſure que la nation » s'éclairait, languiſſaient après le règne » d'*Alexis*, qui leur promettait de les replonger » dans cette barbarie ſi chère. De ce nombre » était *Dozithée*, évêque de Roſtou. Il ſuppoſa » une révélation de St *Démétrius*. Ce ſaint » lui était apparu, et l'avait aſſuré, de la part » de DIEU, que *Pierre* n'avait pas trois mois » à vivre ; qu'*Eudoxie*, renfermée dans le » couvent de Suſdal, et religieuſe ſous le » nom d'*Hélène*, ainſi que la princeſſe *Marie*, » ſœur du czar, devait monter ſur le trône,

(4) Ces longues barbes pouvaient ſignifier également ceux des Ruſſes qui, malgré la loi tyranique et ridicule du czar, n'avaient pas voulu ſe faire raſer : mais il eſt certain que les prêtres entrèrent pour beaucoup dans les diſſentions de la famille du czar.

» et régner conjointement avec ſon fils *Alexis*. 1718.
» *Eudoxie* et *Marie* eurent la faibleſſe de croire
» cette impoſture ; elles en furent ſi perſua-
» dées, qu'*Hélène* quitta dans ſon couvent
» l'habit de religieuſe, reprit le nom d'*Eudoxie*,
» ſe fit traiter de majeſté, et fit effacer des
» prières publiques le nom de ſa rivale
» *Catherine* ; elle ne parut plus que revêtue
» des anciens habits de cérémonie que por-
» taient les czarines. La tréſorière du couvent
» ſe déclara contre cette entrepriſe. *Eudoxie*
» répondit hautement : *Pierre a puni les ſtrélitz*,
» *qui avaient outragé ſa mère ; mon fils Alexis*
» *punira quiconque aura inſulté la ſienne*. Elle fit
» renfermer la tréſorière dans ſa cellule. Un
» officier, nommé *Etienne Glebo*, fut introduit
» dans le couvent. *Eudoxie* en fit l'inſtrument
» de ſes deſſeins, et l'attacha à elle par ſes
» faveurs. *Glebo* répand, dans la petite ville
» de Suſdal et dans les environs, la prédic-
» tion de *Dozithée*. Cependant les trois mois
» s'écoulèrent. *Eudoxie* reproche à l'évêque
» que le czar eſt encore en vie. *Le péchés de*
» *mon père en ſont cauſe*, dit *Dozithée ; il eſt en*
» *purgatoire, et il m'en a averti*. Auſſitôt *Eudoxie*
» fait dire *mille meſſes des morts ; Dozithée* l'aſſure
» qu'elles opèrent ; il vient au bout d'un
» mois lui dire que ſon père a déjà la tête
» hors du purgatoire ; un mois après le défunt
» n'en a plus que juſqu'à la ceinture : enfin

1718. » il ne tient plus au purgatoire que par les » pieds ; et quand les pieds ſeront dégagés, » ce qui eſt le plus difficile, le czar *Pierre* » mourra infailliblement.

» La princeſſe *Marie*, perſuadée par *Dozithée*, » ſe livra à lui, à condition que le père du » prophète ſortirait inceſſamment du purga- » toire, et que la prédiction s'accomplirait ; » et *Glebo* continua ſon commerce avec l'an- » cienne czarine.

» Ce fut principalement ſur la foi de ces » prédictions que le czarovitz s'évada, et alla » attendre la mort de ſon père dans les pays » étrangers. Tout cela fut bientôt découvert. » *Dozithée* et *Glebo* furent arrêtés ; les lettres » de la princeſſe *Marie* à *Dozithée* et d'*Hélène* » à *Glebo* furent lues en plein ſénat. La prin- » ceſſe *Marie* fut enfermée à Shluſſelbourg ; » l'ancienne czarine transférée dans un autre » couvent où elle fut priſonnière. *Dozithée* et » *Glebo*, tous les complices de cette vaine et » ſuperſtitieuſe intrigue furent appliqués à la » queſtion, ainſi que les confidens de l'éva- » ſion d'*Alexis*. Son confeſſeur, ſon gouver- » neur, ſon maréchal de cour moururent » tous dans les ſupplices. »

On voit donc à quel prix cher et funeſte *Pierre le grand* acheta le bonheur qu'il procura à ſes peuples ; combien d'obſtacles publics et ſecrets il eut à ſurmonter au milieu d'une guerre

longue et difficile, des ennemis au dehors, 1718.
des rebelles au dedans, la moitié de sa famille animée contre lui, la plupart des prêtres obstinément déclarés contre ses entreprises, presque toute la nation irritée long-temps contre sa propre félicité, qui ne lui était pas encore sensible; des préjugés à détruire dans les têtes, le mécontentement à calmer dans les cœurs. Il fallait qu'une génération nouvelle, formée par ses soins, embrassât enfin les idées de bonheur et de gloire que n'avaient pu supporter leurs pères. (3)

(3) Cette histoire a été écrite d'après des mémoires et des pièces originales envoyés de Russie. On voit que le czar a fait condamner son fils par des esclaves, dont la bassesse et la barbare hypocrisie est prouvée par le style même de la sentence. Le czarovitz mourut presque subitement le lendemain de sa condamnation. Quelle fut précisément la cause de sa mort? c'est ce qu'il est difficile de savoir. Mais si le czar voulait conserver la vie à son fils, et se contenter de le priver de la succession au trône, quelle platte et abominable comédie que cette condamnation à mort! quelle cruauté dans la lecture de cette sentence au malheureux czarovitz! cette conduite du czar, qui aurait causé la mort de son fils, serait moins criminelle, sans doute, que l'assassinat juridique, ou l'empoisonnement d'*Alexis*, mais elle serait plus odieuse et plus méprisable.

On pourrait proposer cette question: Est-il permis à un despote de faire périr son successeur naturel lorsqu'il le croit imbécille? mais cette question n'en peut être une que pour ceux qui regarderaient le despotisme comme un gouvernement légitime.

CHAPITRE XI.

Travaux et établiſſemens vers l'an 1718 et ſuivans.

1718. PENDANT cette horrible cataſtrophe, il parut bien que *Pierre* n'était que le père de ſa patrie, et qu'il conſidérait ſa nation comme ſa famille. Les ſupplices, dont il avait été obligé de punir la partie de la nation qui voulait empêcher l'autre d'être heureuſe, étaient des ſacrifices faits au public par une néceſſité douloureuſe.

Ce fut dans cette année 1718, époque de l'exhérédation et de la mort de ſon fils aîné, qu'il procura le plus d'avantages à ſes ſujets, par la police générale auparavant inconnue, par les manufactures et les fabriques en tout genre, ou établies ou perfectionnées, par les branches nouvelles d'un commerce qui commençait à fleurir, et par ces canaux qui joignent les fleuves, les mers et les peuples que la nature a ſéparés. Ce ne ſont pas là de ces événemens frappans qui charment le commun des lecteurs, de ces intrigues de cour qui amuſent la malignité, de ces grandes révolutions qui intéreſſent la curioſité ordinaire des hommes; mais ce ſont les reſſorts

véritables de la félicité publique, que les yeux philoſophiques aiment à conſidérer. 1718.

Il y eut donc un lieutenant général de la police de tout l'empire, établi à Pétersbourg, à la tête d'un tribunal qui veillait au maintien de l'ordre d'un bout de la Ruſſie à l'autre. Le luxe dans les habits, et les jeux de haſard, plus dangereux que le luxe, furent ſévèrement défendus. On établit des écoles d'arithmétique déjà ordonnées en 1716, dans toutes les villes de l'empire. Les maiſons, pour les orphelins et pour les enfans trouvés, déjà commencées, furent achevées, dotées et remplies.

Nous joindrons ici tous les établiſſemens utiles, auparavant projetés, et finis quelques années après. Toutes les grandes villes furent délivrées de la foule odieuſe de ces mendians, qui ne veulent avoir d'autre métier que celui d'importuner ceux qui en ont, et de traîner, aux dépens des autres hommes, une vie miſérable et honteuſe; abus trop ſouffert dans d'autres Etats.

Les riches furent obligés de bâtir à Pétersbourg des maiſons régulières ſuivant leur fortune. Ce fut une excellente police de faire venir ſans frais tous les matériaux à Pétersbourg, par toutes les barques et chariots qui revenaient à vide des provinces voiſines.

Les poids et les meſures furent fixés et rendus uniformes ainſi que les lois. Cette

1718. uniformité tant désirée, mais si inutilement dans des Etats dès long-temps policés, fut établie en Russie sans difficulté et sans murmure; et nous pensons que, parmi nous, cet établissement salutaire serait impraticable. Le prix des denrées nécessaires fut réglé; ces fanaux, que *Louis XIV* établit le premier dans Paris, qui ne sont pas même encore connus à Rome, éclairèrent pendant la nuit la ville de Pétersbourg; les pompes pour les incendies, les barrières dans les rues solidement pavées; tout ce qui regarde la sureté, la propreté et le bon ordre; les facilités pour le commerce intérieur, les priviléges donnés à des étrangers, et les règlemens qui empêchaient l'abus de ces priviléges; tout fit prendre à Pétersbourg et à Moscou une face nouvelle. (6)

On perfectionna plus que jamais les fabriques des armes, sur-tout celle que le czar avait formée à dix milles environ de Pétersbourg; il en était le premier intendant; mille

(6) Taxer les denrées nécessaires à la vie, obliger les gens riches de faire bâtir des maisons dans une capitale nouvelle, contraindre les chariots et les bateaux qui revenaient à vide à se charger de matériaux pour Pétersbourg, ce sont autant d'actes de tyrannie qu'on peut excuser par l'ignorance qui régnait encore en Europe sur des objets si simples. La suppression de la mendicité est un projet chimérique qu'on cherche à réaliser par des moyens barbares: il est contre la justice d'empêcher un homme de faire l'aumône, et un autre de la demander. Ce sont les mauvaises

ouvriers y travaillaient souvent sous ses yeux. 1718.
Il allait donner ses ordres lui-même à tous les entrepreneurs des moulins à grains, à poudre, à scie; aux directeurs des fabriques de corderies et de voiles, des briqueteries, des ardoises, des manufactures de toiles; beaucoup d'ouvriers de toute espèce lui arrivèrent de France: c'était le fruit de son voyage.

Il établit un tribunal de commerce, dont les membres étaient mi-partie nationaux et étrangers, afin que la faveur fût égale pour tous les fabricans et pour tous les artistes. Un français forma une manufacture de très-belles glaces à Pétersbourg, avec les secours du prince *Menzikoff;* un autre fit travailler à des tapisseries de haute-lice sur le modèle de celles des Gobelins; et cette manufacture est encore aujourd'hui très-encouragée; un troisième fit réussir les fileries d'or et d'argent, et le czar ordonna qu'il ne serait employé par année, dans cette manufacture, que quatre mille marcs, soit d'argent, soit d'or, afin de n'en point diminuer la masse dans ses États.

lois et la mauvaise administration qui multiplient les mendians: et, lorsque le nombre en devient trop grand, ce ne sont pas ceux qui mendient, mais ceux qui gouvernent qu'il faudrait punir.

Nous ne dirons rien de la manière d'encourager le commerce par des priviléges. Le czar avait sur l'administration les mêmes principes que les gens éclairés de son siècle; et c'est tout ce qu'on peut exiger d'un prince.

1718. Il donna trente mille roubles, c'eſt-à-dire, cent cinquante mille livres de France, avec tous les matériaux et tous les inſtrumens néceſſaires à ceux qui entreprirent les manufactures de draperies et des autres étoffes de laine. Cette libéralité utile le mit en état d'habiller ſes troupes de draps faits dans ſon pays : auparavant on tirait ces draps de Berlin et d'autres pays étrangers.

On fit à Moſcou d'auſſi belles toiles qu'en Hollande ; et, à ſa mort, il y avait déjà à Moſcou et à Jaroſlau quatorze fabriques de toiles de lin et de chanvre.

On n'aurait certainement pas imaginé autrefois, lorſque la ſoie était vendue en Europe au poids de l'or, qu'un jour au-delà du lac Ladoga, ſous un climat glacé, et dans des marais inconnus, il s'éleverait une ville opulente et magnifique, dans laquelle la ſoie de Perſe ſe manufacturerait auſſi bien que dans Iſpahan. *Pierre* l'entreprit et y réuſſit. Les mines de fer furent exploitées mieux que jamais : on découvrit quelques mines d'or et d'argent ; et un conſeil des mines fut établi pour conſtater ſi les exploitations donneraient plus de profit qu'elles ne coûteraient de dépenſe.

Pour faire fleurir tant de manufactures, tant d'arts différens, tant d'entrepriſes, ce n'était pas aſſez de ſigner des patentes et de nommer

des inſpecteurs ; il fallait, dans ces commencemens, qu'il vît tout par ſes yeux, et qu'il travaillât même de ſes mains, comme on l'avait vu auparavant conſtruire des vaiſſeaux, les appareiller et les conduire. Quand il s'agiſſait de creuſer des canaux dans des terres fangeuſes et preſque impraticables, on le voyait quelquefois ſe mettre à la tête des travailleurs, fouiller la terre et la tranſporter lui-même. 1718.

Il fit, cette année 1718, le plan du canal et des écluſes de Ladoga. Il s'agiſſait de faire communiquer la Néva à une autre rivière navigable, pour amener facilement les marchandiſes à Pétersbourg, ſans faire un grand détour par le lac Ladoga, trop ſujet aux tempêtes, et ſouvent impraticable pour les barques ; il nivela lui-même le terrain ; on conſerve encore les inſtrumens dont il ſe ſervit pour ouvrir la terre et la voiturer ; cet exemple fut ſuivi de toute ſa cour, et hâta un ouvrage qu'on regardait comme impoſſible : il a été achevé après ſa mort ; car aucune de ſes entrepriſes reconnues poſſibles n'a été abandonnée.

Le grand canal de Cronſtadt, qu'on met aiſément à ſec, et dans lequel on carène et on radoube les vaiſſeaux de guerre, fut auſſi commencé dans le temps même des procédures contre ſon fils.

1718. Il bâtit, cette même année, la ville neuve de Ladoga. Bientôt après, il tira ce canal qui joint la mer Caſpienne au golfe de Finlande et à l'Océan ; d'abord les eaux des deux rivières qu'il fit communiquer reçoivent les barques qui ont remonté le Volga : de ces rivières, on paſſe par un autre canal dans le lac d'Ilmen ; on entre enſuite dans le canal de Ladoga, d'où les marchandiſes peuvent être tranſportées par la grande mer, dans toute les parties du monde.

Occupé de ces travaux qui s'exécutaient ſous ſes yeux, il portait ſes ſoins juſqu'au Kamshatka à l'extrémité de l'Orient ; et il fit bâtir deux forts dans ce pays ſi long-temps inconnu au reſte du monde. Cependant des ingénieurs de ſon académie de marine, établie en 1715, marchaient déjà dans tout l'empire pour lever des cartes exactes, et pour mettre ſous les yeux de tous les hommes cette vaſte étendue de contrées qu'il avait policées et enrichies.

CHAPITRE XII.

Du commerce.

Le commerce extérieur était presque tombé entièrement avant lui, il le fit renaître. On sait assez que le commerce a changé plusieurs fois son cours dans le monde. La Russie méridionale était, avant *Tamerlan*, l'entrepôt de la Grèce et même des Indes; les Génois étaient les principaux facteurs. Le Tanaïs et le Boryſthène étaient chargés des production de l'Asie. Mais, lorsque *Tamerlan* eut conquis, sur la fin du quatorzième siècle, la Chersonèse taurique, appelée depuis la Crimée, lorsque les Turcs furent maîtres d'Azoph, cette grande branche du commerce du monde fut anéantie. *Pierre* avait voulu la faire revivre en se rendant maître d'Azoph. La malheureuse campagne du Pruth lui fit perdre cette ville, et avec elle toutes les vues du commerce par la mer Noire; il restait à s'ouvrir la voie d'un négoce non moins étendu par la mer Caspienne. Déjà, dans le seizième siècle et au commencement du dix-septième, les Anglais, qui avaient fait naître le commerce à Archangel, l'avaient tenté sur la mer Caspienne; mais toutes ces épreuves furent inutiles.

Nous avons déjà dit que le père de *Pierre le grand* avait fait bâtir un vaiſſeau par un hollandais, pour aller trafiquer d'Aſtracan ſur les côtes de la Perſe : le vaiſſeau fut brûlé par le rebelle *Stenko-Raſin*. Alors toutes les eſpérances de négocier en droiture avec les Perſans s'évanouirent. Les Arméniens, qui ſont les facteurs de cette partie de l'Aſie, furent reçus par *Pierre le grand* dans Aſtracan ; on fut obligé de paſſer par leurs mains, et de leur laiſſer tout l'avantage du commerce ; c'eſt ainſi que dans l'Inde on en uſe avec les Banians, et que les Turcs, ainſi que beaucoup d'Etats chrétiens, en uſent encore avec les Juifs ; car ceux qui n'ont qu'une reſſource ſe rendent toujours très-ſavans dans l'art qui leur eſt néceſſaire : les autres peuples deviennent volontairement tributaires d'un ſavoir-faire qui leur manque.

Pierre avait déjà remédié à cet inconvénient, en feſant un traité avec l'empereur de Perſe, par lequel toute la ſoie, qui ne ſerait pas deſtinée aux manufactures perſanes, ſerait livrée aux arméniens d'Aſtracan, pour être par eux tranſportée en Ruſſie.

Les troubles de la Perſe détruiſirent bientôt cet arrangement. Nous verrons comment le sha ou empereur perſan, *Huſſein*, perſécuté par des rebelles, implora l'aſſiſtance de *Pierre*, et comment *Pierre*, après avoir ſoutenu des guerres

guerres si difficiles contre les Turcs et contre les Suédois, alla conquérir trois provinces de Perse; mais il n'est ici question que du commerce.

Du commerce avec la Chine.

L'entreprise de négocier avec la Chine semblait devoir être la plus avantageuse. Deux Etats immenses qui se touchent, et dont l'un possède réciproquement ce qui manque à l'autre, paraissaient être tous deux dans l'heureuse nécessité de lier une correspondance utile, sur-tout depuis la paix jurée solennellement entre l'empire russe et l'empire chinois, en l'an 1689, selon notre manière de compter.

Les premiers fondemens de ce commerce avaient été jetés dès l'année 1653. Il se forma, dans Tobol, des compagnies de sibériens et de familles de Boukarie établies en Sibérie. Ces caravanes passèrent par les plaines des Kalmouks, traversèrent ensuite les déserts jusqu'à la Tartarie chinoise, et firent des profits considérables : mais les troubles, survenus dans le pays des Kalmouks, et les querelles des Russes et des Chinois, pour les frontières, dérangèrent ces entreprises.

Après la paix de 1689, il était naturel que les deux nations convinssent d'un lieu neutre, où les marchandises seraient portées. Les Sibériens, ainsi que tous les autres peuples, avaient plus besoin des Chinois que les Chinois n'en avaient d'eux : ainsi on demanda

la permiſſion à l'empereur de la Chine d'envoyer des caravanes à Pékin, et on l'obtint aiſément au commencement du ſiècle où nous ſommes.

Il eſt très-remarquable que l'empereur *Cam-hi* avait permis qu'il y eût déjà, dans un faubourg de Pékin, une égliſe ruſſe deſſervie par quelques prêtres de Sibérie, aux dépens mêmes du tréſor impérial. *Cam-hi* avait eu l'indulgence de bâtir cette égliſe en faveur de pluſieurs familles de la Sibérie orientale, dont les unes avaient été faites priſonnières avant la paix de 1680, et les autres étaient des transfuges. Aucune d'elles, après la paix de Nipchou, n'avait voulu retourner dans ſa patrie : le climat de Pékin, la douceur des mœurs chinoiſes, la facilité de ſe procurer une vie commode par un peu de travail, les avaient toutes fixées à la Chine. Leur petite égliſe grecque n'était point dangereuſe au repos de l'empire, comme l'ont été les établiſſemens des jéſuites. L'empereur *Cam-hi* favoriſait d'ailleurs la liberté de conſcience ; cette tolérance fut établie de tout temps dans toute l'Aſie, ainſi qu'elle le fut autrefois dans la terre entière juſqu'au temps de l'empereur romain *Théodoſe I.* Ces familles ruſſes, s'étant mêlées depuis aux familles chinoiſes, ont abandonné leur chriſtianiſme ; mais leur égliſe ſubſiſte encore.

Il fut établi que les caravanes de Sibérie jouiraient toujours de cette égliſe quand elles viendraient apporter des fourrures et d'autres objets de commerce à Pékin : le voyage, le ſéjour et le retour ſe feſaient en trois années. Le prince *Gagarin*, gouverneur de la Sibérie, fut vingt ans à la tête de ce commerce. Les caravanes étaient quelquefois très-nombreuſes, et il était difficile de contenir la populace qui compoſait le plus grand nombre.

On paſſait ſur les terres d'un prêtre lama, eſpèce de ſouverain qui réſide ſur la rivière d'Orkon, et qu'on appelle le *Koutoukas* : c'eſt un vicaire du grand lama, qui s'eſt rendu indépendant en changeant quelque choſe à la religion du pays, dans laquelle l'ancienne opinion indienne de la métempſycoſe eſt l'opinion dominante. On ne peut mieux comparer ce prêtre qu'aux évêques luthériens de Lubec et d'Oſnabruck, qui ont ſecoué le joug de l'évêque de Rome. Ce prélat tartare fut inſulté par les caravanes ; les Chinois le furent auſſi. Le commerce fut encore dérangé par cette mauvaiſe conduite ; et les Chinois menacèrent de fermer l'entrée de leur empire à ces caravanes, ſi on n'arrêtait pas ces déſordres. Le commerce avec la Chine était alors très-avantageux aux Ruſſes : ils rapportaient de l'or, de l'argent et des pierreries. Le plus gros rubis qu'on connaiſſe dans le monde fut apporté

de la Chine au prince *Gagarin*, paſſa depuis dans les mains de *Menzikoff*, et eſt actuellement un des ornemens de la couronne impériale.

Les vexations du prince *Gagarin* nuiſirent beaucoup au commerce qui l'avait enrichi; mais enfin elles le perdirent lui-même : il fut accuſé devant la chambre de juſtice établie par le czar, et on lui trancha la tête une année après que le czarovitz fut condamné, et que la plupart de ceux qui avaient eu des liaiſons avec ce prince furent exécutés à mort.

En ce temps-là même l'empereur *Cam-hi* ſe ſentant affaiblir, et ayant l'expérience que les mathématiciens d'Europe étaient plus ſavans que les mathématiciens de la Chine, crut que les médecins d'Europe valaient auſſi mieux que les ſiens; il fit prier le czar, par les ambaſſadeurs qui revenaient de Pékin à Pétersbourg, de lui envoyer un médecin. Il ſe trouva un chirurgien anglais à Pétersbourg, qui s'offrit à faire ce perſonnage; il partit avec un nouvel ambaſſadeur, et avec *Laurent Lange*, qui a laiſſé une deſcription de ce voyage. Cette ambaſſade fut reçue et défrayée avec magnificence. Le chirurgien anglais trouva l'empereur en bonne ſanté, et paſſa pour un médecin très-habile. La caravane, qui ſuivit cette ambaſſade, gagna beaucoup; mais de nouveaux excès, commis par cette caravane même, indiſposèrent tellement les Chinois, qu'on

renvoya *Lange*, alors réſident du czar auprès de l'empereur de la Chine, et qu'on renvoya avec lui tous les marchands de Ruſſie.

L'empereur *Cam-hi* mourut; ſon fils *Yontchin*, auſſi ſage et plus ferme que ſon père, celui-là même qui chaſſa les jéſuites de ſon empire, comme le czar les en avait chaſſés en 1718, conclut avec *Pierre* un traité par lequel les caravanes ruſſes ne commerceraient plus que ſur les frontières des deux empires. Il n'y a que les facteurs, dépêchés au nom du ſouverain ou de la ſouveraine de la Ruſſie, qui aient la permiſſion d'entrer dans Pékin; ils y ſont logés dans une vaſte maiſon que l'empereur *Cam-hi* avait aſſignée autrefois aux envoyés de la Corée. Il y a long-temps qu'on n'a fait partir ni de caravanes ni de facteurs de la couronne pour la ville de Pékin. Ce commerce eſt languiſſant, mais prêt à ſe ranimer.

Du commerce de Pétersbourg et des autres ports de l'empire.

On voyait dès-lors plus de deux cents vaiſſeaux étrangers aborder chaque année à la nouvelle ville impériale. Ce commerce s'eſt accru de jour en jour, et a valu plus d'une fois cinq millions (argent de France) à la couronne. C'était beaucoup plus que l'intérêt des fonds que cet établiſſement avait coûté. Ce commerce diminua beaucoup celui d'Archangel : et c'eſt ce que voulait le fondateur, parce qu'Archangel eſt trop impraticable,

trop éloigné de toutes les nations, et que le commerce, qui ſe fait ſous les yeux d'un ſouverain appliqué, eſt toujours plus avantageux. Celui de la Livonie reſta toujours ſur le même pied. La Ruſſie, en général, a trafiqué avec ſuccès; mille à douze cents vaiſſeaux ſont entrés tous les ans dans ſes ports, et *Pierre* a ſu joindre l'utilité à la gloire.

CHAPITRE XIII.

Des lois.

On ſait que les bonnes lois ſont rares, mais que leur exécution l'eſt encore davantage. Plus un Etat eſt vaſte et compoſé de nations diverſes, plus il eſt difficile de les réunir par une même juriſprudence. Le père du czar *Pierre* avait fait rédiger un code ſous le titre d'*Oulogénie*; il était même imprimé, mais il s'en fallait beaucoup qu'il pût ſuffire.

Pierre avait, dans ſes voyages, amaſſé des matériaux pour rebâtir ce grand édifice qui croulait de toutes parts: il tira des inſtructions du Danemarck, de la Suède, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, et prit de ces différentes nations ce qu'il crut qui convenait à la ſienne.

Il y avait une cour de boyards qui décidait en dernier reſſort des affaires contentieuſes : le rang et la naiſſance y donnaient ſéance ; il fallait que la ſcience la donnât : cette cour fut caſſée.

Il créa un procureur général, auquel il joignit quatre aſſeſſeurs dans chacun des gouvernemens de l'empire : ils furent chargés de veiller à la conduite des juges, dont les ſentences reſſortirent au ſénat qu'il établit : chacun de ces juges fut pourvu d'un exemplaire de l'Oulogénie, avec les additions et les changemens néceſſaires, en attendant qu'on pût rédiger un corps complet de lois.

Il défendit à tous ces juges, ſous peine de mort, de recevoir ce que nous appelons *des épices* : elles ſont médiocres chez nous, mais il ſerait bon qu'il n'y en eût point. Les grands frais de notre juſtice ſont les ſalaires des ſubalternes, la multiplicité des écritures, et ſurtout cet uſage onéreux, dans les procédures, de compoſer les lignes de trois mots, et d'accabler ainſi, ſous un tas immenſe de papiers, les fortunes des citoyens. Le czar eut ſoin que les frais fuſſent médiocres et la juſtice prompte. Les juges, les greffiers eurent des appointemens du tréſor public, et n'achetèrent point leurs charges.

Ce fut principalement dans l'année 1718, pendant qu'il inſtruiſait ſolennellement le

procès de son fils, qu'il fit ces règlemens. La plupart des lois qu'il porta furent tirées de celles de la Suède; et il ne fit point de difficulté d'admettre, dans les tribunaux, les prisonniers suédois instruits de la jurisprudence de leur pays, et qui, ayant appris la langue de l'empire, voulurent rester en Russie.

Les causes des particuliers ressortirent au gouverneur de la province et à ses assesseurs; ensuite on pouvait en appeler au sénat; et si quelqu'un, après avoir été condamné par le sénat, en appelait au czar même, il était déclaré digne de mort, en cas que son appel fût injuste : mais pour tempérer la rigueur de cette loi, il créa un maître général des requêtes qui recevait les placets de tous ceux qui avaient au sénat, ou dans les cours inférieures, des affaires sur lesquelles la loi ne s'était pas encore expliquée.

Enfin il acheva, en 1722, son nouveau code, et il défendit, sous peine de mort, à tous les juges de s'en écarter, et de substituer leur opinion particulière à la loi générale. Cette ordonnance terrible fut affichée, et l'est encore dans tous les tribunaux de l'empire.

Il créait tout; il n'y avait pas jusqu'à la société qui ne fût son ouvrage. Il régla les rangs entre les hommes suivant leurs emplois, depuis l'amiral et le maréchal jusqu'à l'enseigne, sans aucun égard pour la naissance.

Ayant

Ayant toujours dans l'esprit, et voulant apprendre à sa nation que des services étaient préférables à des aïeux, les rangs furent aussi fixés pour les femmes, et quiconque, dans une assemblée, prenait une place qui ne lui était pas assignée, payait une amende.

Par un règlement plus utile, tout soldat, qui devenait officier, devenait gentilhomme, et tout boïard, flétri par la justice, devenait roturier.

Après la rédaction de ces lois et de ces règlemens, il arriva que l'augmentation du commerce, l'accroissement des villes et des richesses, la population de l'empire, les nouvelles entreprises, la création de nouveaux emplois amenèrent nécessairement une multitude d'affaires nouvelles et de cas imprévus, qui tous étaient la suite des succès mêmes de *Pierre* dans la réforme générale de ses Etats.

L'impératrice *Elisabeth* acheva le corps des lois que son père avait commencé, et ces lois se sont ressenties de la douceur de son règne.

CHAPITRE XIV.

De la religion.

DANS ce temps-là même, *Pierre* travaillait plus que jamais à la réforme du clergé. Il avait aboli le patriarchat, et cet acte d'autorité ne lui avait pas gagné les cœurs des eccléſiaſtiques. Il voulait que l'adminiſtration impériale fût toute puiſſante, et que l'adminiſtration eccléſiaſtique fût reſpectée et obéiſſante. Son deſſein était d'établir un conſeil de religion toujours ſubſiſtant, qui dépendît du ſouverain, et qui ne donnât de lois à l'Egliſe que celles qui ſeraient approuvées par le maître de l'Etat, dont l'Egliſe fait partie. Il fut aidé, dans cette entrepriſe, par un archevêque de Novogorod, nommé *Théophane Procop*, ou *Procopvitz*, c'eſt-à-dire fils de *Procop*.

Ce prélat était ſavant et ſage; ſes voyages en diverſes parties de l'Europe, l'avaient inſtruit des abus qui y règnent; le czar, qui en avait été témoin lui-même, avait, dans tous ſes établiſſemens, ce grand avantage, de pouvoir, ſans contradiction, choiſir l'utile et éviter le dangereux. Il travailla lui-même, en 1718 et 1719, avec cet archevêque. Un ſynode perpétuel fut établi, compoſé de douze

membres, soit évêques, soit archimandrites, tous choisis par le souverain. Ce collége fut augmenté depuis jusqu'à quatorze.

Les motifs de cet établissement furent expliqués par le czar dans un discours préliminaire : le plus remarquable, et le plus grand de ces motifs, est » qu'on n'a point à craindre, sous » l'administration d'un collége de prêtres, » les troubles et les soulèvemens qui pour- » raient arriver sous le gouvernement d'un » seul chef ecclésiastique ; que le peuple, » toujours enclin à la superstition, pourrait, » en voyant d'un côté un chef de l'Etat, et » de l'autre un chef de l'Eglise, imaginer » qu'il y a en effet deux puissances. » Il cite, sur ce point important, l'exemple des longues divisions entre l'empire et le sacerdoce, qui ont ensanglanté tant de royaumes.

Il pensait et il disait publiquement que l'idée de deux puissances, fondée sur l'allégorie de deux épées qui se trouvèrent chez les apôtres, était une idée absurde.

Le czar attribua à ce tribunal le droit de régler toute la discipline ecclésiastique, l'examen des mœurs et de la capacité de ceux qui sont nommés aux évêchés par le souverain, le jugement définitif des causes religieuses, dans lesquelles on appelait autrefois au patriarche, la connaissance des revenus des monastères et des distributions des aumônes.

Cette aſſemblée eut le titre de *très-ſaint ſynode*, titre qu'avaient pris les patriarches. Ainſi le czar rétablit en effet la dignité patriarchale, partagée en quatorze membres, mais tous dépendans du ſouverain, et tous feſant ſerment de lui obéir, ſerment que les patriarches ne feſaient pas. Les membres de ce ſacré ſynode aſſemblés avaient le même rang que les ſénateurs ; mais auſſi ils dépendaient du prince, ainſi que le ſénat.

Cette nouvelle adminiſtration, et le nouveau code eccléſiaſtique ne furent en vigueur, et ne reçurent une forme conſtante que quatre ans après, en l'année 1722. *Pierre* voulut d'abord que le ſynode lui préſentât ceux qu'il jugerait les plus dignes des prélatures. L'empereur choiſiſſait un évêque, et le ſynode le ſacrait. *Pierre* préſidait ſouvent à cette aſſemblée. un jour qu'il s'agiſſait de préſenter un évêque, le ſynode remarqua qu'il n'avait encore que des ignorans à préſenter au czar : *Hé bien*, dit-il, *il n'y a qu'à choiſir le plus honnête homme ; cela vaudra bien un ſavant.*

Il eſt à remarquer que, dans l'Egliſe grecque, il n'y a point de ce que nous appelons *abbés ſéculiers* : le petit collet n'y eſt connu que par ſon ridicule ; mais, par un autre abus, puiſqu'il faut que tout ſoit abus dans le monde, les prélats ſont tirés de l'ordre monaſtique.

Les premiers moines n'étaient que des séculiers, les uns dévots, les autres fanatiques, qui se retiraient dans des déserts : ils furent rassemblés enfin par St *Basile*, reçurent de lui une règle, firent des vœux, et furent comptés pour le dernier ordre de la hiérarchie, par lequel il faut commencer pour monter aux dignités. C'est ce qui remplit de moines la Grèce et l'Asie. La Russie en était inondée : ils étaient riches, puissans ; et, quoique très-ignorans, ils étaient, à l'avénement de *Pierre*, presque les seuls qui fussent écrire : ils en avaient abusé dans les premiers temps, où ils furent si étonnés et si scandalisés des innovations que faisait *Pierre* en tout genre. Il avait été obligé, en 1703, de défendre l'encre et les plumes aux moines : il fallait une permission expresse de l'archimandrite, qui répondait de ceux à qui il la donnait.

Pierre voulut que cette ordonnance subsistât. Il avait voulu d'abord qu'on n'entrât, dans l'ordre monastique, qu'à l'âge de cinquante ans ; mais c'était trop tard ; la vie de l'homme est trop courte, on n'avait pas le temps de former des évêques : il régla, avec son synode, qu'il serait permis de faire un moine à trente ans passés, mais jamais au-dessous ; défense aux militaires et aux cultivateurs d'entrer jamais dans un couvent, à moins d'un ordre exprès de l'empereur ou du synode : jamais

un homme marié ne peut être reçu dans un monaſtère, même après le divorce, à moins que ſa femme ne ſe faſſe auſſi religieuſe de ſon plein conſentement, et qu'ils n'aient point d'enfans. Quiconque eſt au ſervice de l'Etat ne peut ſe faire moine, à moins d'une permiſſion expreſſe. Tout moine doit travailler de ſes mains à quelque métier. Les religieuſes ne doivent jamais ſortir de leur monaſtère; on leur donne la tonſure à l'âge de cinquante ans, comme aux diaconeſſes de la primitive Egliſe; et ſi, avant d'avoir reçu la tonſure, elles veulent ſe marier, non-ſeulement elles le peuvent, mais on les y exhorte: règlement admirable dans un pays où la population eſt beaucoup plus néceſſaire que les monaſtères.

Pierre voulut que ces malheureuſes filles, que DIEU a fait naître pour peupler l'Etat, et qui, par une dévotion mal-entendue, enſeveliſſent dans les cloîtres la race dont elles devaient être mères, fuſſent du moins de quelque utilité à la ſociété qu'elles trahiſſent: il ordonna qu'elles fuſſent toutes employées à des ouvrages de la main convenables à leur ſexe. L'impératrice *Catherine* ſe chargea de faire venir des ouvrières du Brabant et de la Hollande; elle les diſtribua dans les monaſtères, et on y fit bientôt des ouvrages dont *Catherine* et les dames de la cour ſe parèrent.

Il n'y a peut-être rien au monde de plus

ſage que toutes ces inſtitutions ; mais ce qui mérite l'attention de tous les ſiècles, c'eſt le règlement que *Pierre* porta lui-même, et qu'il adreſſa au ſynode, en 1724. Il fut aidé en cela par *Théophane Procopvitz*. L'ancienne inſtitution eccléſiaſtique eſt très-ſavamment expliquée dans cet écrit ; l'oiſiveté monacale y eſt combattue avec force ; le travail non-ſeulement recommandé, mais ordonné ; et la principale occupation doit être de ſervir les pauvres : il ordonne que les ſoldats invalides ſoient répartis dans les couvens ; qu'il y ait des religieux prépoſés pour avoir ſoin d'eux ; que les plus robuſtes cultivent les terres appartenantes aux couvens : il ordonne la même choſe dans les monaſtères des filles ; les plus fortes doivent avoir ſoin des jardins ; les autres doivent ſervir les femmes et les filles malades, qu'on amène du voiſinage dans le couvent. Il entre dans les plus petits détails de ces différens ſervices : il deſtine quelques monaſtères de l'un et de l'autre ſexe à recevoir les orphelins et à les élever.

Il ſemble, en liſant cette ordonnance de *Pierre le grand*, du trente-un janvier 1724, qu'elle ſoit compoſée à la fois par un miniſtre d'Etat et par un père de l'Egliſe.

Preſque tous les uſages de l'Egliſe ruſſe ſont différens des nôtres. Dès qu'un homme eſt ſous-diacre parmi nous, le mariage lui eſt

interdit ; et c'eſt un ſacrilége pour lui de ſervir à peupler ſa patrie. Au contraire, ſitôt qu'un homme eſt ordonné ſous-diacre en Ruſſie, on l'oblige de prendre une femme : il devient prêtre, archiprêtre : mais, pour devenir évêque, il faut qu'il ſoit veuf et moine.

Pierre défendit à tous les curés d'employer plus d'un de leurs enfans au ſervice de leur égliſe, de peur qu'une famille trop nombreuſe ne tyrannisât la paroiſſe ; et il ne leur fut permis d'employer plus d'un de leurs enfans, que quand la paroiſſe le demanderait elle-même. On voit que, dans les plus petits détails de ces ordonnances eccléſiaſtiques, tout eſt dirigé au bien de l'Etat, et qu'on prend toutes les meſures poſſibles pour que les prêtres ſoient conſidérés, ſans être dangereux, et qu'ils ne ſoient ni avilis ni puiſſans.

Je trouve dans des mémoires curieux, compoſés par un officier fort aimé de *Pierre le grand*, qu'un jour on liſait à ce prince le chapitre du *Spectateur anglais*, qui contient un parallèle entre lui et *Louis XIV* : il dit, après l'avoir écouté : » Je ne crois pas mériter la préférence » qu'on me donne ſur ce monarque : mais » j'ai été aſſez heureux pour lui être ſupérieur » dans un point eſſentiel ; j'ai forcé mon » clergé à l'obéiſſance et à la paix, et *Louis XIV* » s'eſt laiſſé ſubjuguer par le ſien. »

Un prince, qui paſſait les jours au milieu

des fatigues de la guerre, et les nuits à rédiger tant de lois, à policer un ſi vaſte empire, à conduire tant d'immenſes travaux dans l'eſpace de deux mille lieues, avait beſoin de délaſſemens. Les plaiſirs ne pouvaient être alors ni auſſi nobles, ni auſſi délicats qu'ils le ſont devenus depuis. Il ne faut pas s'étonner ſi *Pierre* s'amuſait à ſa fête des cardinaux dont nous avons déjà parlé, et à quelques autres divertiſſemens de cette eſpèce; ils furent quelquefois aux dépens de l'Egliſe romaine, pour laquelle il avait une averſion très-pardonnable à un prince du rite grec, qui veut être le maître chez lui. Il donna auſſi de pareils ſpectacles aux dépens des moines de ſa patrie, mais des anciens moines qu'il voulait rendre ridicules, tandis qu'il réformait les nouveaux.

Nous avons déjà vu qu'avant qu'il promulguât ſes lois eccléſiaſtiques, il avait créé pape un de ſes fous, et qu'il avait célébré la fête du conclave. Ce fou, nommé *Sotof*, était âgé de quatre-vingt-quatre ans. Le czar imagina de lui faire épouſer une veuve de ſon âge, et de célébrer ſolennellement cette noce; il fit faire l'invitation par quatre bègues; des vieillards décrépits conduiſaient la mariée; quatre des plus gros hommes de Ruſſie ſervaient de coureurs: la muſique était ſur un char conduit par des ours, qu'on piquait avec des pointes

de fer, et qui, par leurs mugiſſemens, formaient une baſſe digne des airs qu'on jouait ſur le chariot. Les mariés furent bénis dans la cathédrale par un prêtre aveugle et ſourd, à qui on avait mis des lunettes. La proceſſion, le mariage, le repas des noces, le déshabillé des mariés, la cérémonie de les mettre au lit, tout fut également convenable à la bouffonnerie de ce divertiſſement.

Une telle fête nous paraît bien bizarre; mais l'eſt-elle plus que nos divertiſſemens du carnaval? eſt-il plus beau de voir cinq cents perſonnes portant ſur le viſage des maſques hideux, et ſur le corps des habits ridicules, ſauter toute une nuit dans une ſalle ſans ſe parler?

Nos anciennes fêtes des fous, et de l'âne, et de l'abbé des cornards, dans nos égliſes, étaient-elles plus majeſtueuſes? et nos comédies de la *Mère ſotte*, montraient-elles plus de génie?

CHAPITRE XV.

Des négociations d'Aland. De la mort de Charles XII. De la paix de Neuſtadt.

Ces travaux immenſes du czar, ce détail de tout l'empire ruſſe et le malheureux procès du prince *Alexis*, n'étaient pas les ſeules affaires qui l'occupaſſent : il fallait ſe couvrir au dehors, en réglant l'intérieur de ſes Etats. La guerre continuait toujours avec la Suède, mais mollement, et ralentie par les eſpérances d'une paix prochaine.

Il eſt conſtant que, dans l'année 1717, le cardinal *Albéroni*, premier miniſtre de *Philippe V*, roi d'Eſpagne, et le baron de *Gortz*, devenu maître de l'eſprit de *Charles XII*, avaient voulu changer la face de l'Europe, en réuniſſant *Pierre* avec *Charles*, en détrônant le roi d'Angleterre *George I*, en rétabliſſant *Staniſlas* en Pologne, tandis qu'*Albéroni* donnerait à *Philippe* ſon maître la régence de la France. *Gortz* s'était, comme on a vu, ouvert au czar même. *Albéroni* avait entamé une négociation avec le prince *Kourakin*, ambaſſadeur du czar à la Haie, par l'ambaſſadeur d'Eſpagne *Baretti Landi*, mantouan, tranſplanté en Eſpagne, ainſi que le cardinal.

C'étaient des étrangers qui voulaient tout

bouleverſer pour des maîtres dont ils n'étaient pas nés ſujets, ou plutôt pour eux-mêmes. *Charles XII* donna dans tous ces projets, et le czar ſe contenta de les examiner. Il n'avait fait, dès l'année 1716, que de faibles efforts contre la Suède, plutôt pour la forcer à acheter la paix par la ceſſion des provinces qu'il avait conquiſes, que pour achever de l'accabler.

Déjà l'activité du baron de *Gortz* avait obtenu du czar qu'il envoyât des plénipotentiaires dans l'île d'Aland, pour traiter de cette paix. L'écoſſais *Bruce*, grand maître d'artillerie en Ruſſie, et le célèbre *Oſterman*, qui depuis fut à la tête des affaires, arrivèrent au congrès préciſément dans le temps qu'on arrêtait le czarovitz dans Moſcou. *Gortz* et *Gyllembourg* étaient déjà au congrès de la part de *Charles XII*; tous deux impatiens d'unir ce prince avec *Pierre*, et de ſe venger du roi d'Angleterre. Ce qui était étrange, c'eſt qu'il y avait un congrès et point d'armiſtice. La flotte du czar croiſait toujours ſur les côtes de Suède, et feſait des priſes : il prétendait par ces hoſtilités accélérer la concluſion d'une paix ſi néceſſaire à la Suède, et qui devait être ſi glorieuſe à ſon vainqueur.

Déjà, malgré les petites hoſtilités qui duraient encore, toutes les apparences d'une paix prochaine étaient manifeſtes. Les préliminaires étaient des actions de généroſité qui

font plus d'effet que des ſignatures. Le czar renvoya ſans rançon le maréchal *Renſchild*, que lui-même avait fait priſonnier, et le roi de Suède rendit de même les généraux *Trubetskoy* et *Gollovin*, priſonniers en Suède depuis la journée de Nerva.

Les négociations avançaient ; tout allait changer dans le Nord. *Gortz* propoſait au czar l'acquiſition du Meklenbourg. Le duc *Charles*, qui poſſédait ce duché, avait épouſé une fille du czar *Ivan*, frère aîné de *Pierre*. La nobleſſe de ſon pays était ſoulevée contre lui. *Pierre* avait une armée dans le Meklenbourg, et prenait le parti du prince qu'il regardait comme ſon gendre. Le roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, ſe déclarait pour la nobleſſe : c'était encore une manière de mortifier le roi d'Angleterre, en aſſurant le Meklenbourg à *Pierre* déjà maître de la Livonie, et qui allait devenir plus puiſſant en Allemagne qu'aucun électeur. On donnait en équivalent au duc de Meklenbourg le duché de Courlande et une partie de la Pruſſe, aux dépens de la Pologne à laquelle on rendait le roi *Staniſlas*. Brême et Verden devaient revenir à la Suède ; mais on ne pouvait en dépouiller le roi *George I* que par la force des armes. Le projet de *Gortz* était donc, comme on l'a déjà dit, que *Pierre* et *Charles XII*, unis non-ſeulement par la paix, mais par une

alliance offenſive, envoyaſſent en Ecoſſe une armée. *Charles XII*, après avoir conquis la Norvége, devait deſcendre en perſonne dans la Grande-Bretagne, et ſe flattait d'y faire un nouveau roi, après en avoir fait un en Pologne. Le cardinal *Albéroni* promettait des ſubſides à *Pierre* et à *Charles*. Le roi *George* en tombant entraînait probablement dans ſa chute le régent de France ſon allié, qui demeurant ſans ſupport était livré à l'Eſpagne triomphante et à la France ſoulevée.

Albéroni et *Gortz* ſe croyaient ſur le point de bouleverſer l'Europe d'un bout à l'autre. Une balle de coulevrine, lancée au haſard des baſtions de Frederichshall en Norvége, confondit tous ces projets; *Charles XII* fut tué, la flotte d'Eſpagne fut battue par les Anglais, la conjuration fomentée en France découverte et diſſipée; *Albéroni* chaſſé d'Eſpagne, *Gortz* décapité à Stockholm; et de toute cette ligue terrible, à peine commencée, il ne reſta de puiſſant que le czar qui, ne s'étant compromis avec perſonne, donna la loi à tous ſes voiſins.

Toutes les meſures furent changées en Suède après la mort de *Charles XII*: il avait été deſpotique; et on n'élut ſa ſœur *Ulrique* reine qu'à condition qu'elle renoncerait au deſpotiſme. Il avait voulu s'unir avec le czar contre l'Angleterre et ſes alliés, et le nouveau

gouvernement ſuédois s'unit avec ſes alliés contre le czar.

Le congrès d'Aland ne fut pas à la vérité rompu ; mais la Suède liguée avec l'Angleterre eſpéra que des flottes anglaiſes, envoyées dans la Baltique, lui procureraient une paix plus avantageuſe. Les troupes hanovriennes entrèrent dans les Etats du duc de Meklenbourg ; mais les troupes du czar les en chaſsèrent. Février 1716.

Il entretenait auſſi un corps de troupes en Pologne, qui en impoſait à la fois aux partiſans d'*Auguſte* et à ceux de *Staniſlas* ; et à l'égard de la Suède, il tenait une flotte prête qui devait ou faire une deſcente ſur les côtes, ou forcer le gouvernement ſuédois à ne pas faire languir le congrès d'Aland. Cette flotte fut compoſée de douze grands vaiſſeaux de ligne, de pluſieurs du ſecond rang, de frégates et de galères : le czar en était le vice-amiral, commandant toujours ſous l'amiral *Apraxin*. 1719.

Une eſcadre de cette flotte ſe ſignala d'abord contre une eſcadre ſuédoiſe, et après un combat opiniâtre, prit un vaiſſeau et deux frégates. *Pierre*, qui encourageait par tous les moyens poſſibles la marine qu'il avait créée, donna ſoixante mille livres de notre monnaie aux officiers de l'eſcadre, des médailles d'or, et ſur-tout des marques d'honneur.

Dans ce temps-là même la flotte anglaiſe, ſous le commandement de l'amiral *Norris*, entra dans la mer Baltique pour favoriſer les Suédois. *Pierre* eut aſſez de confiance dans ſa nouvelle marine pour ne ſe pas laiſſer impoſer par les Anglais ; il tint hardiment la mer, et envoya demander à l'amiral anglais s'il venait ſimplement comme ami des Suédois, ou comme ennemi de la Ruſſie. L'amiral répondit qu'il n'avait point encore d'ordre poſitif. *Pierre*, malgré cette réponſe équivoque, ne laiſſa pas de tenir la mer.

Les Anglais en effet n'étaient venus que dans l'intention de ſe montrer, et d'engager le czar par ces démonſtrations à faire aux Suédois des conditions de paix acceptables. L'amiral *Norris* alla à Copenhague, et les Ruſſes firent quelques deſcentes en Suède dans le voiſinage même de Stockholm ; ils ruinèrent des forges de cuivre ; ils brûlèrent près de quinze mille maiſons, et causèrent aſſez de mal pour faire ſouhaiter aux Suédois que la paix fût inceſſamment conclue.

Juillet 1719.

En effet, la nouvelle reine de Suède preſſa le renouvellement des négociations ; *Oſterman* même fut envoyé à Stockholm : les choſes reſtèrent dans cet état pendant toute l'année 1719.

1720. L'année ſuivante le prince de Heſſe, mari de la reine de Suède, devenu roi de ſon chef,

par

par la ceſſion de ſa femme, commença ſon règne par l'envoi d'un miniſtre à Pétersbourg, pour hâter cette paix tant déſirée : mais au milieu de ces négociations la guerre durait toujours.

La flotte anglaiſe ſe joignit à la ſuédoiſe, mais ſans commettre encore d'hoſtilités ; il n'y avait point de rupture déclarée entre la Ruſſie et l'Angleterre ; l'amiral *Norris* offrait la médiation de ſon maître, mais il l'offrait à main armée ; et cela même arrêtait les négociations. Telle eſt la ſituation des côtes de la Suède et de celles des nouvelles provinces de Ruſſie ſur la mer Baltique, que l'on peut aiſément inſulter celles de Suède, et que les autres ſont d'un abord très-difficile. Il y parut bien, lorſque l'amiral *Norris*, ayant levé le maſque, fit enfin une deſcente, conjointement avec les Suédois, dans une petite île de l'Eſtonie, nommée Narguen, appartenante au czar : ils brûlèrent une cabane : mais les Ruſſes dans le même temps deſcendirent vers Vaſa, brûlèrent quarante et un villages et plus de mille maiſons, et causèrent dans tout le pays un dommage inexprimable. Le prince *Gallitzin* prit quatre frégates ſuédoiſes à l'abordage ; il ſemblait que l'amiral anglais ne fût venu que pour voir de ſes yeux à quel point le czar avait rendu ſa marine redoutable. *Norris* ne fit preſque que ſe montrer à ces Juin.

mêmes mers ſur leſquelles on menait les quatre frégates ſuédoiſes en triomphe au port de Cronſlot devant Pétersbourg. Il paraît que les Anglais en firent trop s'ils n'étaient que médiateurs, et trop peu s'ils étaient ennemis.

Novemb. 1720. Enfin le nouveau roi de Suède demanda une ſuſpenſion d'armes; et n'ayant pu réuſſir juſqu'alors par les menaces de l'Angleterre, il employa la médiation du duc d'*Orléans*, régent de France : ce prince, allié de la Ruſſie et de la Suède, eut l'honneur de la conciliation : il envoya *Campredon* plénipotentiaire à Pétersbourg et de là à Stockholm. Le

Février 1721. congrès s'aſſembla dans Neuſtadt, petite ville de Finlande; mais le czar ne voulut accorder l'armiſtice que quand on fut ſur le point de conclure et de ſigner. Il avait une armée en Finlande prête à ſubjuguer le reſte de cette province; ſes eſcadres menaçaient continuellement la Suède : il fallait que la paix ne ſe fît que ſuivant ſes volontés. On ſouſcrivit enfin à tout ce qu'il voulut : on lui céda à perpétuité tout ce qu'il avait conquis, depuis les frontières de la Courlande juſqu'au fond du golfe de Finlande, et par de-là encore, le long du pays de Kexholm, et cette liſière de la Finlande même qui ſe prolonge des environs de Kexholm au Nord : ainſi il reſta ſouverain reconnu de la Livonie, de l'Eſtonie, de l'Ingrie, de la Carélie, du pays de Vibourg

et des îles voiſines qui lui aſſuraient encore la domination de la mer, comme les îles d'Oeſel, de Dago, de Mône et beaucoup d'autres. Le tout formait une étendue de trois cents lieues communes ſur des largeurs inégales ; et compoſait un grand royaume, qui était le prix de vingt années de peines.

Cette paix de Neuſtadt fut ſignée le 10 ſeptembre 1721, n. ſt. par ſon miniſtre *Oſterman* et le général *Bruce*.

Pierre eut d'autant plus de joie que, ſe voyant délivré de la néceſſité d'entretenir de grandes armées vers la Suède, libre d'inquiétude avec l'Angleterre et avec ſes voiſins, il ſe voyait en état de ſe livrer tout entier à la réforme de ſon empire, déjà ſi bien commencée, et à faire fleurir en paix les arts et le commerce, introduits par ſes ſoins avec tant de travaux.

Dans les premiers tranſports de ſa joie, il écrivit à ſes plénipotentiaires : » Vous avez » dreſſé le traité comme ſi nous l'avions » redigé nous-mêmes, et ſi nous vous l'avions » envoyé pour le faire ſigner aux Suédois ; » ce glorieux événement ſera toujours pré- » ſent à notre mémoire. »

Des fêtes de toute eſpèce ſignalèrent la ſatisfaction des peuples dans tout l'empire, et ſur-tout à Pétersbourg. Les pompes triomphales que le czar avait étalées pendant la

guerre, n'approchaient pas des réjouiſſances paiſibles au-devant deſquelles tous les citoyens allaient avec tranſport : cette paix était le plus beau de ſes triomphes ; et ce qui plut bien plus encore que toutes ces fêtes éclatantes, ce fut une rémiſſion entière pour tous les coupables détenus dans les priſons, et l'abolition de tout ce qu'on devait d'impôts au tréſor du czar dans toute l'étendue de l'empire, juſqu'au jour de la publication de la paix. On briſa les chaînes d'une foule de malheureux : les voleurs publics, les aſſaſſins, les criminels de lèſe-majeſté furent ſeuls exceptés.

1721. Ce fut alors que le ſénat et le ſynode décernèrent à *Pierre* les titres de *grand*, d'*empereur* et de *père de la patrie*. Le chancelier *Golofkin* porta la parole au nom de tous les ordres de l'Etat dans l'égliſe cathédrale : les ſénateurs crièrent enſuite trois fois : *Vive notre empereur et notre père ;* et ces acclamations furent ſuivies de celles du peuple. Les miniſtres de France, d'Allemagne, de Pologne, de Danemarck, de Hollande le félicitèrent le même jour, le nommèrent de ces titres qu'on venait de lui donner, et reconnurent empereur celui qu'on avait déjà déſigné publiquement par ce titre en Hollande, après la bataille de Pultava. Les noms de *père* et de *grand* étaient des noms glorieux que perſonne ne pouvait lui diſputer en Europe ; celui d'*empereur* n'était qu'un

titre honorifique décerné par l'uſage à l'empereur d'Allemagne, comme roi titulaire des Romains ; et ces appellations demandent du temps pour être formellement uſitées dans les chancelleries des cours, où l'étiquette eſt différente de la gloire. Bientôt après, *Pierre* fut reconnu empereur par toute l'Europe, excepté par la Pologne, que la diſcorde diviſait toujours, et par le pape, dont le ſuffrage eſt devenu fort inutile, depuis que la cour romaine a perdu ſon crédit à meſure que les nations ſe ſont éclairées.

CHAPITRE XVI.

Des conquêtes en Perſe.

La ſituation de la Ruſſie, eſt telle qu'elle a néceſſairement des intérêts à ménager avec tous les peuples qui habitent vers le cinquantième degré de latitude. Quand elle fut mal gouvernée, elle fut en proie tour à tour aux Tartares, aux Suédois, aux Polonais ; et ſous un gouvernement ferme et vigoureux, elle fut redoutable à toutes les nations. *Pierre* avait commencé ſon règne par un traité avantageux avec la Chine. Il avait à la fois combattu les Suédois et les Turcs : il finit par conduire des armées en Perſe.

La Perſe commençait à tomber dans cet état déplorable où elle eſt encore de nos jours. Qu'on ſe figure la guerre de trente ans dans l'Allemagne, les temps de la fronde, les temps de la Saint-Barthelemi, de *Charles VI* et du roi *Jean* en France, les guerres civiles d'Angleterre, la longue dévaſtation de la Ruſſie entière par les Tartares, ou ces mêmes Tartares envahiſſant la Chine; on aura quelque idée des fléaux qui ont déſolé la Perſe.

Il ſuffit d'un prince faible et inappliqué, et d'un ſujet puiſſant et entreprenant pour plonger un royaume entier dans cet abyme de déſaſtres. Le sha ou shac, ou ſophi de Perſe *Huſſein*, deſcendant du grand *Sha-Abas*, était alors ſur le trône : il ſe livrait à la molleſſe ; ſon premier miniſtre commit des injuſtices et des cruautés que la faibleſſe d'*Huſſein* toléra : voilà la ſource de quarante ans de carnage.

La Perſe, de même que la Turquie, a des provinces différemment gouvernées ; elle a des ſujets immédiats, des vaſſaux, des princes tributaires, des peuples même à qui la cour payait un tribut ſous le nom de penſion ou de ſubſide ; tels étaient, par exemple, les peuples du Dagueſtan, qui habitaient les branches du mont Caucaſe, à l'occident de la mer Caſpienne : ils ſefaient autrefois partie de l'ancienne Albanie ; car tous les peuples

ont changé leurs noms et leurs limites ; ces peuples s'appellent aujourd'hui les Lesguis ; ce sont des montagnards plutôt sous la protection que sous la domination de la Perse : on leur payait des subsides pour défendre ces frontières.

A l'autre extrémité de l'empire vers les Indes était le prince de Candahar, qui commandait à la milice des Aguans. Ce prince était un vassal de la Perse, comme les hospodars de Valachie et de Moldavie sont vassaux de l'empire turc : ce vasselage n'est point héréditaire ; il ressemble parfaitement aux anciens fiefs établis dans l'Europe par les espèces de tartares qui bouleversèrent l'empire romain. La milice des Aguans, gouvernée par le prince de Candahar, était celle de ces mêmes Albanois des côtes de la mer Caspienne, voisins du Dagueſtan, mêlés de circasses et de géorgiens, pareils aux anciens Mamelucs qui subjugèrent l'Egypte : on les appela les Aguans par corruption. *Timur*, que nous nommons *Tamerlan*, avait mené cette milice dans l'Inde, et elle resta établie dans cette province de Candahar, qui tantôt appartint à l'Inde, tantôt à la Perse. C'est par ces Aguans et par ces Lesguis que la révolution commença.

Myr Veitz, ou *Mirivitz*, intendant de la province, prépose uniquement à la levée des tributs, assassina le prince de Candahar,

ſouleva la milice, et fut maître du Candahar juſqu'à ſa mort arrivée en 1717. Son frère lui ſuccéda paiſiblement en payant un léger tribut à la Porte perſane : mais le fils de *Mirivitz*, né avec la même ambition que ſon père, aſſaſſina ſon oncle, et voulut devenir un conquérant. Ce jeune homme s'appelait *Myr Mahmoud ;* mais il ne fut connu en Europe que ſous le nom de ſon père qui avait commencé la rebellion. *Mahmoud* joignit à ſes Aguans ce qu'il put ramaſſer de guèbres, anciens perſes diſperſés autrefois par le calife *Omar*, toujours attachés à la religion des mages, ſi floriſſante autrefois ſous *Cyrus*, et toujours ennemis ſecrets des nouveaux Perſans. Enfin il marcha dans le cœur de la Perſe à la tête de cent mille combattans.

Dans le même temps les Leſguis ou Albanois, à qui le malheur des temps n'avait pas permis qu'on payât leurs ſubſides, deſcendirent en armes de leurs montagnes ; de ſorte que l'incendie s'alluma des deux bouts de l'empire juſqu'à la capitale.

Ces Leſguis ravagèrent tout le pays qui s'étend le long du bord occidental de la mer Caſpienne juſqu'à Derbent ou la porte de fer. Dans cette contrée qu'ils dévaſtèrent eſt la ville de Shamachie, à quinze lieues communes de la mer : on prétend que c'eſt l'ancienne

demeure

demeure de *Cyrus*, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de *Cyropolis*; car nous ne connaiſſons que par les Grecs la poſition et les noms de ce pays : et de même que les Perſans n'eurent jamais de prince qu'ils appelaſſent *Cyrus*, ils eurent encore moins de ville qui s'appelât Cyropolis. C'eſt ainſi que les Juifs, qui ſe mêlèrent d'écrire quand ils furent établis dans Alexandrie, imaginèrent une ville de Scythopolis, bâtie, diſaient-ils, par les Scythes auprès de la Judée; comme ſi les Scythes et les anciens Juifs avaient pu donner des noms grecs à des villes.

Cette ville de Shamachie était opulente. Les arméniens voiſins de cette partie de la Perſe y feſaient un commerce immenſe, et *Pierre* venait d'y établir à ſes frais une compagnie de marchands ruſſes qui commençait à être floriſſante. Les Leſguis ſurprirent la ville, la ſaccagèrent, égorgèrent tous les ruſſes qui trafiquaient ſous la protection de sha *Huſſein*, et pillèrent leurs magaſins, dont on fit monter la perte à près de quatre millions de roubles.

Pierre envoya demander ſatisfaction à l'empereur *Huſſein*, qui diſputait encore ſa couronne; et au tyran *Mahmoud* qui l'uſurpait. *Huſſein* ne put lui rendre juſtice, et *Mahmoud* ne le voulut pas. *Pierre* réſolut de ſe faire juſtice lui-même, et de profiter des déſordres de la Perſe.

Myr Mahmoud pourſuivait toujours en Perſe le cours de ſes conquêtes. Le ſophi apprenant que l'empereur de Ruſſie ſe préparait à entrer dans la mer Caſpienne, pour venger le meurtre de ſes ſujets égorgés dans Shamachie, le pria ſecrétement par la voie d'un arménien, de venir en même temps au ſecours de la Perſe.

Pierre méditait depuis long-temps le projet de dominer ſur la mer Caſpienne par une puiſſante marine, et de faire paſſer par ſes Etats le commerce de la Perſe et d'une partie de l'Inde. Il avait fait ſonder les profondeurs de cette mer, examiner les côtes et dreſſer des cartes exactes. Il partit donc pour la Perſe le 15 mai 1722. Son épouſe l'accompagna dans ce voyage comme dans les autres. On deſcendit le Volga juſqu'à la ville d'Aſtracan. De là il courut faire rétablir les canaux qui devaient joindre la mer Caſpienne, la mer Baltique et la mer Blanche ; ouvrage qui a été achevé en partie ſous le règne de ſon petit-fils.

Pendant qu'il dirigeait ſes ouvrages, ſon infanterie, ſes munitions étaient déjà ſur la mer Caſpienne. Il avait vingt-deux mille
1722. hommes d'infanterie, neuf mille dragons, quinze mille coſaques : trois mille matelots manœuvraient et pouvaient ſervir de ſoldats dans les deſcentes. La cavalerie prit le chemin de terre par les déſerts où l'eau manque

ſouvent ; et quand on a paſſé ces déſerts, il faut franchir les montagnes du Caucaſe, où trois cents hommes pourraient arrêter une armée : mais dans l'anarchie où était la Perſe on pouvait tout tenter.

Le czar vogua environ cent lieues au midi d'Aſtracan juſqu'à la petite ville d'Andréhof. On eſt étonné de voir le nom d'*André* ſur le rivage de la mer d'Hircanie ; mais quelques géorgiens, autrefois eſpèce de chrétiens, avaient bâti cette ville, et les Perſans l'avaient fortifiée ; elle fut aiſément priſe. De là on s'avança toujours par terre dans le Dagueſtan ; on répandit des manifeſtes en perſan et en turc : il était néceſſaire de ménager la Porte ottomane, qui comptait parmi ſes ſujets non-ſeulement les Circaſſes et les Géorgiens voiſins de ce pays, mais encore quelques grands vaſſaux, rangés depuis peu ſous la protection de la Turquie.

Entre autres il y en avait un fort puiſſant nommé *Mahmoud d'Utmich*, qui prenait le titre de ſultan, et qui oſa attaquer les troupes de l'empereur ruſſe ; il fut défait entièrement, et la relation porte qu'on fit de ſon pays *un feu de joie*.

Bientôt *Pierre* arriva à Derbent, que les Perſans et les Turcs appellent *Demir-capi*, la porte de fer : elle eſt ainſi nommée, parce qu'en effet il y avait une porte de fer du 14 ſept. 1722.

côté du midi. C'eſt une ville longue et étroite qui ſe joint par en-haut à une branche eſcarpée du Caucaſe, et dont les murs ſont baignés à l'autre bout par les vagues de la mer, qui s'élèvent ſouvent au-deſſus d'eux dans les tempêtes. Ces murs pourraient paſſer pour une merveille de l'antiquité, hauts de quarante pieds, et larges de ſix, flanqués de tours quarrées, à cinquante pieds l'une de l'autre : tout cet ouvrage paraît d'une ſeule pièce ; il eſt bâti de grès et de coquillages broyés qui ont ſervi de mortier, et le tout forme une maſſe plus dure que le marbre ; on peut y entrer par mer, mais la ville du côté de terre paraît inexpugnable. Il reſte encore les débris d'une ancienne muraille ſemblable à celle de la Chine qu'on avait bâtie dans le temps de la plus haute antiquité ; elle était prolongée des bords de la mer Caſpienne à ceux de la mer Noire, et c'était probablement un rempart élevé par les anciens rois de Perſe contre cette foule de hordes barbares qui habitaient entre ces deux mers.

La tradition perſane porte que la ville de Derbent fut en partie réparée et fortifiée par *Alexandre*. *Arrien*, *Quinte-Curce* diſent qu'en effet *Alexandre* fit relever cette ville ; ils prétendent, à la vérité, que ce fut ſur les bords du Tanaïs, mais c'eſt que de leur temps les Grecs donnaient le nom de Tanaïs au fleuve

Cyrus, qui paſſe auprès de la ville. Il ſerait contradictoire qu'*Alexandre* eût bâti la porte Caſpienne ſur un fleuve dont l'embouchure eſt dans le Pont-Euxin.

Il y avait autrefois trois ou quatre autres portes caſpiennes en différens paſſages, toutes vraiſemblablement conſtruites dans la même vue : car tous les peuples qui habitent l'occident, l'orient et le ſeptentrion de cette mer, ont toujours été des barbares redoutables au reſte du monde, et c'eſt de là principalement que ſont partis tous ces eſſaims de conquérans qui ont ſubjugué l'Aſie et l'Europe.

Qu'il me ſoit permis de remarquer ici combien les auteurs ſe ſont plu dans tous les temps à tromper les hommes, et combien ils ont préféré une vaine éloquence à la vérité. *Quinte-Curce* met dans la bouche de je ne ſais quels ſcythes un diſcours admirable, plein de modération et de philoſophie, comme ſi les tartares de ces climats euſſent été autant de ſages, et comme ſi *Alexandre* n'avait pas été le général nommé par les Grecs contre le roi de Perſe, ſeigneur d'une grande partie de la Scythie méridionale et des Indes. Les rhéteurs qui ont cru imiter *Quinte-Curce* ſe ſont efforcés de nous faire regarder ces ſauvages du Caucaſe et des déſerts, affamés de rapine et de carnage, comme les hommes du monde les plus juſtes ; ils ont peint *Alexandre*, vengeur

de la Gréce et vainqueur de celui qui voulait l'aſſervir, comme un brigand qui courait le monde ſans raiſon et ſans juſtice.

On ne ſonge pas que ces tartares ne furent jamais que des deſtructeurs, et qu'*Alexandre* bâtit des villes dans leur propre pays; c'eſt en quoi j'oſerais comparer *Pierre le grand* à *Alexandre* : auſſi actif, auſſi ami des arts utiles, plus appliqué à la légiſlation, il voulut changer comme lui le commerce du monde, et bâtit ou répara autant de villes qu'*Alexandre*.

Le gouverneur de Derbent, à l'approche de l'armée ruſſe, ne voulut point ſoutenir de ſiége, ſoit qu'il crût ne pouvoir ſe défendre, ſoit qu'il préférât la protection de l'empereur *Pierre* à celle du tyran *Mahmoud*; il apporta
1723. les clefs d'argent de la ville et du château : l'armée entra paiſiblement dans Derbent, et alla camper ſur le bord de la mer.

L'uſurpateur *Mahmoud*, déjà maître d'une grande partie de la Perſe, voulut en vain prévenir le czar et l'empêcher d'entrer dans Derbent. Il excita les tartares voiſins; il accourut lui-même : mais Derbent était déjà rendu.

Pierre ne put alors pouſſer plus loin ſes conquêtes. Les bâtimens qui apportaient de nouvelles proviſions, des recrues, des chevaux, avaient péri vers Aſtracan, et la

saison s'avançait ; il retourna à Moscou, et y entra en triomphe : là, selon sa coutume, il rendit solennellement compte de son expédition au vice-czar *Romadonoski*, continuant jusqu'au bout cette singulière comédie, qui, selon ce qui est dit dans son éloge prononcé à Paris à l'académie des sciences, aurait dû être jouée devant tous les monarques de la terre.

La Perse était encore partagée entre *Hussein* et l'usurpateur *Mahmoud*. Le premier cherchait à se faire un appui de l'empereur de Russie ; le second craignait en lui un vengeur qui lui arracherait le fruit de sa rebellion. *Mahmoud* fit ce qu'il put pour soulever la Porte ottomane contre *Pierre* : il envoya une ambassade à Constantinople ; les princes du Dagueſtan, sous la protection du grand seigneur, dépouillés par les armes de la Russie, demandèrent vengeance. Le divan craignit pour la Géorgie, que les Turcs comptaient au nombre de leurs Etats.

Le grand seigneur fut près de déclarer la guerre. La cour de Vienne et celle de Paris l'en empêchèrent. L'empereur d'Allemagne notifia que si les Turcs attaquaient la Russie, il serait obligé de la défendre. Le marquis de *Bonac*, ambassadeur de France à Constantinople, appuya habilement par ses représentations les menaces des Allemands ; il fit

ſentir que c'était même l'intérêt de la Porte de ne pas ſouffrir qu'un rebelle uſurpateur de la Perſe enſeignât à détrôner les ſouverains ; que l'empereur ruſſe n'avait fait que ce que le grand ſeigneur aurait dû faire.

Pendant ces négociations délicates le rebelle *Myr Mahmoud* s'était avancé aux portes de Derbent : il ravagea les pays voiſins, afin que les Ruſſes n'euſſent pas de quoi ſubſiſter. La partie de l'ancienne Hircanie, aujourd'hui Guilan, fut ſaccagée, et ces peuples déſeſpérés ſe mirent d'eux-mêmes ſous la protection des Ruſſes, qu'ils regardèrent comme leurs libérateurs.

Ils ſuivaient en cela l'exemple du ſophi même. Ce malheureux monarque avait envoyé un ambaſſadeur à *Pierre le grand* pour implorer ſolennellement ſon ſecours. A peine cet ambaſſadeur fut-il en route, que le rebelle *Myr Mahmoud* ſe ſaiſit d'Iſpahan et de la perſonne de ſon maître.

Le fils du ſophi détrôné et priſonnier, nommé *Thamaſeb*, échappa au tyran, raſſembla quelques troupes, et combattit l'uſurpateur. Il ne fut pas moins ardent que ſon père à preſſer *Pierre le grand* de le protéger, et envoya à l'ambaſſadeur les mêmes inſtructions que sha *Huſſein* avait données.

1723. Août. Cet ambaſſadeur perſan, nommé *Iſmaël-beg*, n'était pas encore arrivé, et ſa négociation

avait déjà réuſſi. Il ſut, en abordant à Aſtracan, que le général *Matuſkin* allait partir avec de nouvelles troupes pour renforcer l'armée du Dagueſtan. On n'avait point encore pris la ville de Baku ou Bachu, qui donne à la mer Caſpienne le nom de mer de Bachu chez les Perſans. Il donna au général ruſſe une lettre pour les habitans, par laquelle il les exhortait, au nom de ſon maître, à ſe ſoumettre à l'empereur de Ruſſie. L'ambaſſadeur continua ſa route pour Pétersbourg, et le général *Matuſkin* alla mettre le ſiége devant la ville de Bachu. L'ambaſſadeur perſan arriva à la cour en même temps que la nouvelle de la priſe de la ville.

Cette ville eſt près de Shamachie, où les facteurs ruſſes avaient été égorgés; elle n'eſt pas ſi peuplée ni ſi opulente que Shamachie, mais elle eſt renommée pour le naphte qu'elle fournit à toute la Perſe. Jamais traité ne fut plus tôt conclu que celui d'*Iſmaël-beg*. L'empereur *Pierre*, pour venger la mort de ſes ſujets, et pour ſecourir le ſophi *Thamaſeb* contre l'uſurpateur, promettait de marcher en Perſe Septemb. avec des armées, et le nouveau ſophi lui cédait non-ſeulement les villes de Bachu et de Derbent, mais les provinces de Guilan, de Mazanderan et d'Aſterabath.

Le Guilan eſt, comme nous l'avons déjà dit, l'Hircanie méridionale; le Mazanderan

qui la touche eſt le pays des Mardes ; Aſterabaht joint le Mazanderan ; et c'étaient les trois provinces principales des anciens rois mèdes : de ſorte que *Pierre* ſe voyait maître, par ſes armes et par les traités, du premier royaume de *Cyrus*.

Il n'eſt pas inutile de dire que dans les articles de cette convention on régla le prix des denrées qu'on devait fournir à l'armée. Un chameau ne devait coûter que ſoixante francs de notre monnaie, (douze roubles) la livre de pain ne revenait pas à cinq liards, la livre de bœuf à peu-près à ſix : ce prix était une preuve évidente de l'abondance qu'on voyait en ces pays des vrais biens qui ſont ceux de la terre, et de la diſette de l'argent qui n'eſt qu'un bien de convention.

Tel était le ſort miſérable de la Perſe, que le malheureux ſophi *Thamaſeb*, errant dans ſon royaume, pourſuivi par le rebelle *Mahmoud* aſſaſſin de ſon père et de ſes frères, était obligé de conjurer à la fois la Ruſſie et la Turquie de vouloir bien prendre une partie de ſes Etats pour lui conſerver l'autre.

L'empereur *Pierre*, le ſultan *Achmet III* et le ſophi *Thamaſeb* convinrent donc que la Ruſſie garderait les trois provinces dont nous venons de parler, et que la Porte ottomane aurait Casbin, Tauris, Erivan, outre ce qu'elle prenait alors ſur l'uſurpateur de la Perſe. Ainſi

ce beau royaume était à la fois démembré par les Ruſſes, par les Turcs et par les Perſans mêmes.

L'empereur *Pierre* régna ainſi juſqu'à ſa mort du fond de la mer Baltique par-delà les bornes méridionales de la mer Caſpienne. La Perſe continua d'être la proie des révolutions et des ravages. Les Perſans, auparavant riches et polis, furent plongés dans la misère et dans la barbarie, tandis que la Ruſſie parvint de la pauvreté et de la groſſièreté à l'opulence et à la politeſſe. Un ſeul homme, parce qu'il avait un génie actif et ferme, éleva ſa patrie; et un ſeul homme, parce qu'il était faible et indolent, fit tomber la ſienne.

Nous ſommes encore très-mal informés du détail de toutes les calamités qui ont déſolé la Perſe ſi long-temps; on a prétendu que le malheureux sha *Huſſein* fut aſſez lâche pour mettre lui-même ſa mitre perſane, ce que nous appelons la couronne, ſur la tête de l'uſurpateur *Mahmoud*. On dit que ce *Mahmoud* tomba enſuite en démence; ainſi un imbécille et un fou décidèrent du ſort de tant de milliers d'hommes. On ajoute que *Mahmoud* tua de ſa main, dans un accès de folie, tous les fils et les neveux du sha *Huſſein* au nombre de cent, qu'il ſe fit réciter l'évangile de St *Jean* ſur la tête pour ſe purifier et pour ſe guérir. Ces 1723.

contes perſans ont été débités par nos moines et imprimés à Paris.

Ce tyran, qui avait aſſaſſiné ſon oncle, fut enfin aſſaſſiné à ſon tour par ſon neveu *Eshreff*, qui fut auſſi cruel et auſſi tyran que *Mahmoud*.

Le sha *Thamaſeb* implora toujours l'aſſiſtance de la Ruſſie. C'eſt ce même *Thamaſeb*, ou *Thamas*, ſecouru depuis et rétabli par le célèbre *Kouli-kan*, et enſuite détrôné par *Kouli-kan* même.

Ces révolutions et les guerres que la Ruſſie eut enſuite à ſoutenir contre les Turcs dont elle fut victorieuſe, l'évacuation des trois provinces de Perſe, qui coûtaient à la Ruſſie beaucoup plus qu'elles ne rendaient, ne ſont pas des événemens qui concernent *Pierre le grand*; ils n'arrivèrent que pluſieurs années après ſa mort : il ſuffit de dire qu'il finit ſa carrière militaire par ajouter trois provinces à ſon empire du côté de la Perſe, lorſqu'il venait d'en ajouter trois autres vers les frontières de la Suède.

CHAPITRE XVII.

Couronnement et ſacre de l'impératrice Catherine I. Mort de Pierre le grand.

Pierre, au retour de ſon expédition de Perſe, ſe vit plus que jamais l'arbitre du Nord. Il ſe déclara le protecteur de la famille de ce même *Charles XII*, dont il avait été dix-huit ans l'ennemi. Il fit venir à la cour le duc de Holſtein, neveu de ce monarque; il lui deſtina ſa fille aînée, et ſe prépara dès-lors à ſoutenir ſes droits ſur le duché de Holſtein-Sleſvick; il s'y engagea même dans un traité d'alliance qu'il conclut avec la Suède. 1724. Février.

Il continuait les travaux commencés dans toute l'étendue de ſes Etats, juſqu'au fond du Kamshatka; et, pour mieux diriger ces travaux, il établiſſait à Pétersbourg ſon académie des ſciences. Les arts floriſſaient de tous côtés; les manufactures étaient encouragées, la marine augmentée, les armées bien entretenues, les lois obſervées: il jouiſſait en paix de ſa gloire; il voulut la partager d'une manière nouvelle avec celle qui, en réparant le malheur de la campagne du Pruth, avait, diſait-il, contribué à cette gloire même.

Ce fut à Moſcou qu'il fit couronner et ſacrer 18 mai.

ſa femme *Catherine*, en préſence de la ducheſſe de Courlande, fille de ſon frère aîné, et du duc de Holſtein qu'il allait faire ſon gendre. La déclaration qu'il publia mérite attention ; on y rappelle l'uſage de pluſieurs rois chrétiens de faire couronner leurs épouſes; on y rappelle les exemples des empereurs *Baſilide*, *Juſtinien*, *Héraclius*, et *Léon* le philoſophe. L'empereur y ſpécifie les ſervices rendus à l'Etat par *Catherine*, et ſur-tout dans la guerre contre les Turcs, lorſque ſon armée réduite, dit-il, à vingt-deux mille hommes, en avait plus de deux cents mille à combattre. Il n'était point dit dans cette ordonnance que l'impératrice dût régner après lui ; mais il y préparait les eſprits par cette cérémonie inuſitée dans ſes Etats.

Ce qui pouvait peut-être encore faire regarder *Catherine* comme deſtinée à poſſéder le trône après ſon époux, c'eſt que lui-même marcha devant elle à pied le jour du couronnement, en qualité de capitaine d'une nouvelle compagnie qu'il créa ſous le nom de *chevaliers de l'impératrice*.

Quand on fut arrivé à l'égliſe, *Pierre* lui poſa la couronne ſur la tête ; elle voulut lui embraſſer les genoux ; il l'en empêcha ; et au ſortir de la cathédrale, il fit porter le ſceptre et le globe devant elle. La fête fut digne en tout d'un empereur. *Pierre* étalait dans les

occaſions d'éclat autant de magnificence qu'il mettait de ſimplicité dans ſa vie privée. 1724.

Ayant couronné ſa femme, il ſe réſolut enfin à donner ſa fille aînée *Anne-Petrona* au duc de Holſtein. Cette princeſſe avait beaucoup de traits de ſon père ; elle était d'une taille majeſtueuſe et d'une grande beauté. On la fiança au duc de Holſtein, mais ſans grand appareil. *Pierre* ſentait déjà ſa ſanté très-altérée, et un chagrin domeſtique, qui peut-être aigrit encore le mal dont il mourut, rendit ces derniers temps de ſa vie peu convenables à la pompe des fêtes. 24 nov.

Catherine avait un jeune chambellan, (*m*) nommé *Moëns de la Croix*, né en Ruſſie d'une famille flamande : il était d'une figure diſtinguée ; ſa ſœur, madame de *Balc*, était dame d'atour de l'impératrice : tous deux gouvernaient ſa maiſon. On les accuſa l'un et l'autre auprès de l'empereur ; ils furent mis en priſon, on leur fit leur procès pour avoir reçu des préſens. Il avait été défendu dès l'an 1714, à tout homme en place d'en recevoir, ſous peine d'infamie et de mort ; et cette défenſe avait été pluſieurs fois renouvelée.

Le frère et la ſœur furent convaincus : tous ceux qui avaient ou acheté, ou récompenſé leurs ſervices, furent nommés dans la ſentence, excepté le duc de Holſtein et ſon

(*m*) Mémoires du comte de *Baſſevitz*.

miniſtre le comte de *Baſſevitz* : il eſt vraiſemblable même que des préſens faits par ce prince à ceux qui avaient contribué à faire réuſſir ſon mariage, ne furent pas regardés comme une choſe criminelle.

Moëns fut condamné à perdre la tête, et ſa ſœur, favorite de l'impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette dame, l'un chambellan, et l'autre page, furent dégradés et envoyés en qualité de ſimples ſoldats dans l'armée de Perſe.

Ces ſévérités qui révoltent nos mœurs, étaient peut-être néceſſaires dans un pays où le maintien des lois ſemblait exiger une rigueur effrayante. L'impératrice demanda la grâce de ſa dame d'atour, et ſon mari irrité la refuſa. Il caſſa dans ſa colère une glace de Veniſe, et dit à ſa femme : » Tu vois » qu'il ne faut qu'un coup de ma main pour » faire rentrer cette glace dans la pouſſière » dont elle eſt ſortie. » *Catherine* le regarda avec une douleur attendriſſante, et lui dit : » Hé bien, vous avez caſſé ce qui feſait l'or- » nement de votre palais, croyez-vous qu'il » en devienne plus beau ? » Ces paroles apaiſèrent l'empereur; mais toute la grâce que ſa femme put obtenir de lui, fut que ſa dame d'atour ne recevrait que cinq coups de knout au lieu de onze.

Je ne rapporterais pas ce fait s'il n'était atteſté

atteſté par un miniſtre témoin oculaire, qui, lui-même ayant fait des préſens au frère et à la ſœur, fut peut-être une des principales cauſes de leur malheur. Ce fut cette aventure qui enhardit ceux qui jugent de tout avec malignité, à débiter que *Catherine* hâta les jours d'un mari qui lui inſpirait plus de crainte par ſa colère que de reconnaiſſance par ſes bienfaits.

On ſe confirma dans ces ſoupçons cruels par l'empreſſement qu'eut *Catherine* de rappeler ſa dame d'atour immédiatement après la mort de ſon époux, et de lui donner toute ſa faveur. Le devoir d'un hiſtorien eſt de rapporter ces bruits publics qui ont éclaté dans tous les temps et dans tous les Etats à la mort des princes enlevés par une mort prématurée, comme ſi la nature ne ſuffiſait pas à nous détruire; mais le même devoir exige qu'on faſſe voir combien ces bruits étaient téméraires et injuſtes.

Il y a une diſtance immenſe entre le mécontentement paſſager que peut cauſer un mari ſévère, et la réſolution déſeſpérée d'empoiſonner un époux et un maître auquel on doit tout. Le danger d'une telle entrepriſe eût été auſſi grand que le crime. Il y avait alors un grand parti contre *Catherine*, en faveur du fils de l'infortuné czarovitz. Cependant ni cette faction, ni aucun homme de la cour ne ſoupçonnèrent *Catherine*, et les bruits vagues qui coururent ne furent que l'opinion de

quelques étrangers mal inſtruits, qui ſe livrèrent ſans aucune raiſon à ce plaiſir malheureux de ſuppoſer de grands crimes à ceux qu'on croit intéreſſés à les commettre. Cet intérêt même était fort douteux dans *Catherine;* il n'était pas sûr qu'elle dût ſuccéder; elle avait été couronnée, mais ſeulement en qualité d'épouſe du ſouverain, et non comme devant être ſouveraine après lui.

1725. La déclaration de *Pierre* n'avait ordonné cet appareil que comme une cérémonie et non comme un droit de régner : elle rappelait les exemples des empereurs romains qui avaient fait couronner leurs épouſes, et aucune d'elles ne fut maîtreſſe de l'empire. Enfin, dans le temps même de la maladie de *Pierre*, pluſieurs crurent que la princeſſe *Anne Petrona* lui ſuccéderait, conjointement avec le duc de Holſtein ſon époux, ou que l'empereur nommerait ſon petit-fils pour ſon ſucceſſeur : ainſi, bien loin que *Catherine* eût intérêt à la mort de l'empereur, elle avait beſoin de ſa conſervation.

Il était conſtant que *Pierre* était attaqué depuis long-temps d'un abcès et d'une rétention d'urine qui lui cauſait des douleurs aiguës. Les eaux minérales d'Olonitz et d'autres qu'il mit en uſage ne furent que d'inutiles ſecours : on le vit s'affaiblir ſenſiblement depuis le commencement de l'année 1724. Ses travaux, dont il ne ſe relâcha jamais, augmentèrent

ſon mal et hâtèrent ſa fin : ſon état parut bientôt mortel ; il reſſentit des chaleurs brûlantes qui le jetaient dans un délire preſque continuel : il voulut écrire dans un moment d'intervalle que lui laiſsèrent ſes douleurs, (*n*) mais ſa main ne forma que des caractères inliſibles, dont on ne put déchiffrer que ces mots en ruſſe : *Rendez tout à...* 1725. Janvier.

Il cria qu'on fît venir la princeſſe *Anne Petrona*, à laquelle il voulait dicter ; mais lorſqu'elle parut devant ſon lit il avait déjà perdu la parole, et il tomba dans une agonie qui dura ſeize heures. L'impératrice *Catherine* n'avait pas quitté ſon chevet depuis trois nuits ; il mourut enfin entre ſes bras le 28 janvier vers les quatre heures du matin.

On porta ſon corps dans la grand'ſalle du palais, ſuivi de toute la famille impériale, du ſénat, de toutes les perſonnes de la première diſtinction et d'une foule de peuple : il fut expoſé ſur un lit de parade, et tout le monde eut la liberté de l'approcher et de lui baiſer la main, juſqu'au jour de ſon enterrement qui ſe fit le $\frac{10}{21}$ mars 1725. Mars.

On a cru, on a imprimé qu'il avait nommé ſon épouſe *Catherine* héritière de l'empire par ſon teſtament ; mais la vérité eſt qu'il n'avait point fait de teſtament, ou que du moins il n'en a jamais paru ; négligence bien étonnante

(*n*) Mémoires mſſ. du comte de *Baſſevitz*.

dans un législateur, et qui prouve qu'il n'avait pas cru sa maladie mortelle.

On ne savait point à l'heure de sa mort qui remplirait son trône; il laissait *Pierre*, son petit-fils, né de l'infortuné *Alexis*; il laissait sa fille aînée, la duchesse de Holstein. Il y avait une faction considérable en faveur du jeune *Pierre*. Le prince *Menzikoff*, lié avec l'impératrice *Catherine* dans tous les temps, prévint tous les partis et tous les desseins. *Pierre* était près d'expirer, quand *Menzikoff* fit passer l'impératrice dans une salle où leurs amis étaient déjà assemblés; on fait transporter le trésor à la forteresse, on s'assure des gardes; le prince *Menzikoff* gagna l'archevêque de Novogorod; *Catherine* tint avec eux, et avec un secrétaire de confiance, nommé *Macarof*, un conseil secret, où assista le ministre du duc de Holstein.

L'impératrice, au sortir de ce conseil, revint auprès de son époux mourant, qui rendit les derniers soupirs entre ses bras. Aussitôt les sénateurs, les officiers généraux accoururent au palais; l'impératrice les harangua; *Menzikoff* répondit en leur nom; on délibéra pour la forme hors de la présence de l'impératrice. L'archevêque de Pleskou *Théophane* déclara que l'empereur avait dit la veille du couronnement de *Catherine*, qu'il ne la couronnait que pour la faire régner après lui; toute l'assemblée signa la proclamation, et *Catherine* succéda à son époux le jour même de sa mort.

Pierre le grand fut regretté en Ruſſie de tous ceux qu'il avait formés, et la génération qui ſuivit celle des partiſans des anciennes mœurs le regarda bientôt comme ſon père. Quand les étrangers ont vu que tous ſes établiſſemens étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration conſtante, et ils ont avoué qu'il avait été inſpiré plutôt par une ſageſſe extraordinaire que par l'envie de faire des choſes étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait miſe à faire du bien, que ſes défauts n'avaient jamais affaibli ſes grandes qualités, qu'en lui l'homme eut ſes taches, et que le monarque fut toujours grand; il a forcé la nature en tout, dans ſes ſujets, dans lui-même, et ſur la terre et ſur les eaux : mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts, qu'il a tranſplantés de ſes mains dans des pays dont pluſieurs alors étaient ſauvages, ont, en fructifiant, rendu témoignage à ſon génie et éternisé ſa mémoire; ils paraiſſent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Lois, police, politique, diſcipline militaire, marine, commerce, manufactures, ſciences, beaux-arts, tout s'eſt perfectionné ſelon ſes vues; et par une ſingularité dont il n'eſt point d'exemple, ce ſont quatre femmes montées après lui ſucceſſivement ſur le trône qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, et ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

Le palais a eu des révolutions après sa mort; l'Etat n'en a éprouvé aucune. La splendeur de cet empire s'est augmentée sous *Catherine I;* il a triomphé des Turcs et des Suédois sous *Anne Petrona;* il a conquis sous *Elisabeth* la Prusse et une partie de la Poméranie; il a joui d'abord de la paix, et il a vu fleurir les arts sous *Catherine II.*

C'est aux historiens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des lois, des guerres et des entreprises de *Pierre le grand;* ils encourageront leurs compatriotes en célébrant tous ceux qui ont aidé ce monarque dans ses travaux guerriers et politiques. Il suffit à un étranger, amateur désintéressé du mérite, d'avoir essayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de *Charles XII* à le vaincre, qui sortit deux fois de ses Etats pour les mieux gouverner, qui travailla de ses mains à presque tous les arts nécessaires, pour en donner l'exemple à son peuple, et qui fut le fondateur et le père de son empire.

Les souverains des Etats depuis long-temps policés se diront à eux-mêmes: » Si dans » les climats glacés de l'ancienne Scythie un » homme aidé de son seul génie a fait de si » grandes choses, que devons-nous faire dans » des royaumes où les travaux accumulés de » plusieurs siècles nous ont rendu tout facile? »

Fin de l'Histoire de Pierre le grand.

PIECES ORIGINALES

Selon les traductions faites alors par l'ordre de Pierre I.

CONDAMNATION D'ALEXIS.

Le 24 juin 1718.

En vertu de l'ordonnance expreſſe émanée de ſa majeſté czarienne, et ſignée de ſa propre main le 13 juin dernier, pour le jugement du czarovitz *Alexis Petrovitz*, ſur ſes tranſgreſſions et ſes crimes contre ſon père et ſon ſeigneur, les ſouſſignés miniſtres, ſénateurs, états militaire et civil, après s'être aſſemblés pluſieurs fois dans la chambre de la régence du ſénat à Pétersbourg, ayant ouï plus d'une fois la lecture qui a été faite des originaux et des extraits des témoignages qui ont été rendus contre lui, comme auſſi des lettres d'exhortation de ſa majeſté czarienne au czarovitz, et des réponſes qu'il y a faites, écrites de ſa propre main, et des autres actes appartenans au procès, de même que des informations criminelles, et des confeſſions et des déclarations du czarovitz, tant écrites de ſa propre main, que faites de bouche à ſon ſeigneur et père, et devant les ſouſſignés établis par l'autorité de ſa majeſté czarienne, à l'effet du préſent jugement : ils ont déclaré et reconnu que, quoique ſelon les droits de l'empire ruſſien, il n'ait jamais appartenu à eux, étant ſujets naturels de la domination ſouveraine de ſa majeſté czarienne, de prendre connaiſſance d'une affaire de cette nature, qui, ſelon ſon importance, dépend uniquement de la volonté

abſolue du ſouverain, dont le pouvoir ne dépend que de DIEU ſeul, et n'eſt point limité par aucune loi ; ſe ſoumettant pourtant à ladite ordonnance de ſa majeſté czarienne leur ſouverain, qui leur donne cette liberté, et après de mûres réflexions, et en conſcience chrétienne, ſans crainte ni flatterie, et ſans avoir égard à la perſonne, n'ayant devant les yeux que les lois divines applicables au cas préſent, tant de l'ancien que du nouveau teſtament, les ſaintes écritures de l'évangile et des apôtres, comme auſſi les canons et les règles des conciles, l'autorité des ſaints pères et des docteurs de l'Egliſe ; prenant auſſi des lumières des conſidérations des archevêques et du clergé aſſemblés à Pétersbourg par ordre de ſa majeſté czarienne, leſquelles ſont tranſcrites ci-deſſus, et ſe conformant aux lois de toute la Ruſſie, et en particulier aux conſtitutions de cet empire, aux lois militaires et aux ſtatuts qui ſont conformes aux lois de beaucoup d'autres Etats, ſur-tout à celles des anciens empereurs romains et grecs, et d'autres princes chrétiens. Les ſouſſignés ayant été aux avis ſont convenus unanimement, ſans contradiction, et ils ont prononcé que le czarovitz *Alexis Petrovitz eſt digne de mort* pour ſes crimes ſuſdits, et pour ſes tranſgreſſions capitales contre ſon ſouverain et ſon père, étant fils et ſujet de ſa majeſté czarienne ; en ſorte que, quoique ſa majeſté czarienne ait promis au czarovitz, par la lettre qu'il lui a envoyée par M. *Tolſtoy*, conſeiller privé, et par le capitaine *Romanzoff*, datée de Spa le 10 juillet 1717, de lui pardonner ſon évaſion, s'il retournait de ſon bon gré et volontairement, ainſi que le czarovitz même l'a avoué avec remercîment dans ſa réponſe à cette lettre, écrite de

Naples

Naples le 4 octobre 1717, où il a marqué qu'il remerciait sa majesté czarienne pour le pardon qui lui était donné seulement pour son évasion volontaire, il s'en est rendu indigne depuis par ses oppositions aux volontés de son père et par ses autres transgressions qu'il a renouvelées et continuées, comme il est amplement déduit dans le manifeste, publié par sa majesté czarienne le 3 février de la présente année, et parce qu'entre autres choses il n'est pas retourné de son bon gré.

Et quoique sa majesté czarienne, à l'arrivée du czarovitz à Moscou, avec son écrit de confession de ses crimes, et où il en demandait pardon, eût pitié de lui, comme il est naturel à un père d'en avoir de son fils, et qu'à l'audience qu'elle lui donna dans la salle du château le même jour 3 de février, elle lui promît le pardon de toutes ses transgressions; sa majesté czarienne ne lui fit cette promesse qu'avec cette condition expresse, qu'elle exprima en présence de tout le monde, savoir que lui czarovitz déclarerait sans aucune restriction ni réserve tout ce qu'il avait commis et tramé jusqu'à ce jour-là contre sa majesté czarienne, et qu'il découvrirait toutes les personnes qui lui ont donné des conseils, ses complices et généralement tous ceux qui ont su quelque chose de ses desseins et de ses menées; mais que s'il célait quelqu'un ou quelque chose, le pardon promis serait nul et demeurerait révoqué; ce que le czarovitz reçut alors et accepta, au moins en apparence, avec des larmes de reconnaissance, et il promit par serment de déclarer tout sans réserve. En confirmation de quoi il baisa la sainte croix et les saintes écritures dans l'église cathédrale.

Sa majesté czarienne lui confirma aussi la même chose de sa propre main le lendemain, dans les articles d'interrogatoire insérés ci-dessus, qu'elle lui fit donner, ayant écrit à leur tête ce qui suit :

» Comme vous avez reçu hier votre pardon, à » condition que vous déclareriez toutes les circonsn tances de votre évasion et ce qui y a du rapport; » mais que si vous céliez quelque chose, vous seriez » privé de la vie ; et comme vous avez déjà fait de » bouche quelques déclarations, vous devez pour » une plus ample satisfaction, et pour votre décharge, » les mettre par écrit selon les points marqués ci-des» sous :

Et à la conclusion, il était encore écrit de la main de sa majesté czarienne dans le septième article :

» Déclarez tout ce qui a du rapport à cette affaire, » quand même cela ne serait point spécifié ici, et » purgez-vous comme dans la sainte confession ; mais » si vous cachez ou célez quelque chose qui se décou» vre dans la suite, ne m'imputez rien ; car il vous » a été déclaré hier devant tout le monde, qu'en ce » cas-là le pardon que vous avez reçu serait nul et » révoqué. »

Nonobstant cela, le czarovitz a parlé dans ses réponses et dans ses confessions sans aucune sincérité ; il a célé et caché non-seulement beaucoup de personnes, mais aussi des affaires capitales, et ses transgressions, et en particulier ses desseins de rebellion contre son père et son seigneur, et ses mauvaises pratiques qu'il a tramées et entretenues long-temps pour tâcher d'usurper le trône de son père, même de son vivant, par différentes mauvaises voies, et sous de méchans prétextes, fondant son espérance et les souhaits qu'il

fesait de la mort de son père et son seigneur, sur la déclaration, dont il se flattait, du petit peuple en sa faveur.

Tout cela a été découvert ensuite par les informations criminelles, après qu'il a refusé de le déclarer lui-même, comme il a paru ci-dessus.

Ainsi il est évident par toutes ces démarches du czarovitz, et par les déclarations qu'il a données par écrit et de bouche, et en dernier lieu par celle du 22 juin de la présente année, qu'il n'a point voulu que la succession à la couronne lui vînt, après la mort de son père, de la manière que son père aurait voulu la lui laisser, selon l'ordre de l'équité et par les voies et les moyens que DIEU a prescrits; mais qu'il l'a désirée, et qu'il a eu dessein d'y parvenir, même du vivant de son père et son seigneur, contre la volonté de sa majesté czarienne, et en s'opposant à tout ce que son père voulait, et non-seulement par des soulèvemens de rebelles qu'il espérait, mais encore par l'assistance de l'empereur, et avec une armée étrangère qu'il s'était flatté d'avoir à sa disposition, au prix même du renversement de l'Etat, et de l'aliénation de tout ce qu'on aurait pu lui demander de l'Etat pour cette assistance.

L'exposé qu'on vient de faire, fait donc voir que le czarovitz en cachant tous ses pernicieux desseins, et en célant beaucoup de personnes qui ont été d'intelligence avec lui, comme il a fait jusqu'au dernier examen, et jusqu'à ce qu'il a été pleinement convaincu de toutes ses machinations, a eu en vue de se réserver des moyens pour l'avenir, quand l'occasion se présenterait favorable de reprendre ses desseins, et

de pouſſer à bout l'exécution de cette horrible entrepriſe contre ſon père et ſon ſeigneur, et contre tout cet empire.

Il s'eſt rendu par-là indigne de la clémence et du pardon qui lui a été promis par ſon ſeigneur et ſon père; il l'a auſſi avoué lui-même, tant devant ſa majeſté czarienne, qu'en préſence de tous les états eccléſiaſtiques et ſéculiers, et publiquement devant toute l'aſſemblée; et il a auſſi déclaré verbalement et par écrit devant les juges ſouſſignés, établis par ſa majeſté czarienne, que tout ce que deſſus était véritable et manifeſte par les effets qui en avaient paru.

Ainſi, puiſque les ſuſdites lois divines et eccléſiaſtiques, les civiles et militaires, et particulièrement les deux dernières, condamnent à mort ſans miſéricorde, non-ſeulement ceux dont les attentats contre leur père et ſeigneur ont été manifeſtés par des évidences, ou prouvés par des écrits, mais même ceux dont les attentats n'ont été que dans l'intention de ſe rebeller, ou d'avoir formé de ſimples deſſeins de tuer leur ſouverain ou d'uſurper l'empire; que penſer d'un deſſein de rebellion, tel qu'on n'a guère ouï parler de ſemblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre ſon ſouverain? premièrement comme ſon père de la patrie, et encore comme ſon père ſelon la nature; (un père très-clément qui a fait élever le czarovitz depuis le berceau avec des ſoins plus que paternels, avec une tendreſſe et une bonté qui ont paru en toutes rencontres, qui a tâché de le former pour le gouvernement, et de l'inſtruire avec des peines incroyables et une application infatigable dans l'art militaire, pour le rendre capable et digne de la ſucceſſion d'un ſi grand empire) à

combien plus forte raiſon un tel deſſein a-t-il mérité une punition de mort?

C'eſt avec un cœur affligé et des yeux pleins de larmes, que nous, comme ſerviteurs et ſujets, prononçons cette ſentence, conſidérant qu'il ne nous appartient point en cette qualité d'entrer en jugement de ſi grande importance, et particulièrement de prononcer une ſentence contre le fils du très-ſouverain et très-clément czar notre ſeigneur. Cependant ſa volonté étant que nous jugions, nous déclarons par la préſente notre véritable opinion, et nous prononçons cette condamnation avec une conſcience ſi pure et ſi chrétienne, que nous croyons pouvoir la ſoutenir devant le terrible, le juſte et l'impartial jugement du grand DIEU.

Soumettant au reſte cette ſentence que nous rendons, et cette condamnation que nous feſons, à la ſouveraine puiſſance, à la volonté, et à la clémente révifion de ſa majeſté czarienne notre très-clément monarque.

PAIX DE NEUSTADT.

Au nom de la très-ſainte et indiviſible Trinité.

SOIT notoire par les préſentes, que comme il s'eſt élevé il y a pluſieurs années une guerre ſanglante, longue et onéreuſe entre ſa majeſté le feu roi *Charles XII* de glorieuſe mémoire, roi de Suède, des Goths et des Vandales &c. ſes ſucceſſeurs au trône de Suède, madame *Ulrique*, reine de Suède, des Goths et des

Vandales &c. et le royaume de Suède, d'une part; et entre sa majesté czarienne *Pierre I*, empereur de toute la Russie &c., et l'empire de Russie, de l'autre part : les deux parties ont trouvé à propos de travailler aux moyens de mettre fin à ces troubles, et par conséquent à l'effusion de tant de sang innocent; et il a plu à la providence divine de disposer les esprits des deux parties à faire assembler leurs ministres plénipotentiaires, pour traiter et conclure une paix ferme, sincère et stable, et une amitié éternelle entre les deux Etats, provinces, pays, vassaux, sujets et habitans; savoir, M. *Jean Liliensted*, conseiller de sa majesté le roi de Suède, de son royaume et de sa chancellerie, et M. le baron *Otto-Reinhold Stroemfeld*, intendant des mines de cuivre et des fiefs des Dalders, de la part de sadite majesté; et de la part de sa majesté czarienne M. le comte *Jacob-Daniel Bruce*, son aide de camp général, président des colléges des minéraux et manufactures, et chevalier des ordres de Saint-André et de l'aigle blanc, et M. *Henri-Jean-Fréderic Osterman*, conseiller privé de la chancellerie de sa majesté czarienne : lesquels ministres plénipotentiaires s'étant assemblés à Neustadt, ont fait l'échange de leurs pouvoirs; et après avoir imploré l'assistance divine, ils ont mis la main à cet important et très-salutaire ouvrage, et ont conclu, par la grâce et la bénédiction de DIEU, la paix suivante, entre la couronne de Suède et sa majesté czarienne.

ART. I. Il y aura dès-à-présent, et jusqu'à perpétuité, une paix inviolable par terre et par mer, de même qu'une sincère union et une amitié indissoluble, entre sa majesté le roi *Frédéric I*, roi de Suède,

des Goths et des Vandales, ſes ſucceſſeurs à la couronne et au royaume de Suède, ſes domaines, provinces, pays, villes, vaſſaux, ſujets et habitans, tant dans l'empire romain que hors dudit empire, d'une part; et ſa majeſté czarienne *Pierre I*, empereur de toute la Ruſſie &c. ſes ſucceſſeurs au trône de Ruſſie, et tous ſes pays, villes, vaſſaux, ſujets et habitans, d'autre part: de ſorte qu'à l'avenir, les deux parties pacifiantes ne commettront ni ne permettront qu'il ſe commette aucune hoſtilité ſecrétement ou publiquement, directement ou indirectement, ſoit par les leurs ou par les autres: elles ne donneront non plus aucun ſecours aux ennemis d'une des deux parties pacifiantes, ſous quelque prétexte que ce ſoit, et ne feront avec eux aucune alliance qui ſoit contraire à cette paix: mais elles entretiendront toujours entre elles une amitié ſincère, et tâcheront de maintenir l'honneur, l'avantage et la ſureté mutuelle; comme auſſi de détourner, autant qu'il leur ſera poſſible, les dommages et les troubles dont l'une des deux parties pourrait être menacée par quelque autre puiſſance.

II. Il y a de plus, de part et d'autre, une amniſtie générale des hoſtilités commiſes pendant la guerre, ſoit par les armes ou par d'autres voies, de ſorte qu'on ne s'en reſſouviendra ni s'en vengera jamais; particulièrement à l'égard de toutes les perſonnes d'Etat et des ſujets, de quelque nation que ce ſoit, qui ſont entrés au ſervice de l'une des deux parties pendant la guerre, et qui, par cette démarche ſe ſont rendus ennemis de l'autre partie, excepté les coſaques ruſſiens qui ont paſſé au ſervice du roi de Suède;

sa majesté czarienne n'a pas voulu accorder qu'ils fussent compris dans cette amnistie générale, nonobstant toutes les instances qui ont été faites de la part du roi de Suède en leur faveur.

III. Toutes les hostilités, tant par mer que par terre, cesseront ici et dans le grand duché de Finlande, dans quinze jours, ou plutôt, s'il est possible, après la signature de cette paix; mais dans les autres endroits, dans trois semaines, ou plutôt, s'il est possible, après qu'on aura fait l'échange de part et d'autre: pour cet effet, on publiera d'abord la conclusion de la paix. Et au cas qu'après l'expiration de ce terme, on vînt à commettre quelque hostilité par mer ou par terre, de l'un ou de l'autre côté, de quelque nom que ce soit, par ignorance de la paix conclue, cela ne portera aucun préjudice à la conclusion de cette paix; mais on sera obligé de restituer et les hommes et les effets pris et enlevés après ce temps-là.

IV. Sa majesté le roi de Suède cède par les présentes, tant pour soi-même que pour ses successeurs au trône et au royaume de Suède, à sa majesté czarienne et ses successeurs à l'empire de Russie, en pleine, irrévocable et éternelle possession, les provinces qui ont été conquises et prises par les armes de sa majesté czarienne dans cette guerre, sur la couronne de Suède; savoir, la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, et une partie de la Carélie, de même que le district du fief de Vibourg, spécifié ci-dessous dans l'article du règlement des limites, les villes et forteresses de Riga, Dunemunde, Pernau, Revel, Dorpt, Nerva, Vibourg, Kexholm, et les autres villes, forteresses,

ports, places, diſtricts, rivages et côtes appartenans auxdites provinces, comme auſſi les îles d'Oeſel, Daghoe, Moen et toutes les autres îles depuis la frontière de Courlande, ſur les côtes de Livonie, Eſtonie et Ingermanie, et du côté oriental de Revel, ſur la mer qui va à Vibourg, vers le midi et l'orient; avec tous les habitans qui ſe trouvent dans ces îles, et dans les ſuſdites provinces, villes et places; et généralement toutes leurs appartenances, dépendances, prérogatives, droits et émolumens, ſans aucune expédition, ainſi que la couronne de Suède les a poſſédés.

Pour cet effet ſa majeſté le roi de Suède renonce à jamais de la manière la plus ſolennelle, tant pour ſoi que pour ſes ſucceſſeurs et pour tout le royaume de Suède, à toutes les prétentions qu'ils ont eues juſques ici, ou peuvent avoir ſur leſdites provinces, îles, pays et places, dont tous les habitans ſeront, en vertu des préſentes, déchargés du ſerment qu'ils ont prêté à la couronne de Suède; de ſorte que ſa majeſté et le royaume de Suède ne pourront plus ſe les attribuer dès-à-préſent, ni les redemander à jamais, ſous quelque prétexte que ce ſoit, mais ils ſeront et reſteront incorporés à perpétuité à l'empire de Ruſſie; et ſa majeſté et le royaume de Suède s'engagent, par les préſentes, de laiſſer et de maintenir toujours ſa majeſté czarienne et ſes ſucceſſeurs à l'empire de Ruſſie dans la paiſible poſſeſſion deſdites provinces, îles, pays et places; et l'on cherchera, et remettra à ceux qui ſeront autoriſés de ſa majeſté czarienne toutes les archives et papiers qui concernent principalement ces pays, leſquels ont été enlevés et portés en Suède pendant cette guerre.

V. Sa majeſté czarienne s'engage en échange, et promet de reſtituer et d'évacuer à ſa majeſté et à la couronne de Suède, dans le terme de quatre ſemaines après l'échange de la ratification de ce traité de paix, ou plutôt, s'il eſt poſſible, le grand duché de Finlande, excepté la partie qui en a été réſervée ci-deſſous dans le règlement des limites, laquelle appartiendra à ſa majeſté czarienne; de ſorte que ſa majeſté czarienne, et ſes ſucceſſeurs n'auront ni ne feront jamais aucune prétention ſur ledit duché, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Outre cela, ſa majeſté czarienne s'engage et promet de faire payer promptement, infailliblement, et ſans rabais, la ſomme de deux millions d'écus, aux autoriſés du roi de Suède, pourvu qu'ils produiſent et donnent les quittances valables, dans les termes fixés, et en telle ſorte de monnaie dont on eſt convenu par un article ſéparé, lequel eſt de la même force, comme s'il était inſéré ici de mot à mot.

VI. Sa majeſté le roi de Suède s'eſt auſſi réſervée, à l'égard du commerce, la permiſſion pour toujours de faire acheter annuellement des grains à Riga, Revel et Arensbourg, pour cinquante mille roubles: leſquels grains ſortiront deſdites places, ſans qu'on en paye aucun droit ou autres impôts, pour être tranſportés en Suède, moyennant une atteſtation, par laquelle il paraiſſe qu'ils ont été achetés pour le compte de ſa majeſté ſuédoiſe, ou par des ſujets qui ſont chargés de cet achat de la part de ſa majeſté le roi de Suède: ce qui ne ſe doit pas entendre des années dans leſquelles ſa majeſté czarienne ſe trouverait obligée par manque de récolte, ou par d'autres

raiſons importantes, de défendre la ſortie des grains généralement pour toutes les nations.

VII. Sa majeſté czarienne promet auſſi, de la manière la plus ſolennelle, qu'elle ne ſe mêlera point des affaires domeſtiques du royaume de Suède, ni de la forme de régence qui a été réglée et établie ſous ferment, et unanimement par les états dudit royaume; qu'elle n'aſſiſtera perſonne, en aucune manière, qui que ce puiſſe être, ni directement, ni indirectement, mais qu'elle tâchera d'empêcher et de prévenir tout ce qui y eſt contraire, pourvu que cela vienne à la connaiſſance de ſa majeſté czarienne; afin de donner par-là des marques évidentes d'une amitié ſincère et d'un véritable voiſin.

VIII. Et comme on a, de part et d'autre, l'intention de faire une paix ferme, ſincère et durable, et qu'ainſi il eſt très-néceſſaire de régler tellement les limites qu'aucune des deux parties ne ſe puiſſe donner aucun ombrage, mais que chacune poſsède paiſiblement ce qui lui a été cédé par ce traité de paix, elles ont bien voulu déclarer que les deux empires auront dès-à-préſent et à jamais les limites ſuivantes, qui commencent ſur la côte ſeptentrionale de Sinus Finicus près de Vikolax, d'où elles s'étendent à une demi-lieue du rivage de la mer juſque vis-à-vis de Villayoki, et delà plus avant dans le pays; en ſorte que du côté de la mer et vis-à-vis de Rohel, il y aura une diſtance de trois quarts de lieue dans une ligne diamétrale juſqu'au chemin qui va de Vibourg à Lapſtrand, à la diſtance de trois lieues de Vibourg, et qui va dans la même diſtance de trois lieues vers le Nord par Vibourg dans une ligne diamétrale juſqu'aux

anciennes limites qui ont été ci-devant entre la Ruſſie et la Suède, et même avant la réduction du fief de Kexholm ſous la domination du roi de Suède. Ces anciennes limites s'étendent du côté du Nord à huit lieues; delà elles vont dans une ligne diamétrale au travers du fief de Kexholm juſqu'à l'endroit où la mer de Porojeroi, qui commence près du village de Kudumagube, touche les anciennes limites qui ont été entre la Ruſſie et la Suède; tellement que ſa majeſté le roi et le royaume de Suède poſſéderont toujours tout ce qui eſt ſitué vers l'Oueſt et le Nord au-delà des limites ſpécifiées, et ſa majeſté czarienne et l'empire de Ruſſie poſſéderont à jamais ce qui eſt ſitué en-deçà, du côté d'Orient et du Sud. Et comme ſa majeſté czarienne cède ainſi à perpétuité à ſa majeſté le roi et au royaume de Suède une partie du fief de Kexholm, qui appartenait ci-devant à l'empire de Ruſſie, elle promet de la manière la plus ſolennelle, pour ſoi et ſes ſucceſſeurs au trône de Ruſſie, qu'elle ne redemandera ni ne pourra redemander jamais cette partie du fief de Kexholm, ſous quelque prétexte que ce ſoit; mais ladite partie ſera et reſtera toujours incorporée au royaume de Suède. A l'égard des limites dans les pays des Lapmarques, elles reſteront ſur le même pied qu'elles étaient avant le commencement de cette guerre entre les deux empires. On eſt convenu de plus de nommer des commiſſaires de part et d'autre, immédiatement après la ratification du traité principal, pour régler les limites, de la manière ſuſdite.

IX. Sa majeſté czarienne promet en outre de maintenir tous les habitans des provinces de Livonie, d'Eſtonie et d'Oeſel, nobles et roturiers, les villes,

magiſtrats et les corps des métiers, dans l'entière jouiſſance des priviléges, coutumes et prérogatives dont ils ont joui ſous la domination du roi de Suède.

X. On n'introduira pas non plus la contrainte des conſciences dans les pays qui ont été cédés; mais on y laiſſera et maintiendra la religion évangélique, de même que les égliſes, les écoles et ce qui en dépend, ſur le même pied qu'elles étaient du temps de la dernière régence du roi de Suède, à condition que l'on y puiſſe auſſi excercer librement la religion grecque.

XI. Quant à la réduction et liquidation qui ſe firent du temps de la régence précédente du roi de Suède en Livonie, Eſtonie et Oeſel, au grand préjudice des ſujets et des habitans de ce pays-là, (ce qui a porté, de même que l'équité de l'affaire même, le feu roi de Suède de glorieuſe mémoire à donner l'aſſurance par une patente qui fut publiée le 13 avril 1700, *que ſi quelques-uns de ſes ſujets pouvaient prouver loyalement que les biens qui ont été confiſqués étaient les leurs, on leur rendrait juſtice à cet égard;* et alors pluſieurs ſujets deſdits pays furent remis dans la poſſeſſion de leurs biens confiſqués) ſa majeſté czarienne s'engage et promet de faire rendre juſtice à un chacun, ſoit qu'il demeure dans le terroir ou hors du terroir, qui a une juſte prétention ſur des terres en Livonie, Eſtonie, ou dans la province d'Oeſel, et la peut vérifier dûment; de ſorte qu'ils rentreront alors dans la poſſeſſion de leurs biens ou terres.

XII. On reſtituera auſſi inceſſamment, en conformité de l'amniſtie qui a été accordée et réglée ci-

deſſus dans l'article ſecond, à ceux de Livonie, d'Eſtonie et de l'île d'Oeſel, qui ont tenu pendant cette guerre le parti du roi de Suède, les biens, terres et maiſons qui ont été confiſqués et donnés à d'autres, tant dans les villes de ces provinces que dans celles de Nerva et Vibourg, ſoit qu'ils leur ſoient dévolus pendant la guerre par héritage ou par d'autres voies, ſans aucune exception et reſtriction; ſoit que les propriétaires ſe trouvent à préſent en Suède, ou en priſon, ou quelque autre part, après que chacun ſe ſera auparavant légitimé auprès du gouvernement général, en produiſant ſes documens touchant ſon droit: mais ces propriétaires ne pourront rien prétendre des revenus qui ont été levés par d'autres pendant cette guerre et après la confiſcation, ni aucun dédommagement de ce qu'ils ont ſouffert par la guerre ou autrement. Ceux qui rentrent de cette manière dans la poſſeſſion de leurs biens ou terres, ſeront obligés de rendre hommage à ſa majeſté czarienne, leur ſouverain d'à préſent, et de ſe comporter au reſte comme de fidelles vaſſaux et ſujets: après qu'ils auront prêté le ſerment accoutumé, il leur ſera permis de ſortir du pays, d'aller demeurer ailleurs dans le pays de ceux qui ſont alliés et amis de l'empire de Ruſſie, et de s'engager au ſervice des puiſſances neutres, ou d'y continuer, s'ils s'y ſont déjà engagés, ſuivant qu'ils le jugeront à propos. Mais à l'égard de ceux qui ne veulent pas rendre hommage à ſa majeſté czarienne, on fixe et on leur accorde le terme de trois ans après la publication de la paix, pour vendre dans ce temps-là leurs biens, terres et ce qui leur appartient, le mieux qu'ils pourront, ſans en payer davantage que ce que chacun doit payer en

conformité des ordonnances et ſtatuts du pays. En cas qu'il arrivât à l'avenir qu'un héritage fût dévolu ſuivant les droits du pays à quelqu'un, et que celui-ci n'eût pas prêté le ſerment de fidélité à ſa majeſté czarienne, il ſera obligé de le faire à l'entrée de ſon héritage ou de vendre ces biens dans l'eſpace d'une année.

De la même manière, ceux qui ont avancé de l'argent ſur des terres ſituées en Livonie, Eſtonie, et dans l'île d'Oeſel, et qui en ont reçu des contrats légitimes, jouiront paiſiblement de leurs hypothèques, juſqu'à ce qu'on leur en paye et le capital et l'intérêt; mais ces hypothécaires ne pourront rien prétendre des intérêts qui ſont échus pendant la guerre, et qui ne ſont pas peut-être levés; mais ceux qui, dans l'un ou l'autre cas ont l'adminiſtration des biens ſuſdits, ſeront obligés de rendre hommage à ſa majeſté czarienne. Tout ceci s'entend auſſi de ceux qui reſtent ſous la domination de ſa majeſté czarienne, leſquels auront la même liberté de diſpoſer des biens qu'ils ont en Suède et dans les pays qui ont été cédés à la couronne de Suède par cette paix. D'ailleurs, on maintiendra auſſi réciproquement les ſujets des parties pacifiantes qui ont de juſtes prétentions dans les pays des deux puiſſances, ſoit au public ou à des perſonnes particulières, et on leur rendra une prompte juſtice, afin qu'un chacun ſoit ainſi mis et remis dans la poſſeſſion de ce qui lui appartient de droit.

XIII. Toutes les contributions en argent ceſſeront dans le grand duché de Finlande, que ſa majeſté czarienne reſtitue, ſuivant l'article V, à ſa majeſté le

roi et au royaume de Suède, à compter depuis la date de la ſignature de ce traité; mais on y fournira pourtant gratis les vivres et les fourrages néceſſaires aux troupes de ſa majeſté czarienne, juſqu'à ce que ledit duché ſoit entièrement évacué, ſur le même pied que cela s'eſt pratiqué juſqu'ici; et l'on défendra et inhibera, ſous des peines très-rigoureuſes, d'enlever à leur délogement aucuns miniſtres ni payſans de la nation finlandaiſe, malgré eux, ni de leur faire aucun tort. Outre cela, on laiſſera toutes les fortereſſes et châteaux de Finlande dans le même état où ils ſont à préſent; mais il ſera permis à ſa majeſté czarienne de faire emporter, en évacuant ledit pays et places, tout le gros et petit canon, leurs attirails, magaſins, et autres munitions de guerre que ſa majeſté czarienne y a fait tranſporter, de quelque nom que ce ſoit. Pour cette fin et pour le tranſport du bagage de l'armée, les habitans fourniront gratis les chevaux et les chariots néceſſaires juſqu'aux frontières. Même, ſi l'on ne pouvait pas exécuter tout cela dans le terme ſtipulé, et qu'on fût obligé d'en laiſſer une partie en arrière, elle ſera bien gardée, et remiſe enſuite à ceux qui ſont autoriſés de ſa majeſté czarienne, dans quelque temps qu'elle le ſouhaite, et on fera auſſi tranſporter ladite partie juſqu'aux frontières. En cas que les troupes de ſa majeſté czarienne aient trouvé et envoyé hors du pays quelques archives et papiers, touchant le grand duché de Finlande, elle en fera faire une exacte recherche, et fera rendre de bonne foi ce qui s'en trouvera, à ceux qui ſont autoriſés de ſa majeſté le roi de Suède.

XIV. Tous les priſonniers de part et d'autre, de quelque

quelque nation, condition et état qu'ils soient, seront élargis immédiatement après la ratification de ce traité de paix, sans payer aucune rançon; mais il faut qu'un chacun ait auparavant acquitté les dettes qu'il a contractées, ou qu'il donne caution suffisante pour le payement d'icelles. On leur fournira gratis de part et d'autre les chevaux et les chariots nécessaires dans le temps fixé pour leur départ, à proportion de la distance des places où ils se trouvent actuellement, jusqu'aux frontières. Touchant les prisonniers qui ont embrassé le parti de l'un ou de l'autre, ou qui ont dessein de rester dans les Etats de l'une ou de l'autre partie, ils auront indifféremment cette permission-là. Ceci s'entend aussi de tous ceux qui ont été enlevés de part et d'autre pendant cette guerre, lesquels pourront aussi ou rester où ils sont, ou retourner chez eux, excepté ceux qui ont de leur propre mouvement embrassé la religion grecque, sa majesté czarienne le voulant ainsi; pour laquelle fin les deux parties pacifiantes feront publier et afficher des édits dans leurs Etats.

XV. Sa majesté le roi et la république de Pologne, comme alliés de sa majesté czarienne, sont compris expressément dans cette paix, et on leur réserve l'accès tout de même comme si le traité de paix à renouveler entre eux et la couronne de Suède eût été inséré ici de mot à mot. Pour cette fin cesseront toutes les hostilités de quelque nom qu'elles soient, par-tout et dans tous les royaumes, pays et domaines qui appartiennent aux deux parties pacifiantes, et qui sont situés tant dans l'empire romain que hors de l'empire romain, et il y aura une paix stable et durable entre les susdites deux couronnes. Et

comme aucun ministre plénipotentiaire de la part de sa majesté et la république de Pologne n'a assisté au congrès de paix qui s'est tenu à Neustadt, et qu'ainsi on n'a pu renouveler à la fois la paix entre sa majesté le roi de Pologne et la couronne de Suède par un traité solennel, sa majesté le roi de Suède s'engage et promet d'envoyer au congrès de paix ses plénipotentaires pour entamer les conférences, dès qu'on aura concerté le lieu du congrès, afin de conclure, sous la médiation de sa majesté czarienne, une paix durable entre ces deux rois, à condition que rien n'y soit contenu qui puisse porter du préjudice à ce traité de paix perpétuelle fait avec sa majesté czarienne.

XVI. On réglera et on confirmera la liberté du commerce qu'il y aura par mer et par terre entre les deux puissances, leurs Etats, sujets et habitans, dès qu'il sera possible, par le moyen d'un traité à part sur ce sujet, à l'avantage des Etats de part et d'autre: mais en attendant, il sera permis aux sujets russiens et suédois de trafiquer librement dans l'empire de Russie et dans le royaume de Suède, dès qu'on aura ratifié ce traité de paix, en payant les droits ordinaires de toutes sortes de marchandises; de sorte que les sujets de Russie et de Suède jouiront réciproquement des mêmes priviléges et prérogatives qu'on accorde aux plus grands amis des susdits Etats.

XVII. La paix étant conclue, on restituera de part et d'autre aux sujets de Russie et de Suède, non-seulement les magasins qu'ils avaient avant la naissance de la guerre dans certaines villes marchandes de ces deux puissances, mais on leur permettra aussi d'établir

des magasins dans les villes, ports et autres places qui sont sous la domination de sa majesté czarienne et du roi de Suède.

XVIII. En cas que des vaisseaux de guerre ou marchands suédois viennent à échouer ou périr par tempête ou par d'autres accidens sur les côtes et rivages de Russie, les sujets de sa majesté czarienne seront obligés de leur donner toute sorte de secours et d'assistance, de sauver l'équipage et les effets, autant qu'il leur sera possible, et de rendre fidellement ce qui a été poussé à terre, s'ils le réclament, moyennant une récompense convénable. Les sujets de sa majesté le roi de Suède en feront autant à l'égard des vaisseaux et des effets russiens qui auront le malheur d'échouer ou de périr sur les côtes de Suède. Pour laquelle fin, et pour prévenir toute insolence, vol et pillage, qui se commettent ordinairement à l'occasion de ces fâcheux accidens, sa majesté czarienne, et le roi de Suède feront émaner une très-rigoureuse inhibition à cet égard, et feront punir arbitrairement les infracteurs.

XIX. Et pour prévenir aussi par mer toute occasion qui pourrait faire naître quelque mésintelligence entre les deux parties pacifiantes, autant qu'il est possible, on a conclu et résolu que si les vaisseaux de guerre suédois, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent dorénavant une des forteresses de sa majesté czarienne, ils feront la salve de leur canon, et ils seront d'abord resalués de celui de la fortereſſe russienne; et *vice versâ*, si les vaisseaux de guerre russiens, un ou plusieurs, soit qu'ils soient

petits ou grands, paſſent dorénavant une des forteresſes de ſa majeſté le roi de Suède, ils feront la ſalve de leur canon, et ils ſeront d'abord ſalués de celui de la forteresſe ſuédoiſe. En cas que les vaiſſeaux ſuédois et ruſſiens ſe rencontrent en mer, ou en quelque port ou autre endroit, ils ſe ſalueront les uns les autres de la ſalve ordinaire, de la même manière que cela ſe pratique en pareil cas entre la Suède et le Danemarck.

XX. On eſt convenu de part et d'autre de ne plus défrayer les miniſtres des deux puiſſances comme auparavant; leurs miniſtres plénipotentiaires et envoyés, ſans ou avec caractère, devant s'entretenir à l'avenir eux-mêmes et toute leur ſuite, tant en voyage qu'à la cour, et dans la place où ils ont ordre d'aller réſider; mais ſi l'une ou l'autre des deux parties reçoit à temps la nouvelle de la venue d'un envoyé, elles ordonneront à leurs ſujets de lui donner toute l'aſſiſtance dont il aura beſoin, afin qu'il puiſſe continuer ſurement ſa route.

XXI. De la part de ſa majeſté le roi de Suède, on comprend auſſi dans ce traité de paix ſa majeſté le roi de la Grande-Bretagne, à la réſerve des griefs qu'il y a entre ſa majeſté czarienne et ledit roi, dont on traitera directement, et l'on tâchera de les terminer amiablement. Il ſera permis auſſi à d'autres puiſſances, qui ſeront nommées par les deux parties pacifiantes dans l'eſpace de trois mois, d'accéder à ce traité de paix.

XXII. En cas qu'il ſurvienne à l'avenir quelque différend entre les Etats et les ſujets de Suède et

de Ruſſie, cela ne dérogera pas à ce traité de paix éternelle ; mais il aura et tiendra ſa force et ſon effet, et on nommera inceſſamment des commiſſaires de part et d'autre, pour examiner et vider équitablement le différend.

XXIII. On rendra auſſi dès-à-préſent tous ceux qui ſont coupables de trahiſons, meurtres, vols et autres crimes, et qui paſſent de la Suède en Ruſſie, et de la Ruſſie en Suède, ſeuls ou avec femmes et enfans, en cas que la partie léſée du pays d'où ils ſe ſont évadés les réclame, de quelque nation qu'ils ſoient, et dans le même état où ils étaient à leur arrivée, avec femmes et enfans, de même qu'avec tout ce qu'ils ont enlevé, volé ou pillé.

XXIV. L'échange des ratifications de cet inſtrument de paix ſe fera à Neuſtadt dans l'eſpace de trois ſemaines, à compter de la ſignature, ou plutôt s'il eſt poſſible. En foi de tout ceci, on a dreſſé deux exemplaires de la même teneur de ce traité de paix, leſquels ont été confirmés par les miniſtres plénipotentiaires de part et d'autre, en vertu des pouvoirs qu'ils avaient de leurs maîtres, qui les avaient ſignés de leurs mains propres, et y avaient fait appoſer leurs ſceaux. Fait à Neuſtadt le 30 auguſte 1721. V. ST. depuis la naiſſance de notre Sauveur.

JEAN LILIENSTED.

OTTO-REINHOLD STROEMFELD.

JACOB-DANIEL BRUCE.

HENRI-JEAN-FREDERIC OSTERMAN.

ORDONNANCE

DE L'EMPEREUR PIERRE I.

Pour le couronnement de l'impératrice Catherine.

NOUS *Pierre I*, empereur et autocrateur de toute la Ruſſie &c. Savoir ſefons à tous les eccléſiaſtiques, officiers civils et militaires, et autres de la nation ruſſienne, nos fidèles ſujets : Perſonne n'ignore l'uſage conſtant et perpétuel établi dans les royaumes de la chrétienté, ſuivant lequel les potentats font couronner leurs épouſes, ainſi que cela ſe pratique actuellement, et l'a été diverſes fois dans les temps reculés par les empereurs de la véritable croyance grecque ; ſavoir l'empereur *Baſilide*, qui a fait couronner ſon épouſe *Zénobie ;* l'empereur *Juſtinien* ſon épouſe *Lupicine ;* l'empereur *Héraclius* ſon épouſe *Martine ;* l'empereur *Léon le philoſophe* ſon épouſe *Marie*, et pluſieurs autres qui ont pareillement fait mettre la couronne impériale ſur la tête de leurs épouſes, mais dont nous ne ferons point mention ici, à cauſe que cela nous mènerait trop loin.

Il eſt auſſi connu juſqu'à quel point nous avons expoſé notre propre perſonne, et affronté les dangers les plus éminens, en faveur de notre patrie, pendant le cours de la dernière guerre de vingt et un ans conſécutifs ; laquelle nous avons terminée, par le ſecours de DIEU, d'une manière ſi honorable et ſi avantageuſe que la Ruſſie n'a jamais vu de pareille paix, ni acquis la gloire qu'on a remportée par cette guerre. L'impératrice *Catherine*, notre très-chère épouſe, nous a été d'un grand ſecours dans tous ces dangers,

non-seulement dans ladite guerre, mais encore dans quelques autres expéditions, où elle nous a accompagné volontairement, et nous a servi de conseil autant qu'il a été possible, nonobstant la faiblesse du sexe; particulièrement à la bataille contre les Turcs sur la rivière du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes, et celle des Turcs composée de deux cents soixante et dix mille hommes. Ce fut dans cette circonstance désespérée qu'elle signala sur-tout son zèle par un courage supérieur à son sexe, ainsi que cela est connu à toute l'armée et dans notre empire. A ces causes, et en vertu du pouvoir que DIEU nous a donné, nous avons résolu d'honorer notre épouse de la couronne impériale, en reconnaissance de toutes ses peines; ce qui, s'il plaît à DIEU, sera accompli cet hiver à Moscou; et nous donnons avis de cette résolution à tous nos fidèles sujets, en faveur desquels notre affection impériale est inaltérable.

ANECDOTES

ANECDOTES

SUR LE CZAR

PIERRE LE GRAND.

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage eſt fort antérieur au temps où des circonſtances que M. de *Voltaire* ne pouvait prévoir, l'obligèrent de donner une hiſtoire de *Pierre I* ſur des mémoires envoyés, ou du moins approuvés par la cour de Ruſſie. On a cru devoir le conſerver tel qu'il a été donné par l'auteur, ſans en retrancher ce qui pourrait paraître des répétitions, ſoit de l'hiſtoire de *Pierre I*, ſoit de celle de *Charles XII*.

ANECDOTES

SUR LE CZAR

PIERRE LE GRAND.

PIERRE I a été surnommé le *grand*, parce qu'il a entrepris et fait de très-grandes choses, dont nulle ne s'était présentée à l'esprit d'aucun de ses prédécesseurs. Son peuple avant lui se bornait à ces premiers arts enseignés par la nécessité. L'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils désirent si peu ce qu'ils ne connaissent pas, le génie se développe si difficilement, et s'étouffe si aisément sous les obstacles, qu'il y a grande apparence que toutes les nations sont demeurées grossières pendant des milliers de siècles, jusqu'à ce qu'il soit venu des hommes tels que le czar *Pierre*, précisément dans le temps qu'il fallait qu'ils vinssent.

Le hasard fit qu'un jeune génevois, nommé *le Fort*, était à Moscou chez un ambassadeur danois, vers l'an 1695. Le czar *Pierre* avait alors dix-neuf ans; il vit ce génevois, qui avait appris en peu de temps la langue russe, et qui parlait presque toutes celles de l'Europe. *Le Fort* plut beaucoup au prince; il entra dans son service, et bientôt après dans sa familiarité. Il lui fit comprendre qu'il y avait une autre manière de vivre et de régner que celle qui était malheureusement établie de tous les temps dans son vaste empire; et sans ce génevois la Russie serait peut-être encore barbare.

Il fallait être né avec une ame bien grande, pour écouter tout d'un coup un étranger, et pour ſe dépouiller des préjugés du trône et de ſa patrie. Le czar ſentit qu'il avait à former une nation et un empire : mais il n'avait aucun ſecours autour de lui. Il conçut dès-lors le deſſein de ſortir de ſes Etats, et d'aller comme *Prométhée* emprunter le feu céleſte pour animer ſes compatriotes. Ce feu divin il l'alla chercher chez les Hollandais, qui étaient il y a trois ſiècles auſſi dépourvus d'une telle flamme que les Moſcovites. Il ne put exécuter ſon deſſein auſſitôt qu'il l'aurait voulu. Il fallut ſoutenir une guerre contre les Turcs, ou plutôt contre les Tartares, en 1696 ; et ce ne fut qu'après les avoir vaincus qu'il ſortit de ſes Etats pour aller s'inſtruire lui-même de tous les arts, qui étaient abſolument inconnus en Ruſſie. Le maître de l'empire le plus étendu de la terre alla vivre près de deux ans à Amſterdam, et dans le village de Sardam, ſous le nom de *Pierre Michaëloff*. On l'appelait communément *maître Pierre*, (*Peterbas.*) Il ſe fit inſcrire dans le catalogue des charpentiers de ce fameux village, qui fournit de vaiſſeaux preſque toute l'Europe. Il maniait la hache et le compas ; et quand il avait travaillé dans ſon attelier à la conſtruction des vaiſſeaux, il étudiait la géographie, la géométrie et l'hiſtoire. Dans les premiers temps le peuple s'attroupait autour de lui. Il écartait quelquefois les importuns d'une manière un peu rude, que ce peuple ſouffrait, lui qui ſouffre ſi peu de choſe. La première langue qu'il apprit fut le hollandais ; il s'adonna depuis à l'allemand qui lui parut une langue douce, et qu'il voulut qu'on parlât à la cour.

Il apprit auſſi un peu d'anglais dans ſon voyage à Londres, mais il ne ſut jamais le français, qui eſt devenu depuis la langue de Pétersbourg ſous l'impératrice *Eliſabeth*, à meſure que ce pays s'eſt civiliſé.

Sa taille était haute, ſa phyſionomie fière et majeſtueuſe, mais défigurée quelquefois par des convulſions, qui altéraient les traits de ſon viſage. On attribuait ce vice d'organes à l'effet d'un poiſon, qu'on diſait que ſa ſœur *Sophie* lui avait donné : mais le véritable poiſon était le vin et l'eau-de-vie, dont il fit ſouvent des excès, ſe fiant trop à ſon tempérament robuſte.

Il converſait également avec un artiſan et avec un général d'armée. Ce n'était ni comme un barbare, qui ne met point de diſtinction entre les hommes, ni comme un prince populaire, qui veut plaire à tout le monde; c'était en homme qui voulait s'inſtruire. Il aimait les femmes autant que le roi de Suède ſon rival les craignait, et tout lui était également bon en amour comme à table. Il ſe piquait de boire beaucoup, plutôt que de goûter des vins délicats.

On dit que les légiſlateurs et les rois ne doivent point ſe mettre en colère : mais il n'y en eut jamais de plus emporté que *Pierre le grand*, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un roi n'eſt pas de ceux qu'on répare en les avouant; mais enfin il en convenait, et il dit même à un magiſtrat de Hollande à ſon ſecond voyage : *J'ai réformé ma nation, et je n'ai pu me réformer moi-même.* Il eſt vrai que les cruautés qu'on lui reproche étaient un uſage de la cour de Moſcou comme de celle de Maroc. Il n'était point extraordinaire de voir un czar appliquer de ſa main

royale cent coups de nerf de bœuf ſur les épaules nues d'un premier officier de la couronne, ou d'une dame du palais, pour avoir manqué à leurs ſervices étant ivres, ou d'eſſayer ſon ſabre en feſant voler la tête d'un criminel. *Pierre* avait fait quelques-unes de ces cérémonies de ſon pays; *le Fort* eut aſſez d'autorité ſur lui pour l'arrêter quelquefois ſur le point de frapper; mais il n'eut pas toujours *le Fort* auprès de lui.

Son voyage en Hollande, et ſur-tout ſon goût pour les arts, qui ſe développait, adoucirent un peu ſes mœurs: car c'eſt le privilége de tous les arts de rendre les hommes plus traitables. Il allait ſouvent chez un géographe avec lequel il feſait des cartes marines. Il paſſait des journées entières chez le célèbre *Ruyſch*, qui le premier trouva l'art de faire ces belles injections qui ont perfectionné l'anatomie, et qui lui ôtèrent ſon dégoût. Ce prince ſe donnait lui-même à l'âge de vingt-deux ans l'éducation qu'un artiſan hollandais donnerait à un fils dans lequel il trouverait du génie: cette eſpèce d'éducation était au-deſſus de celle qu'on avait jamais reçue ſur le trône de Ruſſie. Dans le même temps il envoyait de jeunes moſcovites voyager et s'inſtruire dans tous les pays de l'Europe. Ces premières tentatives ne furent pas heureuſes. Ses nouveaux diſciples n'imitaient point leur maître. Il y en eut même un qui, étant envoyé à Veniſe, ne ſortit jamais de ſa chambre, pour n'avoir pas à ſe reprocher d'avoir vu un autre pays que la Ruſſie. Cette horreur pour les pays étrangers leur était inſpirée par des prêtres moſcovites, qui prétendaient que c'était un crime horrible à un chrétien de voyager, par la raiſon que dans l'ancien teſtament

il avait été défendu aux habitans de la Paleſtine de prendre les mœurs de leurs voiſins plus riches qu'eux et plus adroits.

En 1698, il alla d'Amſterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaiſſeau, non pas auſſi en celle de ſouverain, mais ſous le nom d'un boyard ruſſe, qui voyageait pour s'inſtruire. Il vit tout, et même il alla à la comédie anglaiſe où il n'entendait rien, mais il y trouva une actrice nommée mademoiſelle *Groſt*, dont il eut les faveurs, et dont il ne fit pas la fortune.

Le roi *Guillaume* lui avait fait préparer une maiſon logeable; c'eſt beaucoup à Londres, les palais ne ſont pas communs dans cette ville immenſe, où l'on ne voit guère que des maiſons baſſes, ſans cour et ſans jardin, avec de petites portes, telles que celles de nos boutiques. Le czar trouva ſa maiſon encore trop belle; il alla loger dans le quartier des matelots, pour être plus à portée de ſe perfectionner dans la marine. Il s'habillait même ſouvent en matelot, et il ſe ſervait de ce déguiſement pour engager pluſieurs gens de mer à ſon ſervice.

Ce fut à Londres qu'il deſſina lui-même le projet de la communication du Volga et du Tanaïs. Il voulait même leur joindre la Duina par un canal, et réunir ainſi l'Océan, la mer Noire et la mer Caſpienne. Des anglais qu'il emmena avec lui le ſervirent mal dans ce grand deſſein; et les Turcs, qui lui prirent Azoph en 1712, s'oppoſèrent encore plus à cette vaſte entrepriſe.

Il manqua d'argent à Londres; des marchands vinrent lui offrir cent mille écus pour avoir la permiſſion de porter du tabac en Ruſſie. C'était une

grande nouveauté en ce pays, et la religion même y était intéreſſée. Le patriarche avait excommunié quiconque fumerait du tabac, parce que les Turcs leurs ennemis fumaient; et le clergé regardait comme un de ſes grands priviléges d'empêcher la nation ruſſe de fumer. Le czar prit les cent mille écus, et ſe chargea de faire fumer le clergé lui-même. Il lui préparait bien d'autres innovations.

Les rois font des préſens à de tels voyageurs; le préſent de *Guillaume* à *Pierre* fut une galanterie digne de tous deux. Il lui donna un hyacht de vingt-cinq pièces de canon, le meilleur voilier de la mer, doré comme un autel de Rome, avec des proviſions de toute eſpèce; et tous les gens de l'équipage voulurent bien ſe laiſſer donner auſſi. *Pierre* ſur ſon hyacht, dont il ſe fit le premier pilote, retourna en Hollande revoir ſes charpentiers, et de là il alla à Vienne vers le milieu de l'an 1698, où il devait reſter moins de temps qu'à Londres, parce qu'à la cour du grave *Léopold* il y avait beaucoup plus de cérémonies à eſſuyer, et moins de choſes à apprendre. Après avoir vu Vienne, il devait aller à Veniſe, et enſuite à Rome; mais il fut obligé de revenir en hâte à Moſcou, ſur la nouvelle d'une guerre civile, cauſée par ſon abſence et par la permiſſion de fumer. Les ſtrélitz, ancienne milice des czars, pareille à celle des janiſſaires, auſſi turbulente, auſſi indiſciplinée, moins courageuſe et non moins barbare, fut excitée à la révolte par quelques abbés et moines, moitié grecs, moitié ruſſes, qui repréſentèrent combien DIEU était irrité qu'on prît du tabac en Moſcovie, et qui mirent l'Etat en combuſtion pour cette grande querelle. *Pierre*, qui avait prévu ce que pourraient des moines et des

ſtrélitz, avait pris ſes meſures. Il avait une armée diſciplinée, compoſée preſque toute d'étrangers bien payés, bien armés, et qui fumaient ſous les ordres du général *Gordon*, lequel entendait bien la guerre, et qui n'aimait pas les moines. C'était à quoi avait manqué le ſultan *Oſman*, qui, voulant comme *Pierre* réformer ſes janiſſaires, et n'ayant pu leur rien oppoſer, ne les réforma point, et fut étranglé par eux.

Alors ſes armées furent miſes ſur le pied de celles des princes européans. Il fit bâtir des vaiſſeaux par ſes Anglais et ſes Hollandais à Veronitz ſur le Tanaïs à quatre cents lieues de Moſcou. Il embellit les villes, pourvut à leur ſûreté, fit des grands chemins de cinq cents lieues, établit des manufactures de toute eſpèce; et ce qui prouve la profonde ignorance où vivaient les Ruſſes, la première manufacture fut d'épingles. On fait actuellement des velours ciſelés, des étoffes d'or et d'argent à Moſcou : tant eſt puiſſante l'influence d'un ſeul homme, quand il eſt maître et qu'il ſait vouloir.

La guerre qu'il fit à *Charles XII* pour recouvrer les provinces que les Suédois avaient autrefois conquiſes ſur les Ruſſes, ne l'empêcha pas, toute malheureuſe qu'elle fut d'abord, de continuer ſes réformes dans l'Etat et dans l'Egliſe : il déclara à la fin de 1699, que l'année ſuivante commencerait au mois de janvier, et non au mois de ſeptembre. Les Ruſſes, qui penſaient que DIEU avait créé le monde en ſeptembre, furent étonnés que leur czar fût aſſez puiſſant pour changer ce que DIEU avait fait. Cette réforme commença avec le ſiècle en 1700, par un grand jubilé que le czar indiqua lui-même. Il avait ſupprimé la dignité de patriarche, et il en feſait les

fonctions. Il n'eſt pas vrai qu'il eût, comme on l'a dit, mis ſon patriarche aux petites maiſons de Moſcou. Il avait coutume, quand il voulait ſe réjouir en puniſſant, de dire à celui qu'il châtiait ainſi : *Je te fais fou;* et celui à qui il donnait ce beau titre était obligé, fût-il le plus grand ſeigneur du royaume, de porter une marotte, une jaquette et des grelots, et de divertir la cour en qualité de fou, de ſa majeſté czarienne. Il ne donna point cette charge au patriarche ; il ſe contenta de ſupprimer un emploi, dont ceux qui en avaient été revêtus avaient abuſé au point qu'ils avaient obligé les czars de marcher devant eux une fois l'an en tenant la bride du cheval patriarchal, (*) cérémonie dont un homme tel que *Pierre le grand* s'était d'abord diſpenſé.

Pour avoir plus de ſujets, il voulut avoir moins de moines, et ordonna que doſénavant on ne pourrait entrer dans un cloître qu'à cinquante ans; ce qui fit que dès ſon temps ſon pays fut, de tous ceux qui ont des moines, celui où il y en eut le moins. Mais après lui cette graine, qu'il déracinait, a repouſſé, par cette faibleſſe naturelle qu'ont tous les religieux de vouloir augmenter leur nombre, et par cette autre faibleſſe qu'ont les gouvernemens de le ſouffrir.

Il fit d'ailleurs des lois fort ſages pour les deſſervans des égliſes, et pour la réforme de leurs mœurs,

(*) L'auteur de la nouvelle hiſtoire de Ruſſie prétend que cette cérémonie n'a jamais eu lieu, et que les patriarches ſe contentaient d'affecter l'égalité avec les empereurs : cette farce inſolente n'a donc jamais été jouée que dans notre occident; et ceux qui l'ont jouée ne ſont pas encore ſupprimés !

quoique les ſiennes fuſſent aſſez déréglées ; ſachant très-bien que ce qui eſt permis à un ſouverain ne doit pas l'être à un curé. Avant lui les femmes vivaient toujours ſéparées des hommes ; il était inoui qu'un mari eût jamais vu la fille qu'il épouſait. Il ne feſait connaiſſance avec elle qu'à l'égliſe. Parmi les préſens de noces était une groſſe poignée de verges que le futur envoyait à la future, pour l'avertir qu'à la première occaſion elle devait s'attendre à une petite correction maritale ; les maris mêmes pouvaient tuer leurs femmes impunément, et on enterrait vives celles qui uſurpaient ce même droit ſur leurs maris.

Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes ; et pour rendre les mariages moins malheureux et mieux aſſortis, il introduiſit l'uſage de faire manger les hommes avec elles, et de préſenter les prétendans aux filles avant la célébration ; en un mot, il établit et fit naître tout dans ſes Etats juſqu'à la ſociété. On connaît le règlement qu'il fit lui-même pour obliger ſes boyards et ſes boyardes à tenir des aſſemblées, où les fautes qu'on commettait contre la civilité ruſſe étaient punies d'un grand verre d'eau-de-vie, qu'on feſait boire au délinquant, de façon que toute l'honorable compagnie s'en retournait fort ivre et peu corrigée. Mais c'était beaucoup d'introduire une eſpèce de ſociété chez un peuple qui n'en connaiſſait point. On alla même juſqu'à donner quelquefois des ſpectacles dramatiques. La princeſſe *Natalie*, une de ſes ſœurs, fit des tragédies en langue ruſſe, qui reſſemblaient aſſez aux pièces de *Shakeſpeare*, dans leſquelles des tyrans et des arlequins feſaient les premiers rôles. L'orcheſtre était compoſé de violons ruſſes qu'on feſait jouer à

coups de nerf de bœuf. A préſent on a dans Pétersbourg des comédiens français et des opéra italiens. La magnificence et le goût même ont en tout ſuccédé à la barbarie. Une des plus difficiles entrepriſes du fondateur fut d'accourcir les robes et de faire raſer les barbes de ſon peuple. Ce fut-là l'objet des plus grands murmures. Comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'allemande et à manier le raſoir ? On en vint à bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs et des barbiers ; les uns coupaient les robes de ceux qui entraient, les autres les barbes : les obſtinés payaient quarante ſous de notre monnaie. Bientôt on aima mieux perdre ſa barbe que ſon argent. Les femmes ſervirent utilement le czar dans cette réforme ; elles préféraient les mentons raſés ; elles lui eurent l'obligation de n'être plus fouettées, de vivre en ſociété avec les hommes, et d'avoir à baiſer des viſages plus honnêtes.

Au milieu de ces réformes grandes et petites, qui feſaient les amuſemens du czar, et de la guerre terrible qui l'occupait contre *Charles XII*, il jeta les fondemens de l'importante ville et du port de Pétersbourg en 1704, dans un marais où il n'y avait pas une cabane. *Pierre* travailla de ſes mains à la première maiſon ; rien ne le rebuta : des ouvriers furent forcés de venir ſur ce bord de la mer Baltique, des frontières d'Aſtracan, des bords de la mer Noire et de la mer Caſpienne. Il périt plus de cent mille hommes dans les travaux qu'il fallut faire ; et dans les fatigues et la diſette qu'on eſſuya ; mais enfin la ville exiſte. Les ports d'Archangel, d'Aſtracan, d'Azoph, de Veronitz furent conſtruits.

Pour faire tant de grands établiſſemens, pour

avoir des flottes dans la mer Baltique, et cent mille hommes de troupes réglées, l'Etat ne poſſédait qu'environ vingt de nos millions de revenu. J'en ai vu le compte entre les mains d'un homme qui avait été ambaſſadeur à Pétersbourg. Mais la paye des ouvriers était proportionnée à l'argent du royaume. Il faut ſe ſouvenir qu'il n'en coûta que des oignons aux rois d'Egypte pour bâtir les pyramides. Je le répète, on n'a qu'à vouloir; on ne veut pas aſſez.

Quand il eut créé ſa nation, il crut qu'il lui était bien permis de ſatisfaire ſon goût en épouſant ſa maîtreſſe, et une maîtreſſe qui méritait d'être ſa femme. Il fit ce mariage publiquement en 1712. Cette célèbre *Catherine*, orpheline, née dans le village de Ringen en Eſtonie, nourrie par charité chez un miniſtre luthérien nommé *Gluk*, mariée à un ſoldat livonien, priſe par un parti deux jours après ce mariage, avait paſſé du ſervice des généraux *Bauer* et *Sheremetof* à celui de *Menzikoff*, garçon pâtiſſier qui devint prince et le premier homme de l'empire; enfin elle fut l'épouſe de *Pierre le grand*, et enſuite impératrice ſouveraine après la mort du czar, et digne de l'être. Elle adoucit beaucoup les mœurs de ſon mari, et ſauva beaucoup plus de dos du *knout*, et beaucoup plus de têtes de la hache, que n'avait fait le général *le Fort*. On l'aima, on la révéra. Un baron allemand, un écuyer d'un abbé de Fulde n'eût point épouſé *Catherine*; mais *Pierre le grand* ne penſait pas que le mérite eût auprès de lui beſoin de trente-deux quartiers. Les ſouverains penſent volontiers qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent, et que tout eſt égal devant eux. Il eſt bien certain que la naiſſance ne met pas plus de différence

entre les hommes qu'entre un ânon dont le père portait du fumier, et un ânon dont le père portait des reliques. L'éducation fait la grande différence, les talens la font prodigieuſe, la fortune encore plus. *Catherine* avait eu une éducation toute auſſi bonne pour le moins chez ſon miniſtre d'Eſtonie, que toutes les boyardes de Moſcou et d'Archangel, et était née avec plus de talens et une ame plus grande: elle avait réglé la maiſon du général *Bauer* et celle du prince *Menzikoff*, ſans ſavoir ni lire ni écrire. Quiconque ſait très-bien gouverner une grande maiſon peut gouverner un royaume; cela peut paraître un paradoxe, mais certainement c'eſt avec le même eſprit d'ordre, de ſageſſe et de fermeté qu'on commande à cent perſonnes et à pluſieurs milliers.

Le czarovitz *Alexis*, fils du czar, qui épouſa, dit-on, comme lui une eſclave, et qui, comme lui, quitta ſecrètement la Ruſſie, n'eut pas un ſuccès pareil dans ſes deux entrepriſes; et il en coûta la vie au fils pour avoir imité mal à propos le père; ce fut un des plus terribles exemples de ſévérité que jamais on ait donné du haut d'un trône; mais ce qui eſt bien honorable pour la mémoire de l'impératrice *Catherine*, c'eſt qu'elle n'eut point de part au malheur de ce prince, né d'un autre lit, et qui n'aimait rien de ce que ſon père aimait; on n'accuſa point *Catherine* d'avoir agi en marâtre cruelle: le grand crime du malheureux *Alexis* était d'être trop ruſſe, de déſapprouver tout ce que ſon père feſait de grand et d'immortel pour la gloire de ſa nation. Un jour entendant des moſcovites qui ſe plaignaient des travaux inſupportables qu'il fallait endurer pour bâtir Pétersbourg: *Conſolez-vous*, dit-il, *cette ville ne durera*

pas long-temps. Quand il fallait ſuivre ſon père dans ces voyages de cinq à ſix cents lieues, que le czar entreprenait ſouvent, le prince feignait d'être malade; on le purgeait rudement pour la maladie qu'il n'avait pas; tant de médecines jointes à beaucoup d'eau-de-vie altérèrent ſa ſanté et ſon eſprit. Il avait eu d'abord de l'inclination pour s'inſtruire : il ſavait la géométrie, l'hiſtoire, avait appris l'allemand; mais il n'aimait point la guerre, ne voulait point l'apprendre, et c'eſt ce que ſon père lui reprochait le plus. On l'avait marié à la princeſſe de *Volfenbuttel*, ſœur de l'impératrice femme de *Charles VI*, en 1711. Ce mariage fut malheureux. La princeſſe était ſouvent abandonnée pour des débauches d'eau-de-vie, et pour *Afroſine*, fille finlandaiſe, grande, bien faite, et fort douce. On prétend que la princeſſe mourut de chagrin, ſi le chagrin peut donner la mort, et que le czarovitz épouſa enſuite ſecrètement *Afroſine* en 1713, lorſque l'impératrice *Catherine* venait de lui donner un frère dont il ſe ſerait bien paſſé.

Les mécontentemens entre le père et le fils devinrent de jour en jour plus ſérieux, juſque-là que *Pierre*, dès l'an 1716, menaça le prince de le déshériter; et le prince lui dit qu'il voulait ſe faire moine.

Le czar, en 1717, renouvela ſes voyages par politique et par curioſité; il alla enfin en France. Si ſon fils avait voulu ſe révolter, s'il y avait eu en effet un parti formé en ſa faveur, c'était-là le temps de ſe déclarer; mais au lieu de reſter en Ruſſie et de s'y faire des créatures, il alla voyager de ſon côté, ayant eu bien de la peine à raſſembler quelques milliers de ducats, qu'il avait ſecrètement empruntés. Il ſe jeta entre les bras de l'empereur *Charles VI*, beau-frère de

ſa défunte femme. On le garda quelque temps très-incognito à Vienne; delà on le fit paſſer à Naples, où il reſta près d'un an, ſans que ni le czar, ni perſonne en Ruſſie, sût le lieu de ſa retraite.

Pendant que le fils était ainſi caché, le père était à Paris, où il fut reçu avec les mêmes reſpects qu'ailleurs, mais avec une galanterie qu'il ne pouvait trouver qu'en France. S'il allait voir une manufacture, et qu'un ouvrage attirât plus ſes regards qu'un autre, on lui en feſait préſent le lendemain; il alla dîner à Petitbourg, chez M. le duc d'*Antin*, et la première choſe qu'il vit fut ſon portrait en grand avec le même habit qu'il portait. Quand il alla voir la monnaie royale des médailles, on en frappa devant lui de toute eſpèce, et on les lui préſentait; enfin on en frappa une qu'on laiſſa exprès tomber à ſes pieds, et qu'on lui laiſſa ramaſſer. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite, avec ces mots: *Pierre le grand*. Le revers était une Renommée, et la légende, *vires acquirit eundo*; allégorie auſſi juſte que flatteuſe pour un prince qui augmentait en effet ſon mérite par ſes voyages.

En voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu* et la ſtatue de ce miniſtre, ouvrage digne de celui qu'il repréſente, le czar laiſſa paraître un de ces tranſports, et dit une de ces choſes qui ne peuvent partir que de ceux qui ſont nés pour être de grands hommes. Il monta ſur le tombeau; embraſſa la ſtatue; *Grand miniſtre*, dit-il, *que n'es-tu né de mon temps? je te donnerais la moitié de mon empire pour t'apprendre à gouverner l'autre*. Un homme qui avait moins d'enthouſiaſme que le czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue ruſſe, répondit: » S'il avait donné

cette

» cette moitié, il n'aurait pas long-temps gardé » l'autre. »

Le czar, après avoir ainsi parcouru la France, où tout disposé les mœurs à la douceur et à l'indulgence, retourna dans sa patrie, et y reprit sa sévérité. Il avait enfin engagé son fils à revenir de Naples à Pétersbourg; ce jeune prince fut delà conduit à Moscou devant le czar son père, qui commença par le priver de la succession au trône, et lui fit signer un acte solennel de renonciation, à la fin du mois de janvier 1718; et en considération de cet acte le père promit à son fils de lui laisser la vie.

Il n'était pas hors de vraisemblance qu'un tel acte ferait un jour annullé. Le czar, pour lui donner plus de force, oubliant qu'il était père, et se souvenant qu'il était fondateur d'un empire que son fils pouvait replonger dans la barbarie, fit instruire publiquement le procès de ce prince infortuné, sur quelques réticences qu'on lui reprochait dans l'aveu qu'on avait d'abord exigé de lui.

On assembla des évêques, des abbés et des professeurs, qui trouvèrent dans l'ancien testament, que ceux qui maudissent leur père et leur mère doivent être mis à mort; qu'à la vérité *David* avait pardonné à son fils *Absalon* révolté contre lui, mais que DIEU n'avait pas pardonné à *Absalon*. Tel fut leur avis sans rien conclure; mais c'était en effet signer un arrêt de mort. *Alexis* n'avait jamais, à la vérité, maudit son père; il ne s'était point révolté comme *Absalon*; il n'avait point couché publiquement avec les concubines du roi: il avait voyagé sans la permission paternelle, et il avait écrit des lettres à ses amis, par lesquelles il marquait seulement qu'il espérait qu'on se

ſouviendrait un jour de lui en Ruſſie. Cependant de cent vingt-quatre juges ſéculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclût à la mort; et ceux qui ne ſavaient pas écrire, firent ſigner les autres pour eux. On a dit dans l'Europe, on a ſouvent imprimé, que le czar s'était fait traduire d'eſpagnol en ruſſe le procès criminel de don *Carlos*, ce prince infortuné, que *Philippe II* ſon père avait fait mettre dans une priſon, où mourut cet héritier d'une grande monarchie; mais jamais il n'y eut de procès fait à don *Carlos*, et jamais on n'a ſu la manière, ſoit violente, ſoit naturelle dont ce prince mourut. *Pierre*, le plus deſpotique des princes, n'avait pas beſoin d'exemples. Ce qui eſt certain, c'eſt que ſon fils mourut dans ſon lit le lendemain de l'arrêt, et que le czar avait à Moſcou une des plus belles apothicaireries de l'Europe. Cependant il eſt probable que le prince *Alexis*, héritier de la plus vaſte monarchie du monde, condamné unanimement par les ſujets de ſon père, qui devaient être un jour les ſiens, put mourir de la révolution que fit dans ſon corps un arrêt ſi étrange et ſi funeſte. Le père alla voir ſon fils expirant, et on dit qu'il verſa des larmes, *infelix utcumque ferent ea fata nepotes*. Mais malgré ſes larmes, les roues furent couvertes des membres rompus des amis. Il fit couper la tête à ſon propre beau-frère, le comte *Lapuchin*, frère de ſa femme *Ottokeſa Lapuchin* qu'il avait répudiée, et oncle du prince *Alexis*. Le confeſſeur du prince eut auſſi la tête coupée. Si la Moſcovie a été civiliſée, il faut avouer que cette politeſſe lui a coûté cher.

Le reſte de la vie du czar ne fut qu'une ſuite de ſes grands deſſeins, de ſes travaux et de ſes exploits,

qui ſemblaient effacer l'excès de ſes ſévérités, peut-être néceſſaires. Il ſefait ſouvent des harangues à ſa cour et à ſon conſeil. Dans une de ſes harangues il leur dit qu'il avait ſacrifié ſon fils au ſalut de ſes Etats.

Après la paix glorieuſe qu'il conclut enfin avec la Suède, en 1721, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie et du Vibourg, les états de Ruſſie lui déférèrent le nom de *grand*, de père de la patrie et d'empereur. Ces états étaient repréſentés par le ſénat, qui lui donna ſolennellement ces titres en préſence du comte de *Kinski*, miniſtre de l'empereur, de M. de *Campredon*, envoyé de France, des ambaſſadeurs de Pruſſe et de Hollande. Peu à peu les princes de l'Europe ſe ſont accoutumés à donner aux ſouverains de Ruſſie ce titre d'empereur; mais cette dignité n'empêche pas que les ambaſſadeurs de France n'aient par-tout le pas ſur ceux de Ruſſie.

Les Ruſſes doivent certainement regarder le czar comme le plus grand des hommes. De la mer Baltique aux frontières de la Chine, c'eſt un héros, mais doit-il l'être parmi nous? était-il comparable pour la valeur à nos *Condés*, à nos *Villars*, et pour les connaiſſances, pour l'eſprit, pour les mœurs à une foule d'hommes avec qui nous vivons? Non: mais il était roi, et roi mal élevé; et il a fait ce que peut-être mille ſouverains à ſa place n'euſſent pas fait. Il a eu cette force dans l'ame, qui met un homme au-deſſus des préjugés, de tout ce qui l'environne, et de tout ce qu'il l'a précédé: c'eſt un architecte qui a bâti en brique, et qui, ailleurs eût bâti en marbre. S'il eût régné en France, il eût pris les arts au point où ils

ſont pour les élever au comble : on l'admirait d'avoir vingt-cinq grands vaiſſeaux ſur la mer Baltique, il en eût eu deux cents dans nos ports.

A voir ce qu'il a fait de Pétersbourg, qu'on juge ce qu'il eût fait de Paris. Ce qui m'étonne le plus, c'eſt le peu d'eſpérance que devait avoir le genre humain, qu'il dût naître à Moſcou un homme tel que le czar *Pierre*. Il y avait à parier un nombre égal à celui de tous les hommes qui ont peuplé de tous les temps la Ruſſie, contre l'unité, que ce génie ſi contraire au génie de ſa nation ne ſerait donné à aucun ruſſe ; et il y avait encore à parier environ ſeize millions qui feſaient le nombre des Ruſſes d'alors contre un, que ce lot de la nature ne tomberait pas au czar. Cependant la choſe eſt arrivée. Il a fallu un nombre prodigieux de combinaiſons et de ſiècles, avant que la nature fît naître celui qui devait inventer la charrue, et celui à qui nous devons l'art de la navette. Aujourd'hui les Ruſſes ne ſont plus ſurpris de leurs progrès; ils ſe ſont en moins de cinquante ans familiariſés avec tous les arts. On dirait que ces arts ſont anciens chez eux. Il y a encore de vaſtes climats en Afrique, où les hommes ont beſoin d'un czar *Pierre* ; il viendra peut-être dans des millions d'années, car tout vient trop tard.

F I N.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans l'hiſtoire de PIERRE LE GRAND.

PREFACE hiſtorique et critique. Page 3

PREMIERE PARTIE.

Avant-propos. 9

CHAPITRE I. *Deſcription de la Ruſſie.* 30
De la Livonie. 35
Des gouvernemens de Revel, de Pétersbourg et de Vibourg. 36
Archangel. 38
Laponie ruſſe. 39
Gouvernement d'Archangel. 40
Moſcou. 42
Smolensko. 46
Des gouvernemens de Novogorod et de Kiovie ou Ukraine. ibid.
De ceux de Belgorod, de Véronitz et de Niſchgorod. 50
Aſtracan. ibid.
Orembourg. 52

Des gouvernemens de Caſan et de la grande Permie. 52

De celui de la Sibérie, des Samoïédes, des Oſtiaks. 55

Du Kamshatka. 62

CHAP. II. *Suite de la deſcription de la Ruſſie. Population, finances, armées, uſages, religion. Etat de la Ruſſie avant Pierre le grand.* 68

Titre de czar. 78

Religion. 79

Suite de l'état où était la Ruſſie avant Pierre le grand. 86

CHAP. III. *Des ancêtres de Pierre le grand.* 88

Alexis Michaëlovitz, fils de Michel. 93

Fœdor Alexiovitz. 96

CHAP. IV. *Ivan et Pierre. Horrible ſédition de la milice des ſtrélitz.* 99

CHAP. V. *Gouvernement de la princeſſe Sophie. Querelle ſingulière de religion. Conſpiration.* 105

CHAP. VI. *Règne de Pierre I. Commencement de la grande réforme.* 115

CHAP. VII. *Congrès et traité avec les Chinois.* 124

CHAP. VIII. *Expédition vers les Palus-Méotides. Conquête d'Azoph. Le czar envoie des jeunes gens s'instruire dans les pays étrangers.* 128

CHAP. IX. *Voyages de Pierre le grand.* 136

CHAP. X. *Conjuration punie. Milice des strélitz abolie. Changemens dans les usages, dans les mœurs, dans l'Etat et dans l'Eglise.* 151

CHAP. XI. *Guerre contre la Suède. Bataille de Nerva.* 165

CHAP. XII. *Ressources après la bataille de Nerva; ce désastre entièrement réparé. Conquête de Pierre auprès de Nerva. Ses travaux dans son empire. La personne qui fut depuis impératrice, prise dans le sac d'une ville. Succès de Pierre; son triomphe à Moscou.* 172

CHAP. XIII. *Nouveaux succès. Fondation de Pétersbourg. Pierre prend Nerva, &c.* 183

CHAP. XIV. *Toute l'Ingrie demeure à Pierre le grand, tandis que Charles XII*

triomphe ailleurs. Elévation de Menzikoff. Pétersbourg enfureté. Deſſeins toujours exécutés malgré les victoires de Charles. 194

CHAP. XV. *Tandis que Pierre ſe ſoutient dans ſes conquêtes et police ſes Etats, ſon ennemi Charles XII gagne des batailles, domine dans la Pologne et dans la Saxe. Auguſte, malgré une victoire des Ruſſes, reçoit la loi de Charles XII. Il renonce à la couronne ; il livre Patkul, ambaſſadeur du czar ; meurtre de Patkul condamné à la roue.* 199

CHAP. XVI. *On veut faire un troiſième roi en Pologne. Charles XII part de Saxe avec une armée floriſſante, traverſe la Pologne en vainqueur. Cruautés exercées. Conduite du czar. Succès de Charles qui s'avance enfin vers la Ruſſie.* 206

CHAP. XVII. *Charles XII paſſe le Boryſthène, s'enfonce en Ukraine, prend mal ſes meſures. Une de ſes armées eſt défaite par Pierre le grand. Ses*

Ses munitions ſont perdues. Il s'avance dans des déſerts. Aventures en Ukraine. 213

CHAP. XVIII. *Bataille de Pultava.* 225

CHAP. XIX. *Suites de la victoire de Pultava. Charles XII réfugié chez les Turcs. Auguſte, détrôné par lui, rentre dans ſes Etats. Conquêtes de Pierre le grand.* 234

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Campagne du Pruth.* 247

CHAP. II. *Suites de l'affaire du Pruth.* 276

CHAP. III. *Mariage du czarovitz, et déclaration ſolennelle du mariage de Pierre avec Catherine qui reconnaît ſon frère.* 281

CHAP. IV. *Priſe de Stetin. Deſcente en Finlande. Evénemens de 1712.* 292

CHAP. V. *Succès de Pierre le grand. Retour de Charles XII dans ſes Etats.* 312

CHAP. VI. *Etat de l'Europe au retour de Charles XII. Siége de Stralſund, &c.* 320

CHAP. VII. *Prise de Vismar. Nouveaux voyages du czar.* 326

CHAP. VIII. *Suite des voyages de Pierre le grand. Conspiration de Gortz. Réception de Pierre en France.* 332

CHAP. IX. *Son retour dans ses Etats. Sa politique, ses occupations.* 344

CHAP. X. *Condamnation du prince Alexis son fils.* 350

CHAP. XI. *Travaux et établissemens vers l'an 1718 et suivans.* 392

CHAP. XII. *Du commerce.* 399

CHAP. XIII. *Des lois.* 406

CHAP. XIV. *De la religion.* 410

CHAP. XV. *Des négociations d'Aland. De la mort de Charles XII, &c. De la paix de Neustadt.* 419

CHAP. XVI. *Des conquêtes en Perse.* 429

CHAP. XVII. *Couronnement et sacre de l'impératrice Catherine I. Mort de Pierre le grand.* 445

Pièces originales concernant cette hiſtoire.

Condamnation d'Alexis. 455

Paix de Neuſtadt. 461

Ordonnance de l'empereur Pierre I pour le couronnement de l'impératrice Catherine I. 478

Anecdotes ſur Pierre le grand. 481

Fin de la table des chapitres.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans l'Hiſtoire de Pierre le grand.

A.

ABAKUM, archiprêtre; ſes dogmes. page 106

ACHMET III déclare la guerre à *Pierre*. 247

ADRIEN, dernier patriarche. 157

Aguans, ſorte de milice en Perſe. 431

Aland. *Pierre* s'empare de cette île. 313-314. Paix traitée dans cette île. 420 *et ſuiv.*

ALBERG, (le comte d') gouverneur de Riga. 140

ALBERONI, (cardinal) ſon caractère, ſes projets. 333 *et ſuiv.* 348. 419 *et ſuiv.* Chaſſé d'Eſpagne. 422

ALBERT, markgrave de Brandebourg, ſouverain de la Livonie et de la Pruſſe brandebourgeoiſe. 35

Albinos, ou maures blancs. 61

ALEXIS *Michaëlovitz*, czar, père de *Pierre*. 43. 46. Fait dépoſer le patriarche *Nicon*. 83. Son règne. 92 *et ſuiv.* Sa mort. 95. 119. Ses enfans. 97. Ses vues pour appeler les arts en Ruſſie. 117

ALEXIS, fils de *Pierre*, ſa naiſſance. 283. 351. Son caractère, ſon portrait. 283. 351. Son éducation. 351. Son mariage. 283. 352. Il lui naît

un fils. 325. 352. Commence à déplaire à ſon père par ſa conduite et ſes liaiſons. 351 *et ſuiv.* Il renonce à la couronne. 354. Va chez l'empereur *Charles VI.* 356. 390. Revient vers ſon père. 359. Qui le tient priſonnier. *ibid.* Son exhérédation. 359 *et ſuiv.* Interrogé juridiquement. 368. On lui confronte des témoins, ſa maîtreſſe l'accuſe. 366-367. Interrogé de nouveau. *ibid.* Ses aveux déſeſpérés. *ibid. et ſuiv.* 377. Sentiment des évêques, &c. à ſon ſujet. 374-375. Interrogé pour la dernière fois. 376. Jugé à mort. *ibid. et* 377. L'arrêt lui en eſt prononcé. 381. Sa mort. *ibid. et* 392. Réflexions à ce ſujet. 382-383. Cauſes de cette mort. 387. Tous ſes confidens mis à mort. 390. Grand parti en faveur de ſon fils. 450. 452. Sa condamnation en original. 455 *et ſuiv.*

Altena réduite en cendres par les Suédois. 301

Amiante, lin incombuſtible. 60

Anglais, maîtres du commerce de la Ruſſie. 39

ANNE *Pétrona*, impératrice. 66. Epouſe le duc de *Holſtein.* 447. Son règne. 451

ANNE, reine d'Angleterre, ſa mort. 320

APRAXIN, père de la ſeconde femme de *Fœdor.* 98

APRAXIN, général du czar. 98. 217. Commande dans Azoph. 251. Amiral. 313. 423

Archangel, province de Ruſſie. 38 *et ſuiv.*

Aſtracan, royaume de la Ruſſie. 50-51

AUGUSTE, électeur de Saxe. 135. Elu roi de Pologne. 138. 143. 166. Soutenu par *Pierre* contre *Charles XII.* 173 *et ſuiv.* 186. 191. 195. 294. Ses affaires ruinées. 186. Détrôné. 191. Fuit de Grodno. 199. Ses malheurs. 202 *et ſuiv.* Traite avec *Charles.* 204 *et ſuiv.* Remonte ſur le trône. 235. 244. Va trouver le czar à Jaroſlau. 253

Azoph attaquée par *Pierre.* 129. Et priſe. 131. 137. 164. Fortifiée. 190. 248. Rendue aux Turcs. 272. 277. 280. 292

B.

BASSARABA, hoſpodar de Valachie. 255. 257

BASSEVITZ, ſes mémoires cités. 286. 303. 448. 451

Battogues, ou Battoques, ou Battoks, ſorte de ſupplice. 100. 130

Belgorod, gouvernement de la Ruſſie. 50

BERING, envoyé par *Pierre* et *Anne* ſur les terres de l'Amérique. 66. Sa mort. *ibid.*

BERNARD, (*Samuel*) prête à la Suède. 297

Boyards en Ruſſie. 89. 108. 121. 123. 155-156. 317. Se ſoulèvent. 151. Leur cour caſſée. 407

Borandiens, peuple inconnu. 61. 77

BORIS *Godono*, czar. 44. 88. 90

BREKEL, ou *Brakel*, ingénieur allemand. 145. 156

BRUYN, (*Corn.* le) ſon entretien avec *Pierre.* 189

Burates, peuple de Ruſſie. 60

C.

CALENDRIER changé. 160

Californie, ſa découverte inutile. 66

Calmouks, ce que c'eſt. 61. 73. Leur utilité. 131. Pour le commerce. 401

CAM-HI, empereur de la Chine. 31. 125. 402. Sa mort, 405

Camshatka. Voyez *Kamshatka.*

CANTEMIR, vaivode de Moldavie. 254-255. 271

Capitation en Ruſſie. 69 *et ſuiv.*

Carelie, province de Ruſſie. 73. 241

Carêmes abolis. 159

CARLISLE, (le comte de) ce qu'il dit de Moſcou, &c. 44

DON CARLOS ſacrifié à la jalouſie de *Philippe II* ſon père. 379

Caſan, royaume de la Ruſſie. 52

CATHERINE, impératrice, ſon aventure. 180. 286. Reconnue czarine. 251. Son caractère. *ibid. et ſuiv.* Toujours en marche avec le czar. 256. Entre dans la tente de *Pierre* malgré ſa défenſe. 263. De quel ſecours elle eſt au czar : ſes préſens au grand

visir. *ibid. et suiv.* Couronnée czarine. *ibid.* Son titre. 284. Son mariage avec le czar. 252. 285. 352. Découverte de son frère. 287 *et suiv.* Accouche d'une princesse. 314. Ordre de sainte *Catherine* institué. *ibid.* Accouche d'un fils, qui meurt bientôt. 325. 353. Accouche d'un autre fils à Vesel, qui ne vit qu'un jour. 329. N'a aucune part à la condamnation du czarovitz. 380. Comment *Lamberti* s'exprime à son sujet. 382-383. Soupçonnée d'avoir empoisonné le czar. *ibid.* 387. 449. Et le czarovitz. 387. Fait venir des ouvrières du Brabant et de Hollande, pour enseigner les ouvrages aux religieuses. 414. Va en Perse avec le czar. 434. Couronnée et sacrée à Moscou. 446. Son chambellan et sa sœur condamnés par le czar, pour avoir reçu des présens. 447. Soupçonnée d'avoir hâté les jours du czar. 449. Succède à son époux. 452. Ordonnance pour son couronnement. 478

CATHERINE II, impératrice. 4. 30. Réforme le clergé. 75. Fait fleurir les arts. 370

CHANCELOR, capitaine, découvre le port d'Archangel. 38

CHARLES X, roi de Suède. 165

CHARLES XI, roi de Suède : sa mort. 138. Abus qu'il fait de son despotisme. 165

CHARLES XII, roi de Suède, seul héros connu dans le Nord dans les premières années de ce siècle, méritait d'être le premier soldat de *Pierre le grand*.

29. Monte ſur le trône de Suède. 139. Sa victoire devant Nerva. 169 *et ſuiv.* Ses progrès. 173 *et ſuiv.* Soumet la Pologne. 196. 198. S'avance vers Grodno. 199. Ses victoires, et cruautés de ſes troupes. 201. Pourſuit *Auguſte* en Saxe. 202. Ses ſuccès en Allemagne. 205 *et ſuiv.* Sa viſite au roi *Auguſte*. 203. Ses dévaſtations en Pologne, extrémité des habitans. 209. Sa victoire d'Hollofin. 211. Paſſe le Boryſthène. 212. Battu près de Leſnau. 216. Continue ſes marches malgré le froid. 220. Ravage l'Ukraine. 222. Aſſiége Pultava. 226. Bleſſé. 228. Perd la bataille. *ibid.* Sa fuite *ibid.* Ses pertes. 231. Se retire en Turquie. 232. Sa fierté. 234. Veut engager la Porte-Ottomane à déclarer la guerre au czar. 245. Sa conduite à Bender. 248. 293 *et ſuiv.* Le kan des Tartares le va voir dans ſa retraite. 248. Refuſe de rendre viſite au viſir qui commande les troupes contre le czar. 256. Ses hauteurs. 272. Son entrevue avec le viſir, et leur converſation. 274. Ses cabales à la cour ottomane, et ſa conduite juſqu'à ſon retour dans ſes Etats. 275. Son obſtination. 295. Ses idées après la victoire de Gadebeſck. 301. On cherche à partager ſes Etats. 306. Captif à Demirtash. 307. 311. Part de Turquie. 318. Son arrivée à Stralſund, ſa gloire différente de celle de *Pierre*. 319. Aſſiégé dans Stralſund. 322. Monte la garde pour ſon colonel *Reichel*. *ibid.* Donne dans les projets de *Gortz*, *Alberoni*, &c. 419. Sa mort. 422

Chinois tirent leur origine des Egyptiens. 9. En

guerre avec les Ruſſes. 31. Leur population et antiquité. 69. Leur traité avec *Pierre*, 124 *et ſuiv.* 429. Leur commerce avec les Ruſſes. 401 *et ſ.*

CHOVANSKOI, (le knès) ſes intrigues, ſon ambition et ſes mauvais deſſeins punis. 107

CHRISOBERGE, patriarche de Conſtantinople. 81

Commerce de la Ruſſie. 399 *et ſuiv.* Avec la Chine 401 *et ſuiv.* De celui de Pétersbourg et des autres ports de l'empire. 405

Conclave, fête comique célébrée à Moſcou. 346. 417

CONTI, (*Armand*, prince de) élu roi de Pologne. 238. 143

Coſaques, ce que c'eſt. 48. Coſaques, Zaporaviens ne ſouffrent point de femmes parmi eux. 49

COUPROUGLI, grand viſir, inſulte le fils d'un ambaſſadeur de *Louis XIV*. 249

Courlande, dépendante de la Ruſſie. 36. Priſe par *Pierre*. 197

Crémelin, palais des czars à Moſcou. 43. 45. 99. 227.

Crimée, origine de ſon nom. 111

CRONIORT, colonel ſuédois. 188

Cronslot, île et forteresſe. 187 *et ſuiv.* 195. 241

Cronſtadt, ſon canal. 235

CROY, (duc de) général de *Pierre*. 168-169. Sa défaite devant Nerva. 169

Czar. Origine des anciens czars. 13. Origine du titre de czar. 78. 170. Mariages des czars, comme ils se fesaient autrefois. 89

D.

DEMETRIUS, czar. 88. 166. 388

Derbent, description de cette ville. 436

Derpt, prise par *Pierre*. 190

DOLGOROUKI, ambassadeur en France. 110. Général. 122. Sa défaite devant Nerva. 168 *et suiv.* Accompagne le czar en France. 339

DOZITHÉE, évêque de Rostou, ses impostures, 389. Sa punition. 390

DUKER, général de *Charles*. 323

E.

ELBING, prise par *Pierre*. 242

ELISABETH, impératrice, soutient les entreprises de *Pierre I* son père. 30. Institue une université à Moscou. 46. Sa clémence. 130. Achève le corps des lois commencé par son père. 409. Ses conquêtes. 454

Espagne, sa population. 32. 65

Estonie, province de Russie. 36. 73. 139. 426

EUDOXE, ou EUDOXIA LAPOUKIN, première femme de *Pierre*. 153. 283. 350. Répudiée

et enfermée. 251. 351. Abusée par les impostures de *Dozithée*. 388-389

EXIDEUIL, (marquis d') relégué en Sibérie. 77

F.

FALKSEN, village sur les bords du Pruth, où la paix est conclue. 272. 281

FERGUSSON, géomètre du czar. 146. 184

Finances en Russie. 75

Finlande, son gouvernement. 38. Son langage. 40. *Pierre* y fait une descente. 310. Il s'en empare. 314. Rendue à la Suède. 466

FOEDOR, czar, frère aîné de *Pierre le grand*. 45. 85. Son règne. 96. Sa mort. 98-99

Français, descendent des Troyens. 10. Régiment français pris à Fraustadt. 200-201

France, sa population. 32

FREDERIC I, roi de Suède. 424

FREDERIC IV, roi de Danemarck, se ligue contre *Charles XII*. 166

G.

GADEBESCK, endroit connu par la victoire des Suédois sur les Danois. 300-301

GAGARIN, (le prince) gouverneur de Sibérie. 403. Décapité pour ses vexations. 404

GALLITZIN, (*Basile*) sa puissance avec *Sophie*,

ſon éloge. 109. Contient les Strélitz. 110. Va en Crimée avec une armée nombreuſe. 111. Relégué à Karga. 113. Va contre les Tartares. 252. Va en Finlande. 312. En eſt gouverneur. 314. Ses priſes ſur les Suédois. 425

GEORGE I, roi d'Angleterre. 293. 305. 320. Brême et Verden lui ſont remis. 306. 310. 322. Conſpiration pour le chaſſer du trône. 332 *et ſuiv.* Découverte. 422. Eſt compris dans le traité de Neuſtadt. 476

GILLEMBOURG, miniſtre de Suède, arrêté à Londres. 337. Se trouve au congrès d'Aland. 420

GLEBO, (*Etienne*) corrompt *Eudoxie* et *Marie* dans leur couvent. 389. Puni. 390

GORTZ, (baron de) ſon caractère. 303. Ses intrigues. *ibid.* *et ſ.* 334 *et ſuiv.* 348. Son empire ſur l'eſprit de *Charles*. 321. 419. Eſt ſon premier miniſtre. 321. Sa conſpiration. 332 *et ſuiv.* 419 *et ſuiv.* Arrêté à Arnheim. 337. Décapité. 422

GOLLOVIN, ambaſſadeur ruſſe. 126. 137. Amiral et premier chevalier de Saint-André. 163. 186

GORDON, général du czar. 121. 129. 134. 137. 152

Grodno diſputée et cédée à *Charles*. 210

GUILLAUME, roi d'Angleterre. 144. 146. 148. 242

GUSTAVE-ADOLPHE, conquérant de la Livonie. 36. 236. De la Poméranie. 282. 320

H.

HECTOR, *Francus* eſt ſon fils. 11

HESSE, (le prince de) roi de Suède. 424

Hetman ou *Iman*, chef des Coſaques. 48. 214. 219. 252

Holſtein dévaſté. 302. Son duc infortuné. *ibid.* 305. Cette maiſon opprimée. 321

Hottentots. 57

HUSSEIN, empereur perſan, implore l'aſſiſtance de *Pierre.* 400. Source de ſes malheurs. 430. Leur ſuite. 433. 439. Demande du ſecours à *Pierre.* 440. Détrôné. *ibid.* Sa lâcheté. 443

I.

JACOB, directeur de l'artillerie de *Pierre.* 130. Défend Azoph. *ibid.* Livré à *Pierre.* 132. Son ſupplice. 134

JANUS, général de *Pierre.* 258

Jéſuites, dangereux et chaſſés de Ruſſie. 85

Imprimerie, mauvais uſage qu'on fait de cet art. 6. 19

Ingrie, province conquiſe par *Pierre I.* 38. 73. 281. 426

JOSEPH I, empereur d'Allemagne. 207. 235

IVAN, czar. 31. 47. 51. 55. 86. 120

IVAN, fils d'*Alexis.* 96. 100. Déclaré ſouverain avec

ſon frère *Pierre*. 104. Epouſe une *Soltikof*. 105. Sa mort. 114. 131. 137

Ivoire, foſſile. 60. 124

JUSSUF, bacha, grand viſir. 278. 280-281

K.

KALF, fils d'un charpentier de Sardam, ſon aventure. 330

Kalmouks. Voyez *Calmouks*.

Kamshatka, province de Ruſſie. 56. 62. 124. 398. Religion de ſes peuples. 63. Il y eſt défendu de ſauver un homme qui ſe noie. *ibid*. Ils ont des ſorciers, &c. 64. N'ont ni pain ni vin. 65

Karga, ville ſous le Pole. 114

Kiovie, ou Ruſſie rouge. 33. Son hiſtoire écrite en Ruſſe. 34. Sa deſcription. 47

Knout, ſorte de châtiment. 448

KOULI-KAN, uſurpateur de la Perſe. 444

KOURAKIN, ambaſſadeur du czar à la Haie. 419

KOUTHOU, dieu du Kamshatka. 63

KOUTOUKAS, prêtre lama, eſpèce de ſouverain tartare. 403

Krémelin. Voyez *Crémelin*.

L.

LADISLAS, prince de Pologne, élu czar. 91
Ladoga, (lac, ville et canal de) 397
LAMBERTI, cité ſur la mort du czarovitz et du czar *Pierre*. 382. 384. Réfuté. *ibid.*
LANGE, (*Laurent*) réſident du czar à la Chine. 405
Laponie ruſſe, ſa deſcription. 39 *et ſuiv.* Des Lapons. 56. 73
LAPOUCHIN, nom de la première femme de *Pierre*. 115. 251. 283
LE FORT, génevois. 119. Va à Moſcou, et agrée à *Pierre*. 120. Lève un régiment, et l'exerce. 121-122. Général et amiral. 123. Marche vers Azoph. 129. Rentre en pompe à Moſcou. 134. Ambaſſadeur, le czar à ſa ſuite. 136. 144. Sa mort. 154
LEOPOLD, empereur d'Allemagne. 129. 132. 138. 149. 207
Leſguis, montagnards de Perſe, 431. Leurs ravages. 432
LEVENHAUPT, général ſuédois. 192. 196. 198. 214 *et ſuiv.* 230-231
Livonie, province de Ruſſie. 36. 73. 86. 140. 236. Priſe par *Pierre*. 241
Lois de la Ruſſie. 406 *et ſuiv.*
LOUIS XI, encore dauphin, quitte la cour de *Charles VII* ſon père. 356

LOUIS XIV, allié avec la Ruſſie. 110. Sa hauteur. 135. Sa paix avec l'Angleterre. 297. Son parallèle avec *Pierre*. 416

M.

MADIÉS le Scythe. 33. 61

MAHMOUD, uſurpateur de la Perſe. 432-433. 438. 440. Sa folie. 443

MAHOMET IV menace le czar *Alexis*. 94. Et la Pologne. 95

MAINTENON, (madame de) viſite que lui fait *Pierre le grand*. 343

MARIE, ſœur de *Pierre*. 366. 389-390

Marienbourg, priſe par les Ruſſes. 180

MATEOF, ambaſſadeur du czar à Londres, empriſonné. 239. 250

MAZEPPA, hetman des Coſaques, ſe donne au roi de Suède. 214-215. Le joint avec peu de monde. 218. Sa punition. 219-220. 271. Négocie et traite avec les Zaporaviens. 222. 224

Médaille, la première frappée en Ruſſie. 134

MEHEMET, (BALTAGI) viſir, commande les troupes turques contre *Pierre*. 256. Ses forces. 259. Ses avantages ſur les Ruſſes. *ibid. et ſuiv.* Fait publier une ſuſpenſion d'armes. 267. Conditions de la paix. 271. Sa converſation avec *Charles*. 273. Fendeur de bois. *ibid. Charles* cabale contre lui. 274. Punit deux tartares. *ibid.* diſgracié. 277

MENZIKOFF, favori du czar. 167. 308. Gouverneur de Shluſſelbourg. 182. De l'Ingrie. 194. Son avancement. *ibid.* Commande l'armée. 204. 215. 219. 229. 236. Eſt à la tête des affaires à Pétersbourg. 251. Entre dans Stetin. 309. A beſoin de la clémence du czar. 350. Ses démarches en faveur de *Catherine*. 452

MICHEL FOEDEROVITZ, czar. 77

MICHEL ROMANO, czar. 90 *et ſuiv.*

MIRIVITZ ou MYR VEITZ, uſurpateur de la Perſe. 431-432

MITTELESKY, prince de Géorgie, priſonnier de *Charles XII*. 170

Moldavie, province de Turquie. 251. 253. 258

Monguls, ce qu'ils ſont. 61-62

MOROSINI prend le Péloponèſe. 128.

Moſcou, ſa ſituation, ſa deſcription. 42 *et ſuiv.* Réforme en cette ville. 189 *et ſuiv.*

Moſcovites. Voyez *Ruſſes*.

Moska, rivière de Moſcovie. 42

MUSTAPHA II, empereur turc. 138. Fait la paix avec tous ſes vainqueurs. 164

N.

NARISKIN, (princeſſe) mère de *Ivan* et de *Pierre*. 97. 100-101. Fureur des Strélitz contre cette famille. 101 *et ſuiv.*

Nerva, bataille devant cette ville. 165 *et ſuiv.* Aſſiégée par le Ruſſes. 190. Priſe. 192 *et ſuiv.*

Neuſtadt. Congrès aſſemblé dans cette ville. 427. Paix conclue. *ibid.* Le traité tout au long, copié ſur l'original. 461 *et ſuiv.*

NEUVILLE, (LA) envoyé de Pologne. 110. 112-113

NICOLAS. (SAINT) Prière à ce ſaint. 172

NICON, patriarche dépoſé. 82. 156-157

Niſchgorod, un des gouvernemens de la Ruſſie. 50

NORRIS, amiral anglais contre les Ruſſes. 424 *et ſuiv.*

Notebourg, priſe par les Ruſſes. 181. Et réparée. 182

Novogorod, province de Ruſſie. 47. 139

Nya ou *Niantz*, forteresſe priſe par le czar. 186

O.

OLEARIUS cité. 43. 77. Sur la relégation d'un ambaſſadeur de France en Sibérie. 24

OLHA, (la princeſſe) introduit le chriſtianiſme en Ruſſie. 52

Orembourg, petit pays de la Ruſſie. 52

OSMAN, ſultan, dépoſé. 156

Oſtiaks, peuple de Ruſſie. 55. 59-60. 73. Adorent une peau de mouton. 59

Oulogénie, code rédigé par ordre de *Pierre le grand.* 406 *et ſuiv.*

P.

PARISIENS deſcendent des Grecs. 11-12

PATKUL, député de la Livonie vers *Charles XI.* 165. Aſſiége Riga. 166. Entre au ſervice de *Pierre.* 175. Livré aux Suédois. 203. 205. Roué vif. 205. 240. 242-243. 250. 295

Patriarche, ſon établiſſement en Ruſſie. 81. Son autorité. 82. Apaiſe les Strélitz. 100. Abolition du patriarchat. 157. 410. Son rétabliſſement partagé en 14 membres. 410-411

Permie, (la grande) province du royaume de Caſan. 53-54. 60

PERRI, ingénieur. 51. 79. 146-147

Perſe, déſolation de cet Empire. 430 *et ſuiv.* Son démembrement. 443

PETERBAS, nom du czar parmi les charpentiers de Sardam. 142-143

Pétersbourg, ſa ſituation, &c. 56 *et ſuiv.* 186. Sa fondation. 187 *et ſuiv.* 191. Menacée par les Suédois. 195. Qui ſont repouſſés. 196. Eſt floriſſante. 394-395. Son commerce. 405

PHILARETE, archevêque de Roſtou. 90

PHILIPPE II, roi d'Eſpagne ; ſon procédé à l'égard de ſon fils *Don Carlos*. 379

PHOTIUS, patriarche de Ruſſie. 81

PIERRE I, ſon éloge. 15 *et ſuiv.* 452. 454. Grand légiſlateur. 30. Bâtit Pétersbourg. 36. Met Moſcou en bon état. 45. Soumet les Coſaques. 48. Fait conſtruire ſa première flotte. 50. Envoie au Kamſhatka et ſur les terres de l'Amérique. 65. Deſcendu d'un patriarche. 82. Admet toutes ſortes de religions dans ſes Etats, et en chaſſe les jéſuites. 85. Ses ancêtres. 88 - 89. Sa naiſſance. 97. Déclaré ſouverain avec *Ivan* ſon frère. 104. Conſpiration contre lui. 112. Découverte et punie. *ibid.* Règne ſeul. 115. Sa déſignation. *ibid.* Son mariage. *ibid.* 285. Son émulation. 116. 145. Commencement de ſa marine. 118. Veut caſſer les Strélitz. 120. Forme de nouveaux régimens. 121. Traite avec les Chinois. 124 *et ſuiv.* 429. Marche vers Azoph. 129. La prend et la fortifie. 132. Prépare une flotte contre les Turcs. 133. Et les Tartares dont il eſt vainqueur. *ibid.* Son triomphe. *ibid.* Envoie des jeunes Ruſſes en Europe pour s'inſtruire. 135. Prend le parti d'*Auguſte*. 136. 143. Part à la ſuite de trois ambaſſadeurs. 136. Va en Livonie. 140. De-là en Pruſſe. *ibid.* Tire l'épée contre *le Fort*. 141. Arrive à Amſterdam. *ibid.* Travaille à la conſtruction d'un vaiſſeau. 142 *et ſuiv.* Ses troupes prennent Précop. 143. Va voir *Guillaume*, roi d'Angleterre. *ibid.* Victoire de ſes troupes ſur les

Tartares, &c. 145. Part pour l'Angleterre. *ibid.* Nouvelles connaiſſances qu'il y acquiert. 146. Introduit le tabac dans ſes Etats. 148. Retourne en Hollande. *ibid.* Part de Vienne, arrive à Moſcou, et punit les auteurs d'une révolte. 153. Caſſe les Strélits et établit des régimens réguliers. 154-155. Changemens et établiſſemens qu'il fait dans les troupes, les finances, l'égliſe, &c. 156 *et ſuiv.* Appelé antechriſt. 159. Inſtitue l'ordre de Saint-André. 163. Attaque l'Ingrie. 167. Vaincu devant Nerva. 169-170. Fait fondre de l'artillerie. 173. Ses efforts en faveur d'*Auguſte*. 174 *et ſuiv.* 186. 189. 191. 195. 198. Ses précautions, ſes travaux, ſes manufactures. 177 *et ſuiv.* Va pour défendre Archangel. 179. Prend Marienbourg. 180. Et Notebourg. 181. Sa réforme à Moſcou. 183 *et ſuiv.* Plaiſanterie de *Pierre*. 184. Etablit une imprimerie. *ibid.* Un hôpital. *ibid.* Fait bâtir de grands vaiſſeaux. 185. Sert en ſubalterne. *ibid.* 313. 316. 423. Créé chevalier de Saint-André. 186. Fonde Pétersbourg. *ibid. et ſuiv.* Paſſe l'hiver à Moſcou, pour y faire encore de nouveaux établiſſemens. 189. Prend Derpt et Nerva. 191. Exemple d'humanité. 193. Maître de l'Ingrie. 194. 181. Prend Mittau. 297-198. Sa prudence. 202. Sa réponſe au ſujet d'une bravade de *Charles*. 208. Diſpute et cède Grodno à *Charles*. 210. Attaque les Suédois entre le Boryſthène et la Soſſa. 216. Gagne la bataille de Leſnau. 217. Et celle de Pultava. 228-229. Propoſitions qu'il fait à *Charles*. 232. Invite les principaux priſonniers à ſa

table ; et envoie les autres en Sibérie. 234. Met à profit ſa victoire. 236 *et ſuiv.* Confère et traite avec le roi de Pruſſe. 237. Son triomphe. 238-239. Son ambaſſadeur à Londres empriſonné. 239. 250. Nommé empereur. 240-241. Ses conquêtes. *ibid. et ſuiv.* Sa guerre contre les Turcs. 247 *et ſuiv.* Epouſe *Catherine*. 252. Son attention pour elle. 256. Eſt près de Bender. 258. Se retire de devant l'armée turque. 260. Déſeſpéré s'enferme ſeul dans ſa tente. 263. Sa femme le ſecourt *ibid.* Sa prétendue lettre au grand viſir. 266. Son traité de paix avec les Turcs. 317. 272. Se retire ſur la frontière. 276. Ses pertes. 281-282. Ses entrepriſes. 283. Ses projets : marie ſon fils. *ibid.* Célébration de ſon mariage avec *Catherine*. 285. Hiſtoire de *Scavronski*, frère de ſa femme. 287 *et ſuiv.* Fêtes, embelliſſemens, changemens et autres établiſſemens à Pétersbourg. 291. Son expédition en Poméranie. 294. Deſcend en Finlande. 311. Contre-amiral. 313. S'empare d'Aland ; bat la flotte ſuédoiſe. 314. Se ſoumet entièrement la Finlande. *ibid.* Son entrée triomphale à Pétersbourg. 315. Créé vice amiral. 316. Son diſcours. *ibid.* Sa gloire. 317 *et ſuiv.* L'appui des princes du Nord. 320-321. Son Etat floriſſant. 325. Fait un ſecond voyage en Europe avec *Catherine*. 327 *et ſuiv.* Arrive en France, ſa réception, ſon ſéjour. 339 *et ſuiv.* Son départ de France. 345. Fête comique du conclave. 346. 417-418. Son traité de commerce avec la France. 347. Continue ſes voyages. 348. Son retour dans ſes Etats, nouvel ordre qu'il

y met. 249-250. Part encore pour l'Allemagne et la France. 355. Irrité contre ſon fils. 353 *et ſuiv.* Ses griefs. 359. Son plaidoyé contre ſon fils. 359-360. Qu'il déshérite. 361-362. Autre déclaration du czar contre ſon fils aux juges et aux évêques. 372. Sentiment des évêques, &c. au ſujet de ſon fils. 374-375. Lequel eſt jugé à mort. 377. Réflexions ſur ce jugement. 382 *et ſuiv.* Le bonheur qu'il procure à ſes peuples lui coûte cher. 390. Ses nouveaux établiſſemens. 392 *et* . Travaille lui-même. 397. Rétablit le commerce dans ſes Etats. 399 *et ſuiv.* Ses lois. 406-407 *et ſuiv.* Ses règlemens à l'égard de la religion et du clergé. 410 *et ſ.* Parallèle entre lui et *Louis XIV*, ſa réflexion là-deſſus. 416. Mariage comique de ſon fou *Sotof*, âgé de 84 ans. 417. Congrès d'Aland. 419 *et ſuiv.* Vice-amiral ſous l'amiral *Apraxin.* 423. Paix de Neuſtadt, par laquelle il gagne pluſieurs provinces. 427. 461. Fêtes et réjouiſſances. 428. Reconnu empereur, avec le titre de grand, &c. *ibid.* Part pour la Perſe. 434. Arrive à Derbent. 435. Qui ſe livre à lui. 438. Retourne à Moſcou. 439. Traite avec le Sophi. *ibid.* Ses conquêtes en Perſe, &c. 441 *et ſuiv.* Protecteur de la famille de *Charles XII.* 445. Marie ſa fille aînée au duc de *Holſtein. ibid. et ſuiv.* Etablit l'académie. *ibid.* Fait couronner et ſacrer ſa femme *Catherine.* 446 *et* 478. Sa ſanté s'affaiblit. 450. Sa mort. *ibid.* Son éloge. 453

PIERRE II, ſa naiſſance. 325. Nommé ſucceſſeur de *Pierre I.* 362. Parti en ſa faveur. 452. Sa mort. 353

PIPER, priſonnier des Ruſſes. 170. 324. Bon conſeil qu'il donne à *Charles XII.* 220. Sa mort. 324

Pologne ſur le point d'avoir trois rois à la fois. 206. Triſte état de ce pays. 208. Compriſe dans le traité de Neuſtadt. 473

Poméranie attaquée par le czar. 282. 294. Remiſe en partie au roi de Pruſſe. 309-310. 320

PONIATOWSKI attaché à *Charles.* 256. Eſt dans l'armée ottomane. 256. 260. 269. 278

Porte-glaives, ſorte de religieux. 35

Précop, priſe par les troupes de *Pierre.* 145

Préobazinski, maiſon de campagne de *Pierre.* 121. Nom d'un régiment des gardes du czar. 121. 137. 155

PROCOPVITZ, (*Théophane*) aide *Pierre* dans ſes établiſſemens à l'égard de la religion. 410. 415

Pruth, fleuve fameux par la campagne du czar contre les Turcs. 356 *et ſuiv.* Bataille ſur les bords de ce fleuve. 261 *et ſuiv.* Paix traitée près de ce fleuve. 271

Pultava, aſſiégée par *Charles.* 225. *Pierre* vient la ſecourir. 226. Et gagne la bataille. 229. 259. Suites de cette bataille. 234 *et ſuiv.*

R.

RAGOTSKI propoſé pour roi de Pologne. 207
Raskolniky, en quoi conſiſte cette ſecte. 83
RASPOP, chef de la ſecte d'*Abakum*. 106. Décapité. 107
Religion en Ruſſie. 80 *et ſuiv.*
RENSCHILD, général ſuédois. 200. 230
REPNIN, (le prince) marche vers Riga. 175. 195. Il en eſt gouverneur. 288
RETZ, (cardinal de) trait de lui ſur la reine mère de *Louis XIV*. 21
Revel, un des gouvernemens de Ruſſie. 36
RICHELIEU, (cardinal de) ſon tombeau. 342
ROMADONOSKI, vice-czar. 137. 315. 439
ROMANO, (*Michel*) czar. 89. Son mariage. 90
Ruſſes, pourquoi nommés ainſi plutôt que Ruſſiens. 34-35. Leurs progrès rapides. 69. Leurs vêtemens. 161. Leur ancienne manière de vivre. 184. Leur défaite. 194. 201. Gagnent une bataille rangée contre les Suédois. 204. Sont vaincus à Hollofin. 212-213. Leur guerre avec les Turcs. 256 *et ſuiv.* Leur extrémité. 259 *et ſuiv.* Leur commerce. 399 Avec la Chine. 401. Leurs ravages ſur les côtes de Suède. 424
Ruſſie, ſa deſcription. 30 *et ſuiv.* Son incroyable étendue. *ibid.* Sa population. 32. 72. Appelée autrefois Moſcovie. 33. Ruſſie blanche, noire,

rouge. *ibid.* 46. Partagée en ſeize gouvernemens. 35 *et ſuiv.* Nombre de ſes habitans. 69 *et ſuiv.* Ses finances, ſes uſages, ſes mœurs. 75-76. Son revenu. *ibid.* 157. 189. Sa religion. 79 *et ſuiv.* 156. Sa langue. 81. Son état avant *Pierre le grand.* 86

RUYSCH, célèbre anatomiſte. 143

Ryſvick, ſon congrès. 139. 144

S.

SAMOIEDES, peuples de Ruſſie. 56 *et ſuiv.* 73. 77

Sardam, village d'Hollande où *Pierre* travaille aux chantiers. 142

SCAVRONSKI, (*Charles*) frère de l'impératrice *Catherine.* 289 *et ſuiv.*

SCHULLEMBOURG, général d'*Auguſte.* 200

SHEIN, général de *Pierre.* 130. 134. 143. 152

SHEPLEFF, maître d'hôtel du czar. 289 *et ſuiv.*

SHEREMETOF, général du czar. 129. 134. 149. 186. 196. Ses victoires ſur les Suédois. 179. 229. Son triomphe. 182. Part pour la Livonie. 236. En repart pour la guerre contre les Turcs. 251. Son danger ſur les bords du Pruth. 256. Ecrit au grand viſir. 264

SHOUVALOF, chambellan de l'impératrice *Eliſabeth.* 5. 46

SHWERIN, maréchal ſous *Charles.* 212

Sibérie, ſon gouvernement. 55. Sa capitale, ſa population. 58-59. Variété de ſes habitans. 61. Leur commerce et leurs caravanes. 401 *et ſuiv.*

Slaves, ou Slavons. 47

SLIPENBAK, général ſuédois. 191

Smolensko. (duché de) 46. 92. 110

SOBIESKY, (*Jean*) vainqueur des Turcs. 95. Sa mort. 138

Solikam, province de Ruſſie. 53

SOLTIKOF, tué par les ſtrélitz. 102. *Ivan* prend une épouſe de cette maiſon. 105

SOPHIE, fille du czar *Alexis*. 97. Veut régner après *Fœdor* ſon frère. 99. Excite les ſtrélitz à la révolte. *ibid.* Ses intrigues contre *Ivan* et *Pierre*, ſes frères. 100. Déclarée co-régente. 104. Son gouvernement. 105 *et ſuiv.* Renfermée dans un monaſtère. 114. 137. Son parti ſe réveille. 151. Et échoue. 152-153

Sorbonne, entreprend en vain de réunir l'Egliſe grecque avec la latine. 344

SOTOF, vieux fou créé pape par le czar. 346. Son mariage burleſque. 417

SPARRE, général du roi de Suède. 260. Envoyé en France pour demander de l'argent. 297

SPENGENBERG, voyage par ordre de l'impératrice *Anne*. 66

STANISLAS, ſon témoignage en faveur de l'auteur ſur ſon hiſtoire de *Charles XII*. 7-8. Elu roi de

Pologne. 138. 192. Reconnu par *Auguſte*. 204-205. Renonce à la couronne. 237. Réfugié en Poméranie. 244. Son accommodement avec *Auguſte*. 295. Sa déclaration aux généraux ſuédois. *ibid.* Va joindre *Charles* en Turquie, et y eſt auſſi arrêté. 296. 311

STEINBOCK, général de *Charles*. 169. 298 *et ſ.* Tue un officier polonais entre les bras de *Stanislas*. 299. Sa victoire de Gadebeſck. 300. Se retire en Holſtein. 301-302. Entre avec ſon armée dans Tonninge. 304. Captif à Copenhague. 305

STENKO-RASIN, chef de Coſaques. 93. Sa révolte. 117. 400.

Stetin, ville de Poméranie. 293. Vues du roi de Pruſſe ſur cette ville. 305. Qui lui eſt remiſe. 310

STRALEMBERG, ſes mémoires. 53. 61. 79

Stralſund. *Charles* y arrive à ſon retour de Turquie. 319. Aſſiégée. 320

Strélitz, gardes du czar. 77. Leur révolte, 99 *et ſuiv.* Leurs cruautés. 100. Leur ſoulèvement au ſujet de la religion. 106. Soulevés et ſoumis. 108-109. Contenus par le prince *Gallitzin*. 110. Se ſoulèvent de nouveau. 152. Sont punis. 153. 389. Et caſſés. 153. Un reſte ſe révolte encore. 198

Suède, ſe déclare neutre après la ruine de *Charles XII*. 244-245. Emprunt qu'elle fait en France. 297 Changemens dans ce royaume après la mort de *Charles XII*. 422

Suédois, leur victoire à Gadebesck. 300. Suédois prisonniers admis par *Pierre* dans les tribunaux. 408

Synode établi par *Pierre* en Russie. 410-411

T.

TABAC introduit en Russie. 148

TALLERAND, prince de Chablais, relégué en Sibérie. 25-26

Tartares, défaits. 252. Veulent toujours la guerre. 270. 280. Deux tartares punis. 276

Tartarie Crimée, ce que c'est. 111

THAMASEB, sophi. 440. Son sort misérable. 442-443

THEODORE ou FOEDOR, czar. 45. 55

TIMMERMAN, maître en mathématique de *Pierre*. 118

Tobol, capitale de la Sibérie. 58

TOLSTOY, ambassadeur du czar, arrêté à Constantinople. 249. 276. Son élargissement. 280. Accompagne *Pierre* en France. 339

TORCI, ministre de France. 297

Troyes, ville de Champagne; le grec y est abhorré. 11

V.

VALACHIE, province turque. 253-254. 259

VANGAD, médecin hollandais. 102. Hâché par les ſtrélitz. 104

VAUBAN, (le maréchal de) grand ingénieur. 32

Véroniſe, un des gouvernemens de Ruſſie. 50

Vibourg, un des gouvernemens de Ruſſie. 36. 426

Viſmar, aſſiégée et priſe. 326

Ukraine, province ruſſe. 48. 74. 110 Ravagée par *Charles XII.* 221-222

ULRIQUE ELEONORE, ſœur de *Charles XII.* 318. Reine de Suède. 422

VOLFENBUTTEL, (princeſſe de) mariée avec le czarovitz. 283. 352. Sa mort. *ibid.*

VOLODIMER, introduit le chriſtianiſme en Ruſſie. 81. 86

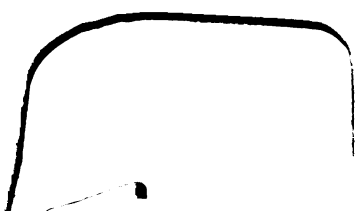
VONITSIN, ambaſſadeur. 136

Wurtchafft, ſorte de fête à la cour de l'empereur d'Allemagne. 149-150

Y.

YONTCHIN, empereur de la Chine. 405

Z.

ZAPORAVIENS, ce que c'eſt que ce peuple. 49. 224
ZIMISCÈS, (*Jean*) empereur. 80

Fin de la Table des matières.